



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

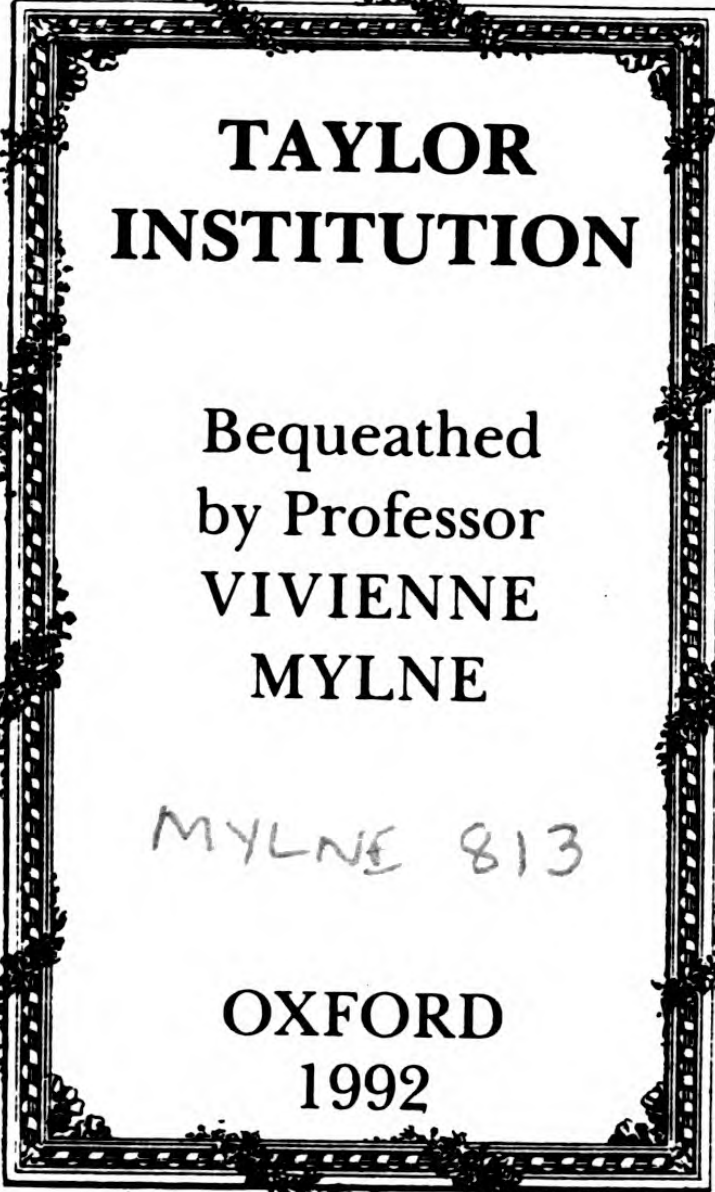
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





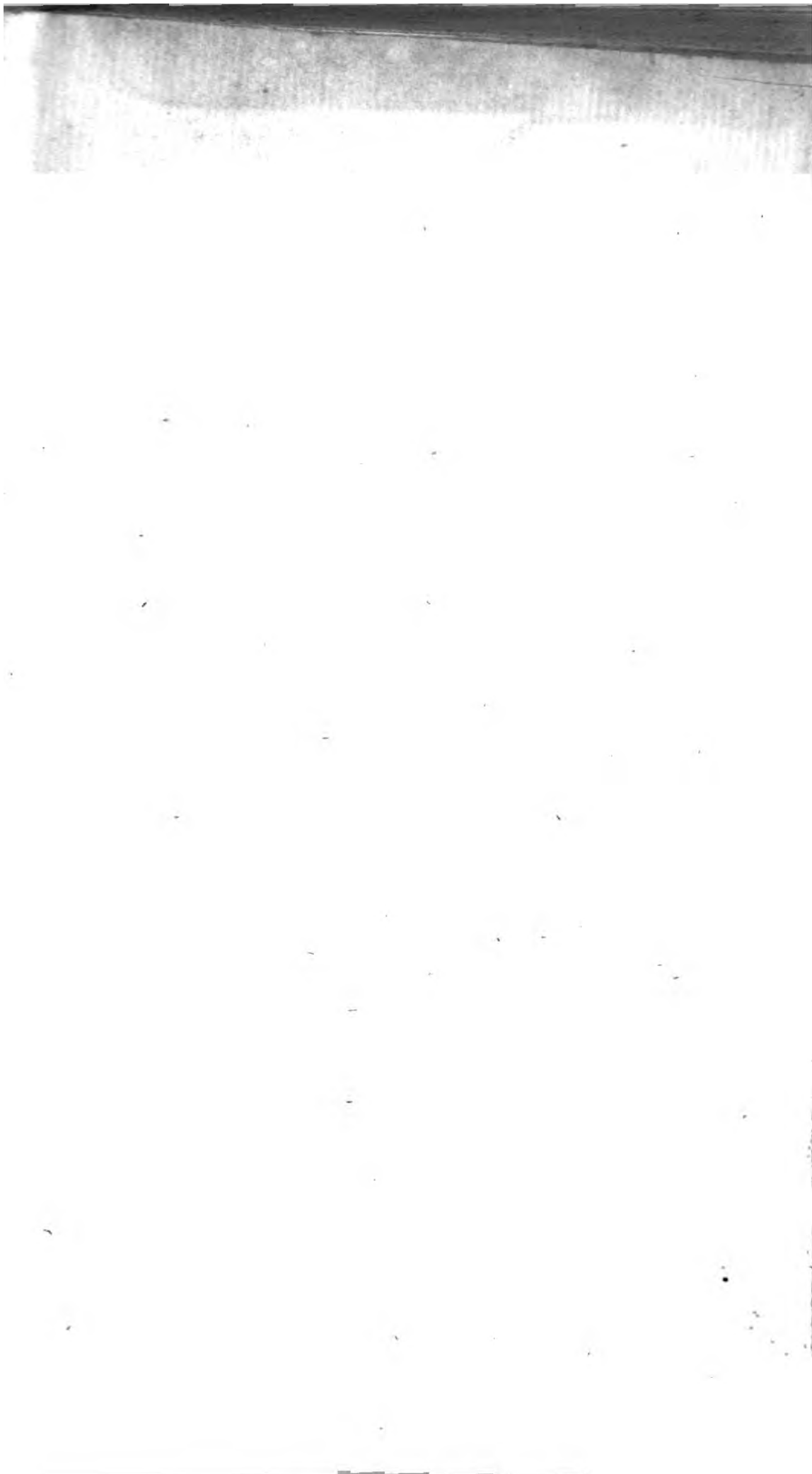


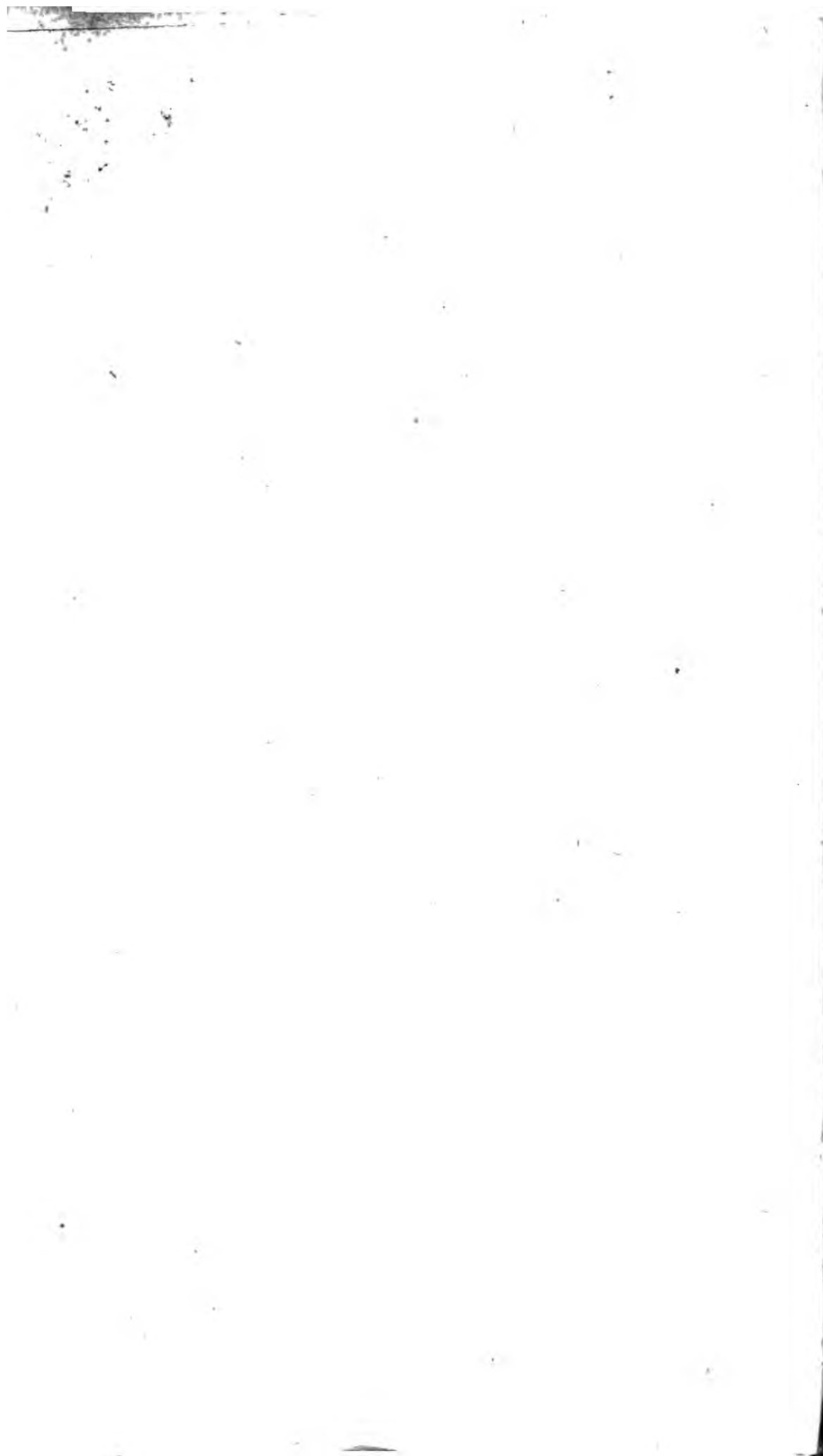
**TAYLOR  
INSTITUTION**

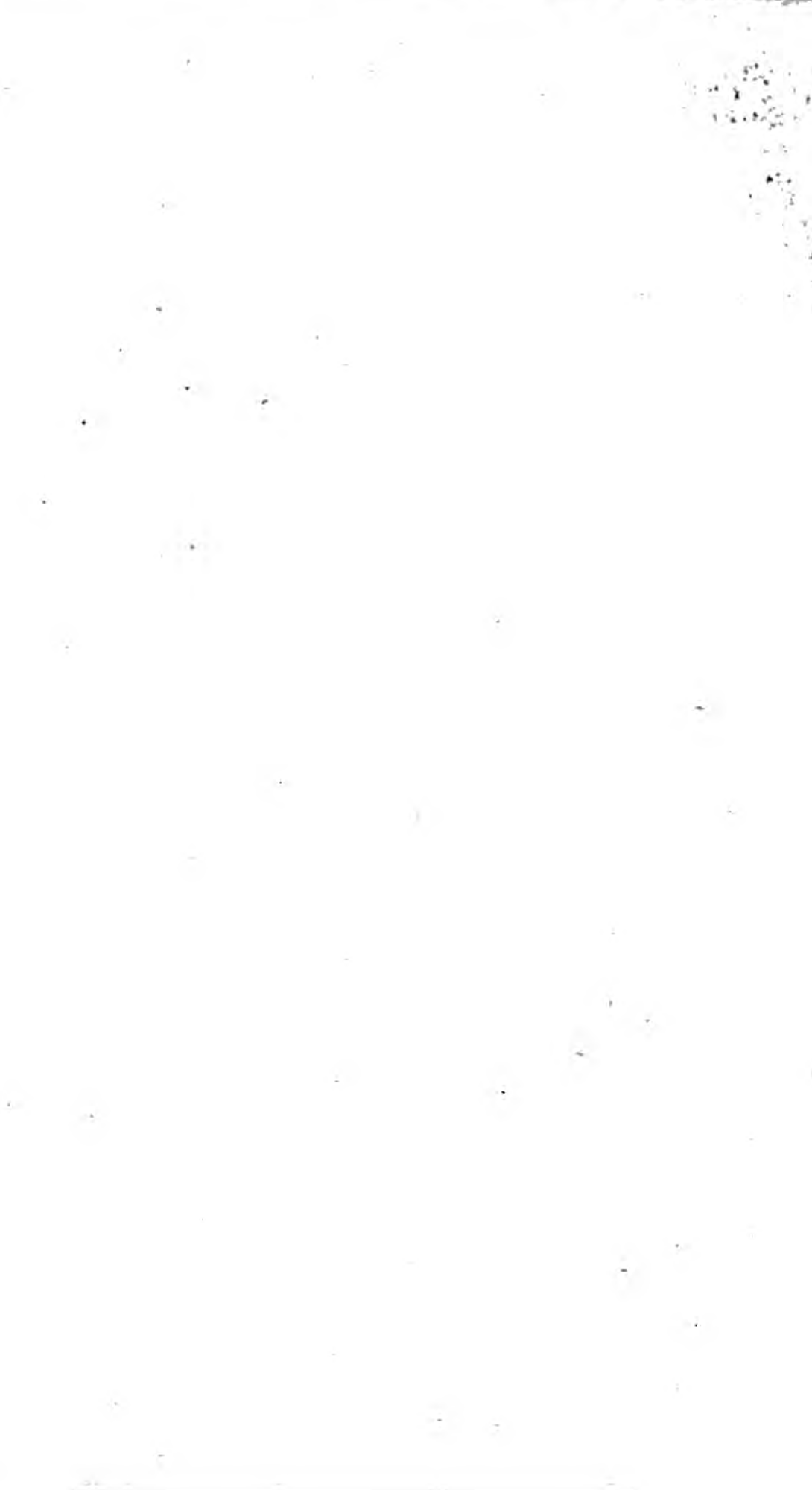
Bequeathed  
by Professor  
**VIVIENNE  
MYLNE**

MYLNE 813

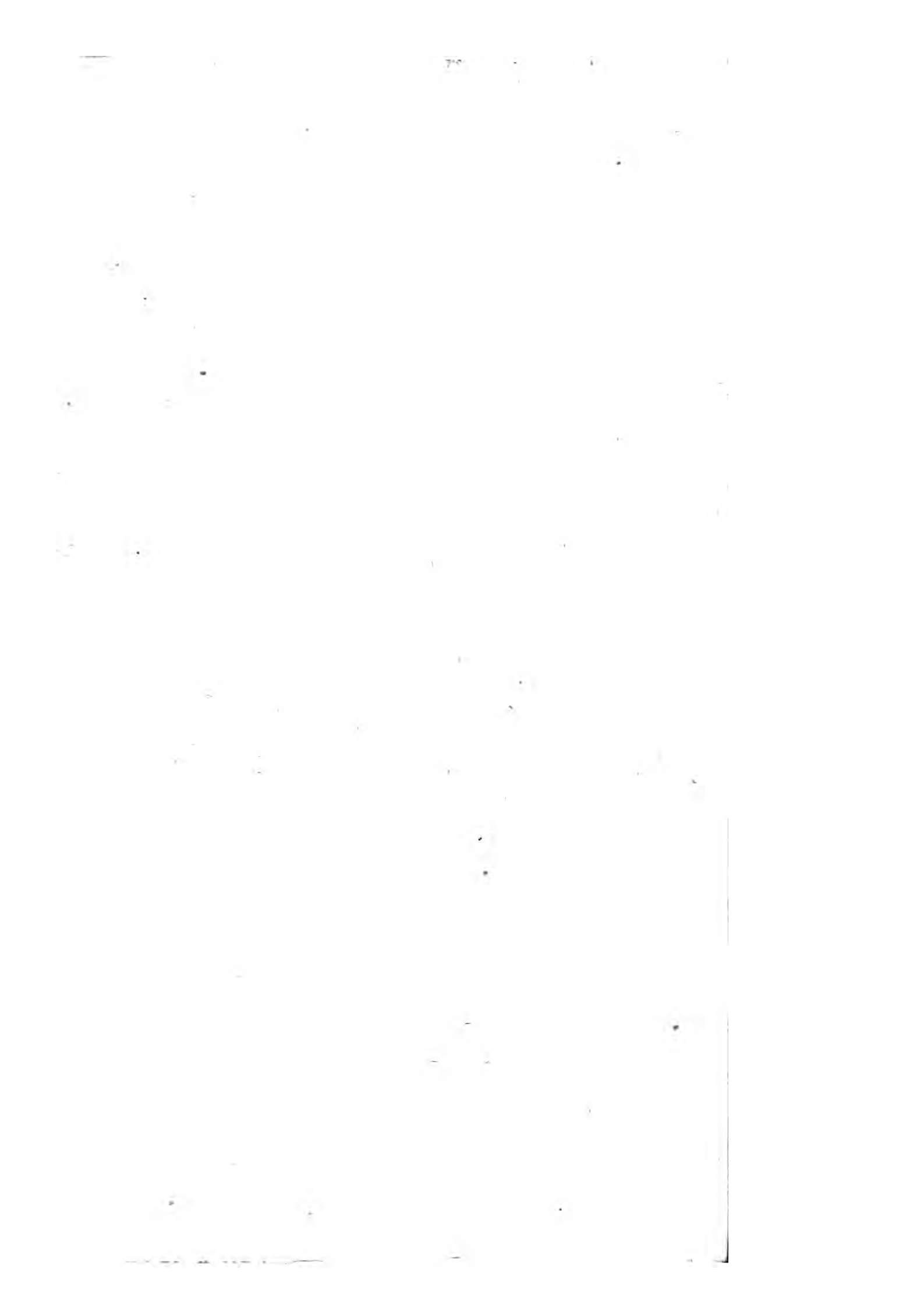
**OXFORD  
1992**











# OEUVRES

D E

MR. L'ABBÉ

D E

## SAINT-RÉAL:

NOUVELLE EDITION

REVUE ET AUGMENTÉE.

*TOME TROISIÈME,*

I. PARTIE.



*A AMSTERDAM,*  
Chez FRANÇOIS L'HONORE'.

*M D C C X X I I.*



UNIVERSITY

11 SEP 1992

OF OXFORD

LIBRARY

# TABLE DES TRAITÉS

DE CETTE PREMIERE PARTIE DU

## T O M E III.

CONTENANT LES

### OEUVRES ME'LE'ES.

#### I P A R T I E.

*Traité's de Théologie & de Piété.*

*I. De l'Existence de Dieu.	3
*II. De la Vérité de la Religion.	6
*III. De la Vérité de la Religion Catho- lique.	12
*IV. De l'Autorité de l'Eglise Catholique.	17
*V. Des Suites de la Réformation.	20
*VI. Apologie de l'Abbé de la Trap- pe.	23

#### II P A R T I E

*Traité's de Philosophie , de Morale ; &  
de Politique.*

*I. Sentimens sur la Philosophie.	29
*II.	



## T A B L E D E S

*II. Réflexions sur le Cœur de l'Homme.	33
*III. De l'Inconstance de l'Homme dans les Egaremens de la Vie.	41
*IV. Des Gens de Cour.	48
*V. Des Femmes.	59
*VI. Sur une Galanterie surannée.	69
*VII. Contre une Galanterie surannée.	73
*VIII. Sur une Rupture.	66
*IX. Observations Politiques sur la For- tune.	78

De la Difficulté de s'avancer dans le Monde,  
lors même qu'on a de l'Esprit & du Mé-  
rite. *Ce Traité, qui trouveroit ici sa Place  
naturelle, fait le premier & le dernier des  
IV Entretiens du Césarion, V Traité du  
I Volume.*

X. De la Valeur.	92
*XI. Réflexions sur la Mort.	133

## III. P A R T I E.

*Traités de Littérature & de Critique.*

I. Panégyrique de la Régence de la Du- chesse de Savoie.	147
	*II.



**T A B L E D E S T R A I T E ' S .**

Chapitre IX. <i>Que la Critique ne doit pas être outrageuse.</i>	276
Chapitre X. <i>Qui est l'Auteur des Réflexions sur l'Usage présent de la Langue Françoisé?</i>	287
Chapitre XI. <i>Qu'un Critique doit être irrépréhensible.</i>	304
Chapitre XII. <i>De la Prononciation.</i>	327
Chapitre XIII. <i>De la Ponctuation.</i>	334
Chapitre XIV. <i>Que la Critique ne doit pas être ridicule.</i>	338
Chapitre XV. <i>De la Réputation des Livres en France.</i>	345



OEUVRES

MÉLÉES

DE

MR. L'ABBÉ DE

SAINT-RÉAL.

PREMIERE PARTIE,

CONTENANT

SES

TRAITÉS

DE

THEOLOGIE.

*Tome III.*

A



RECEIVED

NOV 10 1890

AMERICAN

ANTIQUARIAN SOCIETY

WASHINGTON

D.C.

1890

NOV 10

1890

AMERICAN ANTIQUARIAN SOCIETY

WASHINGTON D.C.



TRAITÉS<sup>1</sup>  
D E  
THEOLOGIE  
E T D E  
P I E T É.

---

*I L E T T R E*

SUR L'EXISTENCE DE DIEU,

A MR. DE M\*\*\*.

**Q**UEL Esprit-fort pourra résister, Monsieur, aux Insultes de la Multitude, s'il détruit l'Idée d'une Justice suprême & invisible? Sur quoi établira-t-on, qu'il faut s'éloigner du Crime, & aimer la Vertu, si l'on n'admet une Regle & un Ordre souverain? Pourquoi sera-t-il défendu de tuer son Prochain, si l'on ne veut avouer que cette Action

4 DE L'EXISTENCE

tion est opposée à l'Ordre ? Et cet Ordre, qu'on sera obligé de reconnoître, qu'est-il en effet, que le Caractere de l'Être suprême ?

Non, Monsieur, il faut ne vouloir pas raisonner, pour nier l'Existence de Dieu ; car enfin, il faut que les Libertins, ou les Esprits-forts, qui veulent tracer de nouvelles Routes, réduisent leur Raisonnement à deux Articles. Ils supposeront le Monde de toute Eternité ; & le construiront, comme Epicure, par une Rencontre fortuite d'Atomes, qui, s'étant acrochés de cette heureuse façon, ont fait ce que nous voyons, & ce que nous appellons le Monde. Et, en ce cas, je demande si l'on sçauroit rien trouver dans la plus bizarre de toutes les Religions, qui approche de cette Absurdité ? Ou, il faudra qu'ils soutiennent, que l'Être suprême, après avoir créé le Monde, le livre tout entier aux Créatures ; & par une Conséquence avouée, qu'il n'est ni offensé par les Crimes des Hommes, ni touché de leurs Vertus :

*Nec bene pro meritis capitur, nec tangitur ira (\*)*.

En quoi, certes, le fameux Epicure me paroît contradictoire à lui-même : car, s'il n'y a pas eu un Dieu qui ait créé le Monde, comment peut-il l'avoir livré aux Hommes ? Mais enfin, si Lucrece a cru devoir trouver cet Adoucissement, pour former la Secte de ceux qu'on appelle Déistes, je trouve, Monsieur, qu'on fait faire un Personnage fort indigne à la Divinité. **Aura-t-elle créé l'Homme**

(\*) Lucretius.

me avec une Connoissance si étendue , sans le destiner à sa Gloire ? On voit clairement, Monsieur , qu'il y a dans ce Siftême quelque chose de difficile même à comprendre , très différent des Préjugés dont nous accusent ces prétendus Philosophes.

Je veux compter pour rien le Consentement de toutes les Nations , & de tous les Tems , quoique je sois très persuadé que cette Tradition jamais interrompue & jamais contestée est une Preuve qui peut tenir lieu de Démonstration. Je veux qu'on méprise les Preuves ordinaires qu'on tire de la Beauté de la Nature , & de la Variété toujours égale de ses Productions , de l'Ordre & de la Proportion infinie qu'on observe & qui soutient essentiellement l'Univers , & qui , à quelque usage qu'on mette son Esprit , ne sçauroit sans une Absurdité terrible être un perpétuel Effet du Hazard toujours uniforme. Je ne veux pas non plus qu'on ait égard à l'Intérêt propre qui nous fait souhaiter une autre Vie , & qui nous fait regarder avec horreur l'Annéantissement , qui seroit pourtant la Suite nécessaire des Principes de ces Philosophes.

Nous sentons , Monsieur , au fonds de notre Cœur , par une Notion de Conscience , que nous ne sommes pas mortels en tout nous-mêmes. L'Inquiétude , que les divers Etats de la Vie ne peuvent calmer ; le Vuide de notre Cœur , que tous les Biens & tous les Plaisirs du Monde ne peuvent jamais remplir ; un secret Pressentiment qu'un Homme sans Instruction & sans Préjugé ne laisse pas d'avoir de ce qui lui doit arriver ; la Honte essentiellement attachée au Mal , dès que l'U-



## 6 DE L'EXISTENCE DE DIEU.

sage de la Raïson se fait remarquer en nous ; la Crainte & la Frayeur qui sont, de quelque espece qu'elles soient, des Modifications de la Crainte de Dieu : tout cela est imprimé sur tous les Hommes, & me paroît, mis ensemble, une Preuve convaincante de toutes les Véritez, que nos Libertins, foi-disant Esprits-forts, se donnent la liberté de révoquer en doute. Je dis de révoquer en doute ; car, je ne sçache pas que jusques ici il y en ait eu un seul, qui ait ôsé assûrer que son Opinion étoit véritable. Et tout ce que je viens de dire ne sont que des Preuves Morales, beaucoup inférieures, dans le Sentiment de Sçavans, aux Preuves Métaphisiques, dont se servent les Philosophes pour prouver évidemment l'Existence de Dieu, & l'Immortalité de l'Ame.

---

## II LETTRE

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION,

A MR. DE M\*\*\*

**Q**UOIQUE la Foi soit un Don de Dieu, il est pourtant très vrai, Monsieur, comme vous me le mandez, qu'elle nous est donnée à certains Signes, & à certaines Marques, qui nous la désignent. Car enfin, chacun resteroit dans la Religion où il est né, & qu'on lui persuade être la bonne ; & je ne vois pas qu'il fût coupable d'y rester, pour mauvaise qu'elle fût, si Dieu n'avoit pas attaché des Signes évidens de Vérité à la Religion véritable, & dans laquelle il veut être honoré.

honoré. J'ai dit des Signes évidens pour tout le Monde, c'est-à-dire, pour ceux qui sont capables de quelque Connoissance & de quelque Discernement; car, pour ces Gens stupides & ignorans, qui vivent dans une Inscience universelle, sans avoir jamais eu les Moyens d'être instruits ni informez de quoi que ce soit, nous devons laisser à la Providence le Soins de leur Sort, sans nous embarrasser d'en juger.

Mais, pour tout ce qu'on appelle Gens d'Esprit, ils doivent se laisser convaincre par certaines Raisons, qui sont en matière de Morale de réelles Démonstrations, ensuite desquelles ils doivent recevoir la Foi des Misteres, comme la véritable & la pure Parole de Dieu: car, personne que je sache n'a jamais disputé de croire à la Parole de Dieu; il faudroit n'avoir pas l'idée de Dieu, pour refuser de se soumettre à sa Parole: mais la Difficulté consiste à reconnoître quelle est cette Parole; &, parmi une infinité de Docteurs différens, qui chacun la débitent à leur manière, il faut reconnoître qui sont ceux qui nous donnent la véritable.

Je le redis, Monsieur, il doit y avoir des Signes moralement certains, auxquels tout Homme sage & prudent doit la reconnoître; &, dès qu'il l'a reconnue, il doit la suivre dans toutes ses Conséquences, sans qu'il soit nécessaire qu'il comprenne clairement les suites des Misteres & des Prodiges de cette Parole: il suffit qu'il ait été convaincu de sa Vérité.

Tout ce que je viens d'avancer jusqu'ici me paroît incontestable, & je ne croi pas que

### 8 DE LA VÉRITÉ

qui que ce soit se révolte contre ces Sentimens. Il s'agit donc présentement de trouver ces Signes de Vérité.

Je suppose, en premier lieu, comme une chose prouvée, & nullement contestée, l'Existence d'un Dieu. Je suppose de même l'Immortalité de notre Ame. Peu de Gens doutent réellement de ces Vérités. Je passe ensuite au Culte, que notre Ame immortelle & spirituelle doit rendre à cet Etre parfait, qui dans son idée comprend le Créateur & le Conservateur perpétuel de toutes choses; & qui par conséquent nous oblige à le remercier continuellement de notre Etre, & à reconnoître l'infinie Dépendance de nous à lui.

Mais, comme la Maniere de ce Culte est précisément le plus grand Sujet des Contestations, & que c'est ici qu'il faut chercher la véritable Parole de Dieu, attachons-nous à quelque chose de fixe & de connu, pour pouvoir raisonner conséquemment.

L'Histoire fait mention d'un Peuple, qu'on appelloit Hébreu. Ce Peuple a laissé des Livres & des Histoires, & ce Peuple subsiste encore aujourd'hui, répandu sur toute la Terre.

Ce Peuple se vante d'avoir reçu de Dieu lui-même les Oracles de ses Commandemens, & ses Livres sont remplis de Prodiges & de Miracles, que ce Dieu a faits en leur faveur.

Quoique personne n'ait osé contredire la Vérité de leur Histoire, la plus ancienne qu'il y ait au Monde, il se trouvera peut-être des Esprits incrédules, qui pourront se révolter contre ces Miracles, & qui révoqueront en  
doute

doute des Faits, qui n'ont, diront-ils, d'autres Témoignages que celui de ceux qui sont par leur Religion intéressés à les soutenir.

Mais, ce Peuple avoit parmi ses Docteurs des Gens qu'on a appellez Prophètes, qui, éclairer des Lumieres du même Dieu qu'ils adoroient, prédisoient les choses à venir; & l'Événement justifioit toujours leurs Prophéties.

Peut-être aussi, diront les Incrédules, ce n'étoient-là que des Impositeurs faits exprès pour abuser les Peuples, & pour entretenir leur Croiance. Cependant, ces Impositeurs prétendus ont prédit la Naissance d'un Homme qui seroit enfanté par une Vierge, ils ont prédit ses Ignominies & sa Mort, ils ont prédit toutes les Circonstances de sa Naissance, & ils en ont marqué le Temps, après avoir assuré qu'il étoit nécessaire qu'il vint au Monde pour le Salut des Hommes; & l'Accomplissement de cet Article de leurs Prophéties est précisément ce qui sépare les Chrétiens d'avec les Hébreux, avec qui, sans cela, ils ne feroient qu'une même Religion. Si bien que les Livres, dont les Chrétiens tirent les Preuves de leur Religion, se trouvent être venus de leurs plus obstinez Adversaires, qui les conservent eux-mêmes avec soin; & qui, par une Providence marquée & prophétisée, ne finiront jamais, pour être un Témoignage irréprochable de la Vérité des Écritures, qui sont la Baze de la Religion des Chrétiens.

Cet Homme, qui devoit arriver quand le Sceptre seroit ôté de la Maison de Juda, est arrivé précisément dans le Temps que régnoit le Grand Hérode Iduméen en Judée, sans



que depuis la Maison de Juda soit plus remontée sur le Trône. Cet Homme, qui devoit arriver après septante Semaines, est né justement après les septante Semaines d'Années écoulées ; & l'on voit par un autre Exemple clair & convaincant, qu'il faut compter cette Prophétie de Daniel par des Semaines d'Années. Cet Homme prédit & prêché durant trois ans une Doctrine pure & sainte, du Consentement même de ses Ennemis ; & venant pour délivrer les Hommes de la Servitude de la Loi, il s'y est soumis lui-même, & l'a exécutée dans toute sa Rigueur. Cet Homme a prêché la Pauvreté, l'Humilité, la Chasteté, & le Renoncement à soi-même. Jamais Homme n'a été, tant que lui, pauvre, humble, chaste, & ennemi de son Corps.

Enfin, cet Homme a été prédit par un Prophète, qu'on a appelé son Précurseur, & qui en l'annonçant aux Peuples le leur a montré. Sa Naissance a été célébrée par des Prodiges, & sur-tout par une Etoile miraculeuse, qui l'a fait reconnoître aux Sages de Caldée. Et enfin cet Homme est mort condamné par les Prêtres de la Loi, & par les Officiers Romains, & exécuté comme un Criminel sur une Croix.

Sa Mort a été accompagnée de Ténèbres universelles. Elle a été suivie par des Eclipses étonnantes & naturellement impossibles, & par mille Prodiges que ses Disciples ont écrits, & contre lesquels pas un Historien du tems ne s'est inscrit en faux.

Cet Homme conduit au Supplice assure qu'il ressuscitera le troisieme jour ; & ses Disciples

ceples nous assurent qu'il est ressuscité, qu'ils l'ont tous vû plusieurs fois, & qu'il a conversé avec eux pendant quarante jours.

Mais ; il faut sçavoir quels sont ces Disciples, & s'ils ne seroient point propres à nous séduire.

Ce sont, en premier lieu, douze Personnes, sans Naissance, sans Bien, sans Talens, & sans Considération, qui, jointes ensuite à plusieurs autres, s'obstinent à soutenir la Divinité de leur Maître, & la Vérité de ses Miracles & de sa Résurrection; & ils les soutiennent contre toutes les Forces Romaines, & contre toute l'Opiniâtreté de la Sinagogue la plus éclairée.

Tous ces douze Hommes, après la Perte de leur Maître, qu'ils assurent avoir vû monter au Ciel par une Ascension propre, meurent tous chacun d'une manière qualifiée, pour soutenir ces Vérités, sans qu'on puisse penser qu'aucun autre Motif que celui de la Vérité de leur Mission peut les obliger à souffrir tant de Supplices, s'agissant de soutenir un Homme crucifié, qui ne les animoit plus par sa Présence, & dont les Préceptes, qu'ils ont toujours observez très régulièrement, étoient infiniment rudes & austères.

Et cependant ces douze Hommes, vils & pauvres, morts en Criminels à l'imitation de leur Maître, ont converti à la Foi de cet Homme qu'ils assurent être Dieu, tout l'Empire: de telle sorte qu'une Religion, fondée sur des Principes inconcevables, & naturellement incroyables, qui a pour Auteur un Homme pendu & exécuté, qui n'éleve que les pauvres, les humbles, & les mortifiés;

cette Religion, dis-je, prêchée par des Ignorans & des Pécheurs, a triomphé de toute Force du Paganisme, & de toute la Science du Sanhédrin. Je ne sache que la Force de Vérité, qui puisse faire cet Effet; & c'est un Miracle plus authentique que tous ceux qui sont écrits dans nos Histoires....

---

### III LETTRE

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION  
CATHOLIQUE,

A MR. DE M\*\*\*.

JE n'aime point, Monsieur, à disputer de Controverse. Rien n'est, à mon sens, plus inutile. Chaque Parti a des Ressources dans l'Esprit de ceux qui le soutiennent; chacun trouve des Autoritez dans l'Obscurité vénérable des anciens Peres; & chacun appelle sa Cause la bonne Cause. Ainsi, sans entrer méthodiquement dans ces affreuses Difficultez, agréez, Monsieur, que je vous propose sans prévention celles qui me paroissent insurmontables dans votre Système.

L'Eglise Romaine étoit sans contestation l'unique Eglise au commencement du seizième Siècle, ou du moins il ne paroissoit pas qu'il y en eût d'autre; & l'on ne révoque pas en doute, que tous ses Enfans ne fussent dans le Sein de cette Mere, hors duquel point de Salut. Il faut, pour tirer l'Eglise Romaine de cette Possession, des Titres relevans. Tous Messieurs les Protestans en conviennent: &  
sur

sur cela, vous me dites d'abord, que l'Eglise Romaine a si fort dégénéré de sa Pureté, & dans sa Doctrine, & dans ses Mœurs, qu'elle a cessé d'être l'Epouse de Jésus Christ; qu'elle est tombée dans une infinité d'Erreurs, & dans le plus grand de tous les Desordres, qui est l'Idolatrie, Crime qui oblige tous les véritables Chrétiens à s'en séparer.

A cette Accusation d'Idolatrie, qui seroit sans contredit un Titre bien relevant, & dont tous les Protestans tâchent à noircir les Catholiques dans leurs Ecrits: à cette Accusation, dis-je, Monsieur, tous les Catholiques répondent, en vous protestant de tout leur Cœur, qu'ils ne prétendent adorer qu'un seul Dieu éternel & véritable, tel que vous l'adorez vous-même; qu'ils condamnent & détestent toute autre Adoration propre, & tout Culte qui ne se rapporte pas à lui. Voilà, ce me semble, qui devoit détruire cette grande Accusation; car enfin, quiconque ne veut & ne prétend adorer en Esprit & en Vérité qu'un seul Dieu immense & éternel, Créateur de toutes choses, ne sçauroit jamais être idolâtre.

Si bien que toute l'Accusation de Messieurs les Protestans ne peut plus se réduire qu'à condamner certain Culte extérieur, dont ils prétendent que l'Usage est mauvais. Comme je vous ai déjà dit, Monsieur, que je ne voulois pas faire le Controversiste, je ne répondrai point ce que mille autres ont déjà répondu; que tout ce Culte est relatif; que dans les Représentations de Jésus Christ, les Catholiques ne prétendent point, & ne sçauoient prétendre, adorer ou la Pierre ou le Bois, qui



font la Matière de l'Image; mais, ils prétendent adorer Jésus Christ lui-même, représenté dans ces Images, dont ils ne se servent que pour exciter la Dévotion des Peuples, par le Rapport qu'elles ont avec leurs Sens & leurs Idées. Et tout de même, dans le Culte qu'on rend aux Saints ou à leurs Images, les Catholiques ne prétendent les honorer que comme des Serviteurs de Dieu, & des Imitateurs en quelque manière de Jésus Christ, unique, véritable, & essentiel Médiateur.

Mais, Messieurs les Protestans s'obstinent à soutenir que ce Culte est superstitieux, qu'il est défendu, qu'il fait tort à Jésus Christ, qu'il ressemble à l'Idolatrie; & que, par conséquent, il doit être banni de l'Eglise.

Voilà à peu près, Monsieur, ce qu'opposèrent ceux qui voulurent établir la Réformation. Je dis ce qu'ils opposèrent de plus raisonnable; car, il est inutile de réfuter plusieurs Calomnies connues dont ils noircissoient l'Eglise Romaine.

Les Catholiques, au contraire, qui étoient en possession des Images, & d'honorer les Saints, soutenoient que leur Usage étoit très orthodoxe: & sur cela, Monsieur, c'est-à-dire sur cette Diversité d'Opinions des Catholiques d'un côté possédans, & des Protestans de l'autre innovans, ou paroissans innover sans contestation, il falut établir des Juges légitimes qui pussent décider.

On a donc eu recours au Remede ordinaire dans les grandes Controverses de l'Eglise: on a convoqué un Concile Général, auquel tous les Evêques ont été invitez pour décider sur les Points contestez. Jusques-là, je ne vois

vois pas qu'on puisse se plaindre.

Mais, ce Concile, disent Messieurs les Protestans, a été convoqué par le Pape, directement notre Adversaire, dont nous prétendons détruire tout-à-fait le Pouvoir & l'Autorité.

Mais, Monsieur, sans entrer dans la Question du Droit de la Convocation des Conciles, quelle autre Puissance pouvoit le convoquer ? Il n'est plus de Prince, qui tenant, comme autrefois les Empereurs, tout le Monde Chrétien sous leur Puissance, ait Droit d'en faire assembler tous les Evêques. Nos Princes Chrétiens d'aujourd'hui, plus jaloux qu'on n'a jamais été de Préséance, de Droits, & de Juridiction, ne sçauroient jamais qu'assembler chacun leurs Evêques. Si bien, qu'il étoit nécessaire qu'une Puissance commune les convoquât : & il n'y en avoit pas d'autre que le Pape, qui, occupant le premier Siege du consentement de tous, avoit pour le moins plus de Droit que nul autre de les assembler.

Et il importe peu de dire que les Cabales & les Brigues ont régné dans ce Concile, que tout le Monde y étoit dévoué au Pape, & que l'Esprit de Parti y agitoit tous les Peres ; car, quoique le Saint Esprit préside à ces Assemblées de l'Eglise, & qu'il en dirige les Décisions, il ne détruit pourtant pas les Inclinations humaines de ceux qui les composent : & quels sont les Conciles, qui n'ont pas été remplis de Cabales & de Brigues ? Vous avez trop de connoissance, Monsieur, de cette sorte d'Histoire, pour ne pas tomber d'accord qu'il n'en est point où l'on ait joui  
de

de plus de Liberté qu'à Trente. Tous les premiers Conciles étoient sous le Pouvoir des Empereurs, qui étoient les Maîtres; & , s'il y avoit lieu de reclamer contre la Force & le Parti, on auroit pu le faire à bien plus juste titre à Nicée, à Ephese, à Calcedoine, &c.

Messieurs les Protestans opposent encore inutilement, que leurs Docteurs n'ont été, ni appelez, ni ouïs, dans ce Concile; car, on sçait qu'ils y furent appelez, & qu'on leur avoit même fait expédier des Sauf-conduits avec toutes les Clausés qu'ils pouvoient souhaiter, pour ne leur laisser rien craindre de semblable à ce qui arriva au Concile de Constance. Il est vrai, qu'on ne leur laissa pas espérer la Voix délibérative. Ils n'étoient pas Evêques, & il étoit hors d'usage dans tous les Conciles de l'Eglise, que d'autres que les Evêques y eussent Voix décisive

Le Concile donc examine mûrement, & avec toute l'Exactitude imaginable, les Sentimens des Réformateurs erronez, & les condamne comme tels. Ce même Concile, ne trouvant aucune Mission dans les Auteurs de la Réformation, & les trouvant obstinez dans leurs Sentimens, les déclare Hérétiques, & les condamne comme tels.

Cependant, pour profiter du Prétexte dont s'étoient servis ces nouveaux Dogmatiseurs, qui étoit celui de réformer l'Eglise, le Concile réforma la Discipline, & les Mœurs des Ecclésiastiques, par les Canons les plus saints & les plus prudens qu'on ait jamais faits, & qui ne manquent que par leur Inobservance.

Je vous avoue, Monsieur, que je ne vois rien en tout cela que de très régulier; & je ne  
com-

comprends pas comment on peut se persuader, que de simples Particuliers sans Titre, & dont on sçait que les premiers Projets & les premières Querelles n'ont pas eu des Sujets trop légitimes, doivent plutôt être suivis sur des Matières pour le moins litigieuses & obscures, que tous les Evêques de l'Eglise assemblez.

Ma Lettre seroit trop longue, si je vous mandois tous les autres Inconvéniens qui me paroissent si grands dans votre Eglise: ce sera pour une autre fois. Je vous prie, cependant, d'être bien persuadé qu'on ne peut pas plus estimer que je fais votre Personne, plus honorer votre Mérite, ni souhaiter davantage de vous voir revenir d'une Prévention si dangereuse pour vous, & si nuisible à tant d'autres, que vos Discours & vos Exemples retiennent dans le Parti où vous êtes. Je suis, &c.

---

#### IV LETTRE

SUR L'AUTORITÉ DE L'EGLISE  
CATHOLIQUE,

A MR. DE M\*\*\*.

**I**L y a sans doute de la témérité à vouloir convaincre un Homme tel que vous, Monsieur, & à lui vouloir faire avouer qu'il s'est trompé pendant si long-tems. Mais quoi! ne sçavons-nous pas que les foibles en pareille matière desarment quelquefois les plus forts,  
&



& que la Vérité de la Religion n'a besoin très souvent pour se faire entendre, que de la Voix d'un Enfant ? *Ex ore infantium & lactantium.* D'ailleurs, Monsieur, je ne pense pas qu'il y ait tant de Gloire à soutenir un Parti avec toute la Fermeté possible, qu'il y en a à le quitter quand la Vérité nous est connue ; & , si l'on doit se laisser convaincre, il est beaucoup plus grand de se rendre aux Raisons de ceux qui ont le moins de Lumière.

Mais, pour venir à notre Sujet, & à cette Autorité de l'Eglise contre laquelle vous vous êtes récrié dans la dernière Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, se peut-il que vous laissés à chacun la Liberté d'interpréter la Sainte Ecriture à sa manière ? Que d'Erreurs, que de Confusion, vous allez laisser dans l'Eglise ! Quoi ! Monsieur, chaque Particulier pourra croire comme il lui plaira, & choisir le Sens des Paroles de l'Ecriture qui lui conviendra davantage ? Sur ce Principe, il auroit fallu laisser tous les Arriens dans leur Opinion. Ils ne s'appuioient que sur la Sainte Ecriture. *Pater meus major me est*, & quelques autres Passages qui avoient de la Vraisemblance, étoient le Fondement de leur Doctrine. L'Eglise, pourtant, ne fut pas d'Avis de laisser cet Esprit particulier ; & le Concile de Nicée décida clairement la Question, & anatématisa tous ceux qui se revolteroient contre ses Décisions.

Voiez, Monsieur, l'Inconvénient où sont tombez tous vos Réformateurs. Combien de Sectes différentes ont-ils formé parmi eux ? Que de Contradictions, que d'Oppositions,  
sans

fans qu'aucun Juge puisse les accorder, & finir leurs Différens ! Quel Homme sensé, & sans Prévention, pourroit penser de bon-foi à embrasser une Réformation par-tout si différente d'elle-même, & qui ne convient que dans le seul Point de détruire & de déchirer le Sein de l'Eglise, de laquelle elle s'est séparée ?

Voiez, je vous prie, Monsieur, les Différens essentiels de Luther avec Calvin. Voiez la Diversité & l'Eloignement infini de votre Croiance à celle des Luthériens, que tout le Zèle de l'un & de l'autre Parti Protestant porté de Haine & d'Aversion pour l'Eglise Romaine n'ont jamais pu réunir. Considérez sans Préjugé toutes les Démarches foibles, pour ne pas dire indignes, que vos Calvinistes ont faites pour flatter les Luthériens, qu'ils ont reçus à leur Communion, nonobstant que ceux-ci soutinssent avec Obstination le premier & le plus essentiel Sentiment que vous condamnez dans l'Eglise Romaine ; tandis que d'autre part les Luthériens fiers & rigides n'ont jamais voulu vous recevoir, & vous ont toujours traités d'Erronez & d'Hérétiques. Et certes, je ne vois pas qu'on puisse, sous quelque Prétexte que ce soit, excuser votre Foiblesse, ni condamner leur Sévérité.

Quelles Extravagances ne pourront pas débiter vos Ministres ? Quelle est l'Opinion, si bizarre puisse-t-elle être, qui ne trouve son Défenseur parmi les vôtres, s'il se trouve des Gens assez extraordinaires pour la vouloir soutenir ? L'Écriture Sainte dira tout ce qu'on voudra lui faire dire.

Mais,

Mais , pour venir à une Raison , à mon sens , invincible, c'est, Monsieur, que vous avez vous même reconnu l'Erreur de cette Opinion , & vous avez avoué une Autorité dans votre Eglise. Le Synode de Dordrecht est une Epoque, qu'on ne sçauroit effacer de votre Histoire. Votre Eglise décide des Points controversés. Il y a donc une Autorité dans l'Eglise , qui est l'Aveu que nous souhaitons , & que vous nous refusez toujours. Et le Synode de Dordrecht n'est pas le seul Ouvrage des Provinces Unies : les Eglises Calvinistes de France l'ont reçu , & confirmé ; & ce n'est que parce qu'il leur fut défendu d'y envoyer , que leurs Députés ne s'y trouvèrent pas.

En voilà assez , Monsieur , pour vous donner une Idée des Oppositions qui se trouvent dans votre Doctrine ; Inconvénient ordinaire des Nouveautés. Je suis, &c.

---

## V L E T T R E ,

### SUR LES SUITES DE LA RÉFORMATION,

À MR. DE M\*\*\*.

**R**IEN n'est si beau, Monsieur, que le Titre de Réformation, & sur-tout celui de la Réformation de l'Eglise. Voions pourtant , si l'Ouvrage de vos Apôtres répond à l'Idée qu'on se fait, quand on parle de réformer l'Eglise.

## DES SUITES DE LA RÉFORM. 21

Il est de fait qu'on eut pû se passer de la Réformation. Tout le Monde n'eut pas été damné, si Messieurs les Réformateurs n'eussent pas pensé à ce tumultueux Ouvrage; & l'Eglise Romaine, si corrompue qu'on la veuille supposer, ne donnoit pas à tous ses Enfans un Caractere de Réprobation: on en est convenu. On croioit fort orthodoxement le Mistere de la Trinité, celui de l'Incarnation; &, pour les Mœurs, on enseignoit à fuivre la Vertu, & à imiter autant qu'on pouvoit Jésus Christ: on n'en sçauroit disconvenir.

Qu'on examine de sang froid & sans prévention, s'il se peut, tous les Maux qu'a causés & que cause encore tous les jours depuis si long-tems cette Réformation, toutes les Guerres & tous les Soulèvements qu'elle traînoit nécessairement après elle, & que les Chefs ne pouvoient pas prévoir: car enfin, il falloit détruire par-tout la Religion dominante; & cela ne s'exécute pas, sans répandre beaucoup de Sang, & sans produire une infinité de Rebellions & de Desordres.

Qu'on examine encore l'Esprit de Division qui se mêla parmi les Réformateurs eux-mêmes, & la Guerre qui s'alluma parmi ces Hommes qui venoient réformer les autres; en combien de Sectes se divisèrent & se sous-divisèrent ces prétendus Hommes Apostoliques, qui prétendoient tous entendre uniquement le vrai Sens des Ecritures.

Quels sont, Monsieur, les Abus, les Desordres, & les Dogmes de l'Eglise Romaine, que le Protestant le plus zélé, s'il est raisonnable, puisse comparer aux Maux qui sont arrivés



rivez en France, en Allemagne, en Angleterre, au sujet de la Réformation? Et s'il est vrai, comme a dit un de vos excellens Auteurs sur ce Sujet, que les Guerres Civiles des Romains causèrent plus de Maux à la République, sous Marius, sous Silla, & sous les Triumvirs, que l'Empire cruel & exécrationnable de Caligula & de Neron; qui peut douter, que la Guerre Civile allumée parmi les Chrétiens au sujet de la Réformation par Luther, par Calvin, & les autres, n'ait causé au Christianisme des Plaies plus profondes, que toute cette Monarchie Tirannique de Rome qu'on chante depuis si long-tems.

Et l'on ne sçauroit s'excuser, en disant que l'Eglise Romaine a autant & plus contribué à ces Desordres, que les Réformez. Elle étoit en possession d'être la dominante; & sans entrer dans le Détail des Actions particulières dont il est sûr que le Corps des deux Eglises n'est point responsable, il est évident que l'Eglise Romaine croyoit être & étoit en effet en Droit de soutenir sa Possession, & de détruire des Nouveautez qui lui étoient si opposées; & les Protestans étoient pour le moins en un Sens incontestablement Nouveaux.

Je ne sçai si une Religion si peu sainte dans son Principe, & établie avec si peu d'égard de Charité, peut passer pour autre chose, dans son commencement, que pour une Liaison & une Cabale d'Esprits mécontents & ambitieux. Dans la suite, je suis persuadé qu'il s'est trouvé de la Bonne-Foi dans quelques-uns séduits par l'Eloquence & par les Vraisemblances qui leur étoient proposées par des  
Gens

Gens très habiles & très déliés. Enfin, il s'est mêlé dans l'Esprit de la plupart de ceux qui la professent, une Prévention qu'ils ont portée du Berceau, & un Entêtement dont les Personnes les plus éclairées ne se garantissent qu'avec beaucoup de peine.

C'est à vous, Monsieur, à faire les Réflexions que vous jugerez les meilleures sur cela. Mais, sur-tout, souvenez-vous qu'il faut, en Matière de Croïance & de Religion, se déprévenir, pour examiner avec exactitude la Vérité. Un Homme de votre Esprit, & de votre Capacité, est obligé plus que nul autre à développer les Vérités, de quelque Voile qu'elle soient couvertes. Je suis, &c.

---

VI LETTRE.

APOLOGIE DE L'ABBÉ DE LA  
TRAPPE,

A MR. LE M. D. B.

**J**E vous avoue, Monsieur, que j'ai conçu une véritable Indignation contre ceux dont vous me parlez dans la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; &, quoi que je regarde avec assez de sang froid l'Injustice des Jugemens des Hommes, je n'ai pu m'empêcher de sentir quelque Emotion, en lisant l'effroyable Malice dont vous avez bien voulu me faire part.

La Vertu fut toujours persécutée; je le  
sçai :

sçai : & la Calomnie noire, produite par une Envie lâche, fut toujours la Suite la plus sûre de la Sainteté la plus relevée. Mais, encore faut-il quelque Prétexte à la Calomnie ; & l'on doit, pour le moins, chercher des Couleurs pour déguiser une Imposture : car enfin, des Médifances outrées, vagues, & générales, ne font plus d'impression sur les habiles Gens.

Que peut-on dire de Monsieur l'Abbé de la Trappe, depuis sa Retraite admirable, qui est peut-être l'Effet le plus prodigieux qu'on ait jamais vû de la Grace ?

Une Mortification de Corps & d'Esprit, une Pénitence sévère, un Jeûne exact & rigoureux, une Solitude continuelle & jamais interrompue, des Méditations profondes & saintes, un Amour pour Dieu qui n'éclate que dans le silence, & des Soins ardens & efficaces pour la Vertu d'une Communauté qu'il a comme fondée & qu'il instruit par sa Parole & anime par son Exemple ; voilà ce qui a succédé à la Vie mondaine de cet Homme illustre. Je ne sçai si Dieu a jamais tiré plus de Gloire de ceux qui lui furent toujours fideles.

La Politesse, qu'il avoit acquise dans le grand Monde, ne l'a point quitté, il est vrai : & son Discernement sur toutes choses est aussi juste, & son Goût aussi fin, que jamais. Mais quoi ! l'Esprit de Dieu détruit-il le bon Esprit & la Justesse ? Et n'est-ce pas assez que cet Esprit ne s'employe à autre chose qu'à la Piété la plus haute & la plus parfaite ?

Il compose, dit-on, des Livres si beaux &

si bien écrits. Mais, que n'ajoute-t-on, qu'ils ont de plus une Onction répandue, qui se trouve rarement ailleurs, & qui est la Marque décisive de la Sainteté de leur Auteur? N'auroit-on point envie de condamner tant de grands Saints, parce qu'ils ont bien écrit? Saint Augustin en est-il moins vertueux, parce que tout ce que nous avons de lui est admirable?

On ne sçauroit lui rien objecter sur sa Doctrine. Il a trop pris de soin pour en rendre la Pureté publique; persuadé qu'un Homme, qui dirige les autres, doit rendre compte au Public de ses Sentimens, & que sa Croiance ne doit pas seulement être orthodoxe, mais qu'elle doit être encore exempte de tout soupçon de Nouveauté.

Sa Morale est sévère, & il porte la Perfection Religieuse à un Point auquel il est difficile d'atteindre. J'en demeure d'accord. Tout le Monde n'est pas Religieux de la Trappe; & , il est beau qu'il se trouve quelques Ames dans le Christianisme, si détachées de la Terre, des Créatures, & d'elles-mêmes, qu'elles semblent être indépendantes du Corps auquel elles sont attachées, & qu'elles traitent comme leur Esclave.

Peut-on d'ailleurs s'élever trop haut quand on veut aller jusqu'à Dieu même? Quelques Efforts que l'on fasse, on se trouve toujours assez éloigné de cette sublime Divinité, à laquelle nos yeux même ne peuvent atteindre.

Monsieur l'Abbé de la Trappe agit pour Dieu indépendamment des Créatures & de soi-même: il n'a aucun égard, ni à ses propres Desirs, ni aux Sentimens des autres. Il



commande; il est vrai; mais, quel Commandement ! Il veille plutôt sur la Vie de quelques Hommes de la dernière Pauvreté, qui sont comme ensevelis dans l'Obscurité de leurs Retraites. Il leur ordonne ce qu'il exécute lui-même le premier. Il les fait prier, méditer, travailler, & se taire. Il prie lui-même, il médite, il travaille, & se tait.

Il parle pourtant quelques fois; mais, c'est pour relever ses Freres de leurs Chûtes, pour les fortifier dans leurs Foiblesses, pour les éclairer dans les Ténèbres & les Obscuritez qui viennent quelques fois les surprendre. Il les console de ces Ariditez, qui sont si connues aux Personnes de Vertu. Il reprime même la Vivacité de leur Zèle & de leur Piété, & met un Tempérament judicieux à leur Ferveur. Il les enseigne dans les Misteres qui doivent leur être connus, & il résout les Doutes que la Foiblesse de leur Raison peut produire. Il est leur Maître, & leur Pere; &, par un Talent merveilleux, il devient ou vif ou lent, ou doux ou sévère, selon le Caractere différent de ceux qu'il veut mettre dans le Chemin étroit de la Perfection Chrétienne.

Qu'on dise ce qu'on voudra, il est au dessus de l'Envie & de la Calomnie; semblable à ces Aigles, qui s'élevent assez haut pour être hors des Atteintes des Chasseurs. Les Lumieres de Monsieur l'Abbé de la Trappe éblouissent ses Ennemis, & la Purété de sa Morale & de sa Vie est la Honte de leur Relâchement & de leur Tiédeur.

OEUVRES  
MÉLÉES  
DE  
M<sup>R</sup>. L'ABBÉ DE  
SAINT-RÉAL.

SECONDE PARTIE,  
CONTENANT  
SES  
TRAITÉS  
DE  
PHILOSOPHIE,  
DE MORALE,  
ET DE  
POLITIQUE.

1870

1871

1872

1873

1874

1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1882

1883

1884

1885

1886

1887

1888

1889

1890

1891

1892

1893

1894

1895

1896

1897

1898

1899

1900





TRAITÉS  
DE  
PHILOSOPHIE,  
DE  
MORALE,  
ET DE  
POLITIQUE.

---

I. SENTIMENS SUR LA  
PHILOSOPHIE.

LA Philosophie est la Science de la Signification la plus étendue ; & l'on doit convenir qu'elle seroit d'une Longueur infinie, si l'on prétendoit parvenir à sa dernière Perfection.

Je ne sçai même si l'on n'a pas raison de se

récrier contre son Incertitude & son Inutilité. Il fera toujours fort incertain, si la Terre tourne, ou si c'est le Soleil; s'il y a des petits Vuides, ou une Matière subtile; & mille autres choses de cette nature, qui sont toutes peut-être aussi inutiles qu'elles sont incertaines.

Mais, si la Philosophie est inutile & incertaine dans cette Partie, cette autre, qui enseigne à connoître le souverain Bien, à le chercher, & à le suivre, est ce me semble d'une bien plus grande Utilité.

Nous connoître nous-mêmes, corriger nos Mœurs, & nous rendre vertueux, est une Etude propre aux honnêtes Gens, dont les Pédans de l'Ecole ne sçauront jamais que le Nom.

J'ai fait mille fois des Réflexions sur les Disputes & les Inutilitez de l'Ecole. Je me suis étonné que des Gens d'Esprit aient donné le nom de Philosophe, c'est-à-dire d'Amateur de la Sagesse, à un Homme qui parle des Météores, qui sçait ce qu'ont dit les Auteurs sur le Flux & Reflux de la Mer, qui établit au hazard des Systèmes, & qui avec quantité de Sophismes prouve d'un ton imposant le pour ou le contre d'une Question dans une Assemblée.

On n'enseigne que superficiellement, & par manière d'acquit, la Science de connoître tous les Replis de notre Cœur, & d'en reprimer les Passions. Presque tout le tems est employé à pousser des Argumens, qui à la moitié de la Dispute ne s'entendent déjà plus, par l'Obscurité des Termes dont on se sert & dont les Disputans tachent de s'embarasser l'un l'autre.

Pau-

Pauvre Jeunesse, que vous êtes à plaindre ! De quoi vous entretient-on ! Ne ferez-vous pas bien instruite à calmer les Flots de vos Passions, qui occupent une si grande partie de vos Ecrits ? Deviendrez-vous Gens de Bien, & vos Mœurs seront-elles meilleures, quand les deux tiers de votre Traité de Morale seront remplis de Questions sur l'état de la Nature pure, ou des Actions indifférentes ? Quand vous sçavez toutes ces Choses, fera-ce à juste titre que vous porterez le Nom de Sage ? Grand Dieu ! Qu'elle Morale ! Quels Maitres ! La Science, qui nous apprend à n'avoir besoin que de nous-mêmes, à soutenir également l'une & l'autre Fortune, est ensevelie sous une quantité de Questions frivoles !

C'est pourtant à cette Science si utile, que se sont apliqués tous les grands Hommes que l'Antiquité a consacré, & qu'on révère encore aujourd'hui presque jusqu'à l'Adoration : &, quoi qu'il soit arrivé parmi eux de grandes Contestations sur la souveraine Félicité, (chacun la faisant consister dans ce qui lui plaisoit davantage,) il est pourtant sûr, qu'ils convenoient presque tous sur les Moyens de la rechercher, & que la Vertu leur paroissoit la Voie la plus infallible, suivant l'Idée qu'ils en avoient.

D'ailleurs, autant qu'il pouroit être inutile de rechercher la Vérité en certains Points de la Phisique, autant est-il utile de la rechercher dans la Morale, où l'on la trouve toujours en ce point, qu'on se persuade que l'Esprit humain ne sçauroit percer les Ténèbres dont elle est enveloppée : on la rencontre quelquefois par hazard ; mais, c'est sans ôser s'en as-

fûrer, & elle échappe auffi-tôt.

On est fatigué des Discours & des Regles de l'Académie, on se mocque de la feinte Infensibilité des Stoïciens, on a Horreur des Débauches des prétendus Disciples d'Epicure, on regarde avec Mépris la sotte Liberté & l'Aigreur mordante des Ciniques, le Doute des Pirrhoniens paroît une chose impossible, & l'on trouvera toujours ridicules les Miuteres & les Extravagances de la Cabale.

Toutes les Sectes, qui prétendent nous enseigner le souverain Bien, nous trompent, & nous donnent l'Ombre pour le Corps.

Le souverain Bien, s'il en est un dans cette Vie, doit être propre à toutes sortes de Personnes, de tout Age, de toute Nation, & de tout Etat; & les Biens, que les Sectes nous proposent, peuvent à peine convenir à quelques-uns.

Il faut un Esprit naturellement fécond & bien disposé, pour les Regles & les Discours de l'Académie. Il faut une Fierté & une Disposition à se contraindre, pour affecter l'Infensibilité Stoïque. Il faut de la Santé, de la Jeunesse, de la Fermentation dans le Sang, pour fournir à la Débauche de ceux qui se font dits injustement Disciples d'Epicure. Il faut se bannir du Commerce du Monde & des honnêtes Gens, pour donner dans l'effroiable Impolitesse des Ciniques. Il n'est pas libre à un Homme sensé de douter comme les Pirrhoniens de ce qui lui est évidemment connu. Et il faut être né visionnaire, & être naturellement fol, pour entrer dans les chimeriques Misteres de la Cabale.

Combien de Gens, qui, selon les Sectes,

ne pourront prétendre à la souveraine Félicité. Quelle Erreur , & comment tout le Monde ne l'a-t-il pas reconnue de tout tems !

On est toujours heureux à mesure qu'on est sage, (ils en conviennent tous :) on est toujours sage en quelque Etat qu'on se trouve, quand on y est sans Agitation & avec Indifférence ; & n'est-on pas dans cette Situation, quand on fait toujours ce qu'on croit être de son Devoir ?

Faire toujours ce qu'on croit être de son Devoir , me paroît être l'Abrégé de la Sagesse, & le Sommet de la Félicité.

Ainsi , sans s'élever à ces hautes Spéculations , où nous ne pouvons atteindre qu'avec tant de Peine ; sans se guinder dans les grands Sentimens, que nous trouvons dans Seneque ; sans nous tourmenter après des Secrets , qui n'eurent jamais rien de réel ; nous pouvons vivre heureux.

Menippe menoit une Vie commune. Il agissoit selon que les Besoins l'exigeoient dans une très petite Fortune, & il agissoit sans Desir, sans Chagrin, sans aucune Agitation. Peut-être étoit-il en effet le Sage, dont nous ne cherchons aujourd'hui que l'Idée.

## II. QUELQUES RÉFLÉXIONS SUR LE COEUR DE L'HOMME.

**J**E ne sache pas que l'Homme ait de plus grands Obstacles à ses Plaisirs, que le Desir violent qui l'agite sans cesse de les tous prendre ; & il n'est point de Maxime, qui conduise par un Chemin plus court à un Etat



malheureux, que celle qui enseigne à ne se refuser aucun Plaisir.

L'Indifférence pour les Plaisirs nous délivre d'un grand nombre de Chagrins; & je ne crois pas que l'Homme doive aspirer ici-bas à autre chose qu'à la Privation de la Douleur.

La Philosophie, qui nous promet de nous rendre heureux, nous trompe: elle pourroit peut-être nous enseigner à être sages.

On n'a vû encore personne sur la Terre, qui naturellement ait été sage long-tems. Si l'Exemple de Salomon n'étoit une Preuve convaincante, on auroit de la peine à croire qu'on puisse se lasser d'être heureux.

Je ne sçai si l'on pourroit décider quelle est la plus grande Foiblesse de l'Homme. Il est sûr que l'Orgueil est la plus générale. L'Intérêt suit immédiatement après dans l'ordre de la généralité: l'on voit assez que l'Amour-propre en est la Source.

Que l'Amour-propre nous fasse aimer nous-mêmes d'une manière déréglée, je le conçois: que la Haine pour nos Ennemis fasse une partie de cet Amour-propre déréglé, je le conçois encore; mais, qu'une partie essentielle de cet Amour-propre consiste à haïr généralement tous les autres Hommes, c'est une Conséquence que je ne comprends pas, & qui ne laisse pas d'être très véritable. Le Peuple court en foule à l'Exécution d'un Criminel, auquel il n'a aucune relation. Que peut-il y souhaiter avec tant d'Ardeur, que de voir périr un Malheureux? Quelle Haine! Tout le Monde va voir les Voltigeurs & les Danseurs de Corde: c'est un Spectacle dont tout le Plaisir consiste dans le Péril de ceux qui le don-

donnent ; on cherche, on attend, le Moment malheureux de ces Hommes dévoüez au Divertissement public. Tout le Monde, & les moins intéressés, ont une Joie secrète de la Disgrace d'un Favori, ou de la Mort d'un Grand ; chacun regarde avec une Tristesse secrète l'Élévation d'un égal, & quelquefois d'un Ami ; personne n'est tout-à-fait exempt de cette Envie naturelle & maligne : c'est une Conséquence incompréhensible de l'Amour déréglé de soi-même.

Que les Hommes tâchent à se tromper les uns les autres, & qu'il y ait une Fourberie dont on fasse une étude comme d'une Science, c'est une suite de cette Haine qu'on a pour son Prochain ; mais, qu'on tâche à se tromper soi-même, & qu'on se déguise à soi-même son propre Cœur, c'est un Raffinement d'Amour-propre connu seulement par l'Usage.

Ne sçauroit-on dire pourquoi ceux qui font les Réflexions les plus saines, les plus justes, & les plus profondes, sont ceux qui répriment moins leurs Passions, & qui nous donnent les plus fréquens Exemples des plus grandes Foiblesse?

Pourquoi trouvons-nous en tant d'Endroits des Portraits si avantageux de la Vertu, & en trouvons-nous si peu d'Exemples ? D'où vient, que ceux qui la connoissent si aimable l'aiment si peu ? Et pourquoi la Nature, qui par elle-même se porte toujours, dit-on, vers le Bien, nous fait-elle si agréablement incliner vers le Mal ? Ce sont-là des Contradictions impénétrables.

Qu'un Homme ait des Vices, c'est sa Nature :



ture : qu'il s'abandonne fans mesure à ses Vices , c'est l'Effet d'une Habitude toujours tolérée, & jamais contrainte; mais, qu'il fasse Gloire de sang froid des véritables Sujets de sa Honte, c'est la dernière Extravagance.

Je ne pense pas que l'Homme puisse concevoir d'Espérance plus vaine, que celle de se dépouiller de toutes ses Foibleffes. Je trouve sur ce Point les Stoiciens les plus présumptueux de tous les Hommes.

Un Philosophe se plaignoit & se fâchoit d'avoir toujours des Mouvements contre lesquels il falloit sans cesse lutter. On lui répondit, *Que ne vous fâchez-vous d'être Homme ?* Trouve-t-on extraordinaire d'avoir des Maladies & des Infirmitez dans le Corps ? Pourquoi n'en aura-t-on pas dans l'Esprit ?

Quelques-uns ont poussé cela plus loin : ils appellent les Foibleffes de l'Homme, non pas les Maladies, mais les Nécessitez de l'Esprit. Personne ne trouve étrange d'être obligé à dormir, à boire, à manger ; & on doit de même être peu surpris d'avoir l'Esprit inquiet, jaloux, irrésolu, emporté, paresseux, &c. Et, comme le Corps souffre ses Nécessitez plus ou moins honnêtes, l'Esprit souffre les siennes plus ou moins honteuses.

Peut-on trouver dans un même Sujet tant de Foibleffes si basses, si brutales, & si indignes, avec tant de Réflexions si sublimes, si spirituelles, & si belles ; des Vûes si longues & si étendues, avec une Vie si courte & si bornée ; un Desir si immodéré de sçavoir les choses les plus inutiles, avec une Ignorance si crasse de ce qu'il y a de plus important ? Un ancien Rieur a dit, que les Dieux avoient pris

pris un peu trop de Nectar quand ils firent l'Homme , & que lors qu'ils regardèrent de sang froid leur Ouvrage, ils ne purent s'empêcher de rire. Mais , Raillerie à part , je doute qu'on puisse trouver dans un même Sujet de plus grandes & de plus formelles Contradictions.

L'Opinion est la plus puissante de toutes les Causes qui déterminent l'Homme , & la Source la plus féconde de ses Erreurs & de ses Illusions : tout le Monde en convient , & personne ne s'en défait. Presque tous les Auteurs nous dépeignent Auguste comme le plus clément Prince qui ait régné ; la plupart des Livres sont remplis de ses Eloges. Les mêmes Auteurs nous dépeignent Néron comme le plus cruel & le plus indigné de tous les Princes ; presque tous les Livres sont remplis d'Invectives contre sa Mémoire : & cependant , il s'est trouvé quelques Auteurs graves & très entendus , qui ont prétendu démontrer que Néron fut moins cruel qu'Auguste , & que ce dernier eût beaucoup plus de Vices que l'autre ; ils ont poussé chose jusqu'à faire l'Eloge de Néron de propos délibéré (\*). Il ne s'agit point-là de Faits obscurs & contestez : ils jugent tous sur les mêmes Actions connues & avouées. Qui peut s'assurer des Jugemens des Hommes ?

Cette Pensée , tirée de celles de M. Pascal , me paroît bien juste & bien naturelle. On n'est point surpris qu'un Homme boiteux fasse à tous momens des faux Pas , & personne ne s'est jamais avisé de dire à un tel Homme,

B 7

*Pour-*

(\*) Cardani Encomium Neronis.

### 38 RÉFLEXIONS SUR LE

*Pourquoi ne marchez-vous pas droit ?* Si l'on pouvoit voir les Esprits, on appercevroit dans quelques-uns des Défauts qui feroient cesser notre Surprise, lorsque nous entendons de faux Raisonnemens continuels, & des Obstinations ridicules: ce sont des Esprits boiteux. Cette Considération devrait reprimer toutes nos Impatiences, & la plupart de nos Coleres.

On dit que les Passions ravissent à l'Homme l'Usage de la Raison. Et où, & quand, trouve-t-on des Hommes dépouillés de toute Passion? Il sera bien rare, sur ce calcul, d'en trouver de raisonnables.

Les Charmes de la Vertu feroient bien touchans, si les Charmes du Vice ne le paroissent davantage; & de tous les Charmes qui rendent le Vice contagieux, la Fortune qui le suit me semble le plus dangereux. Le plus grand Obstacle à la Vertu consiste dans le peu d'Estime qu'on en fait dans le Monde.

On dit que rien n'est si charmant que la Vérité. De-là les Complimens, les Marques extérieures de Bienveillance, les Habits superbes, les Equipages magnifiques, le Fard, les Perruques, &c. On veut déguiser sa Haine, son Envie, sa Laideur, sa Pauvreté, son Impuissance, & jusqu'aux Rides de son Visage, & à la Blancher de ses Cheveux.

Je voudrois moins de Politesse dans les Manieres, moins de Délicatesse dans les Expressions, moins d'Attention aux Bien-séances, & un peu plus de solide Vertu. On n'estime les Gens, que par rapport à mille Choses extérieures tout-à-fait inutiles. On parle de Dorilas comme d'un honnête Homme,  
parce

parce qu'il est joli & agréable : tout le Monde sçait qu'il est coupable de Concussions, de Voleries, d'Impuretez, de Calomnies. Polemon est un Homme juste, tempérant, exact : on le méprise pourtant, parce qu'il est éloigné de la Mollesse, & qu'il n'a point cette partie de la Corruption du Siecle qu'on appelle Politesse.

Je me plaignois l'autre jour de cette Injustice du Public à des Personnes très estimables, & je m'en plaignois avec assez de Véhémence. On me répondit avec beaucoup de sang froid, *Vous avez raison : ce que vous dites est vrai ; mais, c'est le Monde.* Quelle Excuse!

Un Homme d'Esprit ne peut pas s'applaudir de son Bonheur auprès de sa Maitresse ; il sçait que le Caprice tout seul lui a rendu ce Service : il ne sçauroit non plus se glorifier de la Faveur qu'il a acquise auprès des Grands ; il n'ignore pas que le Hazard, & quelques Rencontres accompagnées souvent de très peu de Mérite de sa part, ont produit cet Effet. La Réputation même qu'il s'est établie, s'il veut se rendre justice, n'est pas tout-à-fait due à des Sujets légitimes. On sçait que les Actions les moins louables de notre Vie sont souvent celles qui nous rendent illustres, tandis que les plus louables restent dans l'Obscurité. Mais, un Homme peut s'applaudir & se glorifier, lors qu'il a dompté ses Passions favorites, & reprimé ses Mouvements. C'est ici son Ouvrage propre : il a seul part à ce Travail ; & il peut à juste titre s'en donner toute la Gloire. Sçavoir quitter sa Maitresse, ou modérer son Ambition, sont des Ouvrages qui peuvent nous rendre justement contents de nous-mêmes.

Etre



Etre utile au Public , est un Caractere brillant ; mais , ne nuire à personne , est un Etat de Vertu obscur , mais tout-à-faire rare. On voudroit qu'avant que d'être utile au Public, Philarque cessât de nuire à qui que ce soit.

On veut être grand Homme , & les Vertus d'Eclat sont celles qu'on veut pratiquer. Vivre chez soi dans la Méditation des Vérités , & ne régler que soi ou sa Famille ; Vertu rare , sublime , difficile , mais obscure , dont on ne fait point de cas.

Pour juger de la Vertu d'un Homme , il faudroit lire dans le fond de son Cœur , pour y découvrir les Causes qui le font agir : ce sont les Causes , qui font la Vertu , & non pas les Actions extérieures.

On a dit , avec assez de Raison peut-être , que les plus grandes Vertus des Hommes ne sont que le Triomphe d'une Passion moins criminelle sur une Passion plus criminelle ; de telle sorte que ceux qu'on croit si vertueux ne différent des autres , que par le Choix de certains Défauts qui sont moins condamnés dans le Monde.

L'une des plus grandes Sources des Vices qu'on remarque dans les Hommes , c'est l'Ambition de surpasser son Devoir : on veut faire plus qu'on ne doit , & l'on néglige de faire ce qu'on doit.





### III. DE L'INCONSTANCE DE L'HOMME DANS LES EGAREMENS DE LA VIE.

**C**LEONTE a recherché toute sa Vie les Moyens de se rendre heureux , & il a passé par toutes les Routes qui pouvoient le mener à quelque chose de satisfaisant.

Il chercha d'abord dans les Intrigues Galantes, & dans le Commerce des Femmes, les Douceurs dont l'Idée l'avoit au commencement enchanté. Elles n'eurent pour lui rien que de funeste. Celles qu'il aima lui furent toutes infidelles jusqu'à la Perfidie. Ses Jaloufies & son Defefpoir ne peuvent, ni s'exprimer, ni presque se comprendre. Il fut, d'autre part, parfaitement infensible pour celles dont il fut aimé ; & leurs Reproches, leurs Plaintes, & l'Ennui qu'elles lui causèrent, furent pour lui aussi douloureux, que les Fureurs de ses Jaloufies. Ainsi, il ne trouva parmi les Femmes, que le contraire de ces Douceurs qu'il s'étoit proposées. Je passe une infinité de Traverses périlleuses, d'Avantures fâcheuses, de Haines & d'Inimitiés, avec des Personnes pour qui il devoit naturellement avoir des Egards, & quelquefois de la Reconnoissance. Je passe ses Querelles avec ses meilleurs Amis, dont en d'autres occasions il a été souvent obligé de commettre les plus intimes, pour les Intérêts ridicules de ses Amours. Suites funestes & nécessaires du Commerce des Femmes. Enfin, Cléonte se defabusa de ce qu'on appelle une Amour de Passion : mille Chagrins cuisans,

fans , qui fans cesse le fatiguoient , lui firent concevoir la ferme Résolution de ne s'engager de sa vie ; aidé principalement par les Conseils de quelques Amis libertins & déréglez , avec lesquels il se proposa de trouver dans la Débauche une Félicité exemte d'Inquiétudes.

Et , en effet , les Délices d'une Bonne-Chere continuelle , accompagnée de la Conversation de ces mêmes Amis libertins , mais Gens d'Esprit , commencèrent d'abord à lui faire espérer une Vie heureuse. Mais , qu'ils trouvèrent bien-tôt le Secret de s'en éloigner , par les Profusions de leurs Festins éternels , & les Excès dangereux en toutes sortes de Vins , auxquels ils ne furent pas même capables de se borner ; empruntans , pour se détruire plus vite , l'Usage de l'Eau-de-Vie la plus brûlante , qui leur ravissoit si souvent la Raison , & les exposoit autant à des Périls fréquens , qu'à la Risée de tout le Monde ! Ils passèrent , comme on juge aisément , de cette Crapule indigne à tous les Excès dont la Pudeur ne permet pas de faire le Détail , & dont ils éprouvèrent souvent les cruelles Suites.

On doit concevoir , que dans cet état de Débauche , la Raison , contre laquelle on se révolte envain , se faisoit toujours entendre à Cléonte dans l'intérieur de son Esprit , & dans les momens d'intervalle que ses Débauches lui laissoient.

Quoi qu'on en dise , les Remords intérieurs qu'on n'étouffe jamais parfaitement , & la Raison naturelle qui crie sans cesse contre ces Déréglemens , détruisent tout ce qu'ils peuvent avoir de Sensualité & de Plaisir. D'ailleurs ,

leurs, Cléonte voïoit tous les jours diminuer ses Forces & sa Santé, & il sentoît par une Expérience qui n'étoit plus douteuse, qu'il ne pouvoit plus fournir long-tems à ces Excès. Personne, à qui il reste un peu de Sens commun, ne veut mourir.

Le voilà donc déterminé à quitter ce Genre de Vie si indigne d'un honnête Homme par mille endroits; &, prenant en avançant en âge des Sentimens proportionnez à son Etat, il s'attacha au soin de sa Fortune, comme à l'unique Affaire qui devoit l'occuper.

Des Relations favorables qui l'introduisirent auprès de ceux qui étoient les Maîtres des Graces & des Faveurs, firent qu'on le mit en état de faire paroître ses Talens & son Esprit naturellement excellent; & il travailla d'abord avec beaucoup de succès. Il crut d'avancer toujours de même pas, & ses premiers Emplois heureusement remplis lui firent concevoir des Espérances au de-là de ce qu'on pourroit dire. Il n'est pas croïable quels Phantômes de Fortune se forme un Courtisan nouveau, qui a été favorisé dans les commencemens: il semble qu'il perde le Sens; &, si l'on lisoit dans le fonds de ses Pensées, on y liroit des Dessesins & des Projets plus extravagans & plus chimériques, que les Châteaux en Espagne que bâtissent les Frénétiques.

Mais, (on trouva bien-tôt le moien de le délivrer de ce Mal. Une Troupe de Mécontents & d'Envieux s'éleva, & le noircit avec tant d'Art & de Vraisemblance, qu'il fut contraint à se justifier comme un Criminel: &, quoi qu'il fût réellement très innocent, il  
eut

eut de la peine à effacer tous les Soupçons ; & l'Impression du Crime , dont on l'accusoit, resta toujours dans l'Esprit de ceux qui gouvernoient. Il éprouva pour lors une Alternative cruelle de Faveurs & de Disgraces , & il commença ici à perdre cette Droiture parfaite qu'il avoit toujours conservée. Comme on employoit pour le perdre les Faussetez & les Bassesses , il crut pouvoir se servir des mêmes Voies pour se deffendre ; & , comme on ne se deffend pas long-tems sans vouloir ruiner ses Ennemis , il ne laissa rien à tenter pour en venir à bout. Mais , quels Ennemis ! Il avoit pour Ennemis tous ceux qui l'environnoient. Hai de tout le Monde , il haïssoit tout le Monde ; & je ne sçai s'il est permis de concevoir sur la Terre un Etat plus violent & plus malheureux.

Honnête Homme, bon Cœur, belle Ame, tant qu'on voudra : toutes ces Qualitez cessent dans la Voie de la Fortune, où l'on ne peut s'élever, & se soutenir, qu'en détruisant les autres ; & l'on ne détruit d'ordinaire les autres, que par l'Artifice, la Fourberie, & le Mensonge.

Quel Tumulte dans ce Séjour pour un Homme tel que Cléonte ! Quels Orages ! Quels Revers ! Avec combien de Douleur a-t-il vû souvent élever mille Personnes d'un Mérite médiocre, d'une Naissance obscure, sans souvent aucun Service de leur part ! Avec quel Chagrin a-t-il vû tomber ceux qui le protégeoient, & qui par leur Chute l'ont laissé hors d'état de prendre son Parti, & de suivre sa Route ! Que de Mesures rompues !  
Que



Que d'Espérances perdues ! Que de Projets détruits ! Je doute qu'on puisse bien se faire une Idée de cette Confusion, & de cette Vicissitude.

Tout Homme, qui a un Esprit & un Sens juste, se lasse de ce Genre de Vie. Cléonte aussi s'en lasa; &, après beaucoup d'Efforts, il fit une Retraite honorable, & se retira dans une Maison de Campagne, où, dans les commencemens, il imita tous les Travers des Courtisans malheureux & mécontents, qui ne cessent de déclamer contre l'Injustice & le peu de Discernement des Ministres.

Revenu de ces inutiles Emportemens, & de ces ridicules Déclamations, il se donna tout entier à la Philosophie; séduit, ou attiré, par ces grands Exemples de l'Antiquité, dont il admiroit les hauts & les merveilleux Sentimens.

Il renonça à tout ce qui l'avoit si agréablement flatté; &, charmé de la Douceur de sa Retraite, & de la Beauté de la Philosophie, il s'abandonna tout entier à sa Méditation & à ses Préceptes.

On ne scauroit dire avec quelle Pénétration il fouilla dans les plus profonds Secrets de la Nature, & avec quelle Fermeté il se dépouilla, ou parut se dépouiller, de toutes les Foiblesses de l'Homme. Attaché uniquement à la Recherche de la Sagesse, qu'il regardoit comme la vraie Felicité, il reprima avec force toutes les Passions dont son Ame pouvoit être agitée. Tranquille au milieu des Adversitez qui lui survenoient, & insensible également aux Joies & aux Douleurs, il

rece-



recevoit sans altération la nouvelle d'une Perte considérable, & jouïssoit sans Goût des Plaisirs les plus délicieux.

Cet Etat, dans lequel il vivoit, le flattoit assez pour lui donner la Résolution d'y persister; mais, ce n'étoit qu'une Illusion: & cette Sagesse tant vantée ne se trouve point réellement dans une Vie purement naturelle & philosophique.

Ses Passions, qui paroïssent amorties, & qui, lassées des Efforts qu'elles avoient autrefois produits lors qu'il s'étoit abandonné à elles, avoient souffert quelque tems le Joug qu'il leur avoit imposé, se réveillèrent tout d'un coup avec Fureur; &, rompant les Dignes dont il les tenoit enfermées, elles se répandirent avec impétuosité sur toutes les Facultez de son Ame. Leur Révolte fut générale; & elle fut d'autant plus dangereuse, qu'une Inclination favorite & secrète se trouva de la partie, & mit toute la Philosophie aux Abois.

Il résista quelque tems, mais foiblement: tous les Secours de Seneque furent inutiles, ou impuissans; & le secret Penchant, qu'on avoit jadis nourri avec soin, & entretenu avec plaisir, se fit sentir avec tant d'Attraits, qu'on n'eut point de honte de le suivre, & de s'abandonner à toutes ses Douceurs.

Voici donc notre prétendu Sage, qui tombe de ce haut Etage d'Insensibilité dans la plus vile des Foibleffes.

A l'âge de cinquante-cinq ans, il rentre dans les Fers qu'il avoit été honteux de porter à trente; &, par une Impression fatale & cruelle, il se dévoue à la Mollesse, à l'Inutilité,

lité, & au Ridicule d'un Amour dont il avoit autrefois senti les Fureurs, & dont une Visite produite par le hazard ralluma toute la Violence.

Quelle Extravagance ! Un Courtisan retiré, à qui les Soins importants, qu'il s'est donnez pour les grandes Affaires, ont dû donner un Esprit & un Jugement solide ; un Homme, qui, attaché à la Sagesse & à la haute Philosophie, a paru aux yeux du Public un Modele à imiter ; renonce tout à coup à ces grands Caracteres : & , comme s'il étoit ennuyé d'être sage, d'être heureux, & d'être estimé de tout le Monde, il court se rendre la Risée de tous ceux qui le verront amoureux d'une Femme fameuse par ses Coquetteries, auprès de laquelle il va faire toutes les Démarches que la dernière Indulgence pardonne avec peine aux jeunes Gens ! Quelle honteuse Passion ! Quelle monstrueuse Foiblesse ! Tout son Esprit, toute sa Raison, toutes ses Lumieres les plus étendues & les plus vives, ne peuvent le ramener. C'est un Exemple de la Petitesse de l'Homme, & de la Conduite de la Providence.

Cette Providence, qui avoit des grands Dessesins sur Cléonte, & qui l'avoit conduit par tant de Dégouts différens, ne peut le souffrir dans l'Etat dangereux où sa fausse Sagesse l'avoit plongé. Il n'y avoit pas de Péril pour lui dans la Galanterie, dans la Débauche, dans la Route de la Fortune : tous ces Etats différens offrent assez par eux-mêmes de sujets de Mécontentemens à un bon Esprit tel que celui de Cléonte. Mais, un Etat paisible, où l'on croit avoir atteint cette Sagesse tant vantée,

tée, cette fausse Vertu qui séduit d'autant plus qu'elle paroît avoir plus d'horreur pour le Vice, enfin cette Ignorance & cet Oubli de Dieu dans lequel la Philosophie avoit laissé Cléonte, fut l'État le plus périlleux de sa Vie; & la Providence permit, pour l'en retirer, la Révolte générale de ses Passions, & ce honteux Retour de son Cœur à la Mollesse, pour lui faire bien sentir que la Grace seule peut produire une ferme & solide Vertu.

Et, en effet, il reconnut les prodigieux Egaremens . . .

---

#### IV. DES GENS DE COUR.

**L**ES Gens de Cour sont comme une Nation étrangère dans le milieu de l'État, composée de Personnes ramassées de divers Endroits.

Ils ne sont pas tous Gens d'Esprit; mais, ils ont presque tous une Politesse admirable, qui leur en tient lieu. Ils ne sont pas tous braves Gens; mais, ils ont sur cela des Démonstrations & des Manières, qui les font croire tels. Leurs Esprits souples & complaisans se tournent à toute sorte de Caractères; de manière qu'il est impossible de démêler leurs véritables Sentimens.

Le Mépris, qu'ils ont pour tout ce qui n'est pas de la Cour, ne sçauroit se comprendre, & va jusqu'à l'Extravagance. Rien n'est bien dit, ni bien fait, que ce qu'on fait ou ce qu'on dit parmi eux: tout ce qui vient d'ailleurs est Ignorance, ou Impolitesse. Il est

est pourtant vrai, qu'avec un très bon Goût ils font la plupart très peu sçavans, & ils ne s'érigent en parfaits Connoisseurs sur toutes choses, que par les Termes propres qu'ils n'ignorent jamais, & par le Respect qui fait taire tout le Monde en leur présence.

Les nouveaux venus s'accoutument malaisément à certaines Cérémonies qui s'y trouvent établies. Il faut, par exemple, embrasser étroitement ceux qu'on hait & qu'on méprise davantage. C'est une Perfidie permise, parce qu'elle est réciproque.

L'Agitation est la Caractere particulier de tout ce qui se passe dans cette Région: les Hommes, & les Chevaux, n'y marchent qu'en courant. On ne mange, on ne dort, qu'à la hâte, & comme si l'on craignoit d'être surpris: & tout ce que peut faire souvent un honnête Homme pour être écouté du Ministre pressé, c'est de lui parler dans le trajet d'une Cour, ou d'une Gallerie. Ne diroit-on pas que les Heures sont ici fort précieuses? Il est pourtant vrai que c'est le Pais de tout le Monde où l'on est le plus desoccupé: on passe de longues Heures dans une Antichambre, on est réduit à éplucher toutes les Beautés du Parc, & il est des vuides dans le jour qu'on ne sçauroit remplir. Il est même bon qu'un honnête Homme en ait fait l'Expérience quelquefois en sa Vie, pour être bien persuadé, que dans le Lieu où l'on croit qu'est enfermé le souverain Plaisir, & où l'on s' imagine de trouver la Source des Agrémens, on a des Ennuis plus grands & plus longs que dans nulle autre Contrée de la Terre.

Quelques Courtisans ont une Ambition dé-



terminée pour quelque chose qu'ils tâchent d'obtenir ; mais, la plus grande partie ne vise à rien de fixe : de sorte que quoi que le Desir de leur Fortune en général les occupe entièrement, si le Prince s'avisait de leur demander ce qu'ils souhaitent, ils seroient souvent fort embarrassés. Ils n'ont rien en vûe, & c'est un des plus grands Aveuglemens des Gens de Cour.

Il s'en trouve quelques-uns, qui desirent avec transport certains Emplois qu'ils n'obtiendront jamais ; ce qu'ils pourroient connoître avec un peu de Réflexion : & ils négligent pour cela toutes les autres Graces, que le Prince seroit en état de leur faire ; & ces Graces, quoi que moins de leur Goût, par rapport à leur Entêtement, seroient pourtant très convenables à leur Etat & à leurs Forces.

Les vieilles Gens sont ici ridicules, plus qu'en aucun autre Endroit du Monde. Ils sont regardez avec Mépris : on ne veut plus de leurs Pointes, de leurs Contes, ni de leurs Proverbes ; on les évite, on les fuit, & l'on tâche à faire justement le contraire de ce qu'ils font. Mais, ce qui les rend ridicules avec Raison, c'est que, malgré la Haine qu'ils ont pour tous les jeunes Gens contre lesquels ils déclament sans cesse, ils ne laissent pas de s'accommoder à leurs Airs, de suivre régulièrement leurs Modes les plus folles, de se mettre de leurs Parties : trop heureux, s'ils peuvent parvenir à se faire souffrir parmi eux.

Je n'entens point, par vieux Courtisans, certaines Personnes extraordinaires, dont le vrai Mérite est de tous les Tems. La jeune  
Cour



Cour regarderoit sans doute avec Respect la Rochefoucault , Montauzier , Noailles , & quelques autres , qui sans être exemts de Défauts , sont infiniment illustres par leurs Vertus.

Les Mécontents font une Secte à part dans ce Lieu : ils ont des Femmes , des Prêtres , des Grands ; rien ne leur manque , pour faire un Etat particulier. Ils ont leurs Dogmes , leurs Coutumes , leurs Cérémonies , & leurs Assemblées ; ils n'ont que certains Jours pour leur Culte. Ils ne reconnoissent point les Ministres , ils censurent & condamnent toutes les Entreprises , enseignent qu'il falloit faire autrement , diminuent les Victoires , augmentent les Pertes , enragent des bons Succès , se réjouissent des Malheurs. La Secte grossit tous les jours : chacun va les écouter en riant ; & leur Fortune reste toujours dans un triste Etat.

On distingue les Femmes de la Cour par les Couleurs dont elles prennent soin de se peindre , par l'Excès où elles portent toutes les Modes , & par le Mépris éternel qu'elles affectent pour toutes les Femmes de la Ville. Elles ne sont pas toutes belles ; mais , elles effacent toutes les autres , par je ne sçai quel Air , & par un Entêtement dont le Public est prévenu en leur faveur.

On appelle Bourgeois à la Cour tous les Gens de Robbe , quelque élevez qu'ils puissent être. Le Droit de rendre la Justice au Peuple déroge-t-il à la Noblesse ; & la Cour n'a-t-elle pas un grand Aveuglement , de ne vouloir pas se corriger là dessus ?

On se piquoit autrefois à la Cour d'un A-

amour délicat, on y voyoit régner une fine Galanterie; mais, on y fait de l'Amour aujourd'hui un Usage plus grossier, & moins innocent.

La Délicatesse en Amour n'est permise que dans le Discours; & l'on ne feroit gueres moins ridicule d'en avoir, que si l'on s'avisoit d'être jaloux de sa Femme. C'est ici le dernier excès de Sottise, si rare en effet, qu'on trouve à la Cour une infinité de Gens semblables à ce Sulpicius Galba, dont il est parlé dans Horace. Cet Homme dormoit régulièrement toutes les après-dinées, tandis que Mécénas caressoit sa Femme. Un Valet voulut profiter de son Sommeil, pour boire au Buffet une Bouteille d'excellent Vin. Son Maître s'éveilla pour lui. *Puer*, lui dit-il, *non omnibus dormio*. Il ne dormoit que pour sa Femme. Si nous recherchions bien, nous trouverions peut-être des Histoires peu différentes de celle-là.

Si tous les Hommes, qui composent la Cour, usent de Feintise & de Dissimulation avec les Etrangers, ils n'agissent pas de meilleure Foi les uns avec les autres; &, par cette Conduite, s'ils ont quelques Vertus, ils les rendent suspectes.

Les Gens de Province doivent se desabufer une fois pour toutes d'avoir des Gens de Cour pour Patrons. Cette Protection leur coûte infiniment, & leur est tout-à-fait inutile. Ils ne peuvent rien le plus souvent, & ne veulent jamais rien faire pour autrui. Ils n'agissent jamais, quelque Démonstration qu'ils fassent, que  
par

par rapport à leurs Intérêts.

On remarque parmi la jeune Cour un honnête Homme, brave de sa Personne, qui fait des Merveilles à la Guerre, pour laquelle il a de très grandes Dispositions. Il est obligé, officieux, plein de Droiture. Ces Qualitez paroissent estimables à tout le Monde : lui seul ne les compte pour rien ; il veut être Homme à Bonne-Fortune, & ne se picque que de Galanterie. La Nature ne l'a pas fait pour les Dames : il ne voit pas qu'il se rend ridicule auprès d'elles, & qu'il se donne un Travers dans le Monde, qui fait oublier toutes ses Vertus.

J'en connois un autre, qui est Homme d'Esprit sans contestation. Il est fort propre à la Galanterie, pour laquelle on dit même qu'il a des Talens admirables : il danse & chante mieux que Gentilhomme de France, il a une Figure agréable, & il est d'une Propreté fort recherchée. Il seroit considéré de tout le Monde, s'il se contentoit d'écrire ou de parler en Prose : mais, il fait des Vers, & de mauvais Vers ; & , qui pis est, il oblige les Gens à les entendre. Je fus contraint l'autre jour d'effuyer la lecture de quatre cens de sa façon, qui joints aux Grimaces & aux Paranthèses de l'Auteur, me firent passer la plus cruelle heure du Monde. C'est un terrible Caractere, de ne parler jamais que de Sonnets ou de Madrigaux, & de montrer des Vers si durs & si contraints, que tout ce que peut faire le meilleur Ami qu'on ait, c'est de ne pas dire qu'ils sont mauvais !

Termare est un grand Homme de bonne Mine. Il a l'Air fier, le Regard un peu farouche,

rouche, & la Figure tout-à-fait imposante. Il a servi fort long-tems à la tête d'un Corps où l'on se picque de Bravoure : aujourd'hui, il ne va à la Guerre, que quand on ne peut faire autrement. Il parle souvent de ses Combats : il est fort sur la Narrative de certaines Actions qu'il n'a pourtant vues que de loin. Je le connois depuis long-tems pour le plus grand Poltron du Royaume; bien des Gens le connoissent comme moi : cependant, le Public est bien-aïse de le croire sur sa parole; & ses Démonstrations outrées & ridicules, qui, parmi des Gens bien senez, feroient un Effet tout contraire à celui qu'il souhaite, ne laissent pas de le faire venir à bout de toutes ses Entreprises. Il apprend qu'il n'est pas inutile d'être Fanfaron en certain Endroit du Monde, dont les Habitans passent pour extrêmement fins & bons Connoisseurs.

Narcisse est un petit Homme brun : il a la Taille un peu défectueuse, & la Figure d'ailleurs assez agréable. Il a assez d'Esprit, beaucoup d'Ignorance, & plus encore d'Impertinence & de Présomption. Il parle de soi avec Confiance, & des autres avec Mépris. Il décide fort hardiment sur ce qu'il entend le moins, & ne craint point de se donner des Avantures dont tout le Monde connoit la Fauffeté. Il est indiscret sur l'Article des Dames, qu'il traite avec Insolence & avec Dureté. Il leur rend pourtant quelques Soins avec une Négligence étudiée & offençante, dont il faut qu'elles s'accommodent. Il joue & jure d'assez bonne grace : il boit volontiers, & ses Débauches fréquentes sont d'Eau de  
 Vie



Vie, qui lui ôte souvent l'Usage de la Raison. Il se met extraordinairement, & invente chaque jour quelque Maniere bizarre de se mettre. Il parle par Exclamations, par Eclats de rire, & n'use que de Mots nouveaux. *Gracieux, joli, il est vrai*, & autres semblables, combinez diversement, sont le sujet de tous ses Discours : il n'en faut pas davantage pour rendre folles la plûpart de nos Dames. J'en connois au moins quatre, qui se donnoient autrefois pour les plus fieres, qui le courent par-tout, sans que le plus souvent il daigne se laisser trouver. Elles sont d'une Jaloufie inconcevable les unes contre les autres, & je ne desespere pas de voir décoëffer Corinne avec Belise. Sa Froideur pourtant est égale pour toutes, & il n'a pas encore assez pensé à pas une, pour se déterminer à une Préférence. Elles l'ont si fort mis à la Mode, qu'à l'heure qu'il est on le prend pour le Modèle de tous ceux qu'on appelle Gens-à-Bonne-Fortune. On l'imite religieusement, & sur-tout dans ses Défauts; & la chose est à mon sens poussée si loin, que je connois peu de Femmes, qui, dans la fureur de la Mode, soient en état de lui résister s'il veut prendre la peine de les attaquer. Il est heureux d'avoir paru dans le Monde sur la fin du dix-septieme Siecle. En tout autre tems, il seroit resté dans l'Obscurité, on n'auroit jamais parlé de lui; & il faut une Dépravation de Goût aussi grande que celle qui regne aujourd'hui, pour élever si haut un Mérite si médiocre, & des Manieres si ridicules. Narcisse doit pourtant bien se garder de les changer : il ne se soutient que par-là; & il rentre-



roit bien-tôt dans son Etat naturel, s'il prenoit des Airs plus modestes & plus raisonnables.

Licidas est honnête Homme. Il a de l'Esprit & de la Raison : il est sçavant, propre aux grandes choses, agréable pour la Société, & d'un très bon Commerce pour ses Amis. Il connoit le Monde parfaitement, & personne que je sçache n'a plus que lui d'Usage & de Connoissance des Femmes, sur l'Article desquelles on l'a entendu quelquefois parler admirablement. Tel que je viens de le dépeindre, il est amoureux depuis six mois de Célimene, amoureux comme on l'est à dix-huit ans. Cette Dame, n'est ni trop jeune, ni trop belle : & les Gens éclairés ont découvert, à travers la Pruderie qu'elle affecte, un fonds de Coqueterie inépuisable, qui lui fait agréablement recevoir le Soins de tout ce qui s'avise d'en prendre pour elle ; & j'ose même dire, qu'elle n'est pas avare le plus souvent d'Avances & de Minauderies. Licidas est aussi jaloux qu'il est amoureux, & l'on peut penser quelles heures on lui fait passer. Il est devenu sombre & mélancolique. Il ne voit presque plus ses Amis : ils lui font tous ombrage ; & , s'ils s'avisent d'approcher sa Maîtresse, il les regarde, ou comme ses Rivaux, ou comme ses Espions. Il ne voit Célimene, que pour la quereller ; & ses Remontrances, qui ne font que blanchir, commencent à le rendre odieux. Il n'y a pas trois jours, qu'il se laissa aller à des Emportemens inexcusables, qui l'ont rendu la Fable du Public, & qui ont perdu sa Maîtresse. Si un Homme tel que lui, dont les Connoissances font

sont très étendues, fait des Fautes si considérables, qui le barbouillent dans le Monde, il faut convenir que le Cœur n'est point soumis à l'Esprit, & que la Raison, qu'on dit être donnée à l'Homme pour reprimer ses Passions, est bien impuissante contre des Maîtres si forts & si tyranniques.

Theodule n'a pas encore quarante-cinq ans. Il est propre, bien razé, sa Perruque & son Linge sont du bon Faiseur. Il parle agréablement & d'un Ton fort radouci. Il fait profession de Dévotion, & dirige la belle Clélie, qui est une Veuve fort touchante, qu'il a éloignée de toute Société, & qui ne voit guères que lui. Il ne manque pas de Gens qui disent leurs Sentimens sur cette Direction. Dans les premiers Siecles de l'Eglise, dit-on, les Saints après soixante-&-dix ans fuyoient les Femmes avec assez de soin, pour qu'il s'en soit trouvé qui se sont jettez dans la Mer, lorsqu'ils en ont été surpris; & les autres, qui étoient engagés par leur Devoir, ou par leur Charité, à les voir & à les entendre, se meurtrissoient la Poitrine avec un Caillou, pour mortifier leur Chair. Notre Siecle est bien différent de ceux-là, & ces Frayeurs passent aujourd'hui pour des Simplicitez mal entendues. On sçait des Pratiques spirituelles que les Saints d'autrefois ignoroient: ils ne connoissoient ni le Café, ni le Chocolat. Leur Dévotion étoit farouche: celle d'aujourd'hui est puls polie, plus commode; & la Mode s'est étendue jusqu'à la Méthode de gagner le Ciel.

On donne à la Cour le Nom de Sage à Philarque. Son Extérieur éblouit tout le

Monde : le Prince lui donne des Marques de Distinction; & on le cite par-tout pour le Modele d'un Homme de Bien. Cependant, Philarque n'est au dedans rien moins que ce qu'il paroît au dehors. Il est injuste, violent, d'une Humeur intraitable: ses Valets ne le servent qu'en tremblant, & il ne paye, ni ses Créanciers, ni ses Domestiques. Sur sa Réputation, tel avec confiance va lui demander une Grace, qu'il croit obtenir, qui le trouve intéressé, dur, & impitoyable. Ainsi, ce qui fait l'Admiration du Monde est souvent fort méprisable.

Je suis charmé de voir ce vieux Bon-Homme, qui a déjà vécu quatorze Lustres, avec une Perruque poudrée & un Ruban couleur de Cerise, qui fait la Cour aux Dames, & qui, pour imiter les jeunes Courtisans, se précipite de toutes ses forces pour suivre les autres dans cette Cour pavée de Marbre glissant & humide, parmi les Frimats & la Pluie; & cela, pour aller voir mettre en Calèche le Prince dont il ne peut point être aperçû!

Ce Gentilhomme, d'une Qualité distinguée, & d'un Mérite rare, qui depuis vingt-cinq ans languit dans cette Servitude honorable, qui essuie tous les jours les Duretez des Ministres, le Mépris de ses Ennemis, le Chagrin dévorant de ne pouvoir rien, & de n'être considéré de personne, ne se résoudra-t-il donc jamais à se retirer dans sa Province, où il aura une Cour lui-même, & où il trouvera des Gens, qui, à quelque maniere près, sont faits tout comme ceux qu'il quittera?

## V. DES FEMMES.

QUELQUE Usage & quelque Connoissance qu'on ait des Femmes, on ne doit point trop s'affûrer de les bien connoître : elles sont toutes impénétrables ; & l'on découvre tous les jours des Replis dans leurs Cœurs , qui cachent des Sentimens dont on n'auroit jamais pû se douter.

Leur Occupation la plus ordinaire est de tâcher à inspirer de l'Amour. Elles y réüffissent souvent , & les Hommes sont toujours plus prêts à se laisser tromper , quelque Exemples qu'ils ayent de l'Infidélité des Femmes.

Les Orientaux les traitent fort différemment de notre Usage. Elles sont chez eux une partie de leur Equipage , & de leurs Biens meubles , dont ils prennent grand soin , & qu'ils gardent avec empressement pour leurs Besoins. Nous prétendons qu'il n'y a chez eux à cet égard, ni Douceur, ni Politesse, ni Galanterie. Ils prétendent qu'il n'y a chez nous que Fureur , que Passion , que Sottise , & qu'Extravagance. Peut-être que des Juges desintéressés auroient de la peine à décider en notre Faveur ; car, si l'on examine toutes les Folies dont une fois dans la Vie tous nos plus honnêtes Gens font l'Epreuve sur cet Article ; si l'on fait attention à toutes les Affaires cruelles, & à toutes les Querelles sanglantes & meurtrières, qu'elles causent, on trouvera que ceux, qui se font inis hors de portée de tous ces Malheurs, doivent passer pour plus sages que les autres. On



trouve de la Barbarie dans la Servitude où les Orientaux tiennent leurs Femmes : mais, si ce sont des Créatures plus cruelles & plus dangereuses, que les Tigres & les Lions, il n'est pas extraordinaire de les enchaîner; & j'ai oui dire à un habile Homme, que pour être civilisées & familiarisées, elles n'étoient pas moins féroces ni moins sanguinaires.

Qui auroit dit à nos Peres, que l'on verroit dans ce Siecle les Femmes faire des Débauches fameuses de Vin & d'Eau de Vie, défier sur cela les Hommes les plus déterminés, & les vaincre même en ce ridicule Combat : Qui leur auroit dit, que ces mêmes Femmes joueroient dans un jour tout le Revenu de leur Famille pour deux ans, & que dans les Transports de leur Malheur elles juroient aussi fort & aussi hardiment que le plus insolent Dragon : Qui leur auroit dit, que ces mêmes Femmes, lassées des Plaisirs ordinaires que la Corruption & la Licence du Siecle leur a laissé prendre sans borne & sans ménagement, en sont venues jusqu'à les trouver insipides, & à chercher à réveiller leurs Sens émouffez par l'extravagante & horrible Imitation de ce qu'on a écrit de quelques anciennes Greques : Qui leur auroit dit, que bien loin de cacher au Public ces effroyables Sujets de leur Honte, elles prendroient Plaisir à les mettre au jour : Qui, dis-je, leur auroit dit telles & semblables Choses, leur auroit dit vrai, & n'en auroit pas été crû.

On ne laisse pas d'aimer ces Femmes, dont je viens de faire une si terrible Peinture; & rien n'égale les Douleurs qu'elles font souffrir à ceux qui sont malheureusement  
sous



sous leur Empire. Comme il n'y a chez elles, ni Regles, ni Ménagement, ni Probité, ni Bonne-Foi, ceux dont elles font la Destinée sont sujets à toutes les Violences & à toutes les Agitations qui suivent nécessairement une Passion mal reconnue.

On aime les Personnes qu'on estime quelquefois le moins, & rien ne me persuade tant le peu de Liberté qu'on a dans une Passion, que les petits & défectueux Caracteres des Personnes que je vois les plus aimées dans le Monde.

Aminte est une petite Femme brune : les Yeux merveilleusement vifs, le Teint fort jaunâtre & très basané, les Dents assez blanches & bien rangées, la Bouche très grande, la Gorge laide; mais en tout une assez jolie Personne. On ne sçauroit gueres avoir moins d'Esprit qu'elle en a, & paroître en avoir davantage. Instruite superficiellement de beaucoup de choses, elle parle de tout avec la dernière Effronterie; & les Agrémens de sa Personne font trouver excellent tout ce qu'elle dit de médiocre, & quelquefois de mauvais. Sortie depuis peu de l'Obscurité de sa Province, elle s'est trouvée par je ne sçai quel hazard placée & établie dans le grand Monde, où l'on ne croyoit pas qu'elle pût faire tout au plus que quelques brieves Apparitions. Une Vanité supérieure en elle à toutes choses lui fit concevoir la Résolution de s'y soutenir à quelque Prix que ce fût : Jeu, Bonne-Chere, Galanterie, Equipages, elle a tout mis en usage ce qu'elle a crû lui pouvoir servir dans ce Dessen; & l'on peut dire qu'elle est joieuse sans aimer

le Jeu auquel elle n'a aucun Attachement, qu'elle fait une Bonne-Chere continuelle sans Goût, qu'elle a des Equipages très propres & même mangnifiques sans s'y connoître & sans s'en soucier, & qu'elle est même galante & coquette jusqu'à l'excès, sans Inclination, avec une Indifférence insipide. Elle n'a réellement d'autre Caractere, que ceux que la Vanité lui fait prendre, & qui sont tous forcés en elle. On n'a jamais cependant tant été à la Mode qu'elle l'est aujourd'hui : tout ce qu'il y a de plus brillant s'attache à elle ; & les mêmes Femmes, qui avoient dédaigné de la voir dans les commencemens, sont plus empressées à la chercher, qu'elle ne l'étoit autrefois à se faire souffrir parmi elles. Il ne faut pas chercher d'autre raison de cette espece d'Elévation, que la Bizarerie & le Caprice de quelques jeunes Gens, qui sur cet Article donnent le Cours & le Prix aux choses.

Corinne est une Femme de la Ville. Elle a-déjà passé trente ans, quoi qu'elle en avoue à peine vingt. Elle est brune naturellement, jusqu'à être noire : elle a pourtant des jours où elle effaceroit le Teint de la plus blanche Angloise. Sa Toilette est meublée de toutes les Couleurs qu'elle peut souhaiter, & qu'elle choisit à loisir tous les matins. Sa Coquetterie est extrême, & pas un Homme de sa connoissance n'a été exempt de ses Attaques. Ce n'est pourtant point là précisément sa Folie dominante : elle a un Entêtement pour tout ce qui vient de la Cour, qui la fait tomber dans des Extravagances prodigieuses. Tout ce qui est de ce Pais-là a un Titre pour être adoré

adoré chez elle. Dieu sçait quelle foule de Fous & d'Impertinens elle essuie sous ce prétexte. Je n'ose pas dire quelles Raileries, quelles Manieres, quels Airs, il lui fait supporter. C'est sa Foiblesse, que rien ne peut guérir, puisque sa Raison & son Esprit naturellement si bon n'ont pas pû en venir bout.

Il est peu de Femmes sur l'Esprit desquelles la Vanité n'agisse plus que l'Amour; & il n'est rien, qu'elles ne soient capables d'entreprendre, quand on a le Secret de flater leur Vanité en leur proposant d'aimer.

Les Commerces de Galanterie ne sont pas éternels : un an ou deux sont ordinairement le terme de ces sortes d'Affaires; & l'une des deux Parties s'ennuie, & quitte la première. Il n'arrive jamais que toutes les deux conviennent de rompre en même tems : il faut donc nécessairement, ou quitter sa Maitresse, ou être quitté de sa Maitresse. La Douleur qu'on souffre en la quittant est grande, mais elle est supportable : celle qu'on souffre, quand on en est quitté, n'est pas même concevable. Il faut opter, & cependant personne n'a la force de se résoudre à cette Douleur supportable, pour éviter l'autre, quelque intolérable qu'on la conçoive. Les Maux à venir nous touchent peu, en comparaison des présens : c'est le Caractere du Cœur de l'Homme.

La plus grande Douleur d'un Homme d'Esprit, dans les Chagrins que lui cause une Passion amoureuse, consiste en cela même qu'il ressent des Chagrins pour des Sujets dont il reconnoit le Ridicule, & en ce qu'il  
ne

ne peut, ni les suspendre, ni les modérer. Le Cœur est indépendant de l'Esprit.

On dit que quelques anciens Romains ont poussé la Fureur dans leur Amour, ou dans leur Débauche, jusqu'à se donner ce qu'on appelloit le Plaisir de l'Occision. Ils ne pouvoient avoir d'autre Principe dans cette Cruauté énorme, que le Desein de s'assûrer que qui que ce soit ne leur succéderoit dans la possession de cette Personne. On ne conçoit rien qui égale cette Barbarie, & cette Férocité est horrible même à penser. Mais, cependant, il est sûr que l'Homme du Monde le plus amoureux, dans la Mort naturelle de sa Maitresse, quelque Affliction dont il soit pénétré, trouvera quelque chose qui ne lui déplaira pas, & qui le consolera en quelque maniere. Il n'en découvrira pas clairement la Cause; mais, qu'on observe le Cœur, cette Consolation n'a pas d'autre Source que celle de la Cruauté de ces anciens Romains. L'Amour-propre est un étrange Maître.

Lesbie étoit amoureuse à la fureur de Cléonte, & jalouse violement de Faustine, qui étoit logée vis-à-vis de son Amant; ce qui contribuoit beaucoup à augmenter ses Soupçons & sa Jaloufie. Cléonte fut blessé sur le pavé fort dangereusement, & porté immédiatement après dans sa Maison. Lesbie vint apprendre de ses Nouvelles à la porte; mais, avant que de demander comment il se portoit, elle s'informa avec beaucoup de soin si Faustine sa Voisine n'avoit point paru, & si par le droit de Voisinage elle n'étoit point entrée dans sa Chambre? Elle oublia pour quelques momens le Danger pressant de son

A-



Amant, pour soulager & satisfaire sa Jalou-  
sie.

J'ai lû quelque part, qu'une Maitresse étoit un de ces Bénéfices qui obligent à Résidence : l'Absence les rend sujets au Dévolu ; mais, il n'est pas toujours sûr que la Résidence les en garentisse.

Il y a deux sortes de Personnes tout-à-fait incompatibles, & qui se trouvent ordinairement ensemble. Un Amant jaloux, & une Maitresse coquette. Ils ne peuvent se supporter l'un l'autre : il est cependant rare, qu'un Amant soit bien jaloux qu'à l'égard d'une Coquette; & il arrive toujours qu'une Femme est coquette, quand elle a un Amant jaloux.

Dorimeine est une jeune Personne, blanche, blonde, belle, & d'un Enjouement qui fait plaisir à tous ceux qui la voyent. Elle a épousé depuis deux ans les Biens immenses d'un Homme séxagenaire, qu'elle a ménagé avec une Adresse qu'on n'auroit point attendue d'elle. On ne peut pas se contraindre avec tant d'Art : elle a affecté une Douceur pour cet Epoux, & elle a eu des Complaisances pour lui, qui paroissoient si naturelles, qu'elle s'est rendue parfaitement Maitresse de son Esprit; & aujourd'hui, prévenu comme il est en faveur de sa Femme, il ne voit & ne croit que ce qu'elle veut qu'il voye & qu'il croye. On dit qu'elle sçait profiter de cet Avantage : tous les malins Donneurs d'Avis sont frondez. Le Mari ne croit que ce qui est avantageux à sa Femme : c'est un Caractere rare en Incrédulité, quoique d'ailleurs Homme d'Esprit, & très jaloux par Tem-  
péra-



pérament. La Prévention aveugle tout le Monde.

Morinne a tout au moins quarante ans. Elle est grande. Les plus beaux Yeux du Monde avec une Bouche agréable, assez d'Esprit, beaucoup de Politesse, & plus encore d'Usage du Monde : d'une Naissance & d'un Rang qui impose, & qu'elle soutient par des Dehors merveilleux; caressante, & allant au devant de ce qui peut faire plaisir aux Personnes qui sont auprès d'elle, cachant avec un Air admirable tous les Ressentimens qu'elle peut conserver contre ceux dont elle croit avoir sujet de se plaindre, jusques-là qu'il leur seroit difficile, à la voir agir en leur faveur, de ne pas oublier qu'ils l'ont offensée. Elle prend soin d'une petite Famille qui lui est restée, avec une Attention & une Diligence qui fait honte à toute autre, possédant mieux que personne la Science singulière de s'ennuyer, sans que ceux qui lui causent ces Ennuis puissent jamais s'en douter. Elle seroit parfaite, si un Tempérament malheureux ne l'avoit rendue sensible & tendre jusqu'à l'excès pour tout ce qui s'avise de s'empreser pour elle. Elle passe même plus avant; car, elle a séduit ses plus proches Parens & tous ses Amis, & elle a trouvé dans tous les Etats de quoi satisfaire la Perversité de son Naturel. Le soin, qu'elle prenoit de cacher ses Aventures, & la Discretion respectueuse de ceux qui y avoient part, les ont long-tems laissé ignorer; & il a fallu que certains Eclats ayent rendu la chose publique, pour deciller les yeux de tout le Monde. Il est rare, qu'avec une si mauvaise Conduite, on ait pu tromper  
si

si long-tems le Public, dans le Lieu du Monde, où, sur l'Article de la Conduite des Femmes, on est le moins sujet à se tromper en leur faveur.

Sabine étoit dévote, & elle est aujourd'hui mondaine. Lesbie étoit mondaine, & elle est aujourd'hui dévote. La même Inconstance, qui a changé en mal la première, a changé en bien la dernière : c'est une Compensation dans la Morale. Sabine souleve tout le Monde contre elle par sa Conduite déréglée, d'autant plus criante, qu'elle a succédé, à beaucoup de Régularité ; mais, qu'elle est charmante par sa Personne & par ses Manières ! Que Lesbie, au contraire, dont on est obligé de louer le Retour & la bonne Conduite, est peu propre à se faire aimer, que ses Discours sont fades, que sa Personne est insipide ! N'est-ce point que l'une & l'autre se sont mises aux Usages qui leur étoient les plus propres ?

Mariane, dont la Beauté a fait les Délices de la plus charmante Cotterie du Monde, & qui n'avoit paru propre qu'à badiner & à rire jusqu'à l'âge de dix-huit ans, a touché bien sensiblement toute la Cour & toute la Ville par l'Infortune où l'a plongée la plus malheureuse Passion dont on ait jamais vû d'Exemple. Obligée par son Etat à garder plus de Mesures de Bien-séance, elle a aimé l'Homme le moins propre à cacher une Intrigue. Après quelque tems de Commerce, elle a senti augmenter sa Passion, quand celle de son Amant a commencé à diminuer ; & les Refroidissemens qu'elle remarqua en lui l'irritèrent si fort, qu'il est difficile d'exprimer jus-  
qu'à

qu'à quel point elle pouffa ses Plaintes & ses Emporteimens. Ils ne finissoient point ; & Cléante, son Amant, occupé ailleurs, voulut les faire finir, en lui avouant de bonne-foi son Dégagement. *Nous ne sommes pas éternels*, lui dit-il : *nos Passions ne peuvent pas être éternelles. Je vous avois promis de vous aimer toujours : je le pensois pour lors ainsi. Il n'est plus en mon pouvoir de vous tenir parole ; & je vous trahirois, si je vous abusois plus long-tems.* On peut juger quelles Saillies, & quelles Violences, suivirent cet Aveu, qui fut la dernière Conversation qu'il a eûe avec Mariane, laquelle est restée perdue de Réputation dans le Monde, par l'éclat d'une Intrigue qu'elle avoit soutenue sans Ménagement & sans Mesure ; privée de tout Bien, par la prodigieuse Dépense qu'elle a faite dans sa folle Prospérité ; sans Appui & sans Protection, tous ses Parens, dont elle méprisa les Avis & les Remontrances, l'ayant abandonnée dès le commencement de son Intrigue ; sans Etablissement & sans aucune Espérance raisonnable d'en jamais trouver ; & , pour comble d'Infélicité, conservant toujours le Souvenir de ses Plaisirs passés, & de tendres Sentimens pour un Ingrat qu'elle ne peut effacer de son Esprit. On dit que le Ciel, pour lui laisser quelque Ressource, lui donne un peu de Gout pour la Dévotion. Ce seroit un Parti fort heureux, & le seul qui lui reste à prendre.

Je remarquai dernièrement un jeune Homme de Mérite, qui se trouva auprès d'une Dame, sans lui faire beaucoup de façons. *Cet Homme*, me dit cette Dame, à l'oreille, *à l'Air bien*

*bien triste : il ne me plairoit pas en mille ans.* Le même Homme, à quelques jours de là, se trouvant d'une Humeur plus libre & plus enjouée, entretint gracieusement cette Dame, & s'attacha assez à elle pour lui faire espérer sa Conquête. Elle ne cesse de le poursuivre, elle le trouve le plus joli Homme de France, & ne sçauroit dire quatre Mots sans y faire entrer le Nom du Cavalier.

---

VI. LETTRE SUR UNE  
GALANTERIE SURANNÉE,

A MR. LE M. D. S.

ON a grand tort, Monsieur, de vous accuser d'être trop galand. La Galanterie n'est jamais défendue, dans quelque état qu'on se trouve, & l'on ne sçauroit vous reprocher que le Commerce des Femmes vous ait amolli le Cœur.

Vous n'avez jamais agi plus heureusement pour l'Etat, & pour votre Gloire : vous ne donnez aux Dames, que les momens de Relâche que vous laissent vos grandes Occupations ; & je ne sçache pas que des Gens raisonnables puissent trouver mauvais que le Loisir d'un grand Homme soit voluptueux.

La Beauté, que vous aimez, & qu'on dit que vous aimez trop, ne vous a point encore fait fuir devant les Ennemis, comme Cléopâtre fit fuir Antoine, qui étoit pourtant un  
très



très vaillant Capitaine. On vous a vu combattre avec plus de chaleur ; & l'on pourroit douter , si l'Amour n'eut point de part à la dernière Action que vous fîtes , & qui vous acquit tant de Gloire.

Madame de S. M. ne vous a point encore inspiré de Sentimens qui ayent pû nuire au Service de votre Prince. Vous n'avez pas secouru des Places qu'il a assiégées. Madame de S. M. est toute dans les Intérêts de votre Armée , & ses Souhais surpassent peut-être les vôtres.

Je sçai qu'on vous oppose la Gravité du Rang que vous tenez ; mais , qui jamais a ôsé dire qu'il fût incompatible avec la Tendresse ? Je n'ai point appris que vous ayés donné au Public des Scenes ridicules & burlesques , par des Empressemens trop vifs & trop marqués. Vous réservez pour le tête-à-tête tous les Mouvemens de votre Cœur , & vous imitez sans doute le Roi Philippe II , lequel , amoureux éperdument de sa Femme Elisabeth de France , qu'il avoit enlevée à son Fils , ne lui parloit portant jamais le jour , ni en public ; mais , la nuit , il s'abandonnoit à son Amour.

Personne n'ignore qu'un Homme de Guerre n'a rien dans sa Profession qui ne convienne à l'Amour : Mars & Venus furent trouvez ensemble à la vue de tous les Dieux ; & il est peu de Héros qui ayent été insensibles à cette Passion.

César avoit moins conquis de Provinces que de Maîtresses : il alla les prendre jusques dans la Mauritanie. Annibal s'enivra des

Dé-



Délices tendres de Capoue, dont les Femmes étoient les plus polies de toute l'Italie. Alexandre le Grand céda aux Charmes de Statira; & si l'on veut des Héros moins violens & un peu plus paisibles, Péricles, ce grand Péricles, qui gouvernoit Athenes si despotiquement, prit plaisir à se faire aimer de la Femme de Menippe son Colleague.

Enfin, Monsieur, les Philosophes même ne se sont pas défendus de cette Passion: Aristote & Solon me serviroient de Garans au besoin; & j'ai lû quelque part, que ce célèbre Socrate, qu'on esaimoit autant qu'un Dieu, avoit une Maîtresse très infidelle, dont il étoit éperdument amoureux.

Rien n'est si injuste, que de vouloir refuser aux Hommes illustres le Plaisir de se délasser de leurs grandes Fatigues dans les Douceurs de l'Amour. Si c'est une Foiblesse, pourquoi les Anciens l'ont-ils permise à leurs Dieux? Et si c'est une Douceur, pourquoi priver les Héros de ce charmant Privilege?

Je comprends bien, Monsieur, qu'on vous oppose votre Age, & qu'on trouve aujourd'hui ridicule un Amant séxagenaire; mais, trop de Gens ont intérêt à s'unir contre un Sentiment qui est si defavantageux aux honnêtes Gens.

Pourquoi veut-on, disois-je l'autre jour à certaines Personnes qui glosoient sur votre Conduite, qu'il soit défendu d'aimer à soixante ans? J'avoue qu'on seroit injuste à cet Age, si l'on prétendoit se faire aimer par soi-même, & par les Charmes de sa Personne. On seroit encore plus déraisonnable si  
l'on

l'on vouloit bannir, de chez sa Maîtresse, un Amant plus jeune & mieux fait, & plus propre à se faire aimer.

Il faut, dans un Age avancé, renoncer à toutes les Délicatesses qui sont inutiles & ridicules. On doit voir le Bonheur d'autrui sans Chagrin & sans Jaloufie. Leur Jeunesse leur attire ce Privilège.

Il faut ne prendre de l'Amour justement que les Plaisirs; &, se faisant justice à soi-même, tâcher à suppléer par sa Complaisance, par sa Propreté, & par sa Libéralité, aux Défauts que ~~notre~~ Vieillesse traine avec elle.

C'est ainsi, Monsieur, que je vous justifie, en vous donnant ce Caractère que vous ne démentirez sans doute pas. La Galanterie vous sera permise & agréable, si vous en sçavez user avec Esprit & avec Liberté. Si elle vous rend farouche, intraitable, chagrin, jaloux, ou bourru, vous ferez la Fable de la Cour & de l'Armée, & vous passerez les jours du monde les plus malheureux.

Soyés bien prévenu, qu'à l'Age de vingt-cinq ans tous les Hommes sont aimables, pour ne trouver pas étrange que Madame de S. M. trouve tels tous les jeunes Officiers qui l'approcheront. En Amour, le Cornette vaut mieux que le Général; &, si vous voulez mettre des Obstacles aux Plaisirs qu'elle pourra recevoir des Conversations trop fréquentes qu'elle aura avec eux, vous tomberez dans le Malheur des Jaloux, qui, en tourmentant les autres, se tourmentent eux-mêmes, sans venir à bout de leurs Dessesins.

Qu'il vous suffise d'être souffert dans la  
foule,

foule, & d'avoir le secret à soixante ans d'être parmi plusieurs de vingt-cinq à trente. Sur-tout, n'oubliez pas les Fêtes & les Parties : elles font d'un merveilleux Secours pour réparer les Rides du Visage; une Perruque bien pourdrée, & du bon Faiseur, fait moins cet Effet.

VIII. LETTRE CONTRE UNE  
GALANTERIE SURANNÉE,

A MR. LE M. D. S.

**V**OUS êtes bien peu raisonnable, Monsieur, si tout ce qu'on nous a écrit sur votre Article est véritable. Se peut-il, qu'avec tout l'Esprit & toutes les Connoissances que le Ciel vous a données, vous prétendez des choses si impossibles, & peut-être si injustes? Quoi! Monsieur, vous avez prétendu que Madame de S. M. ne parlât jamais qu'à vous : vous avez osé espérer qu'elle n'aimeroit jamais que vous? Peut-on se flater d'un Projet si chimérique! & pouvez-vous ignorer, qu'il est aussi naturel à une Femme de changer dans ses Inclinations, qu'il est naturel aux Vautours d'être carnaciers, aux Tigres d'être cruels, & aux Loups d'être ravissans?

Mais, vous espériez sans doute que la Nature feroit pour vous un Miracle, & que Madame de S. M. se dépouilleroit de toute l'Inconstance attachée essentiellement à son Sexe, pour vous rendre parfaitement heureux; & cela, après la soixantième année de votre

Age. Concevez, s'il se peut, combien votre Espérance est ridicule. Si le plus joli Officier de votre Armée; je dis le plus joli, à n'y pouvoir rien ajouter, ni dans l'Esprit, ni dans le Corps, ni dans les Manieres: si ce joli Homme, à l'Age de vingt-cinq ans, avoit rendu véritablement sensible Madame de S. M., il seroit fou s'il ôsoit prétendre de ne la voir jamais changer.

J'avoue qu'il arrive très souvent que de pareilles Inconstances font de terribles Effets sur de jeunes Cœurs amoureux; mais, leur seule Jeunesse & leur Inexpérience les rend pardonnables.

Vous, Monsieur, qui avez vieilli dans le Commerce des Femmes, & qui plus que nul autre devez être accoutumé à cet Usage; fameux d'ailleurs, par mille Actions célèbres, & par mille Caractères que vous avez toujours soutenus avec beaucoup de Gloire; vous allez tout d'un coup vous rendre la Risée du Public, par les Démonstrations burlesques d'une Jalousie ridicule & à contre-tems, qui paroîtroit à peine excusable au plus jeune Cornette de votre Armée.

Encore une fois, Monsieur, que doit-on penser de cette Saillie? Pour moi, qui vous avois excusé de mon mieux sur votre Amour, qui étoit condamné par tant de Gens, je m'attendois que vous tiendriés les Conditions que j'avois pris la liberté de vous prescrire, si vous vouliez éviter le Ridicule dont on vous menaçoit; & j'ai été étrangement surpris d'apprendre les Violences auxquelles vous vous êtes laissé aller pour un si foible & si mince Sujet.



Il faut vous le dire, Monsieur, intelligiblement, & en Homme qui ne vous flatte pas. Madame D. S. M. ne peut ni ne doit vous aimer précisément par les Charmes de votre Personne. Quel Héros a jamais fait naître des Passions après soixante ans dans le Cœur d'une jeune Femme de vingt-deux ou vingt-quatre ans : & si Mithridate, cet illustre Roi, a terni sa Réputation, par la Férocité de ses Amours & de ses Jalousies ; craignez, Monsieur, un pareil Jugement du Public. Jamais ce Prince, à peu près de votre Âge, ne cessa d'aimer, & de vouloir être aimé. Ce fut toujours inutilement, qu'il prétendit le dernier Article. Ses Espions trouvèrent toujours ses Maitresses en faute : ses Vengeances furent complètes ; & il n'en fut pas plus heureux. Que l'Exemple de ce Prince, dont vous avez tant imité la Valeur, ne vous entraîne pas dans le plus sale Endroit de sa Vie ; & faites sur vous-même généreusement un Effort pour souffrir sans peine, & sans démonstration de Chagrin, des Préférences de Cœur, qui ne sont pas libres, & qui ne sont que très justes. Je n'ajoute rien autre chose ici, que les Protestations du Zèle que vous me connoissez pour tout ce qui vous regarde. C'est ce seul Zèle, qui m'a obligé à vous mander, avec une Liberté que vous trouverez peut-être outrée, mes Sentimens sur un Point qu'il auroit sans doute fallu traiter plus délicatement, & avec plus de réserve, si je n'étois convaincu de votre bon Cœur, & que rien ne pourra vous empêcher de me croire Votre &c.



VIII. LETTRE SUR  
UNE RUPTURE,

A ME. LA COMTESSE DE B.

**I**L seroit mal-aisé, Madame, de vous exprimer le Chagrin que m'a causé la Perte que vous avez faite du Cœur de M. le Comte de B.... Comme je m'intéressois infiniment à votre Liaison, il m'a été très sensible d'apprendre qu'elle avoit fini, & que vous avez tout-à-fait contribué à cette Rupture.

En vérité, Madame, il est surprenant, qu'avec une si grande Ressemblance d'Humeurs & de Caractères, vous ayés pu vous quitter l'un l'autre. On ne sçauroit desavouer, qu'il aimoit à varier quelquefois ses Plaisirs; mais, Madame, vous vous souvenez des petits & agréables Entre-Actes, que vous vous êtes si souvent donnez : & je ne pense pas que vous puissés être d'une si farouche Délicatesse, après toutes les Aventures de traverse, que je vous ai vû si heureusement ménager.

Il se pourroit peut-être bien faire que le Comte, épuisé par les Dépenses immenses auxquelles il est tous les jours exposé par son Inclination prodigue, fût devenu assez inutile aux Usages qui pouvoient vous le faire paroître aimable; & je n'ai pas de peine à croire, que vous n'avez plus voulu souffrir un Homme, qui avoit perdu tout son Mérite. Mais, Madame, il étoit de votre Intérêt, autant que de votre Honneur, de soutenir encore quelque tems un Rôle dont vous étiez publiquement



ment chargée, & qui vous avoit rapporté assez de Profit, pour ne pas le dépouiller si brusquement & avec si peu de mesures.

Je suis très convaincu, que vous ne sçauriez rester vuide; & il est très dangereux, quelque vûe que vous ayés, que ceux que vous voudrez attirer ne conçoivent des Craintes très bien fondées sur l'Exemple de M. le Comte de B.... Et, quand il seroit vrai même, que quelque nouvel Amant, qui vous conviendrait par toute sorte de raison, auroit exigé de vous ce Sacrifice par l'effet d'une très injuste Délicatesse, il auroit toujours été de votre Prudence de modérer ses Desirs & ses Volontez, d'en différer & d'en ménager l'Exécution; & vous auriez dû penser, que cet Amant lui-même, venant à considérer, dans quelque intervalle de ses Réflexions, vos Duretez à l'égard d'un Homme dont il ne peut ignorer l'Intelligence étroite avec vous, en tirera, s'il a de la Raison, des Conséquences facheuses pour vous & pour lui. Quoiqu'il en soit, Madame, agréez je vous prie les zélées Remontrances d'un Ami aussi ancien que je suis; & en attendant que j'apprenne par la première des vôtres les grandes Révolutions que vous allez faire naître dans la Galanterie, je suis avec mon Attachement & mon Respect ordinaire.



IX. OBSERVATIONS POLITIQUES  
SUR LA FORTUNE:  
FRAGMENT.

**R**IEN ne s'apprend moins par les Regles, que la Science qui conduit à la Fortune. Les Circonstances des Tems & des Personnes sont si différentes, & changent si fort l'état des Evénemens, qu'on ne sauroit donner des Maximes assurées pour se conduire dans ce Chemin que tiennent presque tous ceux qui sont dans le grand Monde.

L'Usage, & l'Expérience, sont les Guides les plus fidelles, dont on puisse se servir dans cette Voie difficile; & c'est sur leurs Conseils, qu'on doit se régler, sans prétendre pourtant que pour être les meilleurs ils soient toujours infailibles.

Il me semble même que la première chose, que nous enseigne cette Expérience, consiste à nous défier d'elle, & à douter toujours du succès de ce qui a déjà réüssi si souvent; la Fortune, qui est naturellement inconstante & capricieuse, se lassant de favoriser les mêmes Entreprises & les mêmes Moyens: & c'est de là qu'est venue cette espece de Proverbe, qui peut tenir lieu d'une très utile Observation, *Que par les mêmes Voies, on ne va pas toujours aux mêmes Fins.* Les mêmes Moyens, qui servent à l'Élévation d'un Homme, causent la Perte inévitable d'un autre: &, sans remonter trop haut dans l'Histoire pour y chercher des Exemples, nous avons vû tout nouvellement périr le Duc de Montmouth  
par

par les mêmes Entreprises qui ont couronné un autre Prince.

*Hic crucem sceleris pretium tulit, hic diadema* (\*).

L'Amitié même de ceux qui gouvernent, qui semble être le plus ordinaire Moyen pour parvenir, & l'est en effet; cette Amitié, dis-je, devient quelquefois la Source de la Ruine de ceux qui s'abandonnent trop aux Ministres, qui, obligés, pour satisfaire à la Haine publique dont ils sont très souvent chargés, de sacrifier quelqu'un, abandonnent leur plus intime Confident, comme celui chez qui on puisoit les Conseils, qui ont attiré l'Aversion des Peuples. Le Duc d'Albe, après des Exécutions terribles & innombrables qu'il fit en Flandre, n'eut pas d'autres Ressources, pour se décharger d'une partie de la Haine qu'il avoit encourue, que de faire mourir son fidèle Ministre, qui l'avoit servi avec beaucoup de Zèle, & sans lequel il ne seroit pas venu à bout de beaucoup d'Entreprises violentes. Rien n'est si dangereux, que de donner des Conseils au Prince : on se rend Garand des Evénemens, que la seule Fortune peut régler; & l'on paye quelquefois cher le mauvais Succès d'un bon Conseil. Aussi, les grands Politiques, qui sont dans le rang de Ministres, tâchent à laisser prendre au Prince lui-même ses Dessesins, & se gardent autant qu'ils peuvent de lui en inspirer à découvert.

Ce Conseiller d'un Roi de Perse, dont les

D 4

Con-

(\*) Juvenal.

Conseils étoient toujours les plus justes & les plus malheureux, vérifie qu'il n'est pas impossible d'être très prudent, & de mal réüffir. *Je ne puis répondre, disoit-il, que de ce qui dépend de moi, qui est la Justesse du Dessen : l'Exécution dépend souvent de mille autres Gens, & sur-tout de la Fortune, qui n'est aux gages de personne.....* L'Intégrité reconnue d'un Homme accuse les Malversations & les Friponneries des autres. Son Zèle pour le Service du Prince accuse leur Négligence. Sa Suffisance découvre leur Incapacité. Ainsi, il est peu surprenant, que tous ceux qui sont déjà dans l'Emploi s'unissent pour s'opposer à l'Elévation de celui qui seroit si digne de remplir leur Place.

D'ailleurs, on n'est pas bien-aïse d'employer des Gens de tant de Mérite, dont on n'est pas si bien les Maîtres; & le bon Gouvernement même demande quelquefois plus de Soumission dans les Subalternes, que de Lumieres & de bonnes Intentions. C'est ainsi que Tacite rapporte, que Poppæus Sabinus resta long-tems Gouverneur des Espagnes : *non, dit-il, pour aucune rare Qualité, ou pour avoir une grande Habileté dans l'Administration des Affaires; mais, parce qu'il faisoit uniment & à l'ordinaire tout ce qui étoit de son Ressort, & non pas davantage (\*)*.

Ces grands Esprits n'ont pour l'ordinaire, ni assez de Soupleffe, ni assez de Patience, pour parvenir : on ne hafarde pas volontiers de les employer; & si quelquefois ils sont dans  
les

(\*) *Nullam ob eximiam artem, sed quia par negotiis neque supra erat. Tacitus.*



es Affaires, ils n'y restent pas long-tems. Ils ne font proprement que des Apparitions dans les Charges, & l'on se repent fort vite de leur en avoir donné.

D'ailleurs, un Mérite brillant & distingué donne une secrète Jalouſie, qui eſt une eſpece de Haine & d'Averſion d'autant plus dangereuſe qu'on la cache davantage, & qu'on la connoit plus injuſte. Etrange Corruption du Cœur de l'Homme! Nous ne pouvons aimer ceux qui nous forcent à les admirer; & nous tâchons à les abbatre, pour les mettre au niveau de la Médiocrité de notre Mérite. Ce Grec, qui fut chaffé parce qu'il étoit le plus juſte de la République, démontre cette cruelle Averſion pour le Mérite ſublime & distingué. Miltiade n'auroit pas fini ſes jours dans une malheureuſe Priſon, s'il ſe fût contenté d'avoir une Valeur commune & une Réputation égale à ceux des autres Athéniens. Je ne pourrai jamais oublier cette Deviſe Latine, dont le Corps eſt un Faucon, qui ayant pris le vol tâche à s'arracher un Grelot qu'il a au pied; & l'Ame, *Fama nocet*: „La haute Réputation eſt dangereuſe. „

Tacite nous apprend, que *Non minus periculum ex magnâ quàm ex malâ Famâ*. . . . .  
 . . . . . Mais, on peut avoir un grand Mérite, ſans tout le montrer: c'eſt la Science qu'il faut le plus mettre en uſage. Ce n'eſt point proprement le Mérite, qui nuit par lui-même: c'eſt l'Eclat, c'eſt l'Appareil du Mérite; &, comme il y a une Hipocriſie, qui feint les Vertus, & qui diſſimule les Vices, il faudroit en avoir une autre, qui feignît de petits Défauts, qui diſſimulât la Valeur, &

82      O B S E R V A T I O N S

fit taire la Renommée. Saluste, l'Homme du Monde le plus diligent, feignoit d'être paresseux, au rapport de Tacite.

Il faut diminuer ses Exploits & sa Gloire, pour ne pas irriter la Jalouſie ou l'Envie de ſes Egaux ou de ſon Maître. C'eſt ainſi que Ventidius, Lieutenant d'Antoine, après avoir dompté les Parthes, laiſſa quelques reſtes de cette Guerre à finir à ſon Général; afin qu'il pût ſe flatter de l'Honneur de cette Victoire.....

On doit même, quand on a une Réputation établie par des Actions fort éclatantes, faire quelquefois des Fautes de propos délibéré, pour donner priſe à la Censure. Alcibiade, ſi je ne me trompe, amuſa l'Efprit chagrin des Athéniens par quelque légère Folie, qu'il fit pour les obliger à lui pardonner la Diſtinction que ſon Mérite brillant lui avoit acquis dans la République.

Il n'eſt pas moins dangereux d'étaſer un grand Mérite aux yeux de ſon Maître: on ſçait la Jalouſie d'Aléxandre contre Antipater, & combien elle fut funeſte à ce dernier.....

On eſt revenu de croire qu'il y ait de ces Simpathies extraordinaires, qui faſſent unir deux Perſonnes dès leur première vûe. On a toléré cette Imagination, pour rendre excuſables les Paſſions amoureuſes. Mais, cette Simpathie ne ſçauroit jamais produire l'Amitié, quand même elle pourroit contribuer à l'Amour..... Les Grands, ſur-tout, devroient ſe faire juſtice ſur cette foule de Gens qu'ils comptent pour leurs Amis. Ce ſont des Courtiſans, que leur Pouvoir, leur Cré-  
dit,

dit, leurs Richesses, attirent autour de leur Personne. S'il est difficile d'avoir de véritables Amis dans une Fortune médiocre, il est presque impossible d'en avoir dans une grande Elévation, où l'Inégalité des Conditions retranche cette précieuse Liberté qui fait le plus doux Lien de l'Amitié.

J'avoue qu'il est dur aux Grands d'être privés d'une Douceur si touchante pour les honnêtes Gens; mais, c'est un Malheur attaché à leur Grandeur, dont ils sont dédommagés par une infinité d'Agrémens, qui sont le sujet de l'Envie de tout le Monde.....

... Mais, dans quelque Liaison qu'on soit avec son Ami, quelque Epreuve qu'on en ait faite, il est toujours d'un Homme sage de se réserver un Secret pour soi-même; & ce vieux Enseignement me paroît sur ce sujet bien utile, *Ama ut oditurus, odi ut amaturus*. On ne doit pas pousser à bout son Ennemi: on pourroit un jour s'en repentir. Il faut aussi ne s'ouvrir pas si entièrement à son Ami, qu'on puisse le craindre s'il devient notre Ennemi.

Il est vrai qu'il n'y aura plus de cette Amitié parfaite, dont l'Idée est si belle & si charmante; mais, l'Homme qui travaille à sa Fortune doit n'être attentif qu'à soi-même: il ne doit agir que pour l'utile, & conformément à ses Vûes & à ses Projets. *Odi nocibile, ama utile.....*

L'Amour-propre agit sur les Hommes indépendamment d'eux-mêmes: &, quoique les Louanges nues & grossières ne doivent gueres flater un Homme d'Esprit, il est sûr cependant, que si elles l'ennuient quelque-

fois, elles ne lui déplaisent pas toujours; & s'il est accoutumé à les entendre, il se trouvera surpris quand elles viendront à cesser. *M'adula, mà mi piace*, disoit ce Prélat Italien, à qui l'on faisoit un Panégyrique de sa Libéralité, quoi-que réellement il fût très avare.

C'est bien autre chose de la Flaterie fine & recherchée. On flate les Gens de tant de manieres différentes, qu'on trouve enfin leur Foible. On entretient celui-ci de son Amour, l'autre de sa Naissance & de la Gloire de ses Ancêtres. J'en connois, à qui il ne faut, pour les flater infiniment, qu'avoir la Patience d'entendre conter leurs Combats & leurs Avantures. Il s'en trouve même qu'il faut louer de ce qu'ils ne souffrent aucune Louange; semblables à ces autres, qui se laissent gouverner par ceux-là seuls qui leur disent qu'ils ne se laissent gouverner par personne. Tout l'Art de la Flaterie consiste à étudier le Caractere de celui qu'on veut flater..... Ainsi, le Cardinal de Granvelle, avec une Naissance obscure & un Mérite médiocre, gagna les bonnes Graces de Marguerite d'Autriche (\*); &, par une Complaisance pour tous ses Sentimens qu'il adoptoit toujours, il mérita l'absolu Ministère qu'il exerça dans tous les Pais-Bas.....

On a lu des Histoires dans lesquelles on a trouvé des Exemples de Fortune arrivée par un Commerce de Femme. Quelqu'un peut-être sera monté jusques sur le Trône par cette Voie; mais, qu'on observe de près, il y  
aura

(\*) Duchesse de Parme.



aura trouvé le Précipice , & le Sort ne l'aura élevé si haut, que pour marquer sa Chute avec plus d'Eclat. L'Ecosse & l'Angleterre nous fournissent des Exemples en ce genre trop fameux pour être ignorez de qui que ce soit.

Ce Gentilhomme, poignardé de nos jours par les ordres d'une Reine, toucha vivement toute une grande Cour ; & une infinité de Malheureux, sacrifiés à la Gloire ou à la Vengeance de leurs Maitresses, attirent les Regrets de tous ceux qui sçavent leurs Histoires.

La Qualité sublime de ces Femmes les rend hardies & entreprenantes : elles exposent sans crainte leur Amant, & l'exposent même avec assez de plaisir, pour le juger indigne de leurs Faveurs, s'il refuse une fois de tout hasarder pour elles.....

Il s'en est trouvé quelques-unes, qui, lassées d'un Commerce, & bien-aîsées d'entrer dans un autre, ont crû ne pouvoir mieux s'assurer du Secret de leur première Foiblesse, que par la Perte de celui qui en avoit été le Sujet.

Les plus raisonnables laissent immoler leur Amant, & croient faire beaucoup de n'y pas contribuer. Valensuela n'étoit qu'un petit Commis au Bureau du Pere Nitard. Après l'Infortune de ce Ministre, & son Départ d'Espagne, Valensuela fut élevé à la plus étroite Confiance de la Reine. Il passoit les six heures entières avec elle, & le poids de toute la Monarchie d'Espagne roula entièrement sur lui. Sa Fortune fut monstrueuse, & elle parut d'autant plus, que personne ne



s'en feroit jamais douté. Sa bonne Mine, & ses Manieres tendres, firent penser quelque chose de peu avantageux à la Réputation de la Reine : cette Princesse fit augmenter les Soupçons, en augmentant sa Confiance & ses Bienfaits ; de telle sorte qu'on ne douta plus que Valensuela ne plût à la Reine, qui pour lors étoit Régente avec un Pouvoir absolu & souverain. Sur cette Croyance, Dom Juan d'Autriche, qui regardoit ce Favori comme un Eleve du Pere Nitard, ou comme la Créature de ce Ministre qu'il redoutoit encore tout éloigné qu'il étoit ; Dom Juan d'Autriche, dis-je, fit un jour enlever Valensuela, & le fit mettre avec tous ses Effets dans un Vaisseau qui partoît pour les Isles Philippines : il crut même lui faire grace, en lui laissant la Vie. La Reine, toute Maîtresse qu'elle étoit, tout irritée qu'elle dût être d'une pareille Violence, ne donna aucune Demonstration de Colere ; & le malheureux Valensuela resta vingt ans dans un pitoyable Exil, sans que la Reine ôsât penser à son Retour, ni à sa Vengeance.

Qu'on en soit bien persuadé, l'Amour est assurément la Voie la plus dangereuse pour la Fortune, la plus incertaine, & celle qu'on doit le moins rechercher.....

De toutes les Parties qui composent la Science de la Fortune, il n'en est point de si nécessaire que celle qui enseigne le Secret d'autrui. Il faut moins sçavoir ce qu'on pense soi-même, que ce que pensent les autres ; comme on doit moins sçavoir son Jeu, que le Jeu de son Adversaire, quand on joue au Triétrac. Tout le Monde est l'Adversaire d'un

d'un Homme qui veut faire Fortune. Etrange Condition, qui nous oblige à regarder tous les Hommes qui nous environnent comme nos Ennemis ! Mais, la principale chose dont il est important d'être instruit & bien prévenu, c'est qu'il y a mille Ressorts secrets, qui produisent des Effets considérables au dehors, dont on ne sçauroit que très difficilement pénétrer la véritable Cause.

On a de la peine à comprendre la Puissance énorme d'un Favori. Ceux, qui le connoissent, ne sçauroient croire qu'il la doive à son Mérite, & l'on n'a point vû ses Services : il est à peine connu du Prince depuis quelques jours. Chacun conçoit & imagine des Raisons de cette Elévation selon Génie ; mais, personne ne devine. Le Ressort est secret, & le seul Ouvrier qui l'a fait peut le reconnoître.

La moindre petite Cause produit souvent des Effets surprenans. Combien de Guerres sanglantes, qui ont couté la Vie à des millions d'Hommes, pour satisfaire la Vengeance d'un Prince qui a voulu opprimer un Rival, ou venger une Maitresse. Deux grands Princes dans le Siecle passé, dont les Guerres furent si célèbres, conçurent de l'Aversion l'un pour l'autre par la Préférence de leur Maitre d'Académie qui les élevoit dans leur jeunesse, d'ailleurs avec beaucoup de soin & d'exactitude. On a dit que la Guerre d'Auguste avec Antoine doit son Origine à l'Amour malheureuse de Fulvie. L'Eunuque Narses, Lieutenant de l'Empereur Justinien, souleva les Lombards contre le Prince, & les tira de la Juridiction de l'Empire, pour se  
van-

vanger d'une Raillerie que lui fit l'Impératrice quand elle lui dit, *Allez-vous-en filer avec mes Filles.*

Mais, l'Exemple le plus propre à prouver ce que je dis, est celui de Belifaire, Lieutenant du même Justinien, & l'Homme le plus renommé de son Siècle. Il étoit tantôt dans l'éclatante Prospérité, & tantôt abbatu dans l'Obscurité & dans la Misere, selon qu'il avoit plus ou moins de Tolérance pour les Amours de sa Femme qui étoit l'Idole de l'Impératrice, ou par rapport aux Services qu'elle lui rendoit dans une Partie quarrée de Galanterie qu'elles avoient ensemble, ou par rapport à la Passion desordonnée qu'avoit cette Princesse pour les Personnes de son Sexe, ou peut-être pour toutes ces deux Raisons ensemble.

Tout le Monde étoit surpris de voir Belifaire, l'Effroi des Barbares, & le plus ferme Appui de l'Empire, devenir tout d'un coup simple Particulier, & tomber même dans une Pauvreté honteuse. On ne doutoit point que l'Empereur, qui passoit pour très juste, n'eût découvert en lui quelque Desir immodéré d'Élévation. *Il a conjuré*, disoient les uns; *on le craint*, disoient les autres: ou, pour le moins, tout le Monde convenoit que ses grandes Actions avoient donné de l'Ombre à l'Empereur.

Ce n'étoit pourtant rien de tout cela: l'Empereur se laissoit foiblement gouverner par sa Femme. L'Impératrice avoit une Intrigue galante, pour laquelle la Femme de Belifaire lui étoit utile ou nécessaire. Leur Liaison étoit extrême; car, il n'en est point par-

parmi les Femmes de plus grandes, que celles qui sont formées par la Galanterie. Cette Femme de Belisaire, galante comme l'Impératrice, & beaucoup plus à découvert, avoit une Intrigue publique, & faisoit des Manœuvres assez indignes pour ne pouvoir être souffertes par un Mari tant soit peu délicat. Belisaire veut s'y opposer : il veut la corriger, il veut chasser de sa Maison ce Séducteur de sa Femme, & tombe par-là dans la Disgrace de l'Impératrice & de l'Empereur. Le Changement de sa Fortune devient prodigieux en vingt-quatre heures. A mesure qu'il se radoucit, sa Fortune se raccommode; & le plus ou le moins qu'il souffre les Désordres de sa Femme est la mesure de son Bonheur, ou de son Abaissement. Si Procope ne nous avoit appris cette Particularité de la Vie de Justinien dans son Histoire Secrette, nous l'ignoreroions tout-à-fait, puis qu'il avoit pris soin de la cacher dans son Histoire Générale.

On aimera peut-être de voir encore un Exemple de nos jours, pour confirmer ce que j'ai dit.

Le Pere Nitard gouverna absolument la Monarchie d'Espagne sous la Régence de la Reine. Il y fut grand Inquisiteur, premier Ministre, & Chef de tous les Conseils. Il y fit beaucoup de Créatures, & il opprima avec beaucoup de Force & de Puissance tous ceux qui osèrent se déclarer contre lui. Ce ne sont pourtant point toutes ces choses qui produisirent sa véritable Grandeur & sa Fortune solide. Ces divers Emplois & ces diverses Actions furent la Cause au contraire de sa Chûte :



te : il fut contraint de s'en aller comme en exil à Rome, & de fuir les Perſécutions de Dom Juan d'Autriche, & de ſes autres Ennemis. Mais, ce qui cauſa véritablement ſa Fortune, & qui lui obtint le Cardinalat que lui donna le Pape Clément X, ce furent les mauvais Traitemens de ſon Général, qui, le voyant à Rome dépouillé de tout Pouvoir & de toute ſorte de Dignité, & ayant quelque ſujet de chagrin contre lui, l'obligea d'aller demeurer dans une petite Maifon auprès de Rome, ſous un Supérieur qui avoit des Ordres ſecrets de le maltraiter dans toutes les Occaſions, qui ne manquèrent pas de ſe préſenter très ſouvent. Le Pere Nitard ſentit vivement toutes les Duretez qu'on lui fit ſouffrir; &, ne pouvant plus les ſupporter, il en écrivit humblement à la Reine Régente d'Eſpagne. Il lui remontra d'une manière ſi touchante l'Indignité avec laquelle on traitoit un Homme, qui depuis peu avoit eu une ſi grande part à l'Honneur de ſa Conſiance, & qu'elle avoit choiſi pour ſoutenir le poids d'une grande Monarchie, que la Reine, naturellement tendre & diſpoſée en ſa faveur, écrivit inceſſamment au Pape, pour lui demander avec inſtance un Chapeau de Cardinal pour le Pere Nitard, qu'elle tira cependant de l'état où il étoit, en le faiſant ſon Ambaſſadeur à Rome, & Archevêque d'Edeſſe. Le Pape, qui avoit des Raiſons pour obliger la Reine, ne tarda pas long-tems à faire le Pere Nitard Cardinal, & à le mettre en état de mortifier par ſa ſeule vue ceux qui l'avoient ſi lâchement perſécuté.

Rien



Rien n'est si vrai, les Evénemens les plus magnifiques n'ont souvent qu'une Cause légère & peu connue; &, par la Regle des Contraires, il arrive souvent que ce qu'on croit être l'Effet d'une Cause naturelle, l'est quelquefois d'une Politique fine & recherchée, d'autant plus mal-aisée à découvrir, qu'elle est cachée sous le voile des Passions & des Foibleffes humaines.

C'est ainsi qu'Auguste, voulant découvrir les Secrets des Sénateurs, faisoit l'amoureux de leurs Femmes. On ne se doutoit point, dans la Démonstration de cette Foibleffe, d'un Dessein si recherché & si important.

La Difficulté consiste à juger avec Prudence, & à ne donner ni dans l'une ni dans l'autre Extrémité.

Tacite ne donne rien au Hazard, ni à la Nature : chez lui tout est concerté dans le Cabinet de Tibere; & ce Prince, qui pour être très dissimulé ne laissoit pas d'être Homme, & d'avoir par conséquent des Passions & des Foibleffes, n'agit jamais, selon Tacite, que pour ses Vûes & pour ses Projets.

Saluste, au contraire, ne tire la Cause des plus grandes Révolutions, que du Hazard, de la Conjoncture des Tems, & de la Disposition des Esprits. Le Tempérament de Catilina le porta à la Sédition : le Hazard & les Soins de Cicéron, moins capable que vigilant, le découvrirent; & la Stupidité du Sénat, qui se laissa conduire à ce Consul, fit tous les Massacres qui arrivèrent pour lors. Chez lui, Tibere ne seroit qu'un Homme : la Politique lui est inconnue.

Quoi-que les deux Extrémités soient vicieu-

cieuses, je croirois volontiers que Saluste rencontre plus souvent que Tacite : on est plus souvent Homme, que Politique.....

---

X. DE LA VALEUR :  
A L'ELECTEUR DE BAVIERE.

**J**E ne suis pas de ceux, Prince illustre, qui admirent moins la Valeur dans les jeunes Gens, que dans les autres Hommes. Quelque grand que soit le Feu de la Jeunesse, s'il n'est excité par le Desir de la Gloire, il n'étouffe point l'Horreur que tout le Monde a naturellement pour la Mort. A force d'agiter le Cœur, la Chaleur du Sang peut bien en quelque rencontre mettre l'Esprit dans un Trouble qui l'empêche de discerner le Danger, & le faire affronter faute de le connoître. Mais, quand ce Danger est si évident qu'il ne peut être méconnu, il n'y a point d'Impétuosité naturelle qu'il ne rallentisse, si quelque autre Passion ne la soutient.

D'ailleurs, si l'on considère, combien on trouve la Vie, en avançant en âge, différente de ce qu'on se l'étoit imaginée dans la première Jeunesse, aussi triste qu'on la croyoit agréable ; il est bien naturel, que ceux qui en connoissent la Misère, s'exposent plus librement à la perdre, que ceux qui, comme les jeunes Personnes, n'en connoissent encore que les Agrémens.

Ces Réflexions m'ont toujours fait croire, que la véritable Valeur, si rare dans tous les âges, l'est beaucoup plus dans la Jeunesse que  
dans

dans les autres. Ce qui fait penser le contraire au Peuple est que l'on voit plus de jeunes Hommes que d'autres aller à la Guerre; comme si c'étoit une Marque certaine de Valeur que d'y aller. Mais, j'ai ouï dire à des Gens capables d'en juger, qu'à examiner les Contenances dans les Occasions, ils avoient toujours remarqué plus d'Assurance, généralement parlant, dans les Hommes faits, que dans les jeunes Gens.

Quiconque examinera bien les différens Motifs, qui engagent dans cet âge au Métier de la Guerre, n'aura pas de peine à le croire. La Coûtume, l'Exemple des Grands, le Dégout de la Maison paternelle, l'Aversion pour les autres Professions qui obligent à une Vie réglée, la Honte de l'Oisiveté, mais plus que tout l'Ambition, par où j'entens le Desir, non de l'Honneur, mais des Honneurs; ne sont-ce pas les vraies Raisons du Choix que la plupart des jeunes Gens font de cette Profession: & combien peu y en a-t-il, qui la choisissent par un véritable Amour de la Gloire?

C'est pourtant ce seul Motif, qui vous y peut avoir engagé, puis que tous les autres ne peuvent vous convenir: & cette considération me donna une Estime extraordinaire pour vous, dès votre première Campagne; sur-tout, quand je fus de quelle maniere vous la faisiez; que vous n'étiés pas à l'Armée, comme la plupart des Gens de votre Rang qui y vont sans Commandement, pour ne savoir pas vous tenir chez vous; par Inquiétude, ou par Curiosité; pour faire dire ailleurs que vous y étiés: mais, que vous étiés à la Guerre,

re, pour la faire; que non content de partager le Danger avec les simples Soldats, vous preniés part à leurs Travaux & à leurs moindres Factions, par votre Ptésence, vos Libéralitez, vos Exhortations, & même par votre Exemple, quand il le falloit : bien éloigné de la Pensée ridicule de la plûpart des Grands, qui croient n'avoir rien à faire à l'Armée qu'à s'exposer, quand ils n'y commandent pas, & que tout le reste est au dessous d'eux. Comme s'il pouvoit y avoir quelque chose au dessous d'un Guerrier, de tout ce qui peut contribuer à l'heureux Succès de la Guerre; & qu'il n'y eut point d'autre Honneur à y acquérir, que de faire voir qu'on ne craint point la Mort.

Quelques Gens sages, qui connoissent mieux la Raison que la Gloire, trouvèrent mauvais dès lors, que vous vous exposassiez si fort. Je ne fus pas de leur Sentiment. D'autres prétendirent l'année suivante, que le Succès du premier Siege de Bude étant aussi douteux que l'Evénement le fit voir, il n'étoit pas de votre Dignité d'aller vous exposer sans nécessité à partager le Déplaisir de le lever. J'aurois été de cet Avis, si vous y aviez eu quelque Commandement : mais, n'y en ayant point, je louai votre Résolution. Le Siege de Vienne menaçoit vos Etats d'assez près, pour laisser douter au monde, si la Crainte du Danger prochain ne vous y avoit point conduit autant que l'Amour de la Gloire. Il falloit quelque chose de moins intéressé, pour vous acquérir la Réputation de Courage, qui sied si bien à un grand Prince, quand même il ne courroit pas une aussi belle Car-



Carrière que vous. A la vérité, vous continuez à vous y exposer d'une manière qui n'avoit pas la même Excuse qu'à Vienne, puis qu'il y a grande Différence à faire pour ce regard entre l'Offensive, & la Défensive. Mais, vous étiez plus jeune que vous n'êtes : vous n'étiez pas Général, je n'osai vous blâmer. Voyez si je suis traitable, & si, après avoir eu tant d'Indulgence pour vous, vous devez hésiter à me croire, quand je n'en aurai pas.

J'ai fait plus. J'ai continué à vous pardonner tout, & même à vous défendre contre ceux qui ne vous pardonnoient pas, jusqu'à la Bataille de Mohats. Quand les Coups favorables que vous y reçûtes ne vous accuseroient pas, les Mesures que les Turcs prirent pour vous envelopper, uniquement fondées, comme tout le Monde sait, sur la connoissance qu'ils avoient de votre Ardeur ordinaire à vous engager trop avant, sont des Preuves irréprochables contre vous, & que vous ne sauriez démentir. Vous commandiez alors heureusement pour la Chrétienté : il n'étoit plus tems de faire le Soldat. Mais, puis que vous ne commandiez pas en Chef, vous n'étiez pas responsable du Succès de la Bataille : vous n'étiez obligé qu'à vous défendre, & vous pouviez ne rien entreprendre de tout ce que vous fites de plus, sans qu'on eût rien à vous reprocher.

Voilà bien des Raïsons contre vous. Cependant, le croirez-vous, mon Jugement demeura suspendu, pendant que toute l'Europe vous condamnoit. L'Action fut si grande en tout sens, par l'Echec qu'on avoit reçû peu  
de



de jours auparavant, par les Circonstances dont elle fut accompagnée, par les Avantages qu'elle tira après elle; mais sur-tout elle fut si glorieuse pour vous en particulier, elle donna un Lustre nouveau si éclatant à votre illustre Nom, que je ne fus quel parti prendre : je me contentai de trembler dans la pensée du Danger que vous aviez couru.

Il faut que je l'avoue. Une Valeur si extraordinaire dans une Personne de votre Rang, & de votre Age, commença à me devenir suspecte, & je me défiai qu'elle ne fût accompagnée des Vices dont elle l'est d'ordinaire. Mon Imagination vous figura aux yeux de ma Pensée, cruel, injuste, & impitoyable, méprisant tous autres Dévoirs que ceux de la Guerre, foulant les Droits les plus sacrés, ne connoissant d'autre Mérite que de battre, & d'autre Vertu que de tuer; enfin, tel qu'Homere dépeint Achille, ou Virgile son Fils Pyrrhus :

*Iracundus, inexorabilis, acer,  
Fura neget sibi nata, nihil non arroget armis (\*).*

Mais, quel fut mon Etonnement, lors que voulant contenter ma Curiosité sur votre Sujet, j'appris que votre Bonté est aussi connu que votre Courage; que le Caractere de votre Esprit est également ferme & simple, de cette noble Simplicité, qui méprise tous les Artifices; que la Justice & la Vérité sont pour vous des Loix inviolables; & que si la Candeur dont votre  
loyale

(\*) Horat. Poët.

Ioyale Nation se vante étoit perdue, elle se retrouveroit toute dans votre Cœur. Ainsi, jadis l'Oracle de Rome définissoit les vrais Vaillans, *viros fortes & magnanimos, eosdem bonos & simplices, veritatis amicos, & minime fallaces, que sunt de mediâ laude justitiæ* (\*).

Oui, (& il est important de le publier dans un Siecle où la plûpart des grands Caracteres sont si mêlez, pour faire voir que la Valeur héroïque n'est non plus incompatible de nos jours qu'autrefois avec les Vertus les plus douces & les plus humaines,) il se trouve un Prince de vingt-six ans, d'une Bravoure approchant de la Témérité; &, cependant, il n'est ni brutal, ni malin, ni intéressé, ni impie: qui n'est fier que l'Épée à la main, qui reconnoit plus librement le Mérite des autres que le sien propre, qui semble comme cet autre Conquérant ne se réserver que l'Espérance, & qui respecte sa Religion avec la même Fidélité qu'il la défend. Il ne parle, que quand il seroit blamable de se taire: il ne s'est jamais moqué que des Flateurs: il ne s'étudie point en particulier, pour briller devant ses Courtisans: il ne cherche point à imposer par de Manieres insinuanes: il n'abuse pas de la Foiblesse du commun des Hommes pour les Caresses des Grands, en repaissant ceux qui l'approchent de vaines Espérances, ou de Promesses conçues en termes ambigus. Loin de vouloir être le seul Riche de ses États, les Dépenses inévitables au Genre de Vie qu'il mene l'ont réduit à en être presque le seul

Tome III.

E

Pau-

(\*) Cicer. de Offic. Libr. I.

Pauvre. Loin de fournir du plus pur Sang de son Peuple à ses Fantaisies & à ses Plaisirs, de s'enivrer de la Sueur du Front de ses Sujets, il épuise son Domaine & engage ses Droits les plus sacrez, plutôt que de donner la moindre Atteinte aux leurs. Ils n'ont point à gémir de ses Victoires : si la Gloire est pour lui une espece d'Idole, du moins ne lui sacrifie-t-il point de Victimes innocentes, & il ne se vange pas sur leur Patrimoine de ce que lui coûtent les Ennemis.

Tant de Vertus dans un Sujet aussi relevé par sa Fortune, que favorisé de la Nature, un Assemblage si précieux exposé tous les jours à tant de Hazards différens, en butte à tous les Traits de la Mort : qui pourroit y faire Réflexion, sans en être touché ? Pour moi, Prince magnanime, à qui le Ciel inspira en naissant une Tendresse toute particulière pour le Mérite, je ne pus apprendre ces Merveilles sans être transi d'effroi, &, si je l'ose dire, saisi de quelque sorte l'Indignation, voyant le peu d'égard que vous aviés pour des Dons du Ciel si rares, en les prodiguant à la merci de tout ce qui pouvoit les faire périr avec vous.

Ce Ressentiment légitime me porta dès lors à vous représenter quelques Véritez importantes à votre Conduite, que vous me paroissiez ignorer : que la Valeur, étant une Vertu, peut pêcher par l'Excès, comme par le Défaut : que celle d'un Prince tel que vous doit être accompagnée de Tempéramens tout particuliers : & qu'après en avoir donné des Preuves si éclatantes & si heureuses, bien loin qu'il vous fût glorieux de continuer d'en don-

donner de semblables, il y auroit de l'Injustice pour vous-même, en ne vous conservant pas, comme vous le méritez; de l'Inhumanité pour votre auguste Maison, pour vos Sujets, pour l'Empire, & pour toute la Chrétienté, en les exposant à vous perdre; & de l'Ingratitude pour le Ciel, en ménageant si mal les Faveurs, & abusant du Soin presque miraculeux qu'il a pris jusqu'ici de votre Vie.

Voilà ce que j'avois dessein de vous dire; mais, une mauvaise Honte fut plus forte que le Zèle que je sentoisi pour vous. J'eus la Force, où plutôt la Foiblesse, de résister à une Tentation si raisonnable. Je craignis qu'on ne me trouvât plus hazardeux que vous, & d'une maniere bien moins excusable. Tout inconnu que je vous suis, j'appréhendai de vous déplaire. Je crus d'ailleurs, que mes Avis vous étoient désormais inutiles, & que ne devant plus commander qu'en Chef à l'avenir, la Qualité de Général vous tiendrait lieu de toutes mes Leçons.

Je le crus, & me tûs. Mais, quels Remords cette injuste Honte ne m'a-t-elle point causé, quand j'ai appris ce qui s'est passé à la Brèche de Belgrade, & jusqu'où votre Courage vous y a fait oublier votre Devoir! C'en est trop, & il n'y plus moyen de se retenir. Vous avez oui parler de ce Prince muet, à qui la Frayeur de voir un Soldat qui alloit tuer son Pere délia la Langue, pour lui faire crier, *C'est le Roi*. Il m'arrive quelque chose de semblable. Un Silence moins forcé que le sien ne doit pas être à l'épreuve d'une Crainte, non moins juste que la sienne: &



puis que mes Avis vous font encore si nécessaires, j'ai sujet de prendre la première Pensée que j'avois eue de vous en donner pour une espece d'Inspiration.

Je ne crains point de tomber dans le Ridicule de ce Sophiste, qui se fit moquer par Hannibal, pour avoir voulu discourir de la Guerre en sa présence. Ce n'est point de la Guerre, que je veux vous entretenir; c'est de la Valeur. La Guerre est un Métier : il faut l'avoir appris comme un autre Métier, & l'avoir fait, pour en parler. Mais, la Valeur étant une Vertu, c'est à la Philosophie à en juger, à la définir, & à la régler, comme les autres Vertus.

C'est une Erreur vulgaire des plus grossières, de s'imaginer que ce soit une chose louable en elle même, que de s'exposer à la Mort. Si la Vie est un Bien, comme on n'en peut douter sans Extravagance, il ne fauroit y avoir de Mérite à s'en priver; & l'on ne peut sans Blâme risquer volontairement de la perdre, qu'autant qu'il est nécessaire de la risquer pour conserver d'autres Biens plus précieux.

Ces autres Biens, plus précieux que la Vie, sont la Justice & la Religion. On peut s'exposer légitimement à la Mort, pour les maintenir : & c'est pourquoi la Philosophie définit la Valeur, une Vertu qui combat pour l'Equité (\*); & les Loix mettent les Armes à la main de tout le Monde, pour la Défense des Autels.

Mais,

(\*) *Virtus propugnans pro aequitate.* Cicer de Offic. Libr. I.



Mais, ce n'est pas encore assez pour s'exposer sans Crime, que la Cause en soit légitime, si l'on n'y est de plus obligé personnellement. Dans les Périls extrêmes, cette Obligation est générale, enveloppe sans distinction tous les Particuliers de l'Etat; mais, dans les besoins moins pressans, la République, qui a intérêt que tous ses Sujets ne soient pas Soldats sans nécessité, choisit ceux dont elle se veut servir pour défendre sa Cause: & tous les autres, qui s'y ingèrent sans y être obligés par ce Choix, quelque juste que soit cette Cause, commettent un Crime en s'exposant pour elle; parce que la Vie des Citoyens appartenant en propriété à l'Etat, il ne leur est pas permis d'en disposer sans son Ordre.

Cet Ordre est renfermé dans le Serment que tous les Particuliers de l'Armée font censez avoir fait à l'Etat, en s'engageant dans le Service. De ce Serment nait la Permission de s'exposer, pour nuire à l'Ennemi; & c'est cette Obligation seule, qui excuse tout ce qui se fait de naturellement méchant à la Guerre, qui lui fait changer de qualité, & rend innocentes & louables des Actions, qui par-tout ailleurs seroient des Crimes dignes du dernier Supplice.

De là vient que les Volontaires ont toujours été regardez par les sages Généraux comme un Abus, & par les bons Politiques comme d'honnêtes Assassins, qui attaquent à la vérité les Ennemis de l'Etat à force ouverte, mais qui n'ont aucun titre pour les attaquer, parce qu'ils n'y sont pas obligés: tant les Idées vulgaires de la Valeur sont

différentes des véritables.

Ne croyez pas que j'avance sans fondement une Opinion si contraire à la commune. Un Général Romain, qui faisoit la Guerre aux derniers Rois de Macedoine, ayant trouvé à propos de licencier une Légion dans laquelle le Fils de Caton le Censeur servoit de simple Soldat : ce grand Personnage, dont je vous parlerai encore ailleurs, écrivit à ce Général, *que puis que son Fils ne vouloit pas se retirer, il l'engageât par un nouveau Serment; parce que le premier étant devenu nul par le Licencierement de la Légion où il étoit enrôlé, il n'étoit plus en droit de combattre* (\*). Et il écrivit aussi en même tems à son Fils, pour lui défendre de combattre, jusqu'à ce qu'il eût pris parti dans quelque autre Légion. S'il n'est donc permis de faire la Guerre, que parce qu'on y est engagé par Serment, il s'ensuit clairement qu'on n'est loüable de s'y exposer, qu'autant que ce Serment y oblige. Et la Raison en est, qu'un Particulier n'est pas Maître de sa Vie, comme de ses Biens. Il n'en a que l'Usage; & la Propriété, comme je l'ai déjà dit, en appartient toute entière à son País. Bien loin donc, qu'il lui soit libre de la prodiguer, il est obligé de la ménager autant qu'elle est utile à sa Patrie.

Or, comme l'Utilité de la Vie d'un simple

(\*) *Si eum pateretur in exercitu remanere, secundo eum obligaret militia sacramento; quia priore amisso jure pugnare cum hostibus non poterat. Cicer. de Offic. Libr. I.*

ple Soldat n'est pas considérable pour l'Etat, en comparaison de la Nécessité qu'il y a de l'exposer dans une Guerre juste, il est loüable, non seulement de s'y engager, mais encore de ne s'y point épargner. Il n'a point à craindre d'en trop faire, parce qu'il ne fait rien de son mouvement, mais seulement autant qu'il est commandé : & , alors, il ne lui appartient pas de juger jusqu'où il est nécessaire qu'il s'expose ; c'est aux Officiers à l'arrêter. Et en ce point il a un grand Avantage sur eux ; car, la Regle de son Devoir est si claire, qu'il ne sauroit s'y méprendre : il n'a point à se modérer, il peut s'abandonner sans scrupule à tout ce que son Courage lui inspire ; & il a le Mérite de l'Obéissance, outre celui de la Valeur.

Mais, il n'en est pas de même d'un Officier. L'Obéissance qu'il rend au Général ne devant pas être aveugle, comme celle d'un simple Soldat, c'est à lui à juger jusqu'où il doit s'exposer, & exposer ceux qu'il commande pour le But de sa Commission : & , autant que sa Vie est plus nécessaire pour ce But que celle de chacun de ses Soldats, autant est-il obligé de la ménager plus que celle de ses Soldats. Il ne doit donc pas la risquer sans Nécessité, ou du moins sans une Utilité si grande, que le Risque qu'il court ne soit pas considérable en comparaison de l'Avantage qu'il espere d'en retirer.

A quels Ménagemens un Général n'est-il donc pas obligé dans la rigueur de son Devoir ; & peut-il, sans Inhumanité, exposer, hors de la dernière Nécessité, une Vie comme la sienne, dont tant d'autres dépendent ?

C'est la Différence effencielle , qu'il y a à mettre entre lui & les Officiers subalternes.

Les subalternes peuvent, comme je l'ai dit, s'exposer sans une Nécessité extrême, pour une Utilité plus ou moins considérable, selon que leur Rang est plus ou moins élevé, quand ils ne peuvent parvenir à cette Utilité qu'en s'exposant. Mais, nulle Utilité, quelque grande qu'elle puisse être, ne mérite qu'un Général s'expose ; parce que rien ne sauroit être plus utile à une Armée que la Vie de son Général : & il n'y a encore une fois que la dernière Nécessité qui puisse l'y obliger.

Or, cette dernière Nécessité ne se peut trouver que dans la Défensive, & jamais à attaquer. Ce ne peut donc être que quand une Armée est menacée d'une entière Défaite, si le Général ne s'expose : & , en ce cas, comme il n'est rien de si honteux qu'un Général qui survit à son Armée, il lui est non-seulement permis, mais encore nécessaire, de s'exposer.

Car, ne croyez pas que je goute non plus que vous le Compliment qu'on fit au Consul Varron, revenant de la Défaite de Cannes. Il en étoit la principale Cause, pour s'être obstiné sans raison à combattre, malgré son Collegue, qui se fit tuer. Mais, il pressoit davantage de rassûrer le Peuple consterné, que de châtier ce Malheureux. Tout ce qu'il y avoit de plus considérable à Rome ne laissa pas d'aller à sa rencontre quand il y revint, *pour le remercier de ce qu'il n'avoit pas désespéré de la République.* C'est tout ce que son Collegue, innocent du Malheur qui venoit  
d'ar-



d'arriver, auroit pu faire, s'il eût survecu, que de ne pas prendre ce Discours pour une Raillerie.

Voilà, dis-je, en quel Cas il eût aussi honteux à un Général de se ménager, qu'il lui est honteux en tout autre de ne se ménager pas. Comme il est bien plus à son Armée, que son Armée n'est à lui, il ne peut disposer de lui-même, que comme son Armée a intérêt qu'il en dispose. Ainsi, il est également obligé, & de périr, s'il est nécessaire pour la sauver, & de se conserver pour elle, s'il n'est pas nécessaire qu'il périsse.

C'est sur ce Principe, que nous voyons dans l'Histoire Payenne tant de Généraux se sacrifier pour rendre leur Parti victorieux. Dans la Guerre des Peloponésiens contre les Athéniens après le retour des Héraclides, l'Oracle d'Apollon ayant déclaré que celui des deux Partis vaincroit dont le Roi seroit tué dans le Combat, Codrus Roi d'Athènes se déguisa en Païsan, de peur d'être épargné par les Ennemis, s'il étoit connu, & sous cet Equipage emprunté s'attira facilement la Mort glorieuse qu'il cherchoit. Le Succès répondit à la Prédiction; & les Athéniens furent si touchés de sa Générosité, qu'ils ne voulurent plus de Rois après lui, jugeant tout autre indigne de lui succéder.

Les trois Décies, Pere, Fils, & Petit-Fils, commandans les Armées Romaines, se firent tuer de propos délibéré, sans aucune Nécessité, après s'être dévoués aux Dieux Infernaux; persuadés par les Principes de leur



Religion, que leur Mort volontaire entraînoit nécessairement après elle, comme il arriva, la Défaite entière des Ennemis.

Voilà le seul Cas, où l'Antiquité Payenne a loué des Généraux, pour avoir exposé leur Vie sans Nécessité, quand ils croyoient que les Dieux avoient destiné la Victoire à leur Parti, pour récompense de leur Mort. Qu'ils eussent Tort ou Raison de le croire, ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Il suffit qu'ils en fussent persuadés, pour être louables de faire ce qu'ils firent. Il y a grande apparence qu'ils étoient de Bonne-Foi, & que la Vanité ne fut pas leur unique Motif. D'autre côté, il est bien étrange que de si excellens Hommes fussent prévenus d'une Opinion si ridicule, & que tout ce qu'on peut dire de certain sur ce sujet, est que c'étoient ou de grans Saints dans leur Religion, ou de grands Fous, s'ils n'en avoient point.

Mais, puis que la Pureté de la nôtre ne souffre point de semblables Superstitions, dans quel Cas un Général Chrétien peut-il être excusable de s'exposer sans la dernière Nécessité? Peut-il penser sans Extravagance, que tant de Gens eussent abandonné leur Vie à ses soins, s'ils eussent crû qu'il y eût si peu de fondement à faire sur la sienne? Que s'ils ont stipulé avec lui par une espece de Contract tacite, en s'engageant à servir sous lui, qu'il se conserveroit autant qu'il leur seroit nécessaire qu'il se conservât, ne les trompe-t-il pas visiblement, quand il y manque, & ne joint-il pas à cette Perfidie une Ingratitude inexcusable pour la Confiance qu'ils ont prise en lui? Peut-

Peut-il la reconnoître plus mal, qu'en leur donnant un Exemple pernicieux, & les mettant, comme il fait, dans une espece de Nécessité de Bienfiance de faillir comme lui, en s'exposant mal à propos? Car enfin, qui ose se ménager, quand un Général s'abandonne, & de combien de Morts inutiles ce Déréglement n'est-il pas suivi? Combien de Mérites naissans sont emportez par cette Contagion, avant presque d'avoir eu le tems de paroître? Comme ce sont les plus braves & les plus considérables d'une Armée, que ce pernicieux Exemple regarde de plus près, c'est un Ravage inestimable, que celui qu'il cause d'ordinaire; & telle Campagne de cette sorte brisée, abat, renverse, comme une Tempête, ce qui auroit fait l'Honneur & la Prospérité de vingt autres.

Que si le mauvais Exemple d'un Général ordinaire entraîne de si funestes Suites, quels Malheurs ne doit point causer un Général de votre Rang? Quoi que tous soient en quelque sorte égaux en cette Qualité, & que celle de Souverain soit presque étrangere à un Prince, quelque grand qu'il soit, quand il commande l'Armée d'un autre; néanmoins, ce Caractere sacré, étant ineffaçable de sa nature, porte par-tout avec lui une Autorité que rien ne peut en séparer. Et, comme la Vie d'une Personne de cette Dignité est toujours connue pour tout autrement précieuse que celle d'un autre, il est naturel que ceux qui la voyent prodiguer soient encore plus touchés de la mauvaise Honte de ménager la leur, si ce n'étoit qu'un Général ordinaire.

Mais, quand la Conduite d'un Général Souverain, qui s'expose légèrement, seroit innocente à l'égard de son Armée, le seroit-elle à l'égard de son Etat ? Et sa Qualité de Général, qui lui est vainement étrangère, peut-elle rompre les Liens naturels & indissolubles, par lesquels la Providence l'a attaché à ses Sujets, & le dispenser des Obligations de sa Naissance ?

Car enfin, puis que je ne vous écris pas pour vous flatter, c'est la plus ridicule de toutes les Chimères, que l'Idée qu'ont la plupart des Princes, qu'ils ne doivent rien à leurs Sujets, & que la Nature de la Souveraineté consiste à ne dépendre en aucune manière de personne. Comme s'il pouvoit y avoir d'Obligation légitime, qui ne fût réciproque ; & que la Lumière naturelle ne répugnât pas à concevoir, qu'un nombre infini d'Hommes doivent toutes choses à un autre, sans que cet autre leur en doive aucune. Ces horribles Maximes ne conviennent qu'à l'Empire barbare, dont vous avez juré la Ruine ; & sa Désolation fait voir à l'œil, qu'elle en est le juste Fruit.

*Rome est à vous Seigneur, l'Empire est votre  
Bien,*

dit, en parlant d'Auguste, un grand Poète de nos jours ( \* ), mais par la Bouche d'un Traître ingrat : Sentiment digne du Personnage, & qui ne peut être approuvé que  
par

(\*) Cornéille, dans Cinna.

par des Perfides comme lui, ou des Tirans. Mais, un bon Prince, qui fait qu'il est bien plus à son Etat, que son Etat n'est à lui, & que pour en être le souverain Magistrat, il n'en est pas moins soumis aux Loix, ne peut pas ignorer qu'en cette Qualité il doit compte de sa Vie à son País comme un Particulier, & que son País est en Droit de lui en demander un Compte d'autant plus rigoureux, que sa Vie est plus importante à son País, que celle de mille Particuliers.

Si donc il l'expose sans Nécessité, cette Vie qui appartient à son Peuple; si, étant né avec des Qualitez qui peuvent rendre son País heureux, il ne craint point de lui en ravir le Fruit par une Mort préciptée, pour contenter sa vaine Gloire; n'est-il pas vrai qu'il se fait honneur du Bien d'autrui, & qu'il commet une Injustice d'autant plus criante, que ce Bien est nécessaire à ceux à qui il le ravit injustement?

Il doit toujours se souvenir, que sa Valeur est de toutes ses Vertus la plus inutile à ses Sujets; & celle, par conséquent, dont il doit faire moins d'Estime. Car, y a-t-il rien de si rare, que les Cas où il peut être obligé de s'exposer pour eux? Ainsi, il leur est presque aussi indifférent qu'il soit vaillant ou qu'il ne le soit pas, qu'il leur est important qu'il se conserve. Les Princes, qui s'imaginent le contraire, jugent du Sentiment du Peuple par celui de leur Courtisans. Le Courtisan, qui est obligé de s'exposer, est ravi que le Prince s'expose aussi, pour disputer avec lui de quelque chose, & prétendre à la même Gloire. Mais, l'Artisan & le Laboureur, qui ne pré-



tendent rien à cette Gloire, n'ont garde d'en faire le même Cas : ils se contentent bien que le Prince ait de la Justice & de l'Humanité ; &, plus il en a, moins voudroient-ils qu'il eut de la Valeur.

Si François I, Don Sébastien, & le Grand Gustave, en avoient eu moins, leurs Royaumes en auroient-ils été moins heureux, & leur Mémoire moins glorieuse ? Si Cyrus s'étoit autant exposé dans les longues Guerres qui l'occupèrent toute sa Vie, qu'il fit dans la première où il suivit son Oncle, si César s'étoit aussi peu ménagé dans les cinquante Batailles qu'il gagna, qu'à Mitilene, quand il y gagna une Couronne à dix-neuf ans : quelque grand que fût le Bonheur de ces deux Conquérens, on peut douter raisonnablement s'ils auroient fondé les deux plus puissans Empires du Monde.

Il me souvient, à ce propos, d'avoir lu quelque part (\*), que quand on parloit devant l'Admiral de Chatillon de ces choses prodigieuses que le Comte de Brisac faisoit tous les jours de sa Personne, & des Avantages continuels qu'il remportoit sur l'Armée Huguenotte ; ce grand Homme, dont la mauvaise Cause ne doit pas diminuer l'Autorité en Matière de Guerre, avoit coutume de s'en réjouir, en disant qu'il seroit bien fâché que ce Comte en fît moins.

Il jugeoit sagement, que tous ces Desavantages n'étoient pas comparables à ceux qu'il auroit reçûs dans la fuite, si ce jeune Colonel, qui n'avoit besoin que de vivre pour de-  
venir

(\*) Dans Brantome.



venir aussi grand Capitaine que lui, eût été moins ardent & se fût mieux ménagé. Il comptoit sur la Mort prochaine & inévitable d'un Homme de vingt-quatre ans; & l'Événement justifia sa Conjecture. Un Officier de cette conséquence se fit tuer par Emportement, comme un Lansquenet, à l'Attaque d'une Bicoque de nulle importance, qui se trouva malheureusement sur son chemin, & qui ne se rendit pas assez vite à son gré. On ne laissa pas d'honorer sa Mémoire par des Distinctions toutes particulières, comme pour autoriser une Conduite si déplorable; mais, je suis persuadé, qu'on en eut fait un autre Jugement dans d'autres Siècles que je connois.

Si le Duc de Parme se fût laissé transporter jusqu'au bout par un semblable Mouvement à l'Assaut de Maastricht, quand son cher Cousin y ayant été tué la Douleur de cette Mort lui fit prendre les Armes pour y monter lui-même; s'il se fût obstiné contre les Remontrances de ses Capitaines, qui le détournèrent d'une Résolution si périlleuse (\*); l'Espagne n'auroit peut-être plus rien aux Pays-Bas depuis cent ans. Peut-être n'auroit-il pas fait les Chefs-d'Oeuvres de Science Militaire, qu'il fit depuis, & dont la Mémoire sera à jamais vénérable dans les Histoires; fait lever le Siege de Paris à votre Bis-Ayeul, & pris une Ville à ses yeux, sans que ce grand Roi, tout grand Capitaine qu'il étoit lui-même, pût lui faire quitter ses Pantoufles, & sa Baguette, bien loin de l'obliger à combattre,

(\*) Strada.

tre, parce qu'il ne le trouvoit pas à propos.

Et ne croyez pas que cette Conduite fût l'Effet de son Tempérament. Car, outre que sa Bravoure étoit si excessive dans son jeune Age, qu'elle tenoit du Gladiateur, & qu'il fit des choses à Lépante plus admirables que faciles à croire, quand il eût encore fait lever le Siege de Rouen au même Prince l'année suivante, il s'épargna si peu dans la Retraite qu'il fut obligé de faire ensuite, qu'il y reçut une Blessure dont il ne guérit jamais bien.

Que si cette Preuve de son Courage ne vous suffit pas, voyez-le sur le Pont d'Anvers, six ans après l'Assaut dont j'ai parlé, essuyant tout ce que l'Enfer avoit pû inspirer de plus épouvantable à un nouvel Archimede pour la Destruction de ce grand Ouvrage dont dépendoit sa plus glorieuse Conquête. Voyez-l'y, terrassé l'Epée à la main sous des Ruines, & blessé en deux Endroits par une Solive qui faillit à l'écraser. Voilà dans quel Cas un Général doit s'exposer : mais toujours pour la Défensive, ainsi que je l'ai établi plus haut, & comme vous fites à Mohats ; ce que je vous prie de remarquer : & jamais pour attaquer, comme vous avez fait à Belgrade.

Que si ce n'est pas assez pour vous de ce Modele, & que vous en veuillés aussi un de la maniere la plus estimable dont un Général puisse mourir à la Guerre, considérez Monsieur de Turenne. Dans le tems de la Bataille de Sintzheim, j'entendis dire qu'il s'y étoit mêlé parmi les Ennemis, comme s'il n'eut

n'ent eu que vingt-cinq ans. Il ne m'appartient pas de censurer la Conduite d'un Capitaine de cet Age & de cette Réputation; mais, j'ose pourtant avancer, que si la chose est véritable, l'Occasion ne méritoit pas qu'il s'exposât si avant, & que s'il eût été tué, sa Mort n'auroit pas été si glorieuse qu'elle fut depuis. Il seroit mort comme mille autres. Mais, être emporté d'un Coup de Canon, dans un Lieu où il falloit être pour observer un Mouvement d'une Armée ennemie commandée par un Général non moins habile que lui, pour soutenir l'Honneur de deux Campagnes victorieuses, où tout ce que l'Art de la Guerre a de plus grand & de plus raffiné avoit été mis en œuvre de part & d'autre; voilà mourir en Général, & le plus glorieusement, à mon gré, qu'un Général, destiné à périr par les Armes, puisse mourir.

Quelle différence de cette Mort à celle de Gaston de Foix, des deux derniers Rois modernes, & du jeune Comte dont j'ai parlé (\*); & , parmi les Anciens, de Marcellus, de Philopemen, & de tant d'autres vaillans Hommes, qui se font fait tuer mal à propos? Et c'étoit apparemment ce que vouloit dire Epaminondas, le plus grand Personnage de la Grece, quand il répondit à ceux qui lui demandoient, qui étoit meilleur Capitaine de Chabrias, d'Iphicrates, ou de lui? *Il est mal-aisé d'en juger que nous ne soyons morts.*

*Ceux, qui gouvernent le Monde, dit à ce Sujet le même Oracle que j'ai déjà cité plusieurs*

(\*) Ci-dessus, pages 110, 111.

siieurs fois (\*), ne doivent pas mourir par leur Folie, ou même seulement par leur Faute; eux, de qui la Mort doit assurer la Gloire.

Et certes, n'est-ce pas assez de la funeste Nécessité où l'Injustice & la Mauvaise-Foi des Hommes les met, de vider leurs Différens par la Force, & de répandre le Sang les uns des autres, avec la même Ardeur qu'ils devroient naturellement le conserver, sans qu'une fausse Idée de Gloire les mene encore plus loin que le Démon de l'Intérêt ne les pousse, & porter l'Inhumanité jusqu'à la Fureur? Un Général est proprement commis par la République, pour ménager à son Avantage le fond de cette Férocité secrète, que la Nature a mis dans le Cœur de tous les Hommes (†); pour exciter cette Férocité, l'irriter, & la conduire jusqu'où le Bien public le demande; la retenir, & la réprimer, dès qu'elle n'est plus nécessaire, & la réserver pour d'autres Besoins. Qu'on lise toutes les Histoires du Monde, on verra que les Capitaines, qui ont le plus épargné le Sang, sont ceux dont la Mémoire est la plus glorieuse: semblables à d'habiles Oeconomés, qui ont trouvé moyen d'avoir à vil Prix ce qui auroit couté fort cher à de moins intelligens. Or, de quelque Générosité qu'un Général se pique, quelle Apparence qu'il épargne le Sang des autres, quand, pour  
me

(\*) *Gloriam in morte debent ii qui in Republicâ versantur, non culpa reprehensionem & stultitia vituperationem relinquere. Cicer. Philipp. XII.*

(†) *Fertur Prometheus, insani Leonis  
Vim stomacho apposuisse nostro.*

Horat. Ode XVI Libri I.



me servir de l'Expression d'un grand Poète, *il jette le sien (\*)*?

Ce n'est pas une nouvelle Doctrine que je vous prêche, Prince victorieux : les Peuples les plus vaillans & les plus polis de l'Antiquité en ont été Sectateurs déclarez ; & vous ne prétendez pas vous connoître mieux en Valeur, que les grands Capitaines Grecs & Romains.

Le Thébain Pélopidas, l'un des plus illustres de tous, allant à la Guerre, comme sa Femme lui recommandoit de se conserver : *C'est aux simples Soldats*, lui répondit-il, *qu'il faut donner cet Avis, & non pas à un Général qui y est obligé par sa Charge*, comme le rapporte Plutarque dans ses Apophtegmes. Ne seriez-vous pas tenté de croire, sur cette Réponse, que celui qui la fit n'avoit de Valeur que ce qu'il en faut précisément pour commander, & que les bons Avis de sa Femme lui étoient peu nécessaires ? C'étoit le plus déterminé Guerrier de la Grece : il avoit exécuté la plus hardie de toutes les Conjurations ; & , après avoir reconnu si hautement, forcé par la Raison & la Vérité, l'Obligation qu'un Général avoit de ménager sa Personne, son Naturel, qui le croiroit ! avoit si peu de part à ce Sentiment, qu'il se fit tuer sans Nécessité, & deshonna par une Mort téméraire l'une des plus glorieuses Vies du Monde.

Il n'étoit pas particulier aux Thébains, ce Sentiment qui vous paroît si étrange : les Athéniens, pour être plus éclairés, n'en avoient pas

(\*) *Lucemque perosi, projecere animas.* *Æneid.*  
Libr. VI.



pas d'autres sur ce Sujet. Un de leurs Capitaines, montrant un jour par Vanité, en pleine Assemblée du Peuple, les Cicatrices toutes fraîches de ses Blessures, Timothée son Colleague déclara, quand ce fut son tour de parler, *Que pour lui, bien loin de se vanter de rien de semblable, il avoit au contraire eu grand' honte, en assiégeant Samos, de ce qu'un Trait étoit tombé tout près de lui, pour s'être trop avancé en Jeune-Homme (\*)*.

Celui-là n'alloit pas à la Guerre, comme quelques-uns de notre tems, pour faire seulement dire qu'il avoit failli d'être tué. Mais, comme il y a deux Exemples contraires dans ce Récit, de peur que vous ne préférés celui qui flatte votre Inclination à celui qui la combat, il est à propos de vous faire connoître un peu plus particulièrement ces deux Généraux si différens sur la Gloire.

Ce prétendu Brave, qui faisoit Vanité de ses Blessures, réussit si mal dans tous les Commandemens qu'il eut, qu'à peine sauroit-on qu'il s'appelloit Chores, s'il n'avoit pas donné lieu à un Proverbe, par sa Facilité indiscrete à promettre toutes choses; ce qui fit appeller vulgairement ces sortes de Promesses, *des Promesses de Chores* (†). Jugez, à cette Marque, du Caractere du Personnage.

Mais Timothée, quoique Fils d'un des plus grands Capitaines de la Grece, ternit en quelque sorte la Gloire de son Pere, en ajoutant

(\*) Plutarque, dans ses Apophtegmes.

(†) Suidas.

tant celle du Savoir & de l'Eloquence à celle qu'il acquit comme lui par les Armes; & ce circonspéct, qui tenoit à Honte de s'exposer, fit pourtant de si grandes Choses, que ses Envieux, ne sachant comment en diminuer autrement le Prix qu'en les attribuant à Bonheur, exposèrent un jour en public un Tableau dans lequel il étoit peint en dormant en Equipage de Chasseur, & la Fortune qui amenoit des Villes dans ses Filets. Vous voyez par-là, que ce ne sont pas toujours les plus hazardeux, que cette Déesse favorise le plus.

Les Lacédémoniens, le plus vaillant Peuple du Monde, du consentement de tous les Historiens, allèrent encore plus avant que les Athéniens, & les Thébains. Bien loin d'approuver dans leurs Généraux l'Ardeur de s'exposer, ils la souffroient à peine dans leurs simples Soldats. Nous lisons que les Ephores en condamnèrent un à l'Amende, pour s'être trop hazardé dans un Combat; quoiqu'il y eut fait des Actions de Valeur si admirables, qu'on ne put eu même tems se dispenser de lui donner une Couronne.

Aussi, Caton le Censeur, l'un des plus grands & des plus résolus Capitaines de l'ancienne Rome, avoit coutume de répondre, quand on lui vantoit de ces sortes de Braves, qui s'exposent par Ostentation & sans Utilité, *qu'il y avoit grande différence entre estimer beaucoup la Gloire, où peu sa Vie.*

Et c'est à quoi revient ce Bon-Mot d'Aristippe, qu'un Capitaine moderne n'a pas eu honte de s'approprier (\*). Comme il étoit sur  
Mer

(\*) Castruccio Castracani, dans Machiavel.

Mer pendant une Tempête, un Impertinent, qui se trouva dans le même Vaisseau, & qui faisoit l'Intrépide, lui reprochant qu'il avoit peur : *chacun*, lui répondit Aristippe, *estime sa Vie ce qu'elle vaut*. Et certes, si c'étoit la seule Hardiesse de la risquer, par quelque Motif qu'on la risque, qui fait l'Homme de Cœur, pourquoi les Couvreur, les Matelots, ceux qui travaillent aux Mines, & tant d'autres Professions aussi périlleuses que celles de la Guerre, seroient-elles moins glorieuses? Pourquoi celle de la Guerre même est-elle en quelque sorte moins honorable à un simple Soldat, qu'à un Homme de Condition, si-non parce qu'elle est communément pour le simple Soldat un Métier comme un autre, qu'il fait par Nécessité pour gagner sa Vie; au lieu qu'un Homme de Condition, qui est exempt de cette Nécessité, paroît ne s'y engager, que pour acquérir de l'Honneur?

La Valeur ne consiste pas à mépriser toutes sortes de Dangers, comme le Vulgaire s'imagine; mais, seulement, à mépriser ceux où l'on s'expose avec Utilité pour la Gloire. Hors de ce Cas, la Mort est toujours odieuse, & le Danger desagréable : & c'est pourquoi le dernier Scipion l'Africain, quel Homme ! n'avoit point de Honte d'avouer, quoi qu'il n'eût que trente-quatre ans, & qu'il n'eût encore pris, ni Carthage, ni Numance, qu'à un Voyage qu'il avoit fait en Afrique en Qualité d'Ambassadeur vers Massinisse & les Carthaginois, il avoit eu un plaisir extrême à voir, de dessus une hauteur où il étoit assis, une Bataille qu'ils se donnoient; non seulement, parce qu'il n'avoit jamais vû  
com-

combattre deux Armées si nombreuses, mais encore parce qu'il l'avoit vû sans Danger (\*).

Connoissez-vous beaucoup de nos Braves à la Moderne, qui avoüassent si naïvement d'avoir eu du plaisir à ne point courir de Danger? Cependant, ce même Homme, qui faisoit cet Aveu si naïf, sans aucune nécessité, venoit tout récemment de tuer en Espagne, en Combat singulier, un Barbare de Taille démesurée, à qui nul autre de l'Armée Romaine n'avoit ôsé faire tête. Il falloit bien que cet Homme admirable, l'Objet des Louanges les plus outrées, & les moins suspectes de Flatterie qu'on ait jamais données, fût persuadé qu'il n'y a de Gloire à mépriser le Danger, que quand on est obligé de s'y exposer. Si ces étourdis d'Ambassadeurs, qui furent envoyés par le Sénat, quelques Siècles auparavant, pour accommoder les Gaulois avec les Toscans, avoient été instruits de cette Vérité, ils auroient été comme Scipion témoins, sans combattre, du Combat qu'ils ne purent empêcher : ils n'auroient pas oublié leur Caractère, pour prendre parti, comme ils firent, en faveur des Toscans; & Rome n'auroit pas été prise.

*Ce n'est pas tant, dit l'Oracle de Gascoigne, parlant de ces fortes de Gens, ce n'est pas tant qu'ils veulent aller, comme c'est qu'ils ne peuvent se tenir. Car, comme un bel Esprit de Antiquité l'a remarqué excellemment, Plusieurs s'exposent à des Périls extrêmes, par la seule Crainte de ne pouvoir*  
les

(\*) Appian.

les éviter; mais, le vrai Brave est celui, qui, toujours prêt d'affronter le Danger quand il le faudra, attend sans Inquiétude, ni Impatience, qu'il se présente pour le braver.

*Multos in summa pericula misit  
Venturi timor ipse mali : fortissimus ille,  
Qui promptus , metuenda pati , si cominus  
instent;  
Et differre potest (\*).*

Si je ne craignois de vous ennuyer, je joindrois tant d'autres Autoritez à celles que je vous ai déjà raportées, que vous seriez surpris de la Conformité de Sentimens qui se trouve entre tout ce qu'il y a jamais eu de Juges compétens sur cette Matière. Mais, comme je n'ai pas entrepris de la traiter pour faire montre d'Erudition, je me retranche à un seul, pour lequel je vous demande encore audience: vous jugerez s'il la mérite.

C'est l'autre Scipion l'Africain, que l'on surnomme d'ordinaire l'Ancien, pour le distinguer de son Petit-Fils, qui est celui dont je viens de vous parler. Il avoit deux ans moins que vous : il commandoit en Chef, pour la première fois, comme vous : comme vous, il assiégeoit une Ville de conséquence extrême; c'étoit Carthage la nouvelle en Espagne: impatient comme vous d'achever cette importante Conquête, il résolut de donner un Assaut. Voilà ce qu'il avoit de commun avec vous : voici ce qu'il y avoit de différent.

Quoi

(\*) Lucan. *Libr. VII.*



Quoi qu'il fût d'une Naissance illustre, il n'étoit pourtant qu'un simple Particulier, & non pas un grand Prince Souverain comme vous : il ne pouvoit parvenir aux Honneurs de sa Patrie, qu'en se signalant par des Actions extraordinaires. C'étoit la première Campagne qu'il faisoit dans ce País, & il n'y étoit encore connu que de Réputation : son Pere & son Oncle, les deux plus grands & plus glorieux Capitaines de Rome, y avoient été défaits & tuez l'année précédente, le plus malheureusement du Monde, & par les mêmes Ennemis. Quel plus juste Sujet de s'emporter ? Il y avoit à rassûrer un Parti consterné par ce funeste Succès. Que de Raïsons pour s'abandonner à son Courage, que vous n'aviés pas à Belgrade, outre celles qu'il avoit comme vous :

Et, en vérité, ne croiriés-vous pas, sur tout ce que je viens de vous représenter, qu'il s'exposâ tout autrement que vous n'avez fait ? Voici comment il s'y conduisit. C'est son Historien qui le raporte, le plus excellent de tous, à tout prendre ; du reste, si amoureux de sa Gloire, que le plus grand Reproche, que les Critiques lui fassent, est d'en avoir fait son Héros. Il n'y a pas apparence qu'un habile Ecrivain, prévenu de cette sorte, ait inventé des Circonstances toutes particulieres pour ravalier cette Gloire dans une Rencontre si singuliere ; ni qu'il les eut exprimées sans nécessité, quelque véritables qu'elles fussent, s'il eut crû qu'elles pussent la diminuer.

Comme il jugea, dit Tite-Live, par l'Espouvante des Affligés, qu'il pouvoit emporter la Place d'emblée, s'il donnoit un Assaut

général; il fit avancer toutes ses Troupes, & distribuer des Echelles à tout le monde. Pour lui, couvert des Boucliers de trois jeunes Soldats des plus robustes de son Armée, parce que les Ennemis qui s'étoient rassûrez faisoient pleuvoir une Grêle de Traits de toute sorte, il s'approche des Murailles, il exhorte, il donne les Ordres nécessaires; & ce qui importoit davantage pour animer les Combattans, il est témoin de leur Lâcheté ou de leur Valeur (\*).

Que vous semble, Prince illustre, de ce Mantelet de Boucliers, à la faveur duquel ce jeune Général étoit présent à un Assaut, avec presque aussi peu de Danger, que s'il fût resté au fond de sa Tente? Faites-vous justice sur cet Exemple, Prince magnanime, & voyez si vous n'avez rien à vous reprocher.

Quand on a d'aussi grandes Choses qu'il en avoit à faire, on est bien excusable de prendre toutes les Précautions nécessaires pour vivre, puis qu'on ne peut les faire qu'en vivant; & c'est ce qui fait voir le Ridicule d'un prétendu Bon-Mot de Pompée, qui a été également mal examiné par deux beaux Esprits de ce Siècle (†), dont l'un le blâme & l'autre le défend.

Ce fameux Capitaine, voulant s'embarquer pour revenir de Sicile à Rome avec une Provision de Bled qu'il avoit ordre d'y faire venir, comme les Matelots effrayés d'un Orage qui s'éleva résistoient à partir: *Il est nécessaire*

re

(\*) *Ipse trium pra se juvenum validorum scuti's oppositis ad urbem succedit, &c. Titus Livius Libr. XXVI.*

(†) Balsac & La Mothe le Vayer.

*re que j'aïlle, dit-il tout haut en les y contraignant; mais, il n'est pas nécessaire que je vive (\*).*

Outre qu'il faut vivre pour aller, quelque grande que fût alors la Disette de Grains à Rome, sa Vie étoit d'une Nécessité encore plus grande à la République; & tout ce qu'on peut penser de plus favorable pour lui dans cette Rencontre est que le Danger ne lui paroissoit pas si grand qu'aux Matelots, & qu'il trouva à propos de se faire honneur de leur Timidité.

Scipion étoit un Brave d'une autre espece, qui estimoit sa Vie ce qu'elle valoit; & jamais Soïn ne fut plus légitimé, que celui qu'il en prenoit. Il se conservoit, pour forcer Annibal d'abandonner honteusement le Fruit de seize ans de Victoires; pour tailler en pièces à ses yeux dans son propre Pais son Armée invincible, & soumettre Carthage à cette même Rome qu'elle avoit réduite aux dernières Extrémités. Il se conservoit, pour étendre jusqu'au fond de l'Asie, sous le Nom de son Frere, les Bornes de l'Empire Romain, que la meilleure partie de l'Europe ne reconnoissoit pas encore. Il se conservoit, enfin, pour donner les Exemples immortels de Magnanimité, de Modération, de Desintéressement, de Fermeté, d'Amour fraternel, & de tant d'autres Vertus, non moins estimables que ses Exploits guerriers, & qui devoient faire l'Admiration de tous les Siècles. A votre Avis, Prince illustre, avoit-il raison de se conserver? Une seule Flèche, moins

F 2

discrete

(\*) Plutarque, dans la Vie de Pompée.

discrete que celle qui n'a fait que vous marquer, auroit pu empêcher toutes ces Merveilles ; & peut-être en sommes-nous redevables à ces trois Boucliers.

Ne seriez-vous point curieux de savoir si ce Guerrier, qui prenoit si grand Soins de sa Vie dans un Siege où il commandoit, ne s'exposoit point davantage avant qu'il fût Général ? Car enfin, direz-vous peut-être en vous même, un Homme, qui conserve un si grand Sens froid à vingt-quatre ans en donnant un Assaut, n'a pas la mine d'avoir jamais été un Soldat déterminé. Voici de quoi vous contenter. Au premier Combat donné contre Annibal en Italie six ans auparavant, son Pere, qui commandoit l'Armée en Qualité de Consul, ayant été blessé pour s'être engagé trop avant parmi les Ennemis, il accourut à son secours à la tête d'une Compagnie de Cavalerie qu'il commandoit ; & , voyant que ses Gens, effrayés d'un si triste Accident hésitoient à donner, il poussa dans le Gros dont son Pere étoit enveloppé, perça jusqu'à lui à Coups d'Epée, écarta tout ce qui le pressoit ; & le dégagea de cette sorte, dans le tems qu'il alloit être pris ou tué (\*).

Il y avoit un Honneur particulier, attaché par les Loix aux Actions de cette nature. C'étoit une Couronne qu'on appelloit Civique, en mémoire de ce qu'il avoit sauvé la Vie à un Citoyen. Mais Scipion, plus avide de Gloire que d'Honneurs, la refusa, quoique le Citoyen qu'il avoit sauvé fût son Général,

(\*) Polib. *Libr. X.* Tit. Livius, *Libr. XXI.* Valer. Maxim. *Libr. V, Cap. IV.*



ral , parce que c'étoit son Pere (\*); ne voulant pas , sans doute , être récompensé , pour avoir satisfait à un Devoir si indispensable.

Avoir conservé toute la Présence & la Fermeté d'Esprit nécessaires , pour agir dans une Rencontre si inopinée & si malheureuse , dans sa première Campagne , & à l'âge de dix-sept ans ; si ce n'est pas de la vraie Valeur , j'avoue que je ne m'y connois pas. Mais , voici quelque chose de plus hardi encore à mon sens , où pourtant il n'y eut point de Sang répandu : tant il est vrai que la Valeur ne consiste pas toujours à frapper.

Après la Bataille de Cannes , où il avoit servi de Tribun , tous ceux qui en échappèrent comme lui s'étant retirez à une Ville voisine , dans le tems qu'il consultoit avec les autres Officiers ce qu'ils avoient à faire ; on les vint avertir qu'une Troupe de jeunes Gens de la première Qualité , desespérant de la République , complottoient ensemble de s'embarquer au Port le plus prochain pour s'enfuir d'Italie. Toute la Compagnie demeurant immobile d'Etonnement & de Douleur à cet Avis , on proposa de délibérer là-dessus. Mais Scipion , prenant la parole , dit *qu'il falloit agir dans les Malheurs de cette conséquence , & non délibérer ; que tous ceux donc , à qui le Salut de Rome étoit cher , eussent à le suivre bien armez ; qu'elle n'avoit point de plus grands Ennemis , que ceux qui formoient de semblables Projets.*

Il part à ces mots peu accompagné. Il entre au Logis d'un Metellus , chez qui se te-

F 3

noit

(\*) Pline , *Libr. XVIII , Cap. IV.*



noit cette honteuse Assemblée : il met l'Epée à la main en l'abordant ; & , jurant par le Serment le plus solemnel , & le plus sacré , de ne jamais abandonner la République , ni souffrir qu'aucun l'abandonnât , *Il faut* , continua-t-il s'adressant à Metellus , *que toi , & tous ceux qui sont ici , jurent de même tout à l'heure : quiconque refusera , mourra de cette Epée* (\*). Voilà le Poltron , qui se cacha quatre ans après à un Assaut derrière trois Boucliers.

Je sai , comme vous , ce qu'auroient pû penser de vous quelques jeunes Fous de Qualité , dont les Armées sont embarrassées , & qui se connoissent aussi mal en Gloire qu'en Valeur , si vous aviez pris à Belgrade autant de Précaution pour votre Vie , que Scipion en prit pour la sienne à Carthage. Mais , sera-ce leur Sentiment , ou celui de tous les Gens sçavez de votre Temps & de la Postérité , qui décidera de votre Honneur ? Etes-vous destiné à de moindres choses que lui ? Et ne sentez-vous pas au dedans de vous la même Voix secrète , qui le rassûroit contre les Jugemens injustes ? Votre Cœur ne vous rend-il pas le même Témoignage que le sien lui rendoit de sa propre Intrépidité , après tant d'Epreuves que vous en avez faites ? Et la Certitude que vous en avez comme lui , pourquoi n'est-elle pas suffisante pour vous faire mépriser comme lui les Erreurs populaires , & l'Opinion de la Canaille ? Car , ne croyez pas que sa Conduite fut généralement approuvée  
en

(\*) *Qui non juraverit in se hunc gladium strictum esse sciat. Titus Livius , Libr. XXII.*

en ce point, quelque digne qu'elle fût d'Approbation : il y eut de tout tems des Juges téméraires, qui ont prononcé sans connoissance, au préjudice des plus pures Vertus. Mais, avec quelle Hauteur pensez-vous qu'il les traite? Il les méprisoit trop pour leur répondre sérieusement : *Ma Mere*, dit-il une fois sur ce sujet, comme s'il n'eut jamais eu l'Epée à la main, *m'a fait pour commander, & non pas pour me battre.*

Et c'est une chose digne de Réflexion, que tous les grands Hommes, qui ont refusé de se battre quand il ne le falloit pas, ne s'en soient jamais défendus qu'avec Moquerie. Pendant que les Armées des Cimbres & de Rome furent en présence, un Barbare, remarquable par sa Mine & par son Equipage, ayant envoyé défier Marius en Combat singulier, ce Général, qui de simple Soldat, sans Bien & sans Naissance, s'étoit élevé si haut par sa seule Valeur, lui manda pour toute Réponse, *que s'il s'ennuyoit de vivre, il n'avoit qu'à se pendre.*

Long-tems devant, Pyrrhus Roi d'Epire, réduit à la dernière Extrémité par le grand Antigonus, lui ayant fait la même Proposition, Antigonus se contenta de lui faire dire, *qu'il y avoit mille autres Manieres de sortir de la Vie* : Et cette Réponse parut depuis si bonne à Auguste, qu'il voulut bien la faire aussi à Antoine, qui lui proposoit la même chose.

Ce Pyrrhus, puis qu'il m'est venu dans la mémoire, étoit un Prince de la meilleure Maison du Monde, de beaucoup de Vertu, & l'un des plus vaillans Hommes qui fut jamais.

mais. Il monta une fois le premier, comme vous, à l'Assaut d'une Ville de Sicile. Les Affiégés furent si épouvantés de son Courage, qu'ils ne purent lui résister; & il fut assez heureux, aussi-bien que vous, pour survivre à une Action si hazardeuse.

Après avoir parlé de tant de Gens d'Opinion contraire à la vôtre, il n'est pas juste de vous cacher que la votre a eu d'autres Partisans illustres que vous. La Destinée de celui-ci ne doit pas faire Envie de lui ressembler. Aiant surpris Argos par intelligence, comme tout fuyoit devant lui par les Rues, une vieille Femme, qui vit du haut de sa Maison qu'il alloit tuer son Fils, guidée par un Instinct plus puissant que son Age, jetta sur lui une Tuile qu'elle arracha du Toict, si à propos, qu'elle lui cassa Tête. Le coup lui fit perdre la vûe à l'instant. Ne voyant plus à se conduire, son Cheval l'entraîna à l'aventure près d'un Tombeau où il le précipita. Le Sang, qui étoit sorti de sa Blessure, l'avoit défiguré à tel point, qu'on fut long-tems sans prendre garde à lui. Mais, à la fin, un Soldat d'Antigonus l'ayant reconnu, trouva qu'il n'étoit pas tout à fait mort; &, voulant l'achever en lui coupant la Tête, au lieu de la séparer du reste du Corps par le col, il la partagea après plusieurs Coups entre la Bouche & le bas du Menton. Tels sont tôt ou tard les Fruits de la Valeur, quand elle est incapable de Retenue.

Que si Alexandre fut plus heureux, quoi que moins sage, quand il se jetta seul du haut en bas des Murailles dans la Ville des Oxidraques; s'il en fut quitte pour languir plu-

plusieurs jours entre la Vie & la Mort, pour les injustes Reproches de ses Capitaines & l'Indignation de son Armée; c'est un Miracle plutôt qu'un Exemple: ce n'est pas assez pour justifier une Action si furieuse; & les autres Emportemens sont si dignes d'Horreur, qu'on a droit de donner un mauvais sens à ceux mêmes de son Courage qui pourroient en recevoir un favorable.

Tous doivent faire juger que sa fin n'auroit pas été moins funeste, que celle de Pyrrhus, si la Fureur de la Débauche ne l'eut précipitée. Mais, quelque Idée que le Vulgaire se forme de ce Conquérant, je vous crois trop bien né, pour vous proposer pour Modele un Brave, que l'Histoire accuse d'avoir trempé dans le Meurtre de son Pere; & dont les Victoires continuelles furent souillées par des Excès continuels de Colere, de Crapule, de fausse Gloire, ou de Superstition.

Voilà, Prince magnanime, ce que j'avois à vous représenter. Si mon But étoit de vous plaire, & non pas de vous conserver, je l'aurois fait d'une autre maniere. J'aurois adouci bien des Endroits de ce Discours, qui peuvent vous faire sentir desagrément ce qu'il y a à reprendre dans votre Conduite. J'ai appris d'une Reine de Perse, *qu'il faut entretenir les Rois avec des Paroles de Soie*; & je l'ai assez vû pratiquer, pour savoir comment m'y prendre, si je voulois. Je ne doute pas même que beaucoup de Gens ne trouvent d'abord, que j'aurois mieux fait d'en user de la sorte; mais, peut-être changeront-ils de Sentiment, quand ils y songeront mieux.

Il ne seroit pas de parler timidement de la



Valeur. Comme je ne suis, ni votre Sujet, ni dans aucune autre Dépendance de vous : que vous ne connoissez, ni mon Nom, ni mon Visage, (& il ne tiendra pas à moi que vous ne les connoissiez jamais :) j'ai cru pouvoir, sans manquer au Respect qui vous est dû, me dispenser de tous les Ménagemens qui auroient pû affoiblir les Véritez importantes que je voulois vous persuader. Si j'avois sù les exprimer plus fortement, je l'aurois fait. Il m'auroit été facile de faire aller cet Ecrit jusqu'à vous, si j'avois voulu, au lieu de le publier à votre insçû, comme je fais. Mais, j'ai considéré, que le Motif qui vous fait exposer si facilement, n'étant autre chose, que l'Erreur où vous êtes, qu'on vous en estime d'avantage; rien ne pouvoit vous faire sentir plus vivement, combien vous vous trompez, que l'Approbation que le Public donnera à cet Ouvrage. J'ai voulu qu'il vous fît une Confusion salutaire, qu'il vous mît dans une heureuse Nécessité de faire désormais Violence à votre Courage, en déférant à mes Avis.

Vous auriés pû les dissimuler, si je vous les avois donnez en secret. Des Défauts, qui viennent comme le vôtre de la force du Caractere ne se corrigent pas par la Douceur. Des Maux vigoureux veulent des Remedes violens. Je ne saurois vous souffrir dans ce Fossé ruisselant de Sang, où vous avez sauté l'Epée à la main, comme un Aventurier qui n'a rien à perdre : mon Imagination se révolte à tout moment contre cette indigne Idée, & je ne puis l'y apprivoiser. Je ne puis me consoler, que vous ayés risqué de diminuer l'Honneur de votre Conquête, par votre Impatience



patience de l'avancer. Car enfin, à dire les choses comme elles sont, seriez-vous aussi glorieux, si vous aviez été moins heureux ? Une Mort comme la vôtre, au commencement de l'Assaut, n'en auroit-elle pas changé la fin ; & a-t-il tenu à vous, que toute la Chrétienté n'ait sujet de le détester ? Cette Ardeur impétueuse de se signaler, qui sied si bien à un simple Gentil-homme, & peut-être encore à un Prince sans Etablissement, dans une Occasion de cette nature, ne convient pas à un Général de votre conséquence : les mêmes Blessures, qui font un Honneur immortel au Chevalier de Monasterol, & même au Prince Eugene, si elles n'eussent pas terni votre Réputation, du moins n'en auroient-elles pas relevé l'Eclat ; & vous aimez trop la vraie Gloire, pour n'être pas honteux de devoir une partie de la vôtre au Bonheur de n'en avoir reçu que de légères.

Il ne tient pas à moi que je ne donne à ce Discours tout le Travail nécessaire pour le mettre dans un état digne de vous. Au peu de tems que j'ai été à le faire, il est impossible qu'il n'y ait bien des choses à reprendre, sinon pour le Sens, du moins pour les Paroles. Mais, je ne saurois le publier assez-tôt, si je veux qu'il puisse faire l'Effet que j'en attends, avant que la Campagne commence. Quand les Critiques y trouveront quelque Phrases mal tournées, ou quelque Expression languissante, ce ne sera pas un grand Malheur ; mais, c'en seroit un insigne, si, faute de le faire paroître, vous essuiez encore sans nécessité un seul Coup de Mousquet. Trop heureux de sacrifier à la Conservation d'une

Vie si précieuse la part que je puis prétendre à la misérable Gloire de bien écrire.

On trouvera, sans doute, que je me flatte beaucoup, de me croire capable de vous corriger. Je vous l'avoue; & , quel que Jugement qu'on en puisse faire, je n'ai point de Honte de m'en flatter, puis qu'il n'y a que cette Espérance qui rende ma Témérité excusable.

N'oubliez donc jamais, Prince incomparable, qu'elle doit faire l'Honneur de votre Maison, de votre Nation, & de votre Siècle, cette Vie que vous prodiguez; que le Ciel a rassemblé dans vous des Avantages, dont nul autre que vous ne peut se vanter; & que votre Conduite ne sauroit être trop pure, & trop exemte de tout Déréglement, pour être convenable à la Guerre que vous faites, la plus juste qui fut jamais. Qu'un honnête Remord de vos Emportemens passez ne trouble point la Tranquilité naturelle de votre grande Ame! Cyrus, & César, s'emportèrent comme vous à votre Age; & l'on ne devient point ce qu'ils furent depuis, sans avoir été ce que vous êtes.

Vivez donc, Prince illustre, pour vaincre, & pour régner. Belgrade ne doit pas être votre dernière Conquête. Les Prophéties tant rechantées, que la Flatterie des Poètes applique depuis si long-tems mal à propos, sont vraiment à la veille de s'accomplir. Cette Puissance formidable, élevée sur les Ruines de tant d'autres, l'unique Effroi de la Chrétienté depuis quatre Siècles; ce Colosse orgueilleux, formé du Débris de tant de Couronnes, enfié des Dépouilles de toutes les Na-

Nations, cimenté du Sang & des Larmes de nos Freres; ce Gouvernement tyrannique, dont l'Eclat & la Durée démentoient toutes les Regles de la bonne Politique, à qui il sembloit que le Seigneur eut abandonné les Grandeurs de la Terre pour éprouver la Foi des ses Elûs; cet Empire barbare est enfin parvenu à son dernier Terme. Le Ciel a amené le point de sa Ruine : il chancelle, il est prêt à tomber; & votre Main vaillante est destinée à lui donner les derniers Coups. N'en doutez point, Prince magnanime, la Providence réparera le Scandale qu'elle a souffert. La Gloire ne sera plus le Partage des Indignes : ils survivront à leur Renommée, & la Vertu sera vangée de la Prospérité des Méchans.

*A S. R. le dernier Octobre 1688.*

---

## XI. RÉFLÉXIONS SUR LA MORT.

**R** IEN n'est si sûr que la Mort; personne ne s'est encore avisé d'en douter. L'Exemple de tous les Hommes est une Preuve convaincante, qui a tenu lieu de Démonstration.

Quoi que presque tout le Monde regarde avec Chagrin le dernier Moment de la Vie, on tâche néanmoins de se consoler, en se flâtant qu'il est encore bien éloigné; & l'Incertitude de la Mort, qui devoit la rendre terrible, devient, par un Effet de l'Amour-propre, un Sujet de Consolation dans cette Nécessité fatale.

L'Egalité, que la Mort met entre tous les Hommes, seroit capable de reprimer la Vanité des Grands, s'ils se donnoient la peine de faire des Réflexions sur un Sujet si triste. Cette exacte Egalité n'est comparable qu'à celle qui se trouve parmi ces mêmes Hommes dans leur Naissance. Ces deux Termes ont un Rapport essenciel l'un à l'autre : on naît pour mourir; & un Poëte a dit, que mourir, c'est achever de naître.

Je ne sache pas qu'il y ait une Idée plus affreuse, que celle de la Mort. Il faut s'élever beaucoup au dessus de la Nature, pour ne craindre pas la Mort; & je suis peu surpris des Frayeurs qu'on remarque souvent dans ceux qui la voyent approcher.

On a pris même beaucoup de Soins de la rendre plus effroyable, par l'Appareil qui l'accompagne aujourd'hui : un Air lugubre qui se répand dans toute une Famille, des Larmes qu'une Epouse verse en abondance, les hauts Cris de tous ceux qui se trouvent dans la Chambre d'un Malade affoibli d'ailleurs par la Violence de son Mal; outre mille autres Cérémonies, qui impriment par elles-mêmes des Sentimens raisonnables de Crainte à un Homme, qui sent défaillir la Nature en lui même, & qui quelquesfois n'est pas consolé par l'Incertitude de son Etat en l'autre Monde; la Vie passée lui faisant encore appréhender tout ce qu'enseigne la Religion, qui sur ce sujet est terrible.

Ne sçauroit-on trouver le moyen d'épargner à un Mourant des Idées si confuses, & si terribles? César trouvoit que la plus prompte Mort étoit la plus douce; parce qu'el-



qu'elle délivroit l'Esprit de fâcheuses Considérations. Et il est sûr, qu'on devroit, s'il se pouvoit, laisser pour les seuls Criminels cet Appareil de la Mort, qui est pour eux un Supplice plus cruel que la Mort même.

Il me semble d'avoir lû, que certains Peuples barbares célébroient les derniers Moments de la Vie de leurs Grands, par des Marques de Réjouïssances, & qu'ils donnoient aux Mourans tous les Plaisirs dont ils pouvoient être capables. La Religion mise à part, cette Coutume est bien peu barbare.

Qu'elle Douleur pour un Homme, qui dans une grande Jeunesse jouït de beaucoup de Santé & de beaucoup de Bien, quand il sent la Mort inévitablement prochaine? Son Affliction n'est pas même comparable au Bonheur dont il jouïssoit. Pouvoit-il quelques-fois oublier qu'il cesseroit un jour d'être heureux.

Quoi-qu'en dise la Philosophie Stoïcienne, un Homme sage, qui a examiné la Mort, ne sçauroit s'empêcher de la craindre; & l'on voit rarement un Cœur ferme & généreux se la donner.

Caton, qu'on a toujours cité pour l'Exemple le plus achevé de Force & de Constance, & dont la Mort a fait le Sujet des Eloges des Anciens & des Modernes, marqua à mon Sens plus de Desespoir, que de Grandeur d'Ame.

Si l'on veut se donner la peine de rechercher le Principe des Choses, & de remonter jusqu'à la Source d'où elles procedent, on trouvera que cette Mort de Caton, tant vantée,



tée, avoit pour véritable Cause une Foiblesse de Cœur, & un Trouble étrange de l'Âme.

Les Disgraces du Parti qu'il suivoit, & qu'il croyoit être favorisé de la Fortune; les bons Succès des Armes de César contre lequel il s'étoit violemment déclaré, moins peut-être par rapport aux Intérêts de la République, qu'à quelques Raisons particulieres & domestiques; l'Impossibilité où il se trouva de résister dans la Place qu'il défendoit, & la Honte qu'il s'imagina qu'il y auroit à se rendre & à céder à César : toutes ces choses le réduisirent au Desespoir; &, ne sçachant prendre aucune Résolution digne du Bon-Sens & de la Raison dont il se picquoit, il se donna la Mort avec assez de Cérémonies, & après avoir rempli son Esprit des hautes Idées de l'Immortalité de l'Âme, sur laquelle il lut auparavant les Ecrits de quelques Philosophes.

N'auroit-il point été plus glorieux à Caton dans sa Défaite, de conserver sa Tranquilité, & sa Fierté? Ne l'eût-on pas admiré, si, dans les Fers de César, il eût reproché à son Vainqueur l'Ambition démesurée qui le rendoit l'Homicide d'un million de Citoïens? Et, sans être surpris de voir l'Injustice & le Crime couronné, il devoit regarder cet Evénement comme l'Effet ordinaire d'une Fortune aveugle & capricieuse, au dessus de laquelle un Homme sage est toujours élevé.

N'y auroit-il en effet qu'à se tuer dans les grands Malheurs, pour être un grand Homme. Quand on est accablé de Douleurs, de  
Cha-

Chagrins, de Dettes, & de Procès, on n'estime guere la Vie; & il me semble qu'il est bien plus difficile de vivre dans cet état, & de soutenir toujours son Caractere dans ces Malheurs divers.

Au Passage du Rhin, Monsieur le Comte de G. s'opposa fortement à Monsieur D...., qui vouloit se jeter des premiers dans la Riviere : il l'arrêta le Pistolet à la Gorge. Tout le Monde fut surpris de cette Action, qui paroissoit si bizarre; & l'on ne sçavoit ce qu'on en devoit penser, quand on entendit Monsieur le Comte de G., qui disoit à celui qu'il tenoit arrêté, *Je crois bien que vous ne craignez pas la Mort : endetté comme vous êtes, vous seriez vraiment trop heureux de vous noyer. Payez-moi deux mille Louis que vous me devez; après quoi vous passerez tant qu'il vous plaira.*

Il ne croyoit pas qu'il fût difficile de mourir, quand on étoit endetté. Que doit-ce être quand on est accablé de toutes sortes de Chagrins. S'il étoit jamais héroïque de s'ôter la Vie, & qu'on jugeât de cette Action par la Difficulté qu'on y trouve, il faudroit se tuer quand on est dans une éclatante Prospérité : alors, peut-être, il seroit difficile de mourir.

J'avoue, pourtant, qu'il y a certains Exemples dans l'Histoire, où des Personnes, qui se sont tuées elles-mêmes, ont donné de véritables Marques de Grandeur d'Ame & d'Intrépidité; &, quoique peut-être elles n'aient pas raisonné juste sur le parti qu'on doit prendre dans les grandes Adversitez, & qu'elles se soient laissé entraîner à la folle Opinion qui régnoit pour lors, il est sûr qu'il se trou-

trouve quelques Genres de Mort bien héroïque.

Il ne faut pourtant pas les chercher parmi ces Philosophes & ces Sages, faisant profession d'être au dessus de la Vie & de la Fortune : on trouve chez eux beaucoup d'Ostentation & de Grimaces.

Mais, nous trouvons quelque chose de bien grand dans l'Action de la Femme de C. Pætus. Celui-ci trempa dans une Conjuración contre N. qui fut découverte, & dont les Complices l'acusèrent dans les Tourmens. Sa Femme en eut Avis, & courut en avertir son Mari. *Il n'y a plus, lui dit-elle, d'espérance pour vous : on va bien-tôt venir vous arrêter; & l'on vous fera souffrir des Supplices douloureux, & une Mort infame. Vous savez combien il est honteux de mourir des mains de ses Ennemis : vous servirez à leur Plaisir; & ils repaîtront leurs yeux de votre Sang répandu.* Evitez, ajouta t-elle lui présentant un Poignard, le Spectacle dont toute votre Famille & tous vos Amis rougiroient. Pætus entendit ce que cela vouloit dire, & voulut se donner la Mort, pour satisfaire à sa Femme, & à sa Réputation. Mais, comme dans cette Action si contraire à la Nature, il tarδοit & hésitoit à se donner le Coup mortel, sa Femme, sans paroître émue, prit le Poignard de ses mains, & s'en étant donné elle-même deux Coups mortels sur la Gorge, elle le rendit à son Epoux, en lui disant d'un air tranquille, *Pæte nec dolet.* Je ne vois rien qui approche de cette Fermeté dans toute l'Histoire; & ce *nec dolet* me semble plus beau que toutes les Victoires d'Alexandre. Elle ne meurt point par Desespoir, n'y par Foiblesse :  
elle

elle meurt par le peu de Cas qu'elle fait de la Vie, & pour enseigner à son Epoux le Chemin qu'il falloit prendre pour l'Immortalité, selon le Sentiment alors universellement reçu, qui apprenoit que c'étoit une Action digne de l'Admiration de tous les Siecles, que de s'ôter la Vie soi-même dans les grandes Adversitez. *C'est, disoit-on, agir bien noblement : c'est se vanger bien fièrement de la Fortune & de ses Ennemis, & dérober à leur Pouvoir celui qu'ils cherchent à persécuter.* Et c'est sans doute sur la Foi de cette Maxime, que tant de Gens ont cru aller à l'Immortalité par cette Action.

Le Caractere le plus recherché dans le Monde est celui de la Bravoure. Un Homme, qui se jette hardiment dans les plus grands Périls, & qui les affronte avec Intrépidité, paroît mépriser la Mort; & ce Mépris de la Mort est sans doute quelque chose d'admirable. Cela n'est pourtant pas rare aujourd'hui, & ne le fut pas même autrefois. Il y a une infinité de Gens remarqués dans l'Histoire, & une infinité d'autres dont il n'est point parlé, qui ont fait des Actions merveilleuses en ce genre.

Se peut-il que la Bravoure, qui est l'une des plus grandes Vertus, soit si commune ? N'y auroit-il point quelque Raison, qui la rend si ordinaire ? Cette Raison n'en diminueroit-elle point le Prix ? Et l'Amour-propre ne cacheroit-il point aux Hommes cette Raison ?

Il est indubitable que l'Intérêt & l'Ambition conduisent plusieurs Personnes dans les Dangers ; & leur prétendu Mépris de la Mort est bien moins en eux un Effet de  
Ver-



Vertu & de Bravoure, que d'Avarice & de Desir immodéré de Gloire. Ils ne sont pas extrêmement braves ; mais, ils sont extrêmement intéressés, & extrêmement ambitieux : & il est si vrai, qu'il n'ont pas cette Fermeté d'Ame, & cette Intrépidité dont ils se parent, que la même Mort, qu'ils ont affrontée par Ambition à la Guerre, leur paroît terrible si-tôt qu'elle se présente à eux dénuée de la Gloire, ou du Profit qui l'accompagnoit ; ils la trouvent effroyable, & leur Crainte surpasse même celle du plus simple des Hommes.

On voit tous les jours que celui, qui dans des Occasions d'Eclat cherchoit une Mort qui le fuyoit, ne peut se résoudre à souffrir une Mort qui le cherche, & qui ne lui laisse plus que quelques heures de Vie. Il est dans des Frayeurs violentes, il surprend tous ses Amis par ses Cris ; & l'on a de la peine à comprendre comment un Homme, qui a montré tant de Fermeté dans une Bataille, marque tant de Foiblesse dans son Lit.

Tout ce qu'on peut conclure en faveur de ces Braves, qui ne méprisent la Mort que dans certaines Circonstances, c'est que l'Ambition ou l'Intérêt l'emporte sur la Crainte de la Mort. Ils la craignent en effet ; mais, leur Crainte est au dessous des autres Passions qui les font agir.

La véritable Bravoure est rare comme les grandes Vertus. Courir à la Mort pour le Bien public, sans espoir de Récompense, de Gloire, ni de Renommée : connoître parfaitement le Péril, l'avoir bien prévu, & s'y jeter par la seule vue de faire son Devoir, & par le peu de Cas qu'on fait de la Vie : c'est



là ce qu'on appelle la véritable Bravoure; & je doute fort qu'il y ait beaucoup de Gens dans qui l'on puisse trouver ce Caractere. Tel fut autrefois Codrus le Grand, qui ayant sçû que l'Oracle, consulté sur le Sort de la Bataille, avoit répondu que sa Mort seule pouvoit donner aux siens la Victoire, trouva le secret de s'habiller en simple Soldat, & de se faire tuer des premiers sous ce Déguisement. Si l'on examine cette Action, on trouvera qu'elle est toute grande : point d'Ambition, point de vaine Gloire; tout est pour le Bien public. Codrus meurt pour faire triompher les siens : il n'estime pas assez sa Vie, pour se la conserver aux Dépens d'une Bataille; & il se sert d'autant d'Artifice pour mourir, qu'en employent les autres Hommes pour vivre. Que l'on cherche si l'on peut de pareils Exemples, où la Bravoure soit si épurée.

Je ne sçai si l'on pourroit rapporter ici ce que font les fameux Etourdis, qui par d'heureuses Téméritez se font quelquefois un grand Nom dans le Monde. Ils forment des Entreprises par Caprice, qu'ils poursuivent sans Raison & sans Conduite, & ils réussissent quelques fois par l'Effet heureux d'une Fortune aveugle. Ils se font mille fois exposez à la Mort : mais, comme ils ont esté guidez par leur unique Ambition & leur seul Entêtement, ils n'ont gueres raisonné; &, à proprement parler, ils n'ont ni Crainte, ni Mépris, pour cette Mort, qu'ils n'ont jamais pris la peine de considérer. Tel fut peut-être cet Alexandre, sur lequel on a voulu prendre le Modele des Héros.

On peut difficilement s'assûrer sur la Fermeté de ces grands Criminels, que leur  
Mal-

Malheur fait mourir sur un Echafaut. Comme leur Mort est forcée, & qu'ils ont tout le tems qu'il faut pour s'y résoudre, ils tâchent par une Constance étudiée à mériter au moins l'Estime de ceux qui les verront mourir, & qui déploreront d'autant plus leur Sort, qu'ils croiront qu'ils le méritent moins.

Il y a dans la Mort de Seneque une Noblesse de Sentimens bien exprimée; mais, ses grandes Idées font appercevoir un Homme qui s'exhorte à mourir.

Presque tous les Anciens ont été entêtez de cette Immortalité de leur Réputation, pour laquelle seule ils travailloient, & qui est peut-être l'une des plus grandes Erreurs que produise l'Opinion des Hommes. Celui qui se précipita dans le Gouffre au milieu de Rome, ceux qui se dévoioient dans les Combats, ceux qui se faisoient immoler, avoient des Frayeurs violentes à la vue de la Mort qu'ils alloient souffrir; mais, ils étoient emportez par une Amour de la Gloire, à laquelle ils ne pouvoient résister.

Et cette Réputation après la Mort, qui étoit chez les Romains le commun Entêtement, provenoit peut-être d'une Politique sçavante, puisque par là on trouvoit toujours des Gens qui s'exposoient aux Périls les plus certains. Aussi a-t'on remarqué, que pour entretenir cette Erreur, il y avoit mille Honneurs établis après la Mort; la Harangue funebre, le Champ de Mars, l'Épitaphe, le Mausolée, les Jeux, & l'Apothéose quelquefois: d'où vient encore qu'on ne se servoit jamais du Mot d'*Obiit*, en parlant d'un Homme Illustre, mais de celui de *Vixit*.

On

On ne sçauroit bien déterminer quelle doit être la Disposition de l'Homme à la vûe de la Mort. Il est sûr, au moins, qu'il doit quelquefois considérer qu'elle est certaine, & peut-être prochaine. Il doit vivre, & agir, comme sûr de mourir : & , sans entrer dans ces Questions impénétrables que la seule Religion peut résoudre, il doit dans ses Malheurs se consoler, par l'Espérance de la Mort qui les terminera; & il doit dans ses Prospéritez se modérer par la vûe de cette Mort qui l'égalera aux Malheureux. La craindre est une Foiblesse dans les Heureux; la souhaiter est un Desespoir dans les Misérables : il faudroit, s'il se pouvoit, l'attendre avec Indifférence, & avec Patience. Les Vers, que Monsieur Ménard fit mettre sur la Porte de son Cabinet, expriment bien ce que je veux dire.

*Las d'espérer & de me plaindre  
De l'Amour, des Grands, & du Sort,  
C'est ici que j'attens la Mort,  
Sans la desirer, ni la craindre.*

C'est bien le Caractere le plus beau & le plus rare qu'on puisse avoir.

Je sçai que Pétrone est mort avec cette Froideur que les Modernes admirent, & qui est rapportée comme fort singuliere par Tacite. Il fit bonne Chere avec ses Amis, il lut de petits Vers, il fit comme à l'ordinaire ses Affaires domestiques; & , sans prendre ni donner aucunes de ces grandes Idées qui remplissent l'Esprit tout entier, il rouvrit ses Veines, qu'il s'étoit déjà fait couper; & , dans les Douceurs d'une Défaillance, il cessa  
de

de vivre. On ne pourroit s'empêcher d'admirer l'Indifférence de cette Mort, si l'on ne sçavoit que Pétrone ne l'avoit jamais considérée, & qu'il s'étoit là-dessus tout-à-fait étourdi; car, pour avoir un Mépris raisonnable pour une Chose, il faut l'avoir sérieusement examinée.

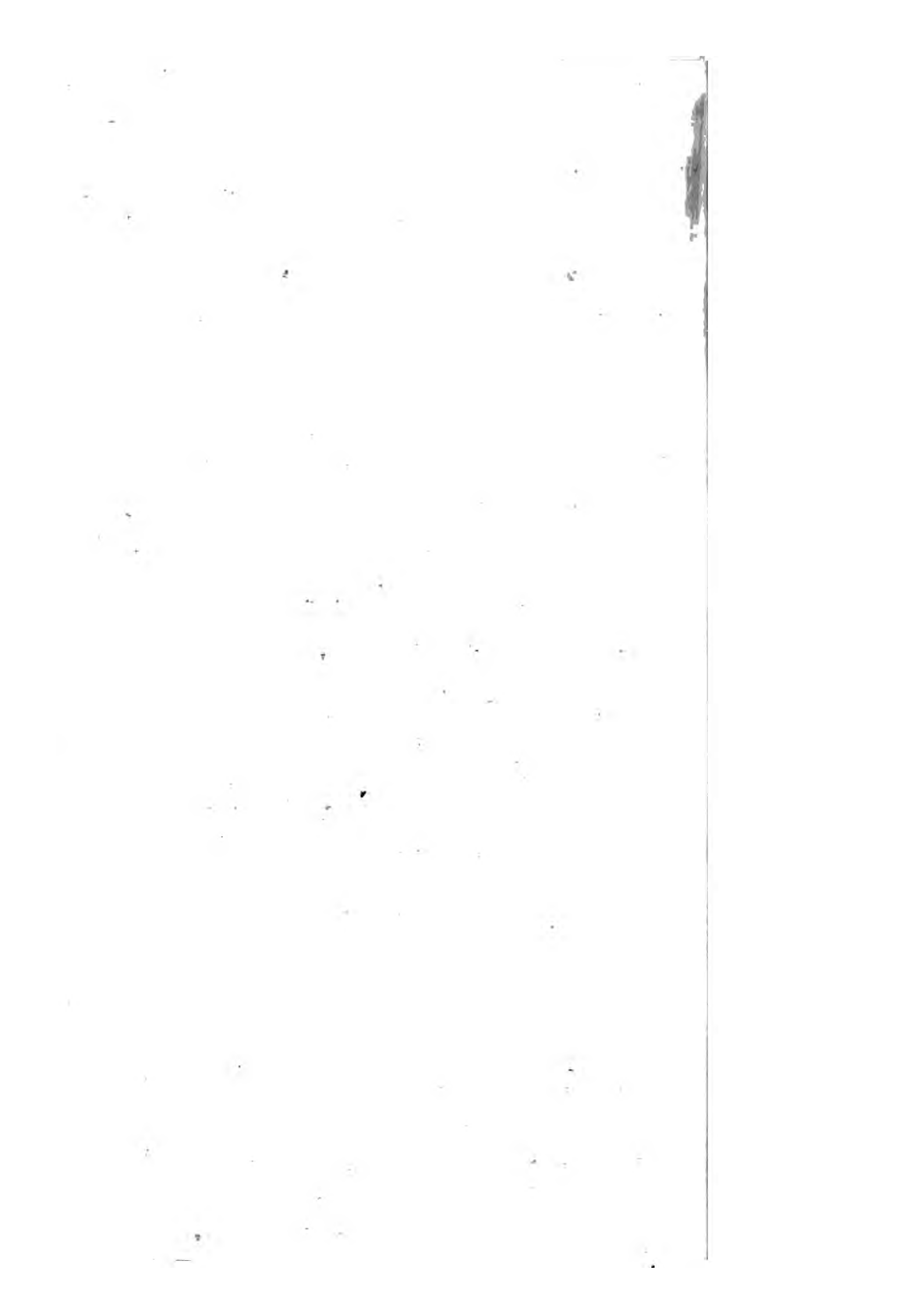
Il faut sçavoir mourir, quand il est nécessaire pour le Bien public, pour la Gloire de la Patrie, par la seule Obligation de la Nature, & par l'Ordre même de nos Ennemis. Il faut sçavoir vivre de même, pour de semblables Raisons. Vivre & mourir doivent être des choses indifférentes aux grands Hommes; & il est souvent aussi glorieux de vivre dans les Malheurs, que de mourir pour les éviter.

Le Consul Paul Emile sçut mourir les Armes à la main à la Défaite de Cannes, quoiqu'on eût donné la Bataille contre son Avis; & son Collegue Terentius Varro sçut vivre, pour ne pas rendre les choses desespérées: & le Sénat, qui jugeoit parfaitement, le remercia, quoiqu'il eût été lui seul la Cause de la Défaite. *J'aurois sçu, dit-il au Sénat, mourir comme les autres; mais, que seroit devenu le reste des Troupes, si les deux Consuls fussent morts? J'ai voulu, en me conservant, éviter l'entiere Ruine de la Patrie; mais, on verra que je n'ai vécu, que pour sentir la Douleur de ma Défaite.* Et en effet, il se laissa croître la Barbe, se retira à la Campagne, refusa constamment toute sorte de Charges, & ne gouta aucun Plaisir dans sa Vie. On trouva qu'il étoit aussi glorieux pour lui d'avoir vécu, qu'il l'étoit pour Paul Emile d'avoir voulu mourir.

OEUVRES  
MÉLÉES  
DE  
MR. L'ABBÉ DE  
SAINT-RÉAL.

TROISIÈME PARTIE,  
CONTENANT  
SES  
TRAITÉS  
DE  
LITTÉRATURE  
ET DE  
CRITIQUE.







TRAITÉS  
DE  
LITTÉRATURE,  
ET DE  
CRITIQUE.

I. PANEGIRIQUE DE LA RÉGENCE  
DE MADAME ROYALE  
MARIE-JEANE-BAPTISTE  
DE SAVOYE,

*Prononcé dans l'Académie de Turin, le 13 Mai  
1680, veille de la Majorité de S. A. R.*

MESSIEURS,

IL me semble que je ne faurois mieux re-  
connoître l'honneur que vous me faites de  
me recevoir dans cette célèbre Compagnie ,  
qu'en m'exposant à votre jugement, & faisant  
tous les efforts dont je suis capable pour jus-  
tifier votre choix. Je pense même que la  
G 2 cou-

coûtume qui se pratique dans ces occasions de vous remercier publiquement, n'a été introduite que dans la vûe que je me propose, & comme pour éprouver par cet essai du talent de ceux que vous recevez parmi vous, s'ils méritent d'y être reçûs. Mais, que puis-je vous dire qui vous plaise? De quel innocent artifice pourrois-je me servir pour vous prévenir en ma faveur, & m'insinuer agréablement dans vous esprits? Quelle matière assez heureuse pourra soutenir la foiblesse de mon génie, & suplérer par ses propres avantages à ceux que je n'ai pas? Tout ce qui se présente à mes yeux semble répondre à ma demande; ce Palais superbe, ces portraits sacrez, la magnificence de cet appareil, cette Assemblée également choisie & nombreuse, tout ne parle ici que de votre Auguste Fondatrice, tout semble y publier sa gloire. Et puisque c'est le plus juste, & le plus noble soin dont vos cœurs puissent être occupez, je vous honore trop, Messieurs, pour ne pas croire que c'est aussi le sujet le plus propre que je puisse choisir pour m'attirer tout ensemble votre attention & votre bienveillance.

Et certes, Messieurs, à considerer la conduite de notre illustre Regente, depuis ce jour à jamais déplorable qui ouvrit une carrière toute nouvelle à ses vertus, il est difficile de juger laquelle mérite mieux nos hommages. La plus admirable de toutes au sentiment des Anciens est la moderation d'esprit dans une puissance sans bornes. Comme ils ne connoissoient que les forces de la nature, ils ne pouvoient s'imaginer de l'innocence dans un état de fortune capable de corrom-

rompre la sagesse même. Ils croioient si difficile d'avoir cette puissance & de n'en abuser pas, qu'ils la regardoient comme un grand malheur; témoin cet éloquent Romain, qui considérant la prospérité du premier des Césars, s'écrioit (\*), *O le miserable qui peut faire mal impunément !*

Que si cette modération est toujours admirable, il faut avouer, qu'elle ne l'est jamais davantage, que lors qu'on seroit excusable d'en avoir moins, que quand elle est à l'épreuve des plus justes ressentimens. Or, il est bien difficile de n'avoir à se plaindre de personne, quand on a tenu long-tems la seconde place dans une Cour avant que d'y remplir la première. Il s'est trouvé de tout tems auprès des Princes des esprits méchans & serviles, qui adorent leurs sentimens les moins raisonnables, qui épousent toutes leurs fantaisies, & ne faisant aucun scrupule de définir ce que le Ciel a joint le plus étroitement, ne songent qu'à s'attirer la bienveillance qui est due à ceux qu'ils en éloignent par leurs artifices. Comme la Souveraineté est un caractère jaloux, que tout ce qui l'approche la blesse, & que rien ne la flatte si délicieusement que de rabaisser ce qui en approche le plus, ces malheureux réussissent assez souvent dans leurs lâches projets, & leur faveur est d'ordinaire aussi grande que leur complaisance. Mais aussi, à quoi ne sont-ils point exposez, quand il plait au Ciel de changer la face de la terre, de précipiter dans l'ombre de la mort ce qu'ils regardoient

(\*) *Miserum ! cui peccare licet.*

comme éternel, & d'élever au faite de la Toute-Puissance ce qu'ils avoient méconnu si long-tems ? Quel horrible revers pour ces misérables dans ces révolutions, mais plus doux toutefois qu'ils ne méritent, quand la Magnanimité, ou le Christianisme, ne les sauvent pas ! Les exemples de ces revers sont aussi fréquens que ceux des révolutions dont je parle, & le Public apprend d'ordinaire les chagrins passés des nouveaux Maîtres, par le châtement de ceux qui ont été assez téméraires pour leur en donner.

Je ne mettrai point ma bouche dans le Ciel. Je vous laisse, Messieurs, à savoir si l'héroïque Personne qui vous assemble dans ces lieux, a été exemte des douleurs qui sont si ordinaires à celles de son rang, & de son sexe. Mais je sais bien, qu'à juger par les apparences, on diroit qu'elle n'avoit point eu de matière de ressentiment, puisqu'elle n'en a point témoigné : elle a usé du pouvoir suprême, comme si elle n'avoit jamais eu de sujet d'en abuser.

Que n'avons-nous point dû attendre, Messieurs, d'une domination, qui a commencé par la pratique de la plus difficile des vertus Chrétiennes ? Notre espérance n'a pas été trompée. Comme sa générosité ne fut pas un effet de foiblesse, ni de nonchalance, elle se rendit bien-tôt aussi recommandable par le bien qu'elle fit, que par le mal qu'elle ne fit pas ; à voir de quelle ardeur elle se dévoua d'abord aux devoirs de la Royauté, il n'est pas étrange que les soins importans de l'avenir effaçassent de son ame le souvenir inutile du passé. Dans quel détail  
infini



infini la défiance de sa propre capacité ne l'a-t-elle point fait entrer, pour se garantir des erreurs, ou sa bonté naturelle & son peu d'expérience sembloient l'exposer? Quel est le malheureux dans ses Etats qui n'ait pas été reçu à lui représenter ses infortunes? Quelqu'un s'est-il plaint inutilement des personnes en qui elle se confie le plus? C'est à la fiction à prendre soin de se rendre vraisemblable; & la vérité pour n'être pas croiable, n'en doit pas être moins publiée. Disons-le donc, Messieurs, à la honte des Siecles passez, & à l'étonnement de la Posterité, nous avons vu une jeune Princesse, ornée de tous les dons de l'esprit, & du corps, qui peuvent détourner de l'aplication aux affaires, & inspirer de l'attachement pour les plus nobles plaisirs, se rendre esclave de sa propre grandeur si-tôt qu'elle est devenue indépendante, s'engager au plus laborieux genre de vie que le moindre de ses Ministres puisse mener, & ce qui est beaucoup plus étonnant, y perséverer jusqu'à la fin de sa Puissance sans jamais se relâcher, ni se démentir. Parmi des occupations si continuelles, combien de beaux jours s'écoulent aussi tristement à son égard, que si la Providence n'avoit pas soumis à ses Loix le plus agréable Climat du Monde? Toute la nature rit envain autour d'elle, pendant qu'elle travaille; & sa brillante Cour jouit souvent des plus douces faveurs dont le Ciel amoureux de la Terre puisse l'embellir, tandis qu'insensible à tant d'attraits différens, son Génie infatigable la retient prisonniere au fond de son Palais, & lui fait trouver dans la seule satisfaction de remplir ses devoirs,

toutes les délices dont elle se prive avec tant de rigueur. C'est du fond de ce Palais que sa main puissante conjure les orages, qui pourroient troubler la serenité de ces beaux jours; c'est de cette glorieuse retraite que sont sortis tant de nobles Projets si heureusement exécutés, tant de Loix nouvelles, de reglemens civils & militaires si nécessaires & si sages, de travaux surprenans, de libéralitez immenses, d'établissemens salutaires & mangnifiques, entre lesquels celui de cette Compagnie mériteroit une exageration particuliere, si le lieu où je parle, & l'avantage que j'ai d'y être reçu, ne rendoient suspects toutes les loianges que je pourois lui donner. J'abuserois, Messieurs, de l'attention dont vous m'honorez, si je voulois ne rien oublier de tout ce que je pourrois dire, souffrez que je me borne dans un sujet si vaste, & que je laisse à votre éloquence tout ce qui passe la portée de mon foible talent.

Peu d'années après que la Providence eut mis notre sort en de si belles mains, ce País, si renommé de tout tems pour sa fertilité, se vit menacé du plus cruel des fleaux du Ciel, soit que nos crimes eussent fatigué sa patience, ou seulement que la Fortune se plaise à faire naître des occasions proportionnées aux vertus extraordinaires. Elle ne pouvoit jamais faire paroître avec plus d'éclat la tendresse maternelle de notre Régente pour son Peuple, qui lui tient lieu d'un second Fils. La Rhétorique n'a point de couleurs qui puissent exprimer les efforts incroyables de son application & de sa prévoiance, aux affreuses aproches de ce Monstre sans yeux & sans

sans oreilles, la Faim, qui s'avançoit à grands pas pour nous dévorer. Non-contente de prodiguer avec joie les trésors que son œconomie sembloit avoir réservés pour cet heureux usage, le feu de sa Charité pénétra jusqu'aux climats glacez pour y chercher le remède à nos maux, & nos yeux virent avec ravissement arriver des extrémités du Nord des Vaisseaux plus précieux, que ceux que l'Inde voit partir de ses bords, chargez d'or & de pierreries. Dans l'attente de ces differens secours, combien de fois, plus touchée de la disette publique, que le plus misérable de ses Sujets, interrompit-elle les heures de son repos pour s'instruire du succès de ses soins? combien de fois celles de ses repas furent-elles troublées par cette Roiale inquiétude; comme si elle eût eu honte de jouir de quelques commoditez que son Peuple ne partageât pas avec elle?

Pour s'être signalé avec tant de bonheur dans une rencontre si singulière, son Génie bienfaisant n'a pas dédaigné les occasions les plus ordinaires de s'exercer. Il est des malheureux pour qui les fleaux du Ciel ne cessent jamais, & dont la misère est d'autant plus digne d'attention, que leurs intérêts lui sont très chers. Ont-ils jamais été soulagez d'une manière plus convenable à la grandeur de celui qu'ils représentent aux yeux de notre foi, que par la main généreuse qui a consacré à leurs usages le plus superbe bâtiment d'Italie (\*)? L'Écriture dit que la Sagesse crie du haut des Montagnes; mais la charité des Prin-

(\*) La Vigne de feu M. R. sur la Montagne de Turin vis-à-vis du Valentin.

Princes a bien plus de droit d'occuper ces lieux élevez, pour éclatter à l'édification du Public, & compenser en quelque sorte les scandales presque inséparables de leur condition. Peut-on les réparer plus hautement, qu'en érigeant une Maison Roiale en Hôpital, & sanctifiant par l'indigence & la douleur des lieux destinez pour toujours aux joies & aux pompes du Siecle ?

Quelque extraordinaire que soit ce monument de sa pieté, il en est de bien plus glorieux. J'entens les Victoires immortelles qu'elle a remportées sur les Ennemis de notre Foi dans ces Vallées malheureuses (\*), que l'Esprit d'Erreur a rendu célèbres, pour avoir été pendant les tems de son obscurité l'azile prétendu de son Eglise imaginaire. Ce que l'autorité, & le zèle armé de trois grands Princes, n'a pû faire durant plus d'un Siecle, la reputation, la couduite, & la douceur de notre Regente l'a fait en moins de trois ans: près de la quatriéme partie de ce Peuple reprouvé a passé des ténébres à la lumiere, sous ses auspices; & les saints Etablissmens, qui sont l'ouvrage de ses liberalitez, ont achevé d'affermir ce que la Grace avoit édifié, & étendent tous les jours plus avant ses Conquêtes.

Ce sont les seules auxquelles la sage ambition de notre Régente lui a permis d'aspirer; mais quelque pretieuses & éclatantes qu'elles paroissent aux yeux même de l'Eternel & de ses Anges, j'ose dire, & c'est le dernier effort de sa vertu, qu'elle est encor plus admirable

(\*) *Luzerne, Angrogne, &c.*



table par la gloire qu'elle n'a pas voulu acquérir, que par toute celle qu'elle a acquise.

Elle trouva toute l'Europe engagée dans une Guerre la plus sanglante, & la plus impitoyable, dont il y ait memoire entre Chrétiens. Quoique la Discorde soit un Monstre qui ne s'abreuve que de sang, jamais elle n'en fut si avide, & depuis que l'industrie des hommes, fatale à eux-mêmes, inventa tant de nouveaux trépas inconnus à nos premiers ayeux, elle n'avoit point encor produit d'effets si funestes, ni si violens. Que si la barbarie étoit parvenue à un excès si déplorable, si les Peuples armez ne pouvoient étancher la soif cruelle qu'ils avoient de la vie de leurs Ennemis, qui peut dire avec quelle rapacité le glaive dévorant consumoit tous les autres biens? Il absorboit dans une seule Saison le fruit du travail & de la patience de plusieurs Siecles, il engloutissoit la substance des Roiaumes, & des Républiques, & ravageant également le butin du nautonnier, & l'espérance du laboureur, il trainoit par tout à sa suite pour comble de malheur après tant d'autres maux, la Pauvreté, pâle Conseillère des Crimes, triste Fille de la Discorde, & Mere de la Mort.

Au milieu de toutes ces horreurs, parmi tant de miseres diverses, cet Etat, cet heureux Etat, ceint des monts fameux qui l'environnent comme d'un rampart insurmontable au torrent d'amertume qui inondoit le reste de la Terre, goutoit les douceurs d'une paix innocente; quand la Fortune, indignée d'un bonheur si rare, voulut tendre un piège à la sagesse de notre Régente, d'autant plus



dangereux, qu'il sembloit que la Gloire fut d'intelligence pour la séduire.

Un Roi voisin, plus admirable par ses vertus que par son grand destin, emporté du courant de sa prospérité, ne comptoit plus ses combats que par ses victoires, & le Démon de la Guerre, honteux d'avoir donné quelque relâche à ses Ennemis, élevoit tous les jours de nouveaux trophées à sa valeur sur les débris de leur ruine. Comme c'étoit le plus ancien & le plus honorable Allié de cette Couronne, accoutumé dès sa première enfance à vaincre & partager ses Conquêtes avec elle, il sembloit que tant de grands succès la sollicitassent de joindre ses Armes à celles de ce Héros, pour entrer comme autrefois en part de ses avantages, & de son Triomphe. Jamais conjoncture ne parut si précieuse, jamais engagement si noble ne promit des suites si glorieuses & si certaines: déjà la Renommée, ordinaire avancourriere des grandes résolutions, remplissoit toute l'Europe de ce bruit important; & la voix publique, qui se regle par les apparences, composoit déjà les Armées, & nommoit les Généraux, qui devoient étendre nos Frontières.

Quelles furent vos pensées, belle Princesse, dans une rencontre si délicate? Qui pût retentir sur un panchant si glissant une Ame aussi avide de gloire que la vôtre? Comment fîtes vous, pour démêler, la fausse d'avec la véritable à travers tant d'idées brillantes de Victoires, de conquêtes, de prises de Places, de gains de Batailles, de chants de Triomphe, de Dépouilles, de Captifs, de Trophées, dont votre imagination fut nécessairement obsédée

## RÉGENCE DE ME. ROYALE. 157

sedée dans cette incertitude ? Est-ce la fuite des affaires qui vous a fait éviter d'entrer dans une carrière qui demandoit une application toute nouvelle ? Votre Cour est un témoin continuel que votre esprit n'a point de nourriture plus agréable. Est-ce l'ardeur d'amasfer des Tréfors, ou la crainte de les répandre ? Il n'y a pas aparence que vous épargnassiez pour accroître vos États ce que la grandeur de votre Ame vous fait jeter tous les jours au moindre fujet qui s'en présente. Peut-être que les autres gloires qui conviennent à votre Sexe vous occupent tellement, qu'elles vous rendent insensible à celles qui ne lui conviennent pas ? Et qui ne fait que les moins ordinaires sont les plus délicieuses, & que celles où il semble qu'on ne doit pas prétendre flattent tout autrement les cœurs ambitieux, que celles qu'on ne peut leur refuser ? Est-ce donc un effet naturel de l'humeur qui prédomine dans votre temperament, de la froideur du sang dont vous fûtes formée, une aversion héréditaire dans votre Famille pour la Guerre & pour les Combats ? .....

Il le faut avoïer, Messieurs, à notre honte; il se passe des choses dans les grandes Ames, que nous ne saurions, ni expliquer, ni comprendre: en vain nous voudrions en juger par la connoissance que nous avons de leur naturel, elles ont des retours inconcevables qui confondent toutes nos idées, & qui nous font perdre leur trace, quelque application que nous aportions à la suivre. Que si cette irregularité qui nous paroît dans leur conduite ne produit que des suites salutaires, n'est-il pas juste de reconnoître que c'est l'effet de quelque lumière supérieure à celle

qu'elles ont reçue en naissant? que la même Providence qui les a élevées si haut sur nos têtes les éclaire aussi de plus près, qu'elle n'a pas mis notre sort entre leurs mains pour les abandonner à elles-mêmes. Oui, sage Princesse, ce rare exemple de modération que vous avez donné dans nos jours à toutes les Regentes avenir, l'héroïque violence que vous fîtes en cette occasion importante à l'insatiable ardeur de gloire qui vous dévore, le combat que vous sentîtes alors dans votre ame, se faisoit entre l'Ange de cet Etat, & Vous. C'est lui qui ferma votre oreille à tous les conseils ambitieux, ou flatteurs, malhabiles, ou intéressés. Il vous fit comprendre, que la Paix est toujours le plus grand des biens, que la Guerre n'est excusable que quand elle est nécessaire, que la vraie gloire d'une Princesse Chrétienne consiste à se vaincre elle-même, que le sang de ses Ennemis lui doit être presque aussi précieux que celui de ses Sujets, & qu'enfin si l'Amour maternelle vous sollicitoit d'étendre la Puissance de votre Fils au delà de celle de ses Peres, votre sagesse & le bruit de ses vertus vous en ouvreroient bien-tôt des voies plus avantageuses, plus innocentes, & non moins glorieuses.

Me voici parvenu insensiblement au grand ouvrage de l'Heroïne dont nous célébrons les loüanges. J'appelle ainsi l'heureux Projet de l'Alliance qui doit joindre l'une des plus nobles Couronnes de la Chrétienté à celle sous laquelle nous vivons contents depuis tant de Siecles. Je laisse aux Speculatifs, qui considérant d'un œil profond l'état présent de  
l'Eu-

## RÉGENCE DE M<sup>E</sup>. ROYALE. 159

L'Europe croient en pénétrer les conséquences, à expliquer les utilitez reciproques de cette union. Je laisse aux-Sujets avenir de notre Maître à exagérer l'excellence du choix de leur Reine. Toute la Terre, qui admire la force de son Génie dans les événemens singuliers dont la Providence a voulu diversifier son illustre vie, regarde cette dernière affaire comme le Chef-d'œuvre de sa conduite. Il est donc inutile que je joigne ma voix à tant d'autres pour ne dire que les mêmes choses qu'elles chantent si hautement, je me retranche à ce qui me paroît de plus important, & de moins connu sur ce sujet; je veux dire, Messieurs, à examiner quelles dispositions la Nature a mises dans notre jeune Souverain pour soutenir dignement le fardeau que la Fortune lui présente.

Il est bien glorieux, qui le peut nier? de se voir offrir une Couronne. Que peut souhaiter de plus avantageux un Prince né pour de grandes choses, que d'apprendre qu'un des plus renommez & des plus hardis Peuples du Monde brigue l'honneur de vivre sous ses Loix avec la même ardeur qu'il défend sa liberté depuis tant d'années? Quoi de plus délicieux pour un cœur sensible que de savoir que son nom est révéré si généralement dans un Empire qui unit les extrémités du vieux Monde avec celles du nouveau? Cependant cette destinée si éclatante ne seroit qu'un piège magnifique si elle n'étoit pas accompagnée des dons du Ciel nécessaires pour la remplir. Envain la splendeur d'une origine heroïque attireroit à un Prince les hommages de tout l'Univers, si la faveur d'un sort si rare n'étoit pas



pas soutenue en lui par des vertus extraordinaires.

Je ne sai si l'Amour excessif qui est naturel à notre Nation pour ses Princes séduit mon jugement, & me fait sentir ce qui n'est pas. Mais, ou toutes les lumieres qu'une étude assez obstinée, & quelque connoissance du Monde peuvent donner, sont trompeuses, ou j'aperçoi dans notre jeune Maître des qualitez proportionnées à sa fortune. On a dit, il y a long-tems & avec raison, qu'il est difficile de louer un Enfant. Comme les manieres ordinaires de cet âge sont beaucoup plus sensibles que les signes qu'il donne de l'avenir, elles frappent aussi beaucoup plus vivement, & l'on ne juge presque des jeunes Gens que par elles. Cependant ces manieres ne peuvent rien signifier de precis, puis qu'elles sont communes à tous : au contraire ces signes, tout obscurs & légers qu'ils paroissent, étant divers selon les divers naturels, sont très infallibles & très certains. Sur cette confiance, je ne crains point d'exposer l'honneur de mon discernement, en publiant hautement ce que je pense du Successeur de tant de Héros, & ce que j'en attens. Jamais digression ne fut plus naturelle, & l'on ne m'accusera pas de sortir de mon Sujet, puis que l'Esprit de Dieu même a dit, que le Fils vertueux est la joie de ses Parens. Je ne dirai rien de lui, Messieurs, que vous ne sachiez tous mieux que moi, rien qui ne soit connu généralement de tous ceux qui ont l'honneur de l'aprocher : cependant, je l'avoüe de bonne foi, c'est une étrange entreprise que celle que je fais ; & le fleuve célèbre qui  
bai-



## RÉGENCE DE M<sup>E</sup>. ROYALE. 161

baigne nos superbes rampars n'a point vû de temérité comparable à la mienne depuis ce jeune présomptueux qu'une ambition trop déreglée fit précipiter dans ses eaux.

Si la beauté n'avoit point de pouvoir sur les esprits , la Philosophie auroit raison de ne la mettre pas au rang des biens ; mais, puis qu'elle nous prévient avec tant de force & de douceur , & que la plus farouche sagesse s'efforce souvent en vain d'y résister , il ne faut pas s'étonner que les plus éclairés des Anciens en aient fait une estime si extraordinaire , & qu'ils l'aient regardée comme une qualité presque nécessaire dans un Héros. Ce fut-elle qui garantit Cyrus naissant de la barbare superstition qui poursuivoit son innocente vie , qui le fit reconnoître depuis pour l'Héritier de son Persécuteur & qui lui attira ensuite cette Amour si générale , & si tendre des Peuples & des Armées , avant qu'il pût la mériter par sa valeur. Ce fut-elle qui tint lieu à Auguste de toutes les qualitez admirables , que son Oncle ne put pas lui laisser avec son illustre Nom ; & , pour éviter un détail inutile , on trouvera peu de grands Personnages dans les Siecles heroïques , qui n'aient pas été considérez par elle avant que de l'être par leurs vertus.

Qu'il me soit donc permis après de si grands exemples d'admirer le rayon divin qui brille avec tant d'éclat sur le visage , & dans toute la Personne , de notre jeune Souverain ; cet air noble , fin , & délicat ; cette vivacité ingénieuse qui n'a rien de rude , de léger , ni d'emporté ; cette physionomie haute , sérieuse , & rassise qu'on lui voit prendre dans les fonctions

tions publiques, & qui donne un nouveau lustre aux graces naïves de son âge; enfin l'agrément inexprimable que le Ciel a répandu dans toutes ses actions, qui le rend le centre des cœurs aussi-bien que des yeux dans les Assemblées & les Cérémonies, qui le distingue beaucoup plus que le rang qu'il y tient, & parmi lequel on entrevoit toujours pour dernier charme un fond de bonté, de droiture, de discernement, & de raison qui se va découvrant tous les jours davantage dans tous ses sentimens, & toutes ses inclinations.

Qui le croiroit, Messieurs? A quatorze ans, sa parole est un gage inviolable, sa bouche ne fait point le secret de son cœur, & le moindre doute d'avoir failli suffit pour troubler son repos. Les personnes qui lui plaisent le plus lui deviennent odieuses si-tôt qu'elles cessent d'être innocentes: loin de cette lâche complaisance qui justifie les crimes quand le criminel est agréable, il est le premier à les condamner comme à les découvrir, & il a d'autant meilleure grace à remarquer les défauts des autres, qu'il n'est pas aveugle pour les siens; jamais Philosophe consommé dans l'étude de la sagesse ne se rendit une justice si rigoureuse, il les reconnoît avec une franchise vraiment Roïale autant de fois qu'on les lui représente, il ne s'en excuse que sur sa jeunesse dont en effet ils sont inséparables, & peut-il s'engager plus fortement à les surmonter, qu'en les rejetant sur une cause qui diminue tous les jours? Vous le savez, Ô la plus heureuse des Meres, & si la prudence vous a empêché jusqu'ici de vous abandonner en sa présence aux mouvemens de tendresse,  
&

& d'admiration que des sentimens si raisonnables vous inspiroient, il n'est pas juste de cacher plus long-tems cette merveille à vos Peuples; & je ne croi pas pouvoir mieux reconnoître qu'en la publiant, l'honneur que vous m'avez fait de me l'apprendre.

A le voir se juger lui-même si sévèrement, ne croiroit-on pas qu'il a toutes les imperfections de son âge & de sa qualité? Ses entretiens les plus libres n'ont pourtant rien de mal-honnête, de desobligeant, ni de bas; on n'y remarque ni distraction, ni égarement, & son silence est souvent plus expresse que la parole ne sauroit l'être. Ce même esprit regne dans tous ses divertissemens; on n'y voit jamais rien de violent. Le jeu qui découvre tant de vices cachés dans les autres jeunes Gens, ne marque en lui que des vertus; ni le chagrin de perdre, ni le plaisir de gagner ne peuvent lui faire passer les bornes qu'il se prescrit lui-même en s'y engageant; on ne lui voit ni ardeur, ni mépris, pour ce métal dangereux, dont si peu de Princes savent user avec tempérament: il y oublie si bien qu'il est le Maître des autres, qu'on diroit que ce sont autant de Rois. Ce que j'y trouve pourtant de plus estimable, c'est qu'il le quitte aussi facilement qu'il y entre, il ne se fait point une affaire d'un passe-tems, & tout ce qui l'occupe ne le possède pas. Oui, Messieurs, la promptitude avec laquelle on le voit se recueillir au milieu des plaisirs pour passer aux occupations serieuses qui se présentent inopinément, est une espece de prodige plus surprenant que les métamorphoses des Fables, ce n'est plus le même d'un moment

ment auparavant; cependant, il ne paroît en lui ni impatience, ni contrainte, & si l'on veut croire que son naturel souffre quelque chose dans ces rencontres, c'est assurément le plus discret, le plus docile, & le plus fort qui fut jamais.

Qui pourroit expliquer toutes les conséquences d'un caractère si vigoureux? C'est à votre pénétration, Messieurs, à les démêler. Vous jugez mieux que moi, qu'un esprit qui se ramène à lui-même si aisément, & si naturellement, n'est pas capable de s'égarer jamais ni par précipitation, ni par négligence; qu'il ne peut être ni séduit par la surprise, ni vaincu par l'importunité; qu'on ne doit rien attendre de ses premiers mouvemens.

Voilà, Messieurs, quels seront les fruits des semences que nous admirons. Mais, qui peut nous assurer qu'un espoir si doux ne sera point trompé? Quelque extraordinaire que soit l'assemblage des qualitez admirables que je viens de représenter, le dirai-je à la honte de la Nature humaine? Il n'en est point de si louïable, ni de si pure, que la flatterie ne puisse corrompre par son souffle mortel, point qui soit à l'épreuve d'un venin si subtil, & si délicieux. Serions-nous destinez à la douleur cruelle de voir tant de dispositions magnanimes devenir la proie de quelque langue servile? de voir dementir des commencemens qui promettent de si grandes suites? Non, Messieurs, le Ciel ne prodigue point en vain les plus chers de ses dons, plusieurs Siecles s'écoulent avant qu'il en rassemble autant sur une seule tête; il n'abandonne pas ses faveurs les plus tendres à la contagion du commerce  
des



des Hommes sans de puissans préservatifs. Du même regard amoureux dont il a répandu des lumieres si précieuses dans l'Âme de notre aimable Souverain , pour comble de faveur il lui a inspiré en même tems une aversion invincible pour la loüange même la plus juste & la plus modérée. Ce n'est point un effet de la pudeur naturelle à son âge; le bien qu'on dit de lui en sa présence lui déplaît, mais il ne l'embarasse pas, & l'indignation qui paroît aussi-tôt sur son visage n'a rien qui ressemble à la honte. C'est une juste défiance où la raison l'a mis de la sincérité des hommes, une persuasion intérieure du malheur de sa condition, & du peu de commerce qu'elle a avec la vérité. La gloire lui fait souffrir avec peine en public les avis sur sa conduite, qu'il reçoit avec reconnoissance dans le particulier; mais nul tems, nul lieu, nulle occasion ne peuvent lui faire agréer la loüange, & depuis l'excellent & sage Gouverneur que l'Amour maternelle lui a choisi avec tant de discernement, jusqu'au moindre de ses Officiers, personne n'oseroit ni lui applaudir, ni l'approuver. Qui pourra donc, ô Prince merveilleux, vous ravir les trésors de sagesse & de bonté dont la Providence a rempli votre jeune cœur, si la flaterie ne les dissipe pas? Quel piège peut-on tendre à votre vertu, que vous ne découvriez aussi-tôt, si l'Amour de loüange ne vous aveugle pas; cet Amour, qui a deshonoré tant de grands Personnages, qui est la foiblesse de tous ceux qui n'en ont point?

Des qualitez moins estimables firent dire autrefois que la Macedoine étoit un trop petit  
Roiau-



Roiàume pour Alexandre. Ce font auffi ces heureufes difpofitions, Princesse incomparable, & non pas la prévention aveugle & groffiere que la Chair & le Sang forment dans l'efprit de la plûpart des Meres, qui vous ont donné pour ce cher Fils les grandes vûes que vous avez exécutées avec tant d'aplaudiffement : Quel plaisir ! quelle gloire pour vous ! dans ce jour folemnel ou la Loi de l'Etat lui permet de régner deformais par lui-même, de le voir fi aimable & fi vertueux, & de pouvoir lui dire : „ Je ne me vante point de l'heureufe naiffance que je vous ai donnée, vous „ la devez bien plus à la faveur du Ciel, „ qu'aux vœux impuiffans que je formois „ pour en obtenir un Fils fait comme vous. „ Je vous remets vos Etats auffi paisibles & „ auffi entiers que je les ai reçûs, peut- „ être même plus floriffans ; mon devoir m'y „ obligeoit ; c'est à vous de vous en fouvenir, à moi de l'oublier. Mais, ce que „ vous ne devez ni à votre naiffance, ni à „ mes obligations, & dont la plus févère fageffe me permettroit de me glorifier, „ mon Amour & mes foins vous appellent à „ la fucceffion d'une Couronne des plus „ confidérables de l'Europe ; & fi le Trône „ de vos Peres ne vous paroît pas affez élevé pour la hauteur de votre courage, fi „ tout le fang illuftre dont nous fortions réüni de tous côtez dans vos veines vous infpire auffi toute leur ambition, fi la fierté „ héroïque qui brille dans vos yeux dédaigne les bornes de leur ancien partage, „ voilà dequoi la foutenir. „

Quelque haut qu'on remonte dans Hiftoire,  
re,

re, Messieurs, on trouvera peu de Meres qui aient pû tenir un semblable langage ; les Destinées reservoient cette gloire toute nouvelle à nos jours, & nulle autre ne la peut égaler. Qu'on loue donc, qu'on admire, la grande, l'incomparable Marie ; non point pour tout ce que les yeux du Corps découvrent en elle de plus digne d'admiration ; pour cet heureux assemblage de douceur & de fierté, que le cœur sent beaucoup mieux, que la bouche ne l'exprime ; pour cet attrait invincible, ce charme secret qui sort de toute sa merveilleuse Personne, auquel les Poëtes Paiens reconnoissoient jadis le Sang des Dieux. Digne Fille d'un Héros formé de la main des Graces, & dont les agrémens sont encor aussi célèbres que la valeur ; ce n'est pas par ces avantages périssables que la Postérité jugera de vous ; c'est par votre bonté, qui est immortelle, que rien ne sauroit vous ravir, qui vous a fait sacrifier votre repos, votre santé, votre gloire même au bien de vos Peuples, qui a partagé toute votre Ame entr'eux & votre Auguste Fils. Célébrons donc, bénissons à jamais cette bonté, par qui les Princes ressemblent bien mieux à l'Eternel, dont ils sont l'Image, que par leur grandeur qui n'est que misere devant la sienne ; publions-là si hautement, que les Peuples les plus éloignez ne l'ignorent pas ; que le bruit en retentisse par toute la Terre ; rendons là aussi illustre qu'elle nous rend heureux, aussi connue qu'elle est aimable. Oui, Messieurs, il n'appartient qu'à la bonté de se faire véritablement aimer. Que la hardiesse de cette expression n'allarme point votre respect ;

pect; l'Amour n'est pas moins de l'essence du culte parfait, que l'admiration; & le Soleil, dont les rayons font la vie & la mort de toutes choses, n'a point encor exterminé les Peuples entiers qui l'adorent. Unissons donc nos cœurs & nos esprits, pour rendre d'une commune voix les hommages, qui sont dûs à la vertu la plus pure que la Fortune ait jamais couronnée, pour élever des monumens éternels à la gloire de la meilleure & de la plus heureuse des Meres.

---

## II. SUR L'ÉTUDE, ET SUR LES SCIENCES.

**L**E plus sçavant de tous les Hommes, après une Etude & des Médiations de toute sa Vie, n'osera pas, s'il est sage, me proposer l'Explication de quelque Phénomene que ce soit comme véritable; il me la donnera seulement comme possible: &, il est très vraisemblable, que de tous les Systèmes possibles, pas un n'est réellement véritable. Quelle Illusion, d'étudier toute sa Vie, pour ne sçavoir que ce qui pourroit être!

La Philosophie est, dit-on, dans ce Siecle le plus près de sa Perfection. L'on est cependant aujourd'hui plus convaincu que jamais, que tout ce qu'on nous débite ne sont que des Jeux d'Imagination, plus ou moins heureux, mais toujours très faux, ou pour le moins très incertains.

*Il y a trente ou quarante ans, dit un fameux Moderne dans une Epitre dédicatoire à une Dame, que je philosophe, fort persuadé*  
de

*de certaines choses ; & voilà que je commence à en douter. C'est bien pis : il y en a , dont je ne doute plus , desespéré de pouvoir jamais y rien comprendre.*

Les Ignorans sentent qu'ils sont ignorans , sans Réflexion. Les Sçavans sçavent par Démonstration qu'ils ne sçavent rien. C'est tout ce qu'ils ont par dessus les autres.

C'est une grande Question , qui n'est pas facile à décider , si les Sciences sont plus utiles , ou plus nuisibles , à la Religion & à l'Etat ? Elles servent à attaquer & à défendre l'une & l'autre.

Un habile Homme disoit l'autre jour , que le Monde n'étoit aujourd'hui si corrompu , que parce qu'il étoit trop éclairé. On lui prouva , que c'étoit au contraire , parce qu'il ne l'étoit pas assez : la Médiocrité sur ce Point est dangereuse.

La plus grande Ignorance est souvent déguisée sous la plus insolente Présomption. Combien peu de Gens sont capables de la découvrir , quand elle est artificieusement voilée ? Combien d'Ignorans sont crus sçavans sur leur parole ? Combien de Sçavans ignorez par leur Modestie ?

On se moque aujourd'hui des Sçavans de Profession , & l'on s'en est toujours moqué. Sont-ils en effet ridicules , ou l'Ignorance publique a-t-elle trouvé cette Ressource pour s'autoriser ? Professer l'Ignorance , mérite-t-il moins la Raillerie , que professer la Science ? La Multitude est pour l'Ignorance , & les Sçavans auront de la peine à avoir Justice.

Un Chimiste , entêté de sa Pierre Philosophale , méprise tout ce qui n'a pas relation à



les Fourneaux & à son Mercure. Un Astrologue, prévenu de la Vertu des Influences célestes, n'estime que les Observations sur les divers Aspects des Planetes. Un Logicien, rempli des Termes embarassans de l'École, est charmé d'un Sophisme bien finement proposé. Il est pourtant vrai que tous les autres Hommes méprisent, & les Fourneaux du Chimiste, & les Aspects de l'Astrologue, & les Sophismes du Logicien. Rien au Monde n'est si inutile, ni si faux. Ce sont pourtant ce qu'on appelle les Sçavans.

Qui dit Docteur, ne dit pas toujours un Homme docte, mais un Homme qui devrait être docte. L'Étude est le Métier d'un Docteur; mais, tout le Monde ne fait pas son Métier.

Les J. S. T. S. (\*) devroient tous être extrêmement sçavans. On ne reçoit parmi eux que des Esprits heureux & choisis. Ils étudient sans cesse, & l'on veille sur leur Etude. Je suis surpris qu'il s'en rencontre quelques médiocres.

Un Livre devient estimé du jour de sa Défense. Combien seroient restez dans leur Obscurité naturelle, si la Défense ne les en eût tirez? Combien d'Inutilitez & de Sotises faut-il lire dans Rabelais, pour trouver un bon Mot? Il est vrai que ce Mot est bon; mais, on l'achete bien cher, puis qu'il faut lire souvent trente Feuilles pour le trouver.

On parle depuis long-tems, dans la République des Lettres, de certaines Gens qu'on appelle Plagiaires. C'est une Race, dit-on, qui ne finit point parmi les Auteurs. Quelque  
soin

(\*) Jésuites.



soin qu'on prenne de les couvrir de Honte, ils se montrent toujours avec Effronterie : leurs Larcins sont marquez à chaque page des Ecrivains chagrins & critiques ; & l'on ne cesse de demander Justice contre eux , sans qu'on puisse obtenir l'Abolition de cette Secte.

Je voudrois pourtant, qu'avant toutes choses, on convint de la Définition de Plagiaire. Si l'on en étoit convenu , on trouveroit peut-être trop de Gens dans les termes de la Définition ; ou, l'on auroit intérêt d'en mettre si peu , que ce ne seroit pas la peine de s'en plaindre.

Les Incertitudes de la Philosophie ne sont gueres plus grandes que celles de l'Histoire ; & ceux , qui l'ont beaucoup lûe , disent que l'on accommode l'Histoire à peu près comme les Viandes dans une Cuisine. Chaque Nation les apprête à sa maniere : desorte que la même chose est mise en autant de Ragouts différens, qu'il y a de Pais au Monde ; & presque toujours on trouve plus agréables ceux qui sont conformes à sa Coutume.

Il faut être fort simple , dit un Bel-Esprit , pour étudier l'Histoire avec l'Espérance d'y découvrir ce qui s'est passé : c'est bien assez qu'on sçache ce qu'en ont dit tels-ou tels Auteurs ; & ce n'est pas tant l'Histoire des Faits qu'on doit chercher , que l'Histoire des Opinions & des Relations.

De toutes les Sciences, il n'en est peut-être point qui soit si méprisable que celle des Langues. Les Hommes sont cependant si vains, qu'ils s'en applaudissent extrêmement. C'est assurément celle sur laquelle les Ignorans se rendent le plus de Justice : ils sont convain-

cus qu'ils l'ignorent , tandis qu'ils doutent de leur entiere Ignorance sur tout autre Article ; & ce n'est pas la moindre Raïson qui fait admirer ceux qui la possèdent.

Un Homme , que son Application trop violente à l'Etude a fait malade , & que le peu de Soïn qu'il a eu de ses Affaires a réduit dans une grande Pauvreté , parmi des Personnes qui le négligent ou qui le méprisent ; ( ce qui est le Sort ordinaire des Gens de Lettres : ) cet Homme , dis-je , est bien dans l'Esprit d'une douzaine de sçavans Anglois , Allemans , Italiens , dont les uns parlent de lui avantageusement dans les Pais étrangers , les autres citent ses Ouvrages avec Eloge ; mais , ces Louanges , qui à peine viennent jusqu'à lui , le délivrent-elles de ses Maladies , lui donnent-elles de quoi dîner , & le garantissent-elles des Incommoditez qu'il souffre ?

La Démangeaison de faire des Livres est fort fréquente aujourd'hui : bien des Gens veulent avoir le Plaisir d'être Auteurs ; & ce Plaisir leur tient lieu de tout. Le Public doit moins craindre d'eux , que de ces autres qui composent pour vivre : il n'est rien de si mauvais , qui ne sorte de ces Auteurs. Ils n'ont pas le tems , ni de travailler , ni de corriger leurs Ouvrages ; & , quelque stériles qu'ils puissent être , il faut qu'ils trouvent de la Matière. B. E. D. R. (\*) travailloient à trente sols la Feuille pour leurs Traductions , & à quatre francs le cent pour les grands Vers , & quarante sols pour les petits : c'étoit-là leur Marché avec leur Imprimeur. Telles Gens sont des vrais Insectes du Parnasse.

La

(\*) Baudouin & Du Ryer.

La Dispute sur la Préférence qu'on doit donner aux Anciens, ou aux Modernes, est plus vive que jamais : chacun des deux Partis se soutient par des Raisons excellentes, & par des Exemples merveilleux ; & il n'y a pas lieu d'espérer que l'un cede à l'autre. Il y auroit pourtant un juste Milieu à prendre, entre l'Adoration que quelques-uns ont pour les Anciens, & le Mépris de quelques autres. On ne doit point chercher vainement un Ridicule dans les Harangues de Cicéron & de Démosthène. Ce Ridicule ne s'y trouve point, & ne peut être que dans l'Opinion de ceux qui croient l'y trouver. Mais, on doit avouer que l'Importance des Matières, la Liberté de la République, le Concours infini des Auditeurs la plûpart d'une Considération très élevée, outre le Gout particulier de leur Siècle qui avoit d'autres Usages que les nôtres : tout cela donnoit à l'Eloquence des Beutez qu'elle ne sçauroit avoir aujourd'hui. Rendons cependant Justice à nos Prédicateurs, & à nos Avocats ; & reconnoissons que quelques-uns parmi eux mériteroient d'être nez dans un Tems où l'Eloquence rendoit quelquefois un Homme le premier de la Terre.

---

III. LETTRE SUR L'UTILITÉ  
DES SCIENCES.

A MR. LE C. D. B.

QUOI qu'on en veuille dire, Monsieur,  
les Sciences sont utiles & nécessaires ; &  
ceux

ceux, qui soutiennent le contraire avec tant d'Opiniâtreté, ont apparemment leur Ignorance à justifier.

Aléxandre étoit sçavant jusqu'à être jaloux de la Philosophie, qu'il croïoit qu'Aristote vouloit prostituer au Public.

César se fit représenter sur un Globe, avec une Epée d'une main, & un Livre de l'autre, avec cette Inscription, *Ex utroque Cesar.*

Scipion le Grand fit, dit-on, les Comédies qu'on a attribuées à Térence.

Alaric, parmi les Barbares, scandalisa ses Soldats par son Erudition.

Tamerlan, parmi les Scithes, joignoit à une haute Connoissance d'Astronomie tous les Misteres de la Philosophie Zoroastrienne.

Et, jusques chez les Turcs, à qui la Science est interdite, Mahomet II avoit le Génie le plus cultivé & le plus universel de son Temps.

Tous les Romains de Qualité alloient étudier à Athenes. Cicéron devint Consul par son Eloquence. L'Aréopage gouvernoit la République à Athenes; & Denis même le Tiran mandioit souvent par des Voies indignes des Approbations pour ses Ouvrages.

Tant de grands Hommes, qui font l'Admiration de leur Postérité, devoient entraîner tout le Monde dans leur Sentiment.

Les Loix des Parthes, & les Sentimens de quelques Princes extraordinaires, sont de foibles Autoritez. Pirrus, Roi d'Epire, avoüoit que l'Eloquence de Cineas lui avoit plus servi dans ses Guerres, que la Force de ses Soldats: & Philippe de Macédoine disoit ordinairement, qu'il avoit plus de peine à fai-



taire la sçavante Athenes , qu'à dompter l'invincible Sparte.

Mais , si tout cela ne peut rien sur l'Esprit de ceux dont vous me mandez l'Obstination , demandez-leur , Monsieur , je vous prie , comment ils pourront faire la Guerre sans la Géographie , & sans cette partie de la Géométrie , qui sert à fortifier les Places & à les deffendre ?

On ne sçauroit faire obéir les Peuples , sans le secours de l'Eloquence , qui , selon un Moderne , est l'unique Tirannie que le Prince puisse justement exercer sur ses Sujets.

La Navigation seroit imparfaite , sans le secours de l'Astronomie : cela est incontestable.

On ne se passe pas aisément d'Arithmétique , quand on a de grands Comptes à faire. Et , quoi qu'il faille avouër qu'il y a plusieurs Recherches de simple Curiosité , & que les plus inutiles sont celles auxquelles on s'attache davantage , cela ne détruit point en général l'Utilité des Sciences.

Je veux cependant que ces Messieurs négligent toutes ces Raïsons. Ne leur arrive-t-il jamais de se lasser du grand Monde ? Ne sont-ils pas bien aisés quelquefois de se tirer de la Cohue ? Et ne sont-ils pas obligés souvent , ou par le Hazard , ou par la nécessité de leurs Affaires , ou par des Disgraces imprévues , d'être dans la Retraite & dans la Solitude ?

Quel Avantage , pour un Homme en cet état , de pouvoir ne pas s'ennuyer ? La seule Lecture peut donner cet Avantage. On y trouve du Plaisir vif , en tout Tems , en tous Lieux , indépendamment de tout le Monde. C'est un Bien préférable , sans doute , à bien  
 H 4 d'autres



d'autres, qu'on estime davantage, faute de Considération.

On prend du Plaisir en s'instruisant : on remplit son Esprit de Lumière & de Connoissance, sans y penser ; on joint à une Science haute & sublime une Volupté vive & touchante.

On a beau dire, que le Monde seul est le grand Livre dans lequel il faut étudier. Le Monde polit ; mais, il n'instruit point : & c'est orner un Phantôme, que de vouloir polir un Ignorant.

J'avoue que toutes les Sciences ne conviennent pas à toutes sortes de Personnes ; mais, j'ose avancer que la Guerre est peut-être la Profession dans laquelle on doit rassembler plus de diverses Connoissances.

Feu Monsieur le Prince étoit le premier Capitaine de son Siècle. Je ne sçache personne, qui puisse lui contester qu'il n'en fut pas le plus sçavant. La Délicatesse de son Génie étoit extrême ; & il n'avoit acquis cette Connoissance parfaite des Esprits & des Caractères qu'il possédoit entièrement, que par de longues Etudes, & des Lectures infinies, qu'il avoit jointes à un Naturel d'ailleurs capable & disposé heureusement pour toutes sortes de choses.

Je n'ose pas vous dire, Monsieur, que vous pouvez vous donner vous même pour Exemple à ces Messieurs, qui sont assez de vos Amis, pour devoir vous connoître. Ils trouveroient, s'ils prenoient la peine de réfléchir, que tant d'Actions héroïques, que vous avez faites en tant de Négociations difficiles, que vous avez heureusement terminées, ne  
sont

font pas le simple Ouvrage du Naturel & de la Conversation. Votre Modestie ne me permet pas de mettre ces Tableaux dans leur jour, qui sont pourtant les Preuves les plus convaincantes que vous puissiez leur fournir.

---

#### IV. LETTRE SUR LES AUTEURS ANCIENS.

A MR. D. S. A.

ENCORE une fois, Monsieur, j'avoue que les Anciens ne sont pas par-tout sans Défaut; & je conviens que les plus excellens parmi eux n'en sont pas exemts, bien loin de les admirer dans tous leurs Ouvrages. Je confesse, qu'ils sont souvent tombez dans des Fautes, dont des Modernes médiocres ne seroient pas capables; mais, après cet Aveu, souffrez au moins les Louanges qu'ils méritent.

Je conviens de bonne-foi, qu'il y a je ne sçai quel Galimathias dans les Odes de Pindare; &, dans l'Idée que je me suis faite, un Ouvrage Pindarique ne signifie gueres autre chose, qu'un Ouvrage obscur & élevé. Mais aussi, quelle Sublimité par-tout dans ce Poëte! Quelle Elévation dans les Pensées & dans les Expressions! C'est un Modele pour le Genre élevé, qu'il est pourtant dangereux de vouloir imiter.

J'avoue les Extravagances qui nous paroissent dans l'Iliade, j'avoue les Grossièretés. Les Héros y sont peu polis & peu magnifi-

ques, les Dieux n'y sont ni grands ni raisonnables, il n'y a pas assez de Dignité ni de Vraisemblance. Mais aussi, quelle vaste Entendue de Génie ! Quelle Poésie, quelles Expressions, quel Art dans les Caractères toujours soutenus, quelle Noblesse même en certains Endroits ; & cela, pour le premier en ce Genre !

Je condamne sans difficulté les Ordures d'Aristophane, lesquelles étoient pourtant les Défauts du Temps, plutôt que du Poète, forcé à se conformer à la Coutume de son Siècle, & au Gout populaire de la Ville où l'on représentoit ses Comédies. Mais aussi, quelles Satires, quelle Morale, quelle agréable Variété ! Et il falloit bien qu'il fût estimé dans Athenes, puis qu'il eut le Pouvoir de perdre Socrate, ce Dieu, s'il faut ainsi parler, & ce Génie tutelaire de la Grece : Exemple terrible du Pouvoir d'un Comique dans une République la plus polie qui ait jamais été.

Il y a dans Térence une trop grande Conformité de Caractères. C'est toujours un Valet fripon, un Vieillard avare, & une Courtisane adroite. Tous ses Poèmes sont sur cet Article les mêmes : point de Variété, point d'Incident agréable, peu de Passion, & encore moins de Morale. Plaute, qui lui est inférieur en toute autre chose, l'emporte sur lui pour l'Invention & les Incidens dont ses Comédies sont remplies. Le seul Amphitruon, accommodé de nos jours à notre Théâtre, nous donne l'Idée de cet agréable Poète. Mais, l'on doit aussi avouer, qu'on ne sçauroit trouver ailleurs un Naturel plus exact

exact & plus poli que celui qui regne partout dans Térence, des Expressions plus touchantes & plus appropriées. Ses Caracteres sont unis, mais toujours soutenus : ses Pensées fines, & recherchées ; & les Connoisseurs assûrent que sa Latinité est la plus pure que nous ayons. Pour le moins, on y remarque certain tour de qualité, qui a contribué à faire croire que Scipion & Lelius se servoient de son Nom, pour donner au Public leurs Ouvrages.

Je ne sçaurois disconvenir des Anachronismes de Virgile dans son Enéide, ni des Fauteurs qui s'y rencontrent quelquefois. On trouve que son Héros n'est pas assez Héros, s'il est permis de parler ainsi : mais, on sçait qu'il l'accommodoit au Caractere d'Auguste, Homme paisible, & peu bruyant. Nous trouvons dans ce Poëme des Manieres, qui nous paroissent extraordinaires : mais, c'étoit la Faute de son Siecle ; ou, peut-être, c'est la Faute du nôtre, de ne pas gouter des Usages qui passaient pour si délicats pour lors : & , en passant, il est bon de remarquer, que personne ne peut s'ériger en Juge sur les Usages, parce que personne ne se trouve hors de la Prévention. Tout n'est pas fini dans l'Enéide ; mais, on sçait que c'est la Faute de la Mort précipitée du Poëte. On a trouvé aussi qu'il y avoit un peu trop d'Imitation ou de Ressemblance avec l'Iliade. Mais aussi, en échange, quel Ordre, quel Arrangement, quelle Majesté, quelle Poësie, quelle Elocution, quelle Proportion entre les Sujets & les Expressions ! C'est, sans contredit, ce que nous avons de plus beau dans le Genre Héroi que.



Il faut avouer qu'il y a des Plaifanteries froides & puériles dans Ciceron. On y trouve des Véhémences & des Emportemens hors d'œuvre, des Louanges de foi-même extraordinaires & peu modestes, & une certaine Monotonie que quelques Modernes ont repris; *l'esse videatur*, dont parle Montagne. Il faut aussi convenir, qu'il a marqué beaucoup de Foiblesse en certains Endroits, & que l'on ne lui a pas reproché sans raison une Prolixité Asiatique, qui rendoit ses Discours moins forts & moins nerveux. Mais aussi, quelle Eloquence, quel Naturel, quelle Facilité, quelle Force quelquefois dans ses Harangues! Antoine en a senti plusieurs fois les Effets.

On voudroit dans Tite-Live un peu moins de Superstition, moins de Sacrifices, moins d'Augures, moins de Prodiges, moins de Pluies de Sang. Mais, d'ailleurs, quel Historien! Sa Narration est juste, concise, & claire: il raconte, & ne raisonne point; bien différent en cela de Tacite, qui fait un Traité de Politique, en voulant écrire une Histoire. C'est au Lecteur à raisonner, & à réfléchir: l'Historien ne doit que lui fournir les Sujets de Réflexion. Je ne sçaurois m'empêcher de louer encore Tite-Live sur sa Modestie: lors qu'écrivant à son Fils, il l'exhorte à étudier Ciceron soigneusement, & ceux qui ressemblent à Ciceron, il ne dit pas un mot de ses propres Livres. Quelle Modestie, pour un Auteur écrivant à son propre Fils! La Patavinité, qu'on lui a reprochée, n'est peut-être pas un Défaut qui puisse être de notre Connoissance.



Je ne sache rien de plus sec , & de moins digne de son Auteur , que quelques Odes d'Horace ; mais , dans tout le reste , il est inimitable , & presque divin. C'est un grand Sens , un Esprit juste , un Sublime toujours soutenu , qui ne va point par bonds & par fauts. C'est un Philosophe , ce sont des Préceptes ; ce sont des Satires , c'est un Sel piquant qui n'écorche point : tout y est admirable.

Quelques-uns ont beaucoup estimé Lucain : plusieurs autres l'ont tout-à-fait méprisé. Grotius , Scaliger , la Reine de Suede , & quelques autres , ont été ses Partisans ; ils ont soutenu la Beauté de ses Imaginations élevées. Les autres en ont blâmé les Saillies , & ils ont prétendu que la plupart de ses Pensées les plus sublimes étoient fausses , & qu'il étoit Ennemi du Naturel , toujours dans l'Hiperbole & dans les Métaphores. Il est incontestable , cependant , que l'on ne lit point sa Pharsale sans un véritable Plaisir.

Qu'il me soit permis de dire quelque chose du fameux Asinius Pollio , dont il ne nous reste que quelques Fragmens. C'est lui qui a reproché à Tite-Live sa Patavinité , ce Tour de Padoue , comme on diroit aujourd'hui un Tour de Phrase de Province. Quelques-uns , zélés Partisans des Auteurs qu'Asinius Pollio censure , ont prétendu qu'avec beaucoup d'Esprit & de Mérite , il n'étoit qu'un Critique bourru , & qu'il jugeoit de travers du Prix & de la Valeur des Ouvrages. Par exemple , disent-ils , il ne fait pas grand cas des Commentaires de César , qu'il trouve fort négligés & peu véritables. Il

n'approuve pas non plus, ajoutent-ils, l'Histoire de Saluste, sur l'Affectation que paroît avoir cet Historien à se servir de vieux Mots. Mais, pourquoi Asinius Pollio ne pourroit-il pas être crû, lors qu'il accuse de Mensonge les Commentaires de César? Il étoit contemporain, de même Métier que César, Capitaine, Historien, Orateur, comme lui: il pourroit fort bien avoir remarqué que César débitoit des Fables; & il est évidemment sûr, que les Mémoires de ce Conquérant sont écrits d'une manière trop négligée. A l'égard de Saluste, nous voyons aujourd'hui tous nos beaux Esprits desapprouver les vieux Mots & les Termes rampans de Mezerai, qu'on estime d'ailleurs infiniment. Pourquoi Asinius Pollio n'aura-t-il pas pû reprendre de même Saluste? Et, pour ce qui est de Tite-Live, il se peut très bien qu'un bel Esprit de Rome, & Homme de qualité, ait remarqué un peu de l'Air de Padoue dans son Histoire; ce que nous ne sommes pas en état de remarquer aujourd'hui: de même qu'un Etranger, si bien qu'il entende le François, ne pourra juger comme un Courtisan Parisien, s'il y a un peu de l'Air de Gascogne dans un tel ou tel Livre. On parle en divers Endroits de la Graisse des Poètes de Cordoue; & l'on a reproché à Cicéron lui-même cette Débilité & ce Tour de Reins, dont Brutus son Ami le reprend écrivant à lui-même. Et ce Tour de Reins, & cette Graisse, & cette Patavinité, sont Choses aujourd'hui tout-à-fait hors de notre Ressort & de notre Connoissance.

## V. LETTRE SUR LE MAUVAIS GOUT DU PUBLIC, &amp;c.

A MR. D. S.

**I**L doit y avoir un grande Différence, Monsieur, entre vos Lettres & les miennes. Vous êtes dans la Source des belles Choses : mille Découvertes vous fournissent de quoi varier vos Nouvelles ; & vous avez un Esprit excellent, pour embellir tout ce que vous sçavez.

Pour moi, au contraire, qui, retiré dans un fond de Province grossiere, sans Commerce & sans Liaison, ne puis rien vous mander d'agréable & de divertissant, je suis contraint de puiser le Sujet de mes Lettres dans les Matieres âpres de la Morale & de la Politique, qui, outre le Péril qu'on court, ne servent qu'à fatiguer & à creuser l'Esprit.

Je suis d'ailleurs très convaincu, que vous trouverez dans mes Lettres quelque chose de cette Rudesse, qui suit toujours la Retraite, & qui est tout-à-fait contagieuse dans le País où je suis. Mais, vous êtes un Ami indulgent, & ma Sincérité vous tiendra lieu de tout.

Je vous ferai pourtant grace pour cette fois sur toutes ces grandes Matieres ; je ne vous parlerai, ni de Science, ni de Morale, ni de Politique, ni de Religion : je ne veux que répondre à quelques Articles de vos Nouvelles, qui m'ont paru les plus considérables.

Vous êtes, dites-vous, véritablement irrité contre le mauvais Gout du Public, qui a si  
fort

fort approuvé le Livre de M. P. (\*), & les Avantages qu'il y donne aux Modernes sur les Anciens. Sans entrer dans le fond de la Question, qui nous meneroit un peu trop loin, je ne vois pas que vous deviez être surpris du mauvais Gout du Public; & vous ne pouvez pas ignorer ce qu'a dit l'un de vos bons Amis, Homme d'un grand Sens, & qui connoissoit bien le Prix de l'Estime publique. *Il faut, dit-il, connoître bien peu le Gout du Public, pour ne pas hasarder souvent de mauvaises Choses, & vouloir se contraindre à ne lui en présenter que de bien bonnes.* Et, en effet, les Sottises obscures de Rabelais ont plus fait gagner les Libraires, que les plus sçavantes Differtations Théologiques & Géométriques.

Les mauvaises Pièces de Théâtre, qu'on fait chaque jour, vous fatiguent; & vous voudriez voir revenir un Moliere. Tous les Romains n'ont vû qu'un Térence: ajoutez-y, si vous voulez, un Plaute. Les Grecs n'ont vû qu'Aristophane, & que Ménandre. Quel Malheur y aura-t-il, quand les François n'auront pas un plus grand nombre d'Esprits sublimes en ce Genre? Combien pensez-vous qu'on représentoit de mauvaises Comédies à Rome, & à Athenes? Après ces grands Originiaux, ils n'en avoient peut-être pas d'aussi bonnes à proportion, que celles que nous avons vûes sous le nom du N..... & du G....

Vous paroissez surpris, que les Lettres puissent fleurir, comme elles font, au milieu  
des

(\*) Mr. Perrault.

des Soins importans qu'une grande Guerre doit donner. La Sageſſe immense du Prince qui gouverne où vous êtes, & ſa vaſte Prévoyance, doivent faire ceſſer votre Etonnement. Il prend ſur lui ſeul tout le Soin des Affaires, & laiſſe agir en ſûreté les Peuples comme dans la plus profonde Paix. C'eſt, à mon Sens, l'une des plus grandes Marques de ſon Génie ſublime, & le plus beau Sujet de ſes Eloges. Il me ſemble d'avoir lû quelque part, que les Lacédémoniens, ayant envoyé des Ambaſſadeurs à Athenes pour prendre des meſures enſemble ſur le Péril preſſant que couroit toute la Grece inondée d'Ennemis victorieux, les Ambaſſadeurs furent ſurpris de trouver tout le monde à la Comédie à Athenes. La Sageſſe des Magiſtrats donnoit le tems au Peuple de voir les Spectacles publics, comme dans la plus ſûre Tranquilité.

Il ne me reſte, Monsieur, pour cette fois, qu'à vous prier de me continuer toujours l'Honneur de votre Souvenir. N'oubliez pas ſur-tout à me mander le ſuccès des Amours de M. l'Abbé M.... Cette Paſſion me paroît aſſez burleſque, pour occuper une place dans les Nouvelles plaiſantes que vous prenez la peine de m'écrire.





186 CONTRE LA TRADUCTION DE

V I. LETTRE CONTRE LA  
TRADUCTION DE L'HISTOIRE  
DU CONCILE DE TRENTE,  
PAR MR. AMELOT DE LA  
HOUSSAIE.

*Extrait d'une Lettre écrite de Paris à l'Auteur des Nouvelles de la République des Lettres, du 27 Octobre 1685.*

**J**E viens de recevoir de votre Pais une seconde Edition de la Traduction Françoisse de l'Histoire de Frà Paolo; &, l'ayant conférée avec la première Edition j'y ai trouvé les mêmes Fautes, qui sont en si grand nombre, que je m'étonne qu'on ôse donner au Public sous le Nom du Pere Paul un tel Ouvrage. C'est ce qui m'a obligé de faire revoir cette Version, qu'on a corrigée en une infinité d'Endroits, où le Traducteur a manqué, faute d'entendre la Matière. Et, afin que vous ne croyés pas qu'on lui impose, ou que ces Fautes ne sont pas de conséquence, je vous en ferai remarquer quelques-unes, d'où vous pourrez juger des autres.

I. Je me suis arrêté pour cela, sans aucun choix, aux premiers Décrets du Concile, où le Frà Paolo François s'explique ainsi, pag. 138 de la première Edition, & 140 de la seconde. *Sur le second Article, on convint de faire, à l'Exemple du Concile de Laodicée sous Innocent premier, & du troisieme de Carthage sous Gelase, un Catalogue des Livres Canoniques.* On avoit ignoré jusqu'à présent, que  
le

le Concile de Laodicée eût été tenu sous Innocent premier, & le troisieme de Carthage sous le Pape Gelase. En effet, il n'y a personne qui ne sçache que le Catalogue des Livres Sacrez a été arrêté dans le Concile de Laodicée : de plus, par Innocent premier, par un Concile de Carthage, & enfin par le Pape Gelase. Il n'y a rien d'obscur dans l'Italian de Frà Paolo, où l'on lit, *Fu da tutti allegato il Concilio Laodicensi, Innocentio Primo Pontefice, il terzo Concilio Carthaginiense, & Gelasio Papa.* On voit que le Traducteur ne nous donne que deux Canons, au lieu de quatre.

II. De plus, à la page 141 de la première Edition, qui est la 142 de la seconde, l'on fait dire à Frà Paolo, que *la Doctrine de l'Eglise Romaine, la Mere & la Maitresse de toutes les autres, étoit fondée presque toute sur les Passages de l'Ecriture.* C'est une Raison, que plusieurs Théologiens apportèrent, pour montrer qu'on doit tenir pour divine & authentique l'ancienne Version Latine; mais, cette Raison ne prouve rien du tout, de la manière qu'elle est énoncée dans le François; au lieu, que dans l'Italian, on voit en quoi consiste le Raisonnement de ces Théologiens, qui disent que la Doctrine de l'Eglise Romaine avoit été appuyée, pour la plus grande partie, par les Papes, & par les Théologiens Scholastiques, sur quelque Passage de l'Ecriture. *Fondata in grand parte da Pontefici Romani, & da Theologi Scholastici, sopra qualche Passo della Scrittura.* Mais, le Traducteur, qui ajuste sa Version selon son Idée, a omis les Noms des Papes & des Scholastiques,

ques, qu'on avoit mis à dessein, parce qu'ils n'ont pû citer d'autre Bible que la Latine.

III. En troisieme lieu, à la page 142 de la première Edition, & 143 de la seconde, on lit en parlant des différentes Editions de la Bible, *La principale de ces Versions est celle des Septante, d'où sont émanées diverses Traductions Latines, ainsi qu'il s'en est fait plusieurs aussi du Nouveau Testament Grec; l'une desquelles, appelée l'Italique, est la meilleure de toutes, & comme telle se lit dans l'Eglise, au sentiment de S. Augustin.* Il n'y a personne qui ne juge, en lisant ces Mots, que cette Traduction Italique ne regarde que le Nouveau Testament, au lieu que la suite fait voir qu'il est parlé en cet Endroit du Vieux & du Nouveau Testament. S'il y avoit de l'Obscurité dans l'Italien du Pere Paul, il étoit facile de l'ôter; & le Traducteur prend souvent la Liberté de changer les Périodes de l'Italien, lors même qu'il ne le faut pas.

IV. En quatrieme lieu, à la page 147 de la première Edition, & 148 de la seconde, on a traduit mal-à-propos les Mots Italiens, *Disciplina de' Costumi*, par le Mot de *Discipline*; car, il falloit traduire, *la Doctrine qui regarde les Mœurs*: car, il s'agit en ce Lieu de la Tradition des Dogmes & des Mœurs, que l'Eglise prétend avoir toujours conservée depuis Jésus Christ & les Apôtres; au lieu que ce qui regarde simplement la Discipline de l'Eglise a changé selon les Tems & les Lieux. Cette Faute se trouve plusieurs fois en ce même Endroit.

Il seroit inutile de remarquer les autres Fautes, puis qu'en voilà quatre considérables

en peu de pages; & tout le reste du Livre est de même.

C'est pourquoi, j'ai trouvé à propos, Monsieur, de vous donner Avis, qu'on travaille ici à une nouvelle Traduction de Frà Paolo, afin que les François, qui ne sçavent pas l'Italian, le puissent lire de la maniere qu'il est dans l'Original. La Version de Diodati est si barbare, qu'on ne l'entend gueres mieux que l'Italian. On ajoutera de plus à cette Version des Notés sur les Faits Historiques & Théologiques. Comme Frà Paolo est suspect à bien des Gens, on prendra du Cardinal Pallavicin les Actes qui peuvent servir à confirmer ce qu'il dit, & l'on ajoutera aussi à son Histoire des Supplémens pris du même Pallavicin; car, bien que les Expressions de ce Cardinal soient plutôt d'un Rhéteur que d'un Historien, & que, selon le Stile des Courtisans de Rome, il fasse souvent des Réflexions Politiques, cela ne nuit en rien aux Faits Historiques qu'il appuye sur de bons Actes citez dans son Histoire. Ce sera le moyen d'avoir une bonne Histoire du Concile de Trente, en donnant le Frà Paolo tout entier, & en même tems le Cardinal Pallavicin dans ce qui est nécessaire pour avoir une Connoissance exacte de ce Concile. Je vous fais part, Monsieur, de ce Projet, afin que vous le communiqués au Public dans vos Nouvelles. Peut-être se trouvera-t-il de sçavans Hommes, qui voudront bien prendre la peine de vous écrire sur ce Sujet, & de vous donner des nouveaux Avis, afin de rendre cette Histoire plus exacte.



VII. RÉPONSE DE MR. AMELOT  
DE LA HOUSSAIE,

*Ecritte au même Auteur des Nouvelles de la République des Lettres, du 7 Décembre 1685.*

**J**E n'ai pas de peine à convenir que mes Livres ont de grands Défauts, & je confirme encore la Déclaration que j'ai faite dans la Préface du premier qui a paru sous mon Nom, *que j'avois bien la Volonté de faire mieux; mais, que mon Entendement & mes Forces n'ont pas répondu à la Grandeur de mon Idée.*

I. Bien loin d'être opiniâtre, & de vouloir soutenir une mauvaise Cause, j'avoue de bonne-foi, que des quatre Fautes marquées dans la Lettre de l'Abbé de Saint-Réal: ( car, j'ai appris de divers endroits qu'elle est de lui; & , en effet, elle a toute l'Empreinte de sa Présomption: ) la première est réelle; étant faux, que le Concile de Laodicée se soit tenu sous Innocent I, ni le troisième Concile de Carthage sous le Pape Gélase. Mais, comme je ne fais pas profession d'être, ni Canoniste, ni Scholastique, je me persuade que tous ceux, qui ne seront point portez de Haine contre moi, excuseront une Faute que je n'ai faite qu'après M. Antoine de Dominis, que j'avois cru pouvoir prendre pour Guide dans les Matières d'Histoire Ecclésiastique, où tout le monde sçait qu'il excelloit. *Omnes*, dit-il page 119 de sa Traduction Latine de l'Édition de Londres de

1620



1620, *hactenus assensu sunt veterum exemplo, Librorum Canonorum Catalogum conficiendum, cui inserantur omnes qui in Ecclesiâ Romanâ lectitantur, etiam ii veteris Testamenti Libri qui à Judæis non recipiuntur, quod factum est in Concilio Laodicensi INNOCENTIO PRIMO PONTIFICE, & in 3 Concilio Carthaginensi GELASIO PAPA.* Voilà les deux Ablatifs absolus, *Innocentio & Gelasio*, qui m'ont fait mettre le Concile de Laodicée sous Innocent premier, & le troisieme de Carthage sous le Pape Gelase. Et si le dit Abbé, qui dit avoir lû la première & la seconde Edition de mon Livre, m'en eut fait avertir par un de nos Amis communs, qui étoit tous les jours avec lui, & qui venoit très souvent chez moi, je n'eusse pas manqué de corriger cette Faute dans la seconde Edition; mais, sa Malignité n'eut pas trouvé son compte à ma Docilité. Au reste, il ne faut pas s'imaginer que j'aye pris la Traduction de M. Antoine pour Modele de la mienne, qui en est fort différente.

II. La seconde Censure est une Vetille, ou plutôt une Chicane d'Homme qui cherche à critiquer à tort & à travers.

III. La troisieme est ridicule; & ceux, qui conféreront la Période Françoisé marquée dans sa Lettre, avec la Période Italienne qu'il se garde bien de citer comme il a fait dans la première Censure, l'avoueront. On s'apercevra même, qu'il a douté lui-même s'il censuroit cet Endroit à propos, quand il dit, *S'il y avoit de l'Obscurité dans l'Italien du Pere Paul, il étoit facile de l'ôter.* Il convient que cet Endroit de l'Original est obscur; & cha-

chacun verra que le mien est clair, & qu'il n'a pas voulu insérer les Paroles Italiennes, ni les expliquer ainsi qu'il a fait les autres, *per non prederfi nelle streppole*, dit le Proverbe de son País.

IV. Le quatrieme n'est encore qu'une Ergoterie. Les Théologiens, à qui j'ai demandé quelle Différence il y avoit entre Discipline & Doctrine des Mœurs, m'ont répondu qu'il n'y avoit que celle que le Censeur y vouloit mettre. Si j'eusse dit *la Discipline de l'Eglise*, ou *la Discipline Ecclésiastique*, véritablement cela auroit fait un autre Sens; mais, ayant dit seulement *la Discipline*, l'on voit assez que je n'ai pas voulu dire la Discipline de l'Eglise, mais bien la Discipline des Mœurs, qui est l'Expression propre du Décret du Concile.

Si les autres *Fautes en grand nombre* ressemblent à ces trois dernières, je n'ai pas peur que la Traduction, que l'Abbé nous promet avec son Faste ordinaire, empêche Messieurs Blaeu & Jansson de continuer à bien vendre la mienne, ni les habiles Gens, mais sur-tout les Gens d'Etat, d'en faire quelque Estime. L'Abbé aura les Moines, & moi les Parlemens : il aura un Prix aux Tragédies des Colleges; car, il fait de jolis Romans, aussi-bien que le Cardinal Pallavicin, dont il semble vouloir être l'Avocat : & moi j'aurai un Prix dans toutes les Cours, excepté celle de Rome, qui est la Partie adverse des Princes Séculiers. Qu'il ne chante pas le Triomphe avant la Victoire; je pourrai avoir l'honneur d'entrer en Concurrence avec lui quand sa Traduction paroîtra. *Chose*

se plaifante ! Il veut jouir de la Réputation d'une Traduction, qui n'est encore qu'en Embrion : il croit, qu'en donnant Avis de son Projet, il tiendra toute la République des Lettres à l'Ancre, & que personne n'aura la Curiosité de voir mon Histoire du Concile, tandis que l'on attendra la sienne. Peut-être le pourra-t-on contenir dans les termes de la Modestie, lors qu'il verra une Critique de son D. C. (\*), de sa C. D. E. C. V. (†), & de sa Vie de J. C. (‡), &c : comme aussi de cette prétendue belle Oraison, qu'il prononça à T. (\*), en présence de Madame la Duchesse-Mere de S. (†), dans laquelle on verra des Apostrophes de *mon aimable & charmante Princesse*, comme d'un Amant qui parleroit à sa Maistresse, & cent autres choses dont les Seigneurs de cette Cour furent scandalisés.

Si vous jugez à propos, Monsieur, d'insérer dans vos Nouvelles cette Réponse, je vous prie que ce soit avec une Déclaration, que je prétens profiter du Conseil que le sçavant Monsieur du Cange a donné en pareil cas au Pere Papebrock ; car, si une fois je me piquois de répondre à toutes les Chicanees & à toutes les Invectives de ceux qui sont en mauvaise Humeur contre mes Livres, ce ne seroit jamais fait, & par conséquent je me mettrois hors d'état de pouvoir employer plus utilement mon tems. Ces jours-ci, j'ai obtenu le Privilege pour un Traité de la Flaterie,

Tom. III. I rie,

(\*) Dom Carlos. (†) Conjuracion des Espagnols contre Venise. (‡) Jésus Christ.  
(.) Turin. (†) Savoie.

194 CONTRE LA TRADUCTION DE  
rie, qui est un Commentaire sur Tacite,  
qui, à ce que j'espère, fera achevé d'imprimer  
au commencement de Février.

---

VIII. RÉPONSE A MONSIEUR  
AMELOT.

J'E viens de lire la Lettre que M. A. D. L. H. (\*) a écrite à l'Auteur des Nouvelles de la République des Lettres au Mois de Décembre dernier, en Réponse à une autre Lettre écrite par je ne sçai qui au même Auteur, que M. Amelot m'attribue, sans autre Raison, que *parce, dit-il, qu'elle a toute l'Empreinte de ma Présomption.* Je ne sçache pas avoir marqué, ni dans ma Conduite, ni dans aucun de mes Ouvrages, cette Présomption dont il m'accuse : & , pour le moins, si j'étois tombé dans cette Faute, ce seroit avec un Dessen opposé ; personne au Monde n'étant plus prévenu que moi de son Insuffisance, & voulant moins la déguiser au Public.

Mais, cependant, j'ai trouvé très étrange, que sans Raison, sans Prétexte, Mr. Amelot me nomme dans une Lettre, de laquelle même l'Auteur de la République des Lettres assure qu'il a retranché les Injures ; & cela, pour se venger d'une Censure que quelque Homme inconnu peut-être a voulu faire de sa Traduction de Frà Paolo. Je me trouve obligé comme par force d'adopter une Lettre,

(\*) Mr. Amelot de la Houffaic.



tre, que je proteste que je n'ai point faite, & qui est tout-à-fait éloignée de mon Stile & de mon Caractere, puis qu'assûrément je n'aurois jamais eu la Pensée de censurer qui que ce soit : &, de plus, cette nouvelle Traduction de Frà Paolo, que l'Auteur de cette Lettre promet au Public, est un Ouvrage très peu conforme à mes Etudes & à mon Gout; les Contestations m'ayant toujours fait une véritable peine.

Mais, enfin, puis qu'il le faut, j'ose dire que cette Lettre méritoit d'être avouée par un Homme beaucoup plus sçavant que moi; car, elle censure merveilleusement, & va droit à montrer au Public le peu de Bonne-Foi qui se trouve dans la Traduction de M. Amelot, qui, pour faire sa Cour, trahit la Vérité de son Auteur déjà très porté à la déguiser en certains Points, & tâche à nuire aux Catholiques, dont il assure pourtant qu'il fait partie, parfait Imitateur en cela de Frà Paolo lui-même.

Il falloit, sans s'attacher à l'Auteur de cette Lettre, qu'il importe peu au Public de connoître; il falloit, dis-je, se défendre sur les IV Articles qui font les quatre Chefs d'Accusation de cette Lettre : & voici comme M. Amelot s'y prend.

I. Il avoue d'abord, que pour la première Faute dont on l'accuse, c'est avec justice, & qu'il s'est trompé. J'aimerois en lui cette marque de Sincérité, qui est pourtant très rare & très estimable dans un Homme qui fait profession de faire des Livres : car, avouer qu'on est tombé dans des Anachronismes épouvantables, tels que sont ceux de



mettre ensemble le Concile de Laodicée tenu environ l'an 334, & le Pape Innocent I qui commença à tenir le Siege environ l'an 402; le troisieme Concile de Carthage tenu environ l'an 397 sous le Pape Sirice, & le Pape Gelase, qui fit le Catalogue des Livres Canoniques dans un Concile de Rome de soixante-dix Evêques, environ l'an 492; en un mot, le Concile de Laodicée sous Innocent I, & celui de Carthage sous Gelase: c'est tout l'Effort qu'on peut attendre d'un plus honnête Homme du Monde. Mais, M. Amelot ternit ce mérite de sa Docilité en s'excusant sur M. Antoine de Dominis, qu'il *avoit crû*, dit-il, *pouvoir prendre pour Guide sur les Matieres Ecclesiastiques*, & dont pourtant il est fort éloigné de suivre la Traduction. Je n'ai pas le Loisir d'aller consulter M. Antoine de Dominis sur cet Article; mais, en vérité, Monfr. Amelot pouvoit-il ignorer que M. Antoine de Dominis est très suspect à près de la Moitié des Chrétiens, & devoit-il le suivre en aveugle? D'ailleurs, il étoit très visible que l'Italien de Frà Paolo, qui étoit très clair & très intelligible, ne signifioit point ce qui étoit dans M. Antoine. Il falloit donc, pour le moins, s'éclaircir sur cela, consulter quelque Table Chronologique, où il auroit été aisé de voir la Distance des Tems de ces Conciles à ces Papes: & M. Amelot auroit évité l'Alternative fâcheuse dont il est obligé de convenir, ou une Mauvaise-Foi odieuse en s'attachant partialement à tout ce qui peut nuire à un Parti, ou une Vitesse étourdie qui lui fait prendre tout ce qu'il trouve sur son chemin  
pour

pour faire plutôt son Livre ; & ce dernier n'est pas un des moindres Défauts de ceux qui font des Livres de Profession.

II. Mr. Amelot ne répond à la seconde Faute qu'on lui impute, qu'en disant brièvement, *La seconde Censure est une Vetille ou une Chicane d'un Homme qui cherche à critiquer à tort & à travers.* Il ne me paroît pas que ce soit trop bien se défendre. Il falloit, pour le moins, nous dire pourquoi il a omis le Nom des Papes & des Théologiens Scholastiques dans sa Traduction, si formellement employés dans l'Italien. *Fondata in gran parte da Pontifici Romani, & da Theologi Scholastici, sopra qualche Passo della Scrittura.* Je ne vois pas, qu'en mettant ces Mots, & omettant ces Noms, on puisse jamais rendre le Sens de l'Auteur ; & l'Auteur de la Censure montre très bien combien il étoit important de ne pas les omettre.

III. J'avoue que la troisième Faute, qu'on lui objecte, n'est pas à beaucoup près si grande que les autres, & qu'il n'a peut-être manqué qu'en suivant trop régulièrement son Auteur ; mais, il est vrai aussi qu'il lui étoit très aisé d'éviter l'Obscurité qui peut se trouver dans l'Original.

IV. Pour la quatrième, Mr. Amelot est trop habile, pour être obligé à demander à des Théologiens la Différence qu'il y a entre la Discipline, & la Doctrine qui regarde les Mœurs. Quelqu'un ignore-t-il, que le Gouvernement de l'Eglise, les Rites différens, la Diversité des Elections dans ses Ministres, le Rang & l'Ordre de la Distribution des Emplois & des Ministeres, les Coûtumes

dans l'état des Prêtres & des Evêques, &c, tout cela s'appelle la Discipline, qui a changé selon les Tems & les Lieux ? On n'a pas toujours observé les mêmes Cérémonies à la Messe, le Célibat des Prêtres n'a pas toujours été nécessaire, les Evêques n'ont pas toujours été élus de même maniere, les Diacres ont vu retrancher leur Ministère, &c. Mais, par la Doctrine, ou la Discipline des Mœurs, que l'Eglise prétend avoir conservée toujours la même depuis Jésus Christ & ses Apôtres, ainsi que celle des Dogmes, tout le Monde sçait qu'on entend par là l'Amour de l'Humilité & de la Pénitence, le Pardon des Ennemis, &c., qui sont les Doctrines immuables & la Morale invariable du Christianisme. Frà Paolo s'étoit expliqué bien clairement.

Je veux me garder d'entrer plus avant, & d'aller plus loin que la Lettre que je défens, dans le Détail des Fautes qu'on pourroit trouver dans cette Traduction, puisque les quatre se trouvent dans moins de dix pages. J'ai déjà dit, que je hais trop les Satires & les Censures, pour m'y aller trop embarasser.

Mais, Mr. Amelot me permettra de lui dire, qu'il me paroît s'applaudir mal-à-propos du Débit que font de sa Traduction les Imprimeurs.

Ignore-t-il que ce n'est point la Bonté d'un Livre qui le fait débiter, & que presque toujours les plus mauvais enrichissent le Libraire ? Le Titre d'un Livre, la Matière âpre & satirique, le Nom d'un Auteur de quelque Parti ; voilà précisément ce qui fait acheter un Livre. Rabelais avoit fait un excellent  
Ouvra-

Ouvrage de Morale & de Théologie, qui ruina son Libraire. Il n'eut pas d'autre Expédient pour le dédommager, que de faire celui que nous avons aujourd'hui de lui, dont les obscures Sottises, & les Ténèbres fales, font peut-être la principale Beauté. On l'a poussé jusqu'à la vingtième Edition, & il est encore plus recherché que jamais.

Mais, comment peut-il justifier le Chagrin qu'il témoigne contre l'Auteur de la Lettre, sur ce qu'il promet une nouvelle Traduction de Frà Paolo plus fidele, avec des Notes Historiques & Théologiques, qu'on tirera en partie des Actes certains du Cardinal Pallavicin, afin que ceux qui trouvent Frà Paolo suspect aient une Histoire parfaite par le secours du Pallavicin ? Pour moi, qui n'ai assurément, ni fait la Lettre, ni formé un pareil Dessen, je suis forcé d'avouer qu'on ne sçauroit en former un plus beau ni plus utile sur ce Sujet, de lui-même très important. Il n'est personne qui ne voye du premier coup la Beauté & l'Utilité de ce Projet ; & c'est, en vérité, s'oublier étrangement, que d'appeler l'Histoire du Concile de Trente de Pallavicin un joli Roman. J'aimerois autant dire que Monsieur de Turenne étoit un joli Homme. Quel rapport entre cette Histoire, quand tout ce dont les Adversaires de ce Cardinal l'accusent seroit vrai, & un joli Roman ? Peut-on perdre la Raison jusques à ce point !

Pour moi, à qui il en veut, je lui pardonnerai de m'accuser de faire de jolis Romans, à condition qu'il voudra bien excepter la Vie de Jésus Christ ; car, puisqu'il est Chrétien,



pour le moins il la passera pour une Histoire.

A l'égard de la Critique, dont il me menace, il me fera plus d'Honneur que je n'oserois espérer. D. C. (\*), & la C. D. E. C. V. (†), ne méritent pas d'être épluchés par un Homme qui assure, qu'il ne répondra plus aux Chicanes qu'on lui fera; le tems lui étant trop précieux, pour l'employer à de pareilles choses. Je n'ai jamais donné ces petites choses, que pour ce qu'elles valent; & si j'étois de son Humeur, j'aurois assez lieu d'être content du Débit qu'en a fait Barbin.

Il ne me reste qu'à répondre sur cette Harangue, où je parlai à Madame R. (\*) de S. (†) en des Termes qui plaisent si peu à Mr. Amelot, *ma charmante & mon aimable Princesse, comme un Amant parle à sa Maîtresse.* Ce sont ses Termes. M. Amelot, qui se mêle depuis si long-tems de connoître le Caractere & les Sentimens des Princes, ignore-t-il que les plus grands Princes méprisent toutes les Louanges qu'ils sçavent bien pouvoir être l'Effet de la Flaterie si universelle dans les Cours? Ils ne comptent pas non plus pour grand' chose les Présens les plus riches, qu'ils peuvent recevoir de leurs Sujets: ils sont bien persuadés que ces Dons sont forcés ou intéressés; & ils n'estiment & ne recherchent véritablement que le Cœur & l'Affection de leurs Sujets, qu'un Bel-Esprit de notre Tems a dit être le seul & véritable Présent que les Peuples peuvent faire à la Majesté

(\*) Dom Carlos. (†) Conjuraton des Espagnols contre Venise.

(\*) Royale. (†) Savoie.



té des Rois, parce que c'est le seul qui ne peut être forcé. Cela étant, il n'est pas si scandaleux, qu'il le paroît à Mr. Amelot, de se servir, en parlant à une grande Princesse, des Termes qui expriment cette Affection, & le Cœur qui se donne à elle. Il faut être fort hardi, ou peu instruit, pour dire que les Seigneurs de cette Cour en furent scandalisés. S'il étoit permis de s'applaudir, j'aurois eu sujet d'être satisfait du Succès de cette Harangue.

Je pourrois bien, si j'étois du Génie de Mr. Amelot, me donner la Liberté de critiquer ses Expressions extraordinaires & outrées. *L'Empreinte de sa Présomption, la République des Lettres à l'Ancre, un Ouvrage qui n'est encore qu'en Embryon*, & plusieurs autres Manieres de parler Métaphoriques, dans une seule Lettre, pouroient donner lieu à une juste Censure; mais, j'aime encore mieux prier Mr. Amelot de corriger mes Fautes. Je recevrai sa Correction, avec Docilité; & je lui promets de ne point corriger les siennes, puisqu'il est si sensible à ces sortes de Censures.



## IX. DE LA CRITIQUE,

A MONSIEUR \*\*\*.

## INTRODUCTION.

IL me souvenoit bien de vous avoir dit autrefois, sur la Critique, beaucoup de Choses que vous souhaitiés de voir écrites. Mais, quelque Complaisance que j'aie pour vous, je ne sai si vous auriés jamais eu cette Satisfaction, sans le Livre que vous m'avez envoyé. Les Défauts que je hais le plus en cette Matière m'ont frappé si vivement dans ce Livre, qu'ils m'ont rappelé toutes les Idées que j'ai eues là-dessus en ma vie. Je ne croi pas que sans cela j'eusse jamais pû m'en remettre la moitié; & il m'est venu même dans l'Esprit, en le lisant, plusieurs Considérations nouvelles. Quelque peu de bruit qu'il fasse, à ce que vous dites, il n'en est pas moins bon à fournir des Exemples des Sentimens & des Manieres que je n'approuve pas. Il me semble que cela sera toujours plus agréable, que si je forgeois ces Exemples à plaisir pour m'expliquer; & c'est la moindre Reconnoissance que je lui doive, que de le faire connoître, en récompense de toutes les Choses dont il m'a fait souvenir, & qu'il m'a fait penser.

Vous ne serez pas surpris qu'il m'ait été d'un si grand Secours, si vous considérez, que les Vices de la Critique ne sont jamais plus remarquables, que dans celle du Langage, qui est la Matière de ce Livre; & que c'est dans

dans cette Matière, que leur Difformité est le plus sensible. Car, quelque Estime qu'on puisse faire d'une Langue, il faut convenir, que de tous les Sujets de Dispute de Gens de Lettres, c'est celui qui doit le moins intéresser, & dans lequel il est moins naturel qu'on se prévienne, ou qu'on se passionne. On peut, dans la plûpart des autres, être emporté par le Poids de la Matière au delà du juste Equilibre que l'Esprit doit garder en tout. Si c'est sur la Religion, il y a, selon bien des Gens, une espece même de Mérite à ne se pas modérer. Si c'est sur la Politique, outre le Zèle du Bien public qui excuse bien des choses, un Critique peut encore être excusé en quelque sorte par les Vûes d'Intérêt personnel qu'il peut avoir. Disons la même chose des autres Matières, à proportion qu'elles sont plus ou moins nécessaires, ou utiles, à traiter. Mais, sur un Sujet aussi indifférent de sa nature que le Langage, qui pourroit tomber dans quelque Excès en le traitant, à moins que d'être idolâtre de toutes ses Idées, ou possédé d'un Esprit de Malice tout particulier ?

On doit, ce me semble, regarder la Critique comme ces Remedes excellens, mais délicats, que la Médecine compose des Drogues les plus venimeuses, & dont quelque Poison est la Base, pour parler en Termes de l'Art. On fait avec combien de soin ils veulent être préparés. Pour peu qu'on connoisse les Hommes, on conviendra sans peine, que tout ce qui s'appelle Blâme, Repréhension, Improbation, est aussi insupportable aux Esprits, que le Poison l'est aux

Corps. D'où je tire deux Conséquences : l'une : qu'on ne doit pas s'en servir sans une grande Nécessité ; l'autre, qu'on ne sauroit apporter trop de Précaution, pour composer ce facheux Remede, quand on fait tant que de l'employer. J'examinerai donc, d'abord, en quel Cas il le faut donner ; &, ensuite, comment il le faut préparer.

---

## C H A P I T R E I.

### QUELS LIVRES IL EST PERMIS DE CRITIQUER.

**C'**EST un Principe de la Lumière naturelle, qu'il n'est permis d'attaquer personne en aucun Cas, & de quelque Maniere que ce soit. Cette Défense est le Fondement le plus nécessaire de la Société Civile, puisque la Sûreté & le Repos de chaque Particulier en dépendent : & c'est pourquoi toutes les Loix du Monde ont fait une Différence extrême en toute sorte de Combats, entre les Agresseurs, & ceux qui sont attaqués. Cela étant, il est étrange, que l'Usage tolere qu'on attaque impunément les Auteurs, comme s'ils étoient de pire Condition que le reste des Hommes ; & que cette sorte de guet-à-pens soit permis, parce qu'il est moins criminel que quelques autres.

Quand même un Critique n'auroit pas pour But d'ôter aux Ecrivains qu'il attaque la Gloire d'avoir bien écrit, il suffit, pour le condamner, que son Ouvrage produise  
cet

cet Effet, fut-ce contre son Intention. Je n'ignore pas, que cette Licence est si commune aujourd'hui, qu'il semble que la Coutume l'ait autorisée : mais, puisqu'on ne prescrit point contre la Justice & la Raison, je crois être recevable à revendiquer leurs Droits ; & c'est pourquoi j'ose avancer, malgré l'Abus qu'on fait de ce Genre d'écrire, qu'il ne devoit régulièrement être permis, que contre les Auteurs qui méritent Chatiment, & qui par cette Raison doivent être regardez comme les véritables Agresseurs, dans la Guerre que leur déclarent les Critiques.

Tels sont les Livres qui offensent la Religion, ou l'Etat ; &, par conséquent aussi, ceux qui offensent les Particuliers, que toutes les Loix divines & humaines défendent d'outrager. Mais, comme le Mot de *Religion* est fort équivoque sur ce sujet, je déclare, que je n'entens pas par-là, qu'on puisse écrire contre les Auteurs qui n'offensent la Religion qu'au sentiment de quelques autres ; mais, seulement, contre ceux qui offensent la Religion incontestablement commandée, ou permise par les Loix, comme sont les Athées, les Déistes, & les Hérétiques. Il n'y a, à mon Avis, que cette sorte de Livres de Religion, contre lesquels il soit permis de s'élever ; & non pas, comme il se pratique tous les jours, contre des Auteurs, qui n'ont que des Opinions permises, quoi qu'elles ne soient pas générales.

Comme le Mot d'*Etat* n'est guere moins équivoque que celui de Religion, je dis de même, qu'il n'est pas permis de critiquer tout Auteur qui avance quelque Doctrine



qu'un autre croit préjudiciable à l'Etat ; mais, seulement, si cette Doctrine est contraire aux Loix fondamentales du Gouvernement, & à la Constitution sous laquelle il a été originairement établi.

Quant aux Auteurs qui offensent les Particuliers, j'entens par-là, non seulement les Satiriques, qui décrivent les Mœurs, soit qu'ils disent vrai, ou qu'ils disent faux ; mais généralement tout Ecrivain, qui censure l'Ouvrage d'un autre qui n'offense, ni la Religion, ni l'Etat, de la maniere que je l'ai expliqué.

A ces trois Genres d'Auteurs près, je ne croi pas qu'il soit régulièrement permis d'en critiquer quelqu'autre que ce soit, dont les Ouvrages n'ont rien que d'innocent ; & tout Critique, qui de gaieté de cœur, & sans y être provoqué, en attaque quelqu'un de cette sorte, est une espece d'Ennemi public, contre lequel il est permis à tout le Monde de s'élever. Le mauvais Exemple de ceux, qui l'ont précédé dans cette Licence, ne le justifie non plus, qu'il les justifie en les imitant, & elle en est de plus dangereuse conséquence.

Si les Auteurs qu'on critique sont mauvais, & connus pour tels, rien n'est plus inutile que de remarquer leurs Fautes, & cette Occupation ne peut venir que de la plus basse de toutes les Malignitez.

S'ils sont mauvais, & qu'ils passent pour bons, c'est le Cas le plus spécieux pour les Critiques ; & ils ne manquent point de dire, que ce qu'ils en font est pour desabuser le Public. Mais, faut-il corriger une petite Erreur par une plus grande ? Et la Faute, que  
fait

fait le Public, en estimant ces Auteurs, est-elle à comparer avec celle que fait le Critique, en les desobligeant sans nécessité ?

L'Amour de la Gloire est une Passion si naturelle à l'Homme, que tous les Efforts, qu'il fait pour en acquérir, méritent, si-non de la Louange, du moins quelque Indulgence, pour ridicules & méprisables qu'ils soient, pourvû qu'ils soient innocens. Or, un mauvais Livre est bien un Mal dans le Monde; mais, ce n'est pas un Crime. Un méchant Auteur, qui a de la Réputation, soit par Adresse, soit par Bonheur, doit, à mon sens, être regardé comme un Coquin, qui auroit trouvé un Trésor. Ce n'est pas à dire qu'il fût juste de le lui ôter, parce qu'il ne le mérite pas: c'est une Faveur de son Etoile, ou un Fruit de ses Soins, dont il n'est pas moins en droit de jouir pour en être indigne; & personne ne s'en peut formaliser.

Tous les Avantages de la Vie ne sont-ils pas distribuez avec la même Irrégularité, & n'y a-t-il que de mauvais Livres qu'on estime sans Raison? Que seroit-ce, bon Dieu, si l'on s'élevoit de même contre toutes les autres Réputations mal fondées? Et pourquoi celle des Gens de Lettres, qui est peut-être la moins nuisible, seroit-elle la moins privilégiée? Il n'est donc pas juste de la détruire, quelque injuste qu'elle puisse être. C'est un Bien comme un autre, qui leur appartient en propre, & qu'il n'est pas permis de leur prendre, puisqu'ils ne l'ont volé à personne. On peut appliquer très naturellement à cette nature de Bien ce qu'on dit vulgairement, qu'il n'y a rien de mieux à nous, que ce qu'on  
nous

nous donne. C'est une Libéralité toute pure qu'on leur a faite, & qui n'apauvrit personne. De quel Droit peut-on les en priver ?

Il n'y auroit donc à ce compte, dira-t-on, que les bons Auteurs qu'il fût permis de critiquer; puisqu'il n'est permis de critiquer, ni les mauvais connus pour tels, ni les mauvais qui passent pour bons ?

Cela semble d'abord ridicule; & cependant, rien n'est plus raisonnable. Je ne l'avancerois pas sur la Foi d'un moindre Garand que Monsieur de Vaugelas. Tout le Monde fait, qu'il n'en critique presque que de bons; & il trouve même qu'il y a une Raison de relever leurs Fautes, qui leur est toute particulière. *Leurs Ecrits*, dit-il dans sa divine Préface, qu'on peut appeller jusqu'ici la Merveille de notre Langue, *étant digne d'être imitez en tout le reste, pourroient surprendre en cela leurs Imitateurs.* Il auroit pu ajouter, que cette Précaution est d'autant plus nécessaire, que bien des Gens ne remarquent rien avec tant de soin dans les bons Livres, que ce qui peut autoriser leurs Fautes.

Mais, si l'on considère les Conditions qu'il observe dans cette Critique des bons Auteurs, on trouvera, que de la manière qu'il entend qu'elle se doit faire, & qu'il la fait, cela ne se peut appeller, que très improprement, les critiquer, puisqu'il ne les fait jamais connoître. *Dans ces Repréhensions*, dit-il au même Endroit, *je ne nomme, ni ne désigne jamais aucun Auteur, ni mort, ni vivant.* Et, parce que les Passages, qu'il étoit obligé de rapporter en les critiquant, étoient *quelquefois* si remarquables, qu'ils pouvoient faire connoître les Livres d'où ils étoient tirez, quoiqu'il

ne

ne nommât pas ces Livres ; alors, il *changeoit*, ajoute-t-il lui-même, *les Mots pour empêcher qu'on ne connût l'Auteur* qui l'avoit faite. De quoi ne s'avise-t-on point, quand on est bien né, pour ne desobliger personne sans nécessité ?

Cette Maniere de critiquer n'en est pas moins utile, pour être si circonspecte : car, ceux qui imitent ces bons Ecrivains, par leurs méchans Endroits, les connoissent bien sans qu'on les nomme ; & les autres Gens, qui ne les connoissent pas, n'ont aucun besoin de les connoître, & sont suffisamment avertis par la Remarque, que quelque part qu'ils trouvent la Faute qu'elle condamne, elle est à condamner.

Ainsi, le Public n'en profite pas moins, puisqu'il lui est inutile de savoir qui a fait une Faute, pour apprendre que c'en est une ; & l'Auteur même qu'on reprend n'en profite pas moins aussi, s'il est d'humeur à en profiter : car, il n'est guere nécessaire d'être nommé, pour se reconnoître quand on est cité, soit en bien, soit en mal.

Que les Manieres honnêtes sont heureuses ! Outre l'Obligation d'avoir été épargné, un Ecrivain traité de cette sorte vous a encore celle d'un Avis utile : car, je suppose comme chose constante, que les meilleurs sont les plus éloignés de se croire infailibles, & les plus ambitieux de rendre leurs Ouvrages parfaits.

La Raison en est bien facile à rendre. Puisqu'on ne parvient à faire rien d'excellent qu'à force de corriger, ceux, qui font tant que d'y parvenir, ne peuvent pas ignorer, com-



combien la première Couche de leur Ouvrage étoit différente de la dernière; & ils ne pourroient jamais résister à l'Ennui & à la Fatigue incroyables d'une Correction exacte, s'ils n'étoient soutenus dans un Travail si pénible à la Nature, par l'honnête Ambition de faire quelque chose de parfait. Il leur est donc aussi naturel d'être bien aises, qu'on les avertisse de ce qui leur manque encor pour arriver à cette Perfection, qu'au Père de quelque Enfant fort bien fait & bien né, d'être bien aisé qu'on l'avertisse de quelque petit Défaut que cet Enfant auroit, & qu'il seroit facile de corriger.

Si donc ces bons Ecrivains ne profitent pas quelquefois de la Critique, c'est qu'on la fait désagréablement; c'est-à-dire, en les nommant, & exposant de cette sorte leurs Fautes à la vue de tout le Monde. Car, il en est peu qui aiment assez la Bonne-Foi, pour lui sacrifier quelque partie de leur Réputation, & tous les bons Esprits ne sont pas de grans Cœurs.

Les Louanges, dont on affaïsonne la Censure qu'on en fait en les nommant, sont un Correctif inutile: elles ne servent qu'à faire voir, qu'on sent bien qu'on fait mal de les nommer, mais qu'on n'a pu s'en empêcher. Le plus grand Eloge qu'on puisse faire d'un Auteur qu'on reprend, c'est de ne le nommer pas. On ne sauroit lui témoigner plus de Considération, ni en donner une Idée plus haute à ceux qui peuvent le connoître, qu'en faisant entendre par cette Réserve, que ses Fautes même méritent quelque Respect, & qu'il ne faut pas apprendre à ceux qui ne le savent



vent pas qu'il ait été capable de les faire.

C'est ce que tous les Auteurs, que M. de Vaugelas a repris, avoient sujet de croire qu'il pensoit d'eux; &, par ce noble Artifice, il se fit, vraisemblablement, autant d'Amis, qu'il cita d'Ecrivains différens. C'est bien savoir mettre tout à profit, que d'avoir trouvé le Secret de se rendre aimable à tout le Monde, dans un Livre, qui au fond blâme presque tout le Monde. Mais, la véritable Honnêteté fait bien d'autres Miracles.

Ce n'est pas donc pour obliger les Auteurs, qu'on les loue en les reprenant, quand on les nomme; puisque, si on avoit ce Dessein, on les obligeroit bien d'avantage en ne les nommant, ou ne les reprenant pas: & ainsi, il y a quelque sorte de Mauvaise-Foi à en user de la sorte, puis qu'on fait semblant de les vouloir obliger en les louant, pendant qu'on les desoblige en effet en les nommant.

Et ce n'est pas à eux seuls, que cette Licence porte Préjudice. Elle en porte un plus grand encor au Public; car, la Censure qu'on fait de ces Auteurs est un Pieuqe qu'on lui tend, pour lui faire penser, qu'ils ne sont pas si bons qu'on s'imagine: & les Ignorans, d'ordinaire envieux & malins, se prennent bien plus à cette Censure, qu'à la Louange qui l'accompagne. C'est ainsi qu'on décrie souvent de bons Livres, autant qu'il est possible de les décrier, pour des Fautes, qui ne méritent pas quelquefois d'être remarquées.

Il est vrai, que le Plaisir malin que donne une Critique, qui déchire de mauvais Ecrivains, & qui en rabaisse d'excellens, est un Sel qui la rend d'un Gout exquis pour les mal-

malhonnêtes Gens ; mais , ce n'est pas un bon Moyen pour être estimé , que de plaire par de pareilles Voies : tout l'Avantage en revient au Libraire , & l'Auteur n'en retire, pour l'ordinaire, qu'une Réputation ambiguë, & l'Indignation des Gens de Bien. Si quelqu'un avoit jamais pû se donner cette Licence, ç'auroit été assurément Cicéron, dans son admirable Dialogue des Orateurs illustres , après avoir publié ce grand nombre d'Ouvrages excellens en tout genre , dont il nous reste à peine la moitié : ç'auroit été Quintilien dans ses merveilleuses Institutions , après avoir professé vingt ans la Rhétorique avec un Applaudissement universel dans la Capitale du Monde. Cependant , bien loin que ces deux grands Hommes , de qui l'Autorité étoit généralement reconnue à de si justes Titres, aient nommé des Auteurs vivans pour les reprendre , ils ont même fait scrupule de les nommer en les approuvant. Et ce n'est pas par hazard qu'ils en ont usé de la sorte ; car, Quintilien même remarque , qu'hors César, & Marcellus , que Cicéron avoit des raisons particulières de louer comme ils méritoient, ce grand Personnage n'avoit parlé que des Morts. *De omnibus aetatis suæ quibuscum vivebat, exceptis Casare atque Marcello, silentium egerit* (\*).

Cette extrême Réserve est bien éloignée de la Liberté que Lucilius & Horace se sont donnée ; mais , il faudroit être aussi malin qu'eux , pour ôser comparer leur Autorité avec celle que je viens d'alléguer.

II

(\*) Quintil. Institut. *Libr. X, Cap. I.*

Il n'est pas étrange , que ces deux Poètes fissent valoir le Talent qu'ils avoient de médire avec grace , & qui leur avoit peut-être attiré les Amitiés illustres , dont ils abusoient pour le faire impunément ; car les Grands , qui sont , généralement parlant , malfaisans & moqueurs , & que quelque reste de Pudeur empêche de suivre leur Penchant naturel à la Raillerie , ne se plaisent à rien tant qu'à voir faire par d'autres ce qu'ils voudroient bien & qu'ils n'oseroient faire eux-mêmes. Hors qu'on aime mieux dire , que la Licence de nommer étoit un Privilege tout particulier aux Poètes Satiriques , puisqu'il ne paroît qu'eux dans toute l'Antiquité qui l'aient fait ; semblables à ces Malheureuses , qui pouvoient s'abandonner publiquement avec impunité , pourvû qu'elles se déclarassent aux Édiles de le vouloir faire<sup>1</sup>, parcequ'on les croyoit assez punies par la Honte d'exercer une Profession si infame (\*).

Que s'il n'est pas permis de nommer les Auteurs qui se nomment dans leurs Ouvrages , soit qu'on les reprenne , ou qu'on les approuve , à plus forte raison , n'est-il pas permis de les nommer , quand ils ne s'y nomment pas , quelque connus qu'ils puissent être d'ailleurs , comme a fait un célèbre Grammairien de notre Temps. Un grand Peintre de l'Antiquité se tenoit derrière ses Tableaux , quand il les exposoit en Public , pour entendre les Jugemens divers qu'on en faisoit. Un Auteur Anonime fait , ce me semble , quelque

(\*) *Satis poenarum in ipsâ professione flagitii credent.* Tacit. Annal. Libr. II.

que chose de semblable. Il renonce, en ne se nommant pas, au Privilege, que l'Honnêteté publique donne aux Auteurs, de ne pouvoir être critiqués tant qu'ils se nomment. Il laisse une Liberté entiere à la Critique, pour en profiter sans commettre sa Réputation. J'en fai, qui se sont abstenus dans cette seule Vue de mettre leur Nom à leurs Ouvrages. On peut donc les critiquer avec Liberté; surtout, quand ils ne sont point connus d'ailleurs: car, alors, on est en droit de les regarder comme des Morts. Mais, ce n'est pas à dire pour cela, qu'on puisse découvrir qui ils sont, & les nommer, comme a fait le Grammairien de qui j'entens parler. Pour m'éloigner le plus que je puis de la Faute que je lui reproche, je ne le nommerai pas lui-même, tout connu qu'il est, puisqu'il ne se nomme pas dans ses Livres; quoi qu'ils soient du nombre de ceux, contre lesquels il est permis d'écrire, suivant les Principes que j'ai posés: mais, il n'est pas toujours louable de faire ce qui est permis.

Si les Auteurs Anonimes, qu'il nomme en les reprenant, s'étoient cachés comme lui pour en reprendre d'autres, il pouroit les nommer comme il fait, & comme on pouroit le nommer lui même. Dans les Païs, où la Liberté du Carnaval est la plus grande, on arrache le Masque à ceux qui se déguisent pendant ce tems, quand ils en abusent. Mais, rien n'est si libre que de se cacher, quand on n'en abuse pas. Or, ces Anonimes qu'il nomme ne sont rien moins que des Auteurs Critiques comme lui. C'est donc une espece de Violence blamable, qu'il leur fait, de



de les arracher de la Franchise de l'Obscurité sous laquelle ils se sont mis à couvert des Jugemens des Hommes. Un Auteur, qui renonce ainsi à la Gloire que tout Ecrivain croit toujours pouvoir retirer de son Ouvrage, mérite bien du moins, pour Récompense de sa Modestie, ou de la Justice qu'il se rend, qu'on ne tire pas le Voile derrière lequel il se dérobe aux yeux du Monde, fut-ce pour l'honorer.

S'il m'est permis de dire tout ce que je pense sur cette Matière avant que de la finir, il me semble, que les Livres ne sont pas faits, régulièrement, pour parler des Vivans. Quiconque a la juste Défiance que tout le Monde doit avoir de soi-même, a sujet de trembler autant de fois qu'il se trouve exposé à un aussi grand jour que la Lumière de l'Impression. A plus forte raison ne doit-il pas y exposer les autres sans nécessité. J'ai oui dire à ce propos à un excellent Homme, qu'il ne put s'empêcher de frémir la première fois qu'il vit son Nom imprimé, comme si l'on l'eut surpris en Faute, ou qu'il eut couru quelque grand Danger. Les Livres sont une Parole morte, destinée à rappeler l'Idée des choses, dont la Parole vivante n'entretient plus la Mémoire. Or, cette Parole vivante ne se fait guere sur les Vivans : les Hommes tant qu'ils sont ensemble sur la Terre, parlent assez les uns des autres, sans qu'il soit besoin d'en écrire; il n'y a que les Morts, qui s'oublient bien-tôt insensiblement, si l'Ecriture n'en conserve le Souvenir : & puisqu'elle leur est principalement dévouée par son Origine, contentons-nous de parler des Vi-



Vivans, tant qu'il n'est pas nécessaire d'en écrire.

Enfin, & pour ne rien oublier contre l'Usage de nommer les Auteurs, non seulement je ne croi pas qu'il soit permis de nommer les autres, mais je doute qu'il le soit de se nommer soi-même, quand on critique, quelque Droit qu'on ait de critiquer, & quelque régulièrement qu'on le fasse. Comme tout Livre, fait contre un Auteur vivant, est odieux de sa nature, il est toujours moins agréable, tant que celui qui le fait donne sujet, en se nommant, de penser qu'il en fait gloire. Il ne sauroit lever le juste Soupçon, que tout le Monde a naturellement, qu'il entre de la Vanité dans le Dessen de ces sortes d'Ouvrages, qu'en renonçant à la Réputation qui lui en peut revenir; & c'est d'ailleurs une espece d'Adoucissement au Chagrin d'un Auteur critiqué, qu'on ignore le Nom de son Critique.

---

## CHAPITRE II.

### S'IL EST PERMIS DE CRITIQUER LES MORTS.

ON m'objectera, sans doute, que la République des Lettres seroit privée de ce qu'elle a de plus agréable, & de plus instructif, si la Critique étoit aussi peu libre que je prétens. Mais, n'a-t-elle pas assez de quoi s'exercer contre les Auteurs qui offensent la Religion, l'Etat, ou les Particuliers, soit que

que ces Auteurs se nomment, ou qu'ils ne se nomment pas; contre tous les autres qui ne sont point connus, & généralement contre tous les Morts, que je lui abandonne de même, comme on a bien pu juger par plusieurs choses que j'ai dites dans le Chapitre précédent, & de qui je croi que les Ouvrages devroient être son Sujet le plus ordinaire.

Je n'ignore pas, combien l'Opinion commune m'est contraire, & que Mr. de Vaugelas semble la favoriser, au même Endroit que j'ai déjà cité, en déclarant qu'il *ne nomme, ni désigne*, non plus les Auteurs morts, que les vivans.

Mais, malgré toute la Déférence que je lui dois, & au hazard que l'on considère mon Sentiment comme un Paradoxe, il me semble, que la Mort dispense de tous les Egards de pure Bien-séance, que les Hommes se doivent les uns aux autres, tant qu'ils sont ensemble sur la Terre; & qu'elle laisse un Cours entièrement libre à la Raison, à la Justice, & à la Vérité, en tout ce qui regarde les Morts, & qui peut être utile aux Vivans: Quainfi, l'Opinion vulgaire, qu'il ne faut pas troubler le Repos des Morts, en parlant à leur Desavantage, est une des plus grossières Illusions de l'Amour-propre, toute autorisée qu'elle est: Que c'est une Précaution, que la Vanité seule, & la Crainte qu'on ne parle mal de nous, quand nous ne serons plus, nous font prendre, & que nous n'aurions pas tant d'Egard pour eux, si personne ne devoit nous survivre.

On ne sauroit assigner d'autre Motif à cette Honnêteté chimérique, puisqu'il est évident,

dent, que les Raisons, qui obligent d'épargner les Vivans, ne subsistent plus pour les Morts. On a toujours sujet de se défier, qu'il n'entre de la Jalouſie, de l'Envie, de l'Averſion naturelle, ou quelque Animofité ſecrete, dans ce qui ſe fait contre les Vivans. Mais, leur Mort annéantit tous ces Mouvements. De même, ce qui étoit un Sentiment d'Envie contre un Vivant change de nature, s'il dure encor après ſa Mort, & n'eſt plus qu'Emulation. Nous eſtimons trop la Vie, pour envier encor ceux qui n'en jouiſſent plus : la Privation de ce Bien, renfermant la Privation de tous les autres dont il eſt le fondement, elle eſt regardée comme le plus grand des Maux, & en cette qualité elle aſſouvit la Haine la plus implacable. On ne ſauroit haïr ce qui n'eſt plus.

Tant qu'un Auteur eſt en vie, & qu'il eſt connu, il conſerve un Droit de Propriété ſur ſon Ouvrage, que rien ne peut lui faire perdre : perſonne, à le bien prendre, n'a rien à y voir que ſous ſon Aveu, & aux Conditions ſous leſquelles il l'a donné au Public. Il eſt bien libre à chaque Particulier de l'accepter, ou de le refuſer ; mais, non pas de l'accepter, ſans obſerver ces Conditions. Or, il eſt bien sûr, que l'Intention d'un Auteur, en publiant ſon Livre, n'eſt pas qu'on le tourne en ridicule. Si donc on entreprend d'en diſpoſer de cette ſorte contre ſon gré, il peut juſtement le réclamer ; & cette Uſurpation qu'on lui fait eſt une eſpece de Violent de cette partie du Droit des Gens qui régle le Commerce des Particuliers avec le Public.

Mais,

Mais, si-tôt qu'il est mort, comme il n'est plus capable d'aucune Propriété, celle qu'il avoit de son Livre est dévolue toute entiere au Public, à qui il en avoit donné l'Usage, par la Disposition du Droit, qui veut que tout Bien, dont le Propriétaire ne paroît pas, soit censé appartenir en propre à celui qui en a la Jouissance. Ainsi, chaque Particulier entre dès-lors en son lieu & place à cet égard, & peut disposer aussi absolument de son Livre, que lui-même pouvoit faire pendant sa Vie.

Il est donc, non seulement libre, mais loüable, dès-lors, à qui veut de le critiquer, puisque rien n'est plus utile au Public en Matière de Littérature, que l'Exercice de la Critique. Que si c'est une Licence blamable, que celle de faire de mauvais Livres, y a-t-il de maniere plus innocente de la reprimer, qu'en montrant aux Vivans qui font tentez d'en faire, avec quelle Rigueur on rend Justice aux Morts qui en ont fait ? Ce n'est plus proprement que le Livre, qui subsiste encore qu'on offense, & non pas la Personne, qui n'est plus.

Si l'on m'objecte, que l'Intention d'un Auteur n'est non plus qu'on le critique après sa Mort, que pendant sa Vie; & qu'ainsi, il ne faudroit jamais le critiquer, s'il falloit se régler par son Intention, comme je dis: je répons, que les Volontez des Morts ne méritent qu'on y défere, selon toutes les Loix, que tant qu'elles sont légitimes, & qu'elles ne sont pas contraires au Bien public. Or, je pense avoir suffisamment montré, que l'Intention d'un Auteur, qu'on ne pût le critiquer après sa Mort, seroit aussi injuste, qu'il



est excusable de ne pas vouloir qu'on le critique pendant sa Vie.

Et c'est pourquoi les Anciens, parmi lesquels la Mémoire du Mérite étoit en toute autre Vénération que parmi nous, ne craignoient point de troubler le Repos des plus illustres Morts, en parlant d'eux en toute Liberté, & rendant une Justice sévère aux Reliques de leur Esprit. Ils savoient, que l'Âme de ces grans Hommes, dégagée en l'autre Vie du Commerce des Sens, n'étoit plus sujette aux mêmes Foibleffes, dont elle étoit capable durant ce Commerce, & que celle de ne pouvoir souffrir les justes Repréhensions, étant l'une des plus déraisonnables, bien loin de se plaindre, comme ils auroient pu faire pendant leur Vie, qu'on relevât leurs Fautes, ils étoient au contraire ravis d'être encor utiles de cette sorte au Public après leur Mort.

Que si la seule Lumière de la Nature suffisoit, pour inspirer un Sentiment si noble à des Payens, quelle apparence qu'une Religion comme la nôtre, dont la Charité est l'Âme, en inspire de moins généreux? Peut-on croire, que nos Morts, de qui tout le Bonheur consiste dans la Vue de la Vérité, puissent être offensez qu'on la fasse connoître aux dépens de qui que ce soit, & sans aucun égard; que comblez de Gloire comme ils sont, un aussi misérable intérêt que celui de leur Réputation parmi nous soit capable de les toucher? Je n'ai jamais lû sans admiration le Testament de cet Ancien, qui ordonna, qu'au lieu de lui rendre les derniers Devoirs ordinaires, on le jettât à la Voirie; afin d'é-



tre encor bon à quelque chose pour les Bêtes après sa Mort, comme il avoit tâché d'être utile aux Hommes pendant sa Vie. Et, puisqu'un saint Evêque de ce Siecle imita la Générosité de ce Philosophe, dans une Maladie dont il crut mourir à Padoue, en léguant son Corps aux Chirurgiens de cette fameuse Ecôle, pour en faire une Anatomie, il n'y a pas apparence qu'il fût affligé, non plus que ce Philosophe, que ses Ecrits servissent à un Usage semblable, & qu'on les mît impitoyablement en pièces, pour l'Instruction du Public.

On dira peut-être, qu'on doit du moins s'abstenir de critiquer les Auteurs qui ne sont morts que depuis peu de tems, par Considération pour les Vivans qui ont été liés d'Amitié, ou de Parenté, avec eux, si ce n'est pas par Principe de Piété pour eux mêmes; & il me semble que Mr. de Vaugelas approuve en quelque lieu cet Egard.

Mais, je ne sai s'il n'y a pas plus de Politique que d'Honnêteté dans cette Réserve. C'est préférer la Courtoisie à la Raison, & ménager les Particuliers, aux Dépens du Public, à qui il importe de connoître le Prix des Auteurs. La Prudence ne mérite plus ce Nom, dès qu'elle passe ses bornes: or, elle les passe sans doute, quand elle viole un Devoir plus légitime; & quel Devoir plus légitime, que celui de rendre gloire à la Vérité, quand il est utile au Monde qu'on la publie?

C'est assez d'Indulgence pour la Foiblesse humaine, qu'on s'abstienne de satisfaire à ce Devoir à l'égard des Vivans, pour qui il y

roit quelque sorte d'Inhumanité à le remplir; & les Devoirs de l'Humanité sont préférables à tous les autres. Ce qui rend cette Indulgence raisonnable en leur faveur est que l'Amour-propre, étant le plus naturel de tous les Sentimens, il mérite quelque Condescendance, tant qu'il ne porte à rien de nuisible, qu'il ne trouble point la Société, qu'il n'est que Foiblesse, & non pas Vice. Telle est la Tendresse aveugle d'un Auteur pour son Ouvrage, tant que cet Ouvrage n'a rien de criminel.

Mais, cette Foiblesse n'est pas excusable dans ses Amis, comme dans lui. Puisque l'Intérêt, qu'ils prennent en sa Mémoire, ne le regarde plus qu'en imagination dès qu'il est mort, il ne faut pas qu'ils prétendent s'en faire honneur, & déguiser la Vanité qu'ils tirent de sa Réputation, sous le Voile spécieux d'une Amitié immortelle. Car, c'est cette Vanité seule, qui leur fait porter impatiemment, qu'on trouve à redire à ses Ouvrages, Or, ce Sentiment étant vicieux, il n'est pas raisonnable d'y déférer.

Que si l'on s'intéresse assez à la Gloire d'un Mort, pour ne pouvoir, malgré toutes ces Raisons, souffrir qu'on le censure, il est libre de le défendre. Ses Ouvrages sont un Champ ouvert à tout le Monde, où la Critique peut s'exercer pour & contre, & se donner carrière en pleine Liberté; mais, à condition qu'il paroisse, qu'on n'a pour But que de justifier le Livre qu'on défend, & non pas d'élever sa Réputation sur les Ruines de l'Auteur qui l'a attaqué.

Aussi voyons - nous, que Cicéron & Quinti-

Quintilien , pour qui les Vivans étoient sacrés , ont censuré avec la même Liberté les Morts qu'ils avoient connus familièrement , que ceux qui les précédoient de plusieurs Siècles ; & Mr. de Vaugelas lui-même n'a pû s'empêcher , contre sa propre Regle , de critiquer ouvertement Malherbe , & Coeffeteau , ses Maîtres , & ses meilleurs Amis : tant il est vrai , que tous les Sentimens excessifs & affectés sont sujets à se relâcher d'eux mêmes , & se démentir dans la Pratique ; la Nature ramenant les Hommes au Simple & au Naïf , sans qu'ils y songent , à travers toutes les Chimères & les Rafinemens de leurs Opinions.

Un Ecrivain n'est pas obligé d'éviter tout ce qui peut , mais tout ce qui doit déplaire. Parce que des Gens vains voudroient qu'on crût infaillibles des Auteurs qui les ont estimés , est-ce à dire qu'on soit obligé de reconnoître cette Infaillibilité , aux préjudice de l'Instruction qu'on doit aux Vivans , & de la Justice exacte , que le Public a intérêt qu'on rende aux Morts ?

Mais , si cela est , dira-t-on , d'où vient donc qu'on critique tant les Vivans ? Est-ce qu'il est plus dangereux d'attaquer les Morts que le Vivans , ou qu'on devient infaillible en mourant ; & que les Erreurs , qu'on a eues pendant la Vie , sont des Oracles dès qu'on ne vit plus ? Il n'en faut pas chercher d'autre Raison , que les Passions que j'ai montré qui ne regardent proprement que les Vivans ; la Jalouſie , l'Envie , la Malignité , la Vanité : & il est bien vraisemblable , qu'on n'écrit contre eux que par ces Motifs , & non pas pour

224 DE LA CRITIQUE,  
servir le Public, puisqu'on ne le serviroit pas  
moins en écrivant contre les Morts.

---

### CHAPITRE III.

#### DE LA CRITIQUE DES AUTEURS VIVANS.

**Q**UELQUE raisonnable que je croie l'Opinion que je viens de proposer, je ne me flate pas de l'avoir persuadée. Car, quand même on m'accorderoit, qu'on peut critiquer les Auteurs morts; je m'affure qu'on me soutiendrait toujours, que la Critique des Vivans a des Utilitez, que celle des Morts ne fauroit avoir. Aussi font-ce, me dira-t-on sans doute, ces mêmes Critiques d'Ecrivains vivans que je désapprouve si fort, qui occupent aujourd'hui tous les Curieux de l'Europe. Les Journaux des Savans ne sont pleins que de leurs Différens, & qui en retrancheroit tout ce qu'ils font les uns contre les autres en ôteroit plus de la Moitié.

Je répons, que cette Moitié n'est pas assurément la meilleure. La plûpart des Livres de cette nature peuvent divertir le Public; mais, ils l'instruisent souvent moins, qu'ils ne le scandalisent: &, quand l'Animosité de ces Auteurs leur feroit faire des Efforts d'Esprit qu'ils ne feroient jamais autrement, quelque bonnes choses qu'ils puissent dire par ce Motif, il vaudroit bien mieux que le Public en fût privé, que de violer, comme ils font, les Loix de la Vérité & de l'Honnêteté,



té, par la Mauvaise-Foi inféparable de la Dispute, ou du moins, par leur Malignité & leurs Emportemens. Une seule Parole offensante d'un Auteur estimé est plus nuisible au Monde, par le mauvais Exemple qu'elle donne, & qu'elle semble autoriser, que vingt Découvertes dans les Sciences ne sauroient être utiles.

Il ne faut pas que ces Auteurs tirent vanité de l'Empressement qu'on témoigne pour leurs Ouvrages. Cet Empressement vient bien plus du Plaisir malin qu'on sent à les voir s'entre-déchirer, que d'Estime qu'on ait pour eux. Or, ce Plaisir ne soutient pas long-tems les honnêtes Gens dans cette Lecture : ils en sont bien-tôt rassasiés ; & les autres s'en soulent encor plutôt que les Auteurs.

Car, les Découvertes, que l'Animosité fait faire, sont d'ordinaire de peu de Prix. Tout ce que la Passion produit est rarement pur : c'est une Source si féconde d'Illusions, qu'on n'en peut guere tirer de Lumieres certaines. Le Trouble, qui lui est naturel, se fait sentir dans toutes ses Opérations ; & elle répand toujours quelque fausse Lueur parmi les Clartez les plus nettes de la Nature. Ainsi, toutes choses bien compensées, elle nuit du moins autant qu'elle sert. Et, puisque les moindres Biens purs sont préférables aux plus grands qui sont mêlez de Mal, ce que ces seules Lumieres naturelles produiroient sans l'Esprit de Contention, seroit bien, à tout prendre, aussi avantageux au Public, que ce qu'elles produisent animées de cet Esprit, sans compter qu'il seroit plus édifiant.



On dira sans doute encor à l'avantage de la Critique des Vivans, qu'il est bien facile de critiquer les Morts, puisqu'il ne sauroient répondre. Mais, il seroit à souhaiter la plupart du tems, que les Vivans en fissent de même; car, si les Morts ne répondent rien, d'ordinaire les Vivans répondent trop. Le Public, qui fait toujours justice aux Morts, ne manque point à les défendre contre ceux qui les accusent mal-à-propos : il n'est point nécessaire pour cet effet de composer de nouveaux Livres en leur faveur, & les Procès de cette qualité ne demandent pas tant d'Écritures.

J'ai ouï dire sur ce Sujet à un grand Personnage, qu'un bon Livre portoit avec lui son Apologie, & n'avoit besoin que d'une seconde Impression pour répondre à tout ce qu'on pouvoit dire contre. Mais, si cela n'est pas tout-à-fait véritable, il est du moins certain, qu'une première Réponse à une Critique doit épuiser la Matière, & éclaircir assez le Différent, pour mettre en état de juger. Il peut échapper quelque chose aux meilleurs Ecrivains, qui ait besoin d'être relevé, ou éclairci, quand c'est en Matière importante; soit faute de bon Conseil, car nul Ecrivain, quelque habile qu'il soit, ne s'en feroit passer; soit pour avoir ignoré des Choses de Fait, qui appartiennent à son Sujet; soit pour avoir quelque Raison de se presser de publier son Ouvrage, avant que d'y avoir pû donner la dernière main. Mais, comme ces Excuses, qui rendent supportables les Fautes d'un bon Auteur, ne valent rien pour ceux qui écrivent contre lui; parce que toute En-  
tre-

treprise odieuse de sa nature, comme la leur, ne mérite aucune Indulgence; ils sont obligés de dire d'abord tout ce qu'ils trouvent à reprendre, & de ne rien dire que d'incontestable: & l'Auteur, qui a eu cependant le tems de se rasseoir, & de s'examiner, ne doit aussi rien laisser en arriere, dès sa première Réponse, de tout ce qu'il peut dire pour se justifier s'il a raison, ou se corriger s'il a tort.

Il y a une Maniere honnête de conduire cette Guerre spirituelle; & le Siecle, tout corrompu qu'il est, n'est pas si malheureux, que je n'en puisse trouver des Exemples, si je voulois. Quoi de plus facile, que d'exposer les Objections les plus pressantes, de la même maniere qu'on exposeroit les Doutes les plus légers? Bien-loin qu'elles en fussent affoiblies, elles en paroistroient plus fortes: & c'est l'un des meilleurs Artifices de la véritable Rhétorique; car, les Hommes se plaisent naturellement à rendre aux Auteurs la Justice qu'ils ne se rendent pas eux mêmes, soit en bien, soit en mal. Je dis la même chose des Réponses, que des Objections: plus elles sont fortes, plus on se plait à les entendre proposer d'un air douteux; & rien ne prévient tant en faveur d'un Ecrivain, que de voir, qu'il ne soit pas fier d'avoir raison.

Si l'on observoit cette Méthode, le Différent seroit bien-tôt vuide, & ne passeroit guere les Bornes que j'ai marquées; mais, on ne peut souffrir le moindre Terme defavantageux, quoiqu'il soit impossible à un Critique de n'en point employer, quelque circonspect qu'il puisse être. On ne se contente pas de

se défendre : on le fait en récriminant, & devenant de cette sorte Agresseur, d'Assailli qu'on étoit auparavant, on met le Critique dans une espece de nécessité de se défendre à son tour : qui, au lieu de pardonner quelque chose au Chagrin naturel à tout Auteur d'être critiqué, oublie qu'il est le premier Agresseur dès qu'il se voit attaqué, & se défend avec le même Emportement qu'on l'attaque.

Ainsi vont se formant Piece à Piece ces Controverses infinies & insupportables, l'Opprobre de la Littérature, & l'Aversion de tous les honnêtes Gens. C'est ainsi, qu'elles dégénèrent en Querelles personnelles, où le Public n'a plus d'intérêt, & dont on ne laisse pas pourtant de le faire Juge en dépit qu'il en ait; de sorte que les Auteurs les plus estimez, qui s'y engagent, sont à la fin contraints de finir, faute de Libraires & de Lecteurs.

Ne peut-on pas traiter toute sorte de Matière, sans nommer les Ecrivains qui les ont traitées avant nous, & examiner leurs Sentimens aussi exactement que si on les nommoit? Tout le Monde s'est moqué de la Fidélité grossière du Cardinal Pallavicin à citer incessamment Frà Paolo pour le réfuter. Au contraire, on admire encor tous les jours l'habile Modération de Baronius, de n'avoir fait aucune mention des Centuriateurs, à qui il répond incessamment. Qu'est-ce qui empêche de l'imiter, si ce n'est l'Animosité ridicule que l'Amour-propre & la Vanité nous inspirent contre ceux qui n'approuvent pas nos Opinions, & l'Ambition de nous élever au dessus d'eux, en faisant voir qu'ils se sont

trompez ; ce qui importe fort peu au Public.

Mais enfin, puisque l'Usage de critiquer les Auteurs vivans est tellement établi, qu'il a en quelque sorte force de Loi, voyons du moins quelles Qualitez cette Critique doit avoir, pour être suportable.

C H A P I T R E IV.

QUE LA CRITIQUE DOIT ETRE  
INCONTESTABLE.

**J'**A I dit en passant dans le Chapitre précédent, que la Critique étant un Exercice odieux de sa nature, elle ne mérite aucune Indulgence, & que par cette raison elle ne doit rien avancer que d'incontestable, pour être tolérée. Mais, comme c'est la première & la plus essentielle de toutes les Qualitez qu'elle doit avoir, ce n'est pas assez de l'avoir insinué par occasion. Il y a si peu de Choses dans le Monde, qui ne soient douteuses à quelque point, & dont on ne puisse disputer, que si on ne la restraignoit pas à ce qui est indubitablement repréhensible, il n'y a presque rien qui en fût à couvert, & à quoi on ne la pût étendre : &, comme il semble au Vulgaire, que tout ce qui se met en dispute est incertain, cette Licence aboutiroit bien-tôt à ne savoir plus que penser, ni que faire, & à abandonner tous les Sentimens & les Devoirs de la Vie au Caprice de chaque Particulier.

Montagne, parlant quelque part des Juges  
K 7 qui



qui condamnent des Sorciers à la Mort, dit, *qu'à tuer les Gens, il faut une Lumiere claire & nette.* On peut de dire de même de la Critique, que pour la publier, il faut être bien sûr d'avoir, comme on dit vulgairement, raison-&-demi. Tant que nous ne faisons que proposer nos Sentimens, sans reprendre personne, nous ne sommes presque pas obligés de les garantir, si nous ne voulons. Il suffit pour cela, de ne les pas proposer comme indubitables, & de les donner, comme le même Montagne, pour nôtres, non pour bons. Mais, c'est toute autre chose, lorsque nous blâmons ceux des autres. Quand même nous ne donnerions pas pour indubitable la Critique que nous en faisons, elle est obligée de l'être en qualité de Critique; & la Faute, qu'elle reprend, doit être aussi évidente, que le Tort qu'elle fait à ceux qu'elle reprend. C'est une Proportion, que tout Critique est obligé indispensablement de garder; & il n'y a que ce seul Moyen de faire changer de nature à ce Tort, & de le justifier. Il faut donc que cette Evidence se présente à l'Esprit, en même tems que la Critique même, pour l'excuser: c'est un Contre-poison dont elle doit être nécessairement munie, pour en amortir le Venin, & balancer la première impression odieuse, que toute Censure fait naturellement dans les Esprits contre le Censeur.

Que si cela est vrai en général de toute Critique, il est vrai sur-tout de celle du Langage. Car, elle a cela de particulier, ce me semble, qu'au lieu qu'il suffit en d'autres Matieres, comme par exemple dans la Morale, qu'une



Pratique soit douteuse pour être défendue, il suffit au contraire en Matière de Langage, qu'une Pratique soit douteuse pour être permise. La Présomption est dès-là pour celui qui est repris, & l'on doit prononcer en sa faveur; car, la Vérité n'est pas une en Matière d'Usage telle que la Langue, comme elle l'est en Matière de Raisonnement, puisque cet Usage autorise souvent deux Pratiques différentes, & même contraires. Or, il est de l'intérêt de la Langue de s'enrichir par cette Diversité, tant que l'Usage le permet, en approuvant tout ce qu'il ne condamne pas.

Je sais bien que ce Sentiment n'est pas général; mais, j'ose avancer, que si on examine bien le Motif de ceux qui y sont contraires, on trouvera que ce sont, ou Gens, de qui tout le Discernement est borné aux Paroles, & qui sont incapables de connoître la bonté des Choses; ou, s'ils la connoissent, qui ne sont pas bien aises de la sentir dans les Ouvrages des autres, & qui se rabattent sur les Paroles, pour se consoler de l'Approbaton qu'ils n'osent refuser aux Choses. Vous jugerez si l'Auteur, que vous m'avez envoyé, des *Réflexions sur l'Usage présent de la Langue*, n'est point de ce nombre.

Il prétend, par exemple, que *fastidieux* ne peut se défendre, & qu'il ne dit rien de plus qu'*ennuyeux* (1): Qu'il faut dire *le onze*, & non pas *l'onzieme* (2): Qu'il faut dire *appeller les Lettres*, & non pas *epeler*, parce qu'*epeler* vient *appeller* (3): Que *natal* n'a point de féminin (4), comme dans ces Vers,  
Re-

(1) Pag. 226. (2) Pag. 342. (3) Pag. 197.

(4) Pag. 324.

*Renonçant aux Douceurs de sa nata-  
le Terre,  
Aux plus lointains Païs alla chercher  
la Guerre :*

Que *bref* n'a pas un sens assez différent d'*en-  
fin*, pour mériter d'être conservé (5) : cepen-  
dant, il semble qu'*enfin* ne fait que conclure  
simplement le Discours sans rien supprimer,  
& que *bref* le conclut au contraire en don-  
nant à entendre qu'on supprime quelque cho-  
se pour abréger : Qu'en parlant d'un Hom-  
me de haute Taille, on s'exprimeroit mal de  
dire *c'est un grand Homme* (6). Il ne se sou-  
venoît pas apparemment de ce beau Vers,

*Un grand Homme, sec, là, qui me sert  
de Témoin ;*

hors qu'il aimât mieux,

*Un Homme grand, &c.*

Toutes ces Critiques vous semblent-elles  
bien incontestables ? C'en est assez, pour  
m'expliquer sur celles que je crois du moins  
douteuses. Passons outre.



CHA-

(5) Pag. 94. (6) Pag. 243.

## CHAPITRE V.

QU'IL NE FAUT PAS OUTRER LA  
CRITIQUE.

**C**E n'est pas assez que la Critique soit incontestable, c'est-à-dire, régulièrement vraie, juste, & bonne dans le fond : il faut encor qu'elle soit indulgente, pour être tolérée; c'est-à-dire, ni excessive, ni outrée, ni trop recherchée. C'est un Axiome commun, que le souverain Droit est une souveraine Injustice. On entend par-là, qu'il ne faut jamais juger à la dernière Rigueur, parceque les Hommes, ne pouvant rien faire de parfait, ne sont pas excusables d'oublier cette Misere de leur Condition, jusqu'à exiger des autres une Perfection, à laquelle eux-mêmes ne fauroient atteindre. C'est le Fondement naturel de l'Indulgence, qu'ils se doivent réciproquement; mais, outre cette Raison générale d'en avoir en toute sorte de Censures, il y a une Raison toute particulière pour celle du Langage : car cet Axiome, qui n'est véritable qu'en un Sens figuré dans les autres Censures, se doit entendre au pied de la lettre dans celle-ci; & cette Considération fait encor voir la vérité de ce que j'ai avancé d'abord, que cette Matière est singulièrement propre à faire éclater les Défauts de la Critique.

Tous ceux, qui savent les Langues par Principe, savent aussi, qu'elles se sont réservé plusieurs Expressions contraires aux Loix de la Grammaire, comme pour secouer quel-  
que-

quefois le Joug de cette Pédante, de qui elles ne sauroient se passer; tant la Liberté est naturelle en toutes choses. C'est ce qu'on appelle en François des Gallicismes: & il faut que les Agrémens de cette Liberté soient bien grands, puisqu'il se trouve que ces sortes de Licences, que les Langues se donnent, sont leurs plus grandes Beutez. Il n'y a donc point de Faute plus capitale où un Critique puisse tomber dans cette Matière, que de reprendre des Expressions de cette qualité, ni aussi où il lui soit plus facile de tomber, pour peu qu'il soit prévenu de Passion; parceque la Raison semble lui servir de Guide quand il y tombe, & qu'il est trompé par les Regles.

Celui, qui me fournit d'Exemples, m'aidera encore cette fois à me faire entendre; & je commencerai par les Critiques simplement intolérables pour être trop rigoureuses, quoi qu'elles n'attaquent pas des Gallicismes, comme d'autres que je rapporterai ensuite.

*Avoir la Crainte de Dieu devant les yeux, est, dit-il, une mauvaise Phrase, par la Raison, que la Crainte ne peut pas être devant les yeux, & que c'est dans le Cœur qu'elle réside (1).* Y a-t-il de Figure verbale dans toute la Rhétorique, qu'il ne falût rejeter, si cette Raison étoit bonne; & à quoi les Ecrivains en seroient-ils réduits?

Il approuve cette Période: *Ils prêchèrent la Pénitence, guérèrent un grand nombre de Malades, & chassèrent beaucoup de Démons; parce, dit-il, que le premier ils peut se répandre sur tous les autres Verbes, à cause que*  
leurs

(1) Pag. 58.

leurs Cas sont tous placez selon le même ordre (2). Cependant, il blâme une page plus haut cette autre Période du même Livre : *Vous aimerez vos Ennemis, benirez ceux qui vous maudissent, ferez du bien à ceux qui vous persécutent.* Il falloit, à son Avis, répéter le *vous* devant *benirez* & *ferez*. Mais, je voudrois bien savoir, pourquoi le seul *vous* de cette dernière Période ne peut pas aussi bien se répandre, puisque répandre y a, sur les autres Verbes *benirez* & *ferez*, que l'ils de la première se répand sur les autres Verbes de cette première *guérissent* & *chassèrent*? Est-ce que les Cas des Verbes ne sont pas également en toutes deux tous placez selon le même ordre?

Qui peut trouver cette Phrase, *Et reçut les Ennemis l'Epée la main*, assez équivoque pour aimer mieux, *Et l'Epée à la main il reçut les Ennemis* (3)? Ce n'est pas à dire, que parce que *l'Epée à la main* est une chose qui peut convenir à *Ennemis*, cela fasse en cette Phrase une Equivoque de Construction, comme feroit un Adjectif, s'il y en avoit un à la place. On sent mieux ce que je veux dire, que je ne puis l'expliquer.

C'est ce qui lui arrive quelquefois, de ne pas sentir assez la Grace & la Naïveté de beaucoup de Manières de parler très bonnes, quoiqu'irrégulières, comme celle-ci de Voiture : *mon Térence n'est pas si correct que le vôtre, ni moi si correct que vous* (4). Je dis la même chose de ces autres, qu'il condamne avec tant d'assurance, & que tout le Monde

(2) Pag. 560. (3) Pag. 58. (4) Pag. 555.



Monde n'en trouvera pas moins bonnes : *Il y a beaucoup de choses qu'il importe peu, ou point du tout, de savoir ; il faut attendre tout de Dieu, & rien de soi même.*

On fait bien, qu'on écrirait mal, si on se donnoit par-tout la liberté de construire de cette sorte; mais, il n'est pas moins vrai, qu'on écrirait peu agréablement, si on ne se la donnoit jamais. Il dépend donc du Sentiment de l'Esprit, de discerner les Occasions où l'on se la peut donner, & nullement de la Grammaire, puisqu'elle le défend toujours; &, cela étant, il est bien étrange, qu'il prétende avoir meilleur Gout que Mr. de Vaugelas, jusqu'à le critiquer sur des Endroits de cette nature, qui sont dans le fond de véritables Gallicismes, & par conséquent les Ornaments les plus originaux & les plus naturels de la Langue. Tel est ce Passage de son admirable Traduction: *Je répons de votre Liberté, & que vous n'aurez point à souffrir le Faste des Macédoniens.* A qui persuadera-t-on, qu'il auroit été mieux de dire, *Je vous assure de votre Liberté, & vous répons que vous n'aurez point à souffrir le Faste des Macédoniens ?*

Mais, quand même cette Correction seroit bonne, cela s'appelleroit toujours vetiller, & n'est propre qu'à intimider les bons Esprits, qui s'adonnent à écrire, & qui n'ont pas assez d'Élévation pour mépriser ces sortes de Critiques, autant qu'elles sont à mépriser. Car, qui peut s'assurer de ne point faillir, si c'est faillir que d'écrire de la sorte ?

Ce que j'en dis n'est pas que je sois du Sentiment de La Mothe le Vayer, & de Duplex,



pleix, qui croyoient que toutes les Manieres de parler étoient à peu de chose près indifférentes, & qu'

*On parle toujours bien, quand on se fait entendre.*

Je suis auffi éloigné de cet Excès ridicule, que du contraire; &, si je n'écris pas poliment, ce n'est pas faute d'en avoir envie, & d'estimer ceux qui le font.

Je vous dirai donc, pour expliquer à fond mon Sentiment sur ce Sujet, & le Tempérament que je croi raisonnable d'y garder, que le Langage consistant dans le Choix des Mots, & dans leur Arrangement, le premier Point, & le plus important pour bien écrire, est, à mon Avis, le Choix des Mots. Je n'entens pas seulement par-là d'éviter les Mots barbares, & ceux qui sont trop vieux, ou trop nouveaux, hors qu'il ayent quelque Vertu particuliere, & qu'ils fassent un Effet incontestablement agréable, comme il arrive quelquefois. J'entens d'observer scrupuleusement la Propriété des Mots usitez, la quelle on ne sauroit trop étudier, parce que c'est d'elle sur-tout que dépend l'Expression. Et c'est pourquoi, de toutes les Remarques sur la Langue, je n'en trouve point de si utiles, que celles qui éclairçissent & approfondissent cette Propriété & cette Energie.

Quant à celles qui regardent la Construction, j'avoue que je les croi beaucoup moins nécessaires, pour la plûpart. L'usage en est presque la seule Regle sûre. Quand il est clair & général, tout le Monde le peut remarquer  
auffi-

aussi-bien que ceux qui en font des Livres ; & , quand il est douteux jusqu'à un certain point , que je ne saurois mieux marquer que par les Exemples que j'en raporte dans ce Chapitre, je croi que l'Avantage qu'il y auroit à discerner le meilleur parti n'en vaut pas la peine , & que l'Aplication nécessaire pour en venir à bout est d'une nature à dessécher l'Esprit , le tenir à la gêne , & lui ôter toute la Liberté, la Gaiété , & la Vivacité naturelle, qui est l'Agrément suprême & comme l'Ame de toutes les bonnes Productions.

Voilà ce que je pense ; mais , voici de quoi je me tiens fort assuré. C'est que la Connoissance profonde de la Grammaire est souvent nuisible pour discerner le bon Usage , comme Mr. de Vaugelas l'a remarqué. La Raison en est , que ceux qui la savent parfaitement ne peuvent s'empêcher quelquefois d'y avoir égard plutôt qu'à l'Usage , qui , étant d'ordinaire clair & constant pour ceux qui ne la savent pas , devient en quelque sorte douteux pour ceux qui la savent ; parce qu'ils se sont fait , dans l'Etude de cet Art , une espece d'autre Usage , conforme à ses Principes , lequel ne peut du moins que de se trouver souvent contraire à celui du commun du Monde , qui est le bon en cette Matière.

Il ne faut , pour reconnoître cette Vérité , que comparer la Maniere d'écrire des Femmes , & des Auteurs ignorans qui écrivent bien , avec celle de la plupart des Ecrivains savans ; entre lesquels je m'assure que ceux , qui écrivent bien aussi , avoueront , qu'ils ont toujours à se défendre de plusieurs Tours & Constructions , que les Langues mortes qu'ils savent

favent offrent à leur Mémoire en écrivant, & qui ne s'accordent pas avec l'Usage de la vivante dans laquelle ils écrivent.

Cela est si vrai, que s'il se présente diverses Manieres de construire, que l'Usage semble autoriser également, ce n'est pas la plus réguliere qu'il faut choisir, mais premièrement la plus claire; puis, entre plusieurs également claires, la plus courte, qui d'ordinaire est aussi la plus noble.

Car, c'étoit un Principe excellent de Patru, que quelque également bonnes que paroissent deux Manieres de parler, il est impossible qu'elles le soient, & il y en a toujours une meilleure que l'autre. On dira que la Difficulté est de connoître cette meilleure: mais, vous savez mieux que moi, que c'est avoir déjà fait un grand pas pour y parvenir, que d'être prévenu qu'il y en a une; parce que ceux, qui le font, ne plaignent pas la peine de la chercher, comme font ceux qui les croient également bonnes, & l'on trouve volontiers en cette Matiere ce qu'on cherche.

Mais ce Principe, qui doit servir de Regle à l'Ecrivain, n'en est pas une pour le Critique. L'Ecrivain doit toujours tendre au mieux, & le chercher de toute sa force; mais, ce n'est pas assez, pour censurer une Maniere de parler, que le Critique en croie une autre meilleure, si celle que l'Auteur a employée se peut défendre raisonnablement, & que le Critique la trouve seulement moins bonne, que celle qu'il voudroit mettre à la place, mais non pas positivement mauvaise. Il n'est pas en droit d'exiger de l'Auteur la plus grande Perfection que l'Auteur est obligé d'exiger de



de lui-même. D'autant plus, que si cette plus grande Perfection n'est tout-à-fait évidente, c'est une Témérité à un Critique de préférer son Sentiment particulier en Matière douteuse, à celui d'un Ecrivain, qu'il reconnoit d'ailleurs pour bon, puisqu'il lui fait l'honneur de le critiquer. Car les médiocres ne méritent pas qu'on y regarde de si près; & c'est pourquoi vous voyez que Mr. de Vaugelas n'en reprend jamais que d'estimables, ainsi que je l'ai remarqué plus haut.

Pour ne laisser rien à dire de ce que je pense sur cette Matière, il me semble qu'il faudroit partager en deux Classes les Jugemens qu'on porte en critiquant. Les premiers sont ceux, que nous sommes moralement certains que tous les Juges compétens porteront comme nous, & qui sont par conséquent indubitables pour tout autre que pour l'Auteur, Juge incompetent de son propre Ouvrage. L'autre Classe est des Jugemens qui sont de notre Gout particulier, dans lesquels nous ne nous tenons pas sûrs, comme dans les autres, d'être suivis par tous les Juges compétens; quoique nous ne laissions pas pour cela de croire ces Jugemens, qui nous sont particuliers, aussi bons que ces autres & aussi raisonnables.

Je voudrois, dis-je, distinguer exactement ces deux sortes de Censures dans toutes les Critiques que nous faisons, ne donner pour certains que les Jugemens que tout le Monde feroit comme nous, dans lesquels nous ne faisons proprement que rapporter le Sentiment reçu, & où nous parlons plutôt comme Témoins que comme Juges; & ne proposer,



proposer, d'autre côté, que comme des Sentimens particuliers, les Jugemens que nous ne croïons pas que tous les Connoisseurs fissent comme nous, quelque Raison que nous pensions avoir de les faire.

Mais, il seroit bien difficile d'obtenir des Critiques, qu'ils fissent cette Distinction, toute juste qu'elle est : soit que l'Amour-propre les aveugle jusqu'au point de croire, que personne de raisonnable ne peut juger autrement qu'eux, & qu'ainsi tous leurs Sentimens sont le Sentiment de tout le Monde ; ou, s'il ne le croient pas, qu'ils soient bien aises de le laisser croire aux autres, pour donner plus de cours à leurs Opinions, & les insinuer plus facilement dans les Esprits.

Je ne sai, si vous avez jamais éprouvé le Plaisir qu'on fait à un Ecrivain, qui a une envie sincere de profiter de la Censure, quand on lui distingue de cette sorte les Avis qu'on lui donne, en lui marquant ceux dont on croit pouvoir lui répondre, parceque c'est le Sentiment général, & ceux dont nul Critique sage ne répondra jamais, & qu'il ne fait que proposer, parce qu'ils sont de son Gout particulier. Ceux, qu'on donne comme étant le Sentiment général des Connoisseurs, sont des Loix souveraines pour un Ecrivain bien sensé : il y acquiesce d'abord sans les examiner, persuadé qu'il n'est pas dans la Liberté d'Esprit nécessaire pour en juger, jusqu'à ce que la Chaleur de la Composition soit refroidie, comme parle Quintilien. Et, de cette sorte, il a tout son Temps & tout son Esprit libres, pour examiner les autres Avis, que

le Critique donne comme son Sentiment particulier.

Que si cette Maniere de critiquer est avantageuse à l'Ecrivain, elle est d'une autre Utilité bien plus considérable pour le Critique; en ce qu'elle l'accoutume à ne pas se faire une Idole de tous ses Sentimens, à reconnoître que d'habiles Gens en peuvent avoir d'autres, & enfin à croire qu'il se peut tromper, & à vouloir bien le laisser croire aux autres.

Le moindre de ces Effets est sans comparaison plus précieux que la meilleure Critique du Monde. C'est à quoi doivent tendre toutes nos Etudes, & nos Compositions: c'est le principal Fruit que nous en devons retirer; & elles ne sont vraiment estimables, qu'autant qu'elles contribuent à nous rendre équitables & de bonne-foi.

Ceux, qui ne connoissent pas à fond la Nature de l'Esprit humain, s'imagineront que tout cet Exercice est de petite Importance, puisqu'il ne roule que sur la Maniere de faire des Livres, & d'en juger. Mais, puisque les Défauts de la Critique ne viennent, que d'être trop passionnez pour nos Opinions, ambitieux de les persuader, & prévenus contre celles des autres; & que ces mêmes Foiblesses ne sont pas moins pernicieuses dans les autres Affaires de la Vie; qui gagneroit sur soi de s'en garder, en faisant ou critiquant des Livres, n'auroit pas grand' peine à s'en garder dans les autres Occasions.

Pour revenir donc à mon Sujet, d'où je me suis détourné je ne sai comment, & descendre dans le particulier de ce que j'appelle vetiller, au hazard de me rendre méprisable à  
la

la Nation des *Puristes*, outre les Passages que j'ai raportez au commencement de ce Chapitre, voici encor quelques Manieres de parler, que je ne voudrois pas condamner en critiquant comme fait notre Critique, quoique je ne voulusse pas peut-être m'en servir en composant non plus que lui. Par où vous voyez toujours, que tout ce que je prétens établir est, qu'il n'est pas permis de trouver à redire à tout ce qu'on ne voudroit pas faire.

Je ne voudrois pas, par exemple, condamner comme lui cette Expression, *creuser une Matiere* (5). Je m'étonne qu'il ne sache pas, qu'on se sert de ce Mot à la Cour, à un Usage bien moins raisonnable que celui-là. J'y ai ouï dire, à des Gens d'une grande Distinction, *creuser un Homme*, pour dire, pénétrer dans sa Pensée, découvrir ce qu'il a de plus caché dans l'Âme.

Je ne voudrois pas non plus me déclarer si hautement en faveur de *benie* contre *benite* (6); & l'Autorité de Mr. de Vaugelas vaut bien celle du Traducteur de la Genese. En tout cas, il me semble, qu'il n'y a pas grande Distinction à faire entre ces deux Mots.

Je ne croi pas non plus que la Faute, que font les Lionnois en disant *froisser* pour *chifonner un Rabat* (7), mérite qu'on y prenne garde.

Je ne voudrois pas non plus condamner si fortement ces Manieres de parler : *se rencontrer durant une saison, amasser des préparatifs, employer des recherches* (8).

L 2

Je

(5) Pag. 54. (6) Pag. 86. (7) Pag. 158.  
 (8) Pag. 406 & 410.

Je trouverois assez indifférent de dire, *le reste des hommes en peuvent, ou en peut, jouir* (9); & pour me servir de son Expression, *je croi qu'on les peut jouër à croix & à pile* (10). Il me sembleroit, qu'il seroit inieux de dire *à croix ou pile*.

Je ne trouve enfin point de *Difficulté*, dans ces Manieres de parler, tout irrégulieres qu'elles sont, *cet Homme est aussi bon que sa Femme, cette Femme n'est pas si avaricieuse que son Mari* (11). En voilà assez, pour expliquer mon Opinion.

Il diroit, sans doute, que je suis bien indulgent, & qu'il faut que j'aye des Raisons pour l'être. J'en conviens;

*Sumus, & hanc veniam petimus, damusque vicissim :*

& plût à Dieu n'être pas capable de Fautes plus grossieres; je m'estimerois bien heureux.

---

## CHAPITRE VI.

### QUE LA CRITIQUE NE DOIT PAS ETRE TROP INDULGENTE.

**P**OUR ne pas outrer la Critique, ce n'est pas à dire qu'il faille être trop indulgent, quand on fait une fois tant que de s'ériger en Censeur; & qu'il soit permis d'approuver ce qui

(9) Pag. 419. (10) Pag. 69. (11) Pag. 239.

qui est indubitablement mauvais, sous prétexte qu'on doit tolérer tout ce qui peut passer pour bon. Un Juge n'est louable de ne pas condamner des Innocens, qu'autant qu'il condamne les Coupables; car, s'il absout également Coupables, & Innocens, autant vaudroit-il qu'il ne jugeât, ni Innocens, ni Coupables. Vous êtes sans doute en peine pour moi, où je prendrai des Exemples de ce Défaut; car, après ce que vous avez vu dans le Chapitre précédent de la Délicatesse excessive de notre Critique, vous ne vous défiriez pas qu'il m'en dût fournir pour celui-ci, & qu'il approuvât aussi mal à propos qu'il condamne. Mais, il étoit destiné à tous les Vices de ce Genre d'écrire, même aux plus opposés; & c'est une Commodité pour moi tout-à-fait singulière. Vous l'allez voir.

Il prétend que *latiniser, franciser, & catholiser*, sont fort du bel Usage (1); que *brisement* est un très bon Mot & en Usage, & que toutes les Personnes polies s'en servent sans difficulté (2); que c'est une fausse Délicatesse de rejeter la superbe, pour dire l'orgueil (3); & que *sollicitude* est un Terme élégant qui se dit avec grace, & qu'aucun de ceux qui se piquent de bien parler ne fait difficulté de s'en servir (4). Il devoit au moins excepter les Femmes savantes de Moliere, qui se piquoient assurément de bien parler.

En examinant la Traduction, ou Imitation, comme vous voudrez l'appeler, que Mr. le Maître a faite d'un fameux Passage de

L 3

l'O-

(1) Pag. 217. (2) Pag. 97. (3) Pag. 654.

(4) Pag. 640.



l'Oraison *Pro Milone*, il le blâme seulement d'avoir *un peu trop voulu copier* Cicéron (5); comme pour rejeter sur l'Original la Faute de la Copie. Mais, les voici tous deux; & vous allez juger, s'il ne faut pas plutôt dire, qu'il a *mal copié* Cicéron, que non pas, qu'il a *un peu trop voulu le copier*. *Est hæc non scripta, sed nata lex, quam non didiscimus, accepimus, legimus; verum ex naturâ ipsâ arripuimus, hausimus, expressimus.* „ C'est une „ Loi, qui n'est pas écrite par les Hommes, „ mais qui est née avec tous les Hommes; „ qui n'est pas peinte au dehors, mais qui est „ empreinte au dedans de nous; que nous a- „ vons plutôt reconnue que lue, plutôt com- „ prise qu'apprise, plutôt conçue en nous „ mêmes que reçue des autres. „

Je dis premièrement, que c'est une Affectation de Déclamateur, à laquelle le Texte de Cicéron ne donne aucun lieu, que d'avoir préféré le Mot de *peinte* à celui d'*écrite* qui étoit le propre, en disant *qui n'est pas peinte au dehors, mais qui est empreinte au dedans*; & cela, pour faire une mauvaise Allusion entre *peinte* & *empreinte*, au lieu de se contenter d'une simple Antithèse, en mettant *écrite*, ou quelque autre Sinonime plus propre que *peinte*, s'il ne vouloit pas répéter le Mot d'*écrite*, qu'il avoit mis deux lignes auparavant.

Ce qui suit est de la même Affectation. *Didiscimus, accepimus, legimus*, est bien traduit par *apprise, reçue, lue*; mais, dites moi si *reconnue, comprise, & conçue*, rendent au-  
fi

(5) Pag. 437.

si bien ce que Cicéron a voulu dire par *arripuimus, hausimus, expressimus*? Est-ce parler juste, que de dire que nous avons reconnu & compris une Loi, sans l'avoir, ni lue, ni apprise. Le Passage étoit un peu difficile à rendre comme il faut; je l'avoue: mais, qui l'obligeoit de le traduire à la lettre? Et, quand il y auroit été obligé, faloit-il se donner au Diable, pour traduire de cette sorte? *C'est une Loi, qui n'est pas faite par les Hommes, mais qui est née avec tous les Hommes; qui n'est pas écrite au dehors, mais qui est empreinte au dedans de nous; qui n'est ni apprise, ni reçue, mais plutôt prise, puisée, & tirée du Sein même de la Nature.* Pour moi, je croirois cela mieux, que les Antitheses rimées, dont il a préféré le ridicule Ornement à la Justesse & à la vérité de l'Expression.

Vous direz peut-être, que je suis bien hardi de traiter les Allusions de ridicule Ornement, pendant que ce Passage même de Cicéron en est tout composé, comme un nombre infini d'autres de ses Ouvrages. Mais, ce qui est ridicule, quand il est recherché, affecté visiblement, & amené comme par force malgré la Raison & le Bon-Sens, ne l'est pas, lors qu'il se présente aussi naturellement & sans peine, que les Allusions de Cicéron; lors qu'il paroît qu'elles se rencontrent comme par hazard & sans dessein, & qu'on ne fait aucune violence à la Propriété des Mots pour les trouver. „ Quand les Paroles „, dit Mr. de Vaugelas, „ qu'il faut nécessairement employer pour expliquer ce qu'on „ veut dire, font l'Allusion, alors, il faut la

„ recevoir à bras ouverts; & ce seroit être  
 „ ingrat à la Fortune & ne savoir pas prendre  
 „ ses Avantages, que de la rejeter. „ *Per se  
 frigida & inanis affectatio, cum in acres in-  
 cidit sensus, innata videtur esse, non accersita* (6).

D'ailleurs, il est à remarquer que les Rimes, qui se trouvent dans les Allusions, ont un Désagrément dans notre Prose, qu'elles n'ont pas dans la Latine, parce que la Rime, faisant la principale Beauté de notre Versification, il semble toujours, quand il s'en rencontre dans la Prose, qu'on ait voulu faire des Vers: ce qui ne peut pas sembler de même dans le Latin, où la Rime n'appartient pas plus à la Poësie qu'à la Prose. Je ne veux pas pourtant dire qu'on doive toujours éviter les Antitheses rimées dans notre Prose; mais, seulement, qu'il est mieux encor de n'en point user du tout, quand elles sont aussi forcées & peu justes, que celles de Mr. le Maître en cet Endroit.

Est-ce une chose pardonnable à un Critique, de se laisser imposer comme cela par la Réputation des Auteurs qu'il examine? De croire, par exemple, Qu'*excuseur* est bien reçu dans le *Stile familier* (7), parce que Voiture l'a forgé une fois pour plaisanter; Que *labiale* est un Mot qui se dit (8), parce qu'un savant Homme de l'Académie a été contraint de s'en servir une fois dans un Ouvrage de Grammaire; Que *chargeant, candide, & concept*, sont de bons Mots (9); Que *precairement*  
 &

(6) Quintil. *Libr. IX, Cap. III.* (7) Pag. 218.

(8) Pag. 382. (9) Pag. 117, 101, & 132.

& *precaire* sont des Mots fort en usage (10), quoique le fameux Auteur, qu'il cite pour s'être servi seulement de *precaire*, ait cru devoir l'expliquer en s'en servant : *maniere de gouverner precaire*, dit-il, *c'est à dire de piere souffrance*; Que *trancher du grand* est dans la bouche de tout le monde (11); Qu'*acquérir de l'éclat* est une fort bonne Phrase, par la raison qu'on dit *perdre l'éclat* (12) : Dans combien d'Erreurs tomberoit-on sur la Langue, à raisonner de la sorte; Que c'est parler *élegamment* de dire *la hauteur d'un Art* (13), comme dans ce Vers qui n'est pas le meilleur du Livre d'où il est tiré,

*Prétend de l'Art des Vers atteindre la hauteur;*

Que cette Maniere de parler d'un excellent Orateur, *c'étoit assez que ce fût une Louange pour qu'il ne la pût soutenir*, est fort usitée aujourd'hui (14), même dans le Stile le plus élevé, puisque ce Passage est tiré d'une Piece de ce Stile; & ainsi de plusieurs autres ?

Quintilien dit quelque part (15), que „ quoiqu'il semble qu'on ne sauroit faillir en „ se servant de Mots employés par d'excel- „ lens Ecrivains, il importe pourtant beau- „ coup de savoir, non seulement s'ils s'en „ sont servi, mais aussi s'ils en ont établi l'U- „ sage. „ *Etiam si potest videri nihil peccare qui utitur verbis quæ summi Autores tradiderunt*

(10) Pag. 444.

(12) Pag. 408.

(14) Pag. 443.

(11) Pag. 690.

(13) Pag. 248.

(15) Livr. I. Chap. VI.



*runt, multum tamen refert, non solum quid dixerint, sed quid persuaserint.*

*Naissance*, dit encor notre Critique (16), se prend souvent pour une *Disposition avantageuse de l'Esprit* : il pouvoit ajouter de *l'Ame & du Cœur* ; car, ce Terme s'étend à tout cela dans ce bel Exemple qu'il cite, *Une si heureuse Naissance la rendit la Passion de tout ce qu'il y avoit de vertueux à la Cour.* Mais, ce Mot est-il aussi bien employé dans cet autre Passage, qu'il approuve de même : *les Romains ont de la Naissance pour les Pieces de Théâtre?* Cela est-il assez intelligible, & ne faloit-il point du *Génie*, & non pas de la *Naissance*?

Bien loin que la Pratique de plusieurs Auteurs particuliers suffise, quelque bons qu'ils soient, pour établir un Mot, ou une Maniere de parler, l'Usage, même le plus public & le plus général, ne suffit pas quelquefois, puisqu'il y en a constamment un bon & un mauvais, ainsi que Mr. de Vaugelas l'a remarqué. Comme cette Distinction est peut-être la plus importante qu'il y ait à faire en Matière de Langage, vous ne serez pas fâché que j'examine quelque Exemple célèbre de ce mauvais Usage, pour en marquer d'avantage le Caractere, & montrer à quels Traits il est reconnoissable.

Je n'en pouvois souhaiter un plus célèbre, ni plus mauvais tout ensemble, que celui que notre Critique me présente à point nommé en l'approuvant. *Gros Seigneur*, dit-il (17), *est un vieux Mot qu'on a fait revivre.* Il

VOU-

(16) Pag. 324.

(17) Pag. 246.



vouloit dire *une vielle Maniere de parler*; car, *gros Seigneur* sont deux Mots, & non pas *un* seul; & ni l'un ni l'autre n'étoient morts: mais passons outre. Connoissez-vous quelque vieux Livre, où cela se trouve? On applique depuis peu fort mal à propos cette Epithète de *gros* à bien des choses; mais, peut-être ne l'a-t-on jamais si mal appliquée que dans cet Exemple: car, on ne sauroit nier que la première Idée, que cette Maniere de parler porte dans l'Esprit, ne soit pas plutôt celle d'un Homme de Qualité gros de taille, que celle d'un Homme puissant en Biens; ce qui s'exprime si naturellement par l'ancien & ordinaire Terme de *Grand Seigneur*. Pourquoi donc se servir d'un autre, qui est du moins très équivoque? Cependant, c'est le premier Exemple de cette nouvelle Maniere de parler, que l'Auteur a trouvé à propos de choisir, pour l'approuver.

S'il connoit la Cour autant qu'il dit, il doit savoir, que l'Autorité de quelques Femmes affectées, & de quelques jeunes Gens sans Esprit, qui sont d'ordinaire les premiers Auteurs de ces mauvaises Expressions, n'y est pas si bien reconnue, qu'on osât y employer cette Epithète en plusieurs manieres dont on l'emploie ailleurs. Il n'y entendra point dire *un gros Mérite*, *un gros Plaisir*, ni *une grosse Raison*, du moins à gens de qui le Langage tire à conséquence; &, puisqu'il vouloit parler de ce Terme, il devoit ce me semble découvrir d'où l'Abus en est venu, & en marquer le juste Usage, comme je va tâcher de faire.

Il ne faut pour cela que remarquer, qu'il y

a une Différence effencielle entre les deux Termes de *gros* & de *grand*, qui consiste en ce que *grand* s'est dit indifféremment de tout tems des Choses spirituelles, & des matérielles, *un grand Arbre, un grand Esprit*; au lieu que *gros* ne se dit originairement que des matérielles, *un gros Arbre, & jamais un gros Esprit.*

Cependant, comme le Sens simple des Paroles ne suffit pas toujours pour exprimer tout ce qu'on veut faire entendre, & qu'on est souvent obligé de les employer dans un Sens figuré, il est arrivé qu'on a eu besoin quelquefois de transporter ce Mot, comme beaucoup d'autres, des Choses corporelles, qu'il signifie seules naturellement, à des spirituelles ou morales, auxquelles il ne peut convenir que figurément.

Tantôt, ç'a été pour plaisanter, comme, à ce que je croi, la première fois qu'on a dit *je vous aime gros*: d'autrefois, pour exagérer & donner une Idée plus forte & plus sensible d'un Sujet, en lui appliquant une Qualité qui ne convient qu'à des Choses sensibles, lors que cette Idée, toute immatérielle qu'elle est, enferme pourtant quelque chose de matériel, comme par exemple quelque Action; & c'est ainsi qu'on dit *de grosses Paroles, une grosse Faute, une grosse Querelle.*

Mais enfin, & généralement, ce Mot ne se peut appliquer au lieu de *grand*, & l'Usage n'est pas capable, (voyez jusqu'où je m'avance) de contredire la Raison jusqu'au point d'autoriser jamais qu'on l'applique, qu'à des Choses, qu'on peut concevoir sous quelque Image matérielle, sensible aux yeux ou aux oreilles. Ainsi,

Ainsi, quand on dit, en matiere de Nouvelles de Guerre, *une grosse Affaire*, pour dire quelque Combat où il est demeuré beaucoup de Monde, c'est qu'on se représente alors tout ce Monde : quand on dit *gros Feu*, ce qui est fort bien dit aussi, on entend par là quantité d'Argent qu'on joue, comme par *grosse Chere* quantité de Mets & de Boissons. Je dis la même chose de *grosse Dépense*, de *grosse Fortune*, & de tous les autres semblables. Par où il paroît que *gros Mérite*, *gros Plaisir*, ni aucune autre Application de ce Terme à toute Chose dont on ne peut avoir d'Idée matérielle, comme sont les Passions de l'Ame & les Sentimens de l'Esprit, ne pourront jamais s'établir. Vous me trouverez bien hardi de répondre comme cela de l'Avenir; mais, la Prophétie n'est pas de moi, elle est de Quintilien : *Quamlibet hac invaserint civitatem (vitia) non erit consuetudo, quia nihil horum caret reprehensione* (18).

Si le Mot, que cette nouvelle Maniere de parler détourne de son vrai Sens, n'étoit pas si nécessaire, & si fréquent dans le Langage qu'il y est, elle pouroit durer : mais, donnant, comme elle fait, occasion à tout moment à des Equivoques dans le nouveau Sens où l'on s'en sert, il est sûr que quand la fureur de la Mode, Souveraine pour un tems en toute chose parmi nous, sera passée, la nécessité que l'ancien Sens de ce Mot en a, & la fuite de l'Equivoque qu'il fait quand on l'employe au lieu de *grand*, le feront rentrer dans ses premières bornes; & peut-être

L 7 ne

(18) Quintil. *Libr. I, Cap. VI.*

254 DE LA CRITIQUE,  
ne croiroit-on jamais qu'il en fût sorti, si cet Auteur ne l'avoit pas écrit, car je ne l'ai point encor vu imprimé ailleurs.

Que si on trouve que la Regle, que je donne pour discerner quand on se peut servir de ce Mot, est trop difficile à appliquer, on n'a qu'à se tenir à celui de *grand*; qui est sûr, & qui ne demande aucune Attention extraordinaire pour l'employer à propos, au lieu de hazarder sans nécessité d'employer impertinemment celui de *gros*.

Et ce même Conseil doit s'étendre à toutes les Difficultez de la Langue, où l'on est en doute de la Maniere qu'il faut se servir de quelque Terme, ou fort vieux, ou fort nouveau, ou de Signification ambigue, pendant qu'il y en a d'autres qui signifient la même chose, sans avoir aucun de ces Défauts; rien n'étant moins excusable, que de s'éloigner de l'Usage sûr, pour rechercher des Ornaments faux, ou dont on ne fait pas se parer. Cette Ambition ridicule est la Marque certaine d'un petit Esprit, qui tâche de relever le peu de valeur de ses Pensées par de prétendus Agrémens d'Expression. Ceux, qui disent des choses exquises, ne sont guere sujets à ce Vice: plus elles sont fines, plus elles ont besoin de Termes simples & usitez pour les faire entendre facilement, & rendre sensible ce qu'elles ont de délicat, & où il y a moins de prise.



C H A P I T R E VII.

QUE LA CRITIQUE DOIT ETRE  
MODESTE.

QUELQUE Obligation qu'ait un Critique de ne pas approuver les Fautes indubitables, il y a maniere à les remarquer, & ce n'est pas à dire qu'il n'ait point de Mesures à garder en le faisant, parce qu'il a raison de le faire. La Modestie, qui sied si bien en toute sorte d'Ecrits, est essentielle à ceux de ce Genre; sur-tout, quand on reprend des Auteurs de grande Réputation, & qu'on les nomme en les reprenant, comme je croi qu'il est permis de faire quand ils sont morts. Je ne saurois mieux m'expliquer sur ce Sujet, qu'en rapportant un Exemple, que l'Auteur des *Réflexions* me fournit encor, de Modestie & d'Immodestie tout à la fois: de Modestie, dans l'Auteur qu'il critique; & d'Immodestie, dans sa Maniere de le critiquer. De la façon qu'il a traité Mr. de Vaugelas, à qui tout ce qui parle & parlera jamais François sera éternellement redevable, vous verrez jusqu'où l'Ambition de se distinguer, en triomphant d'un Ecrivain illustre, peut aveugler un Esprit vain, & le faire égarer dans le Fond & dans la Maniere. C'est au sujet des Répétitions dont les meilleurs Auteurs Latins usent quelquefois, & dont il prétend que Mr. de Vaugelas n'a pas senti l'Elégance. Comme je ne la sens non plus que lui, je suis bien-aise d'examiner le plus exactement qu'il me  
fera



sera possible ce que l'Auteur dit là-dessus, pour voir si je ne pourois point par son moien parvenir à cette Délicatesse de Sentiment, qui lui est si particuliere.

*Notre Langue*, dit-il (1), *est heureuse en Répétitions. Je ne crois pas néanmoins qu'elle le soit plus que la Latine, quoique Mr. de V... le prétende dans ses Remarques.* Il ne le prétend point assurément. Voici ses propres Termes, que l'Auteur n'a eu garde de rapporter, comme il y étoit obligé, parce qu'ils font voir qu'il impose. *Il y a, dit Mr. de Vaugelas, une autre sorte de Répétitions, qui est vicieuse parmi nous. Je dis parmi nous, parce que les Latins n'ont pas été si scrupuleux en cela, non plus qu'en beaucoup d'autres choses.* On verra par la suite, que c'est s'expliquer bien modestement pour le Sujet.

Dire que *les Latins n'ont pas été si scrupuleux que nous en Répétitions*, est-ce dire que *notre Langue est plus heureuse en Répétitions que la leur*? Vous voyez bien, qu'au lieu de prétendre relever à cet égard notre Langue au dessus du Latin, comme l'Auteur le suppose, on pouroit dire que Mr. de Vaugelas la rabaisse plutôt en quelque sorte au dessous, puisqu'il traite de Scrupule sa Délicatesse.

*Et s'il se trouve*, dit encor notre Critique, *dans les Auteurs Latins quelques Répétitions vicieuses...* C'est lui qui le dit, & non pas Mr. de Vaugelas. Bien loin de le dire, il déclare positivement, qu'il ne trouve *vicieuses* les Répétitions dont il parle, qu'en François: *je dis parmi nous*; par où il donne à enten-

(1) Pag. 576.

tendre , qu'il ne tient pas ces mêmes Répétitions pour *vicieuses* en Latin. *Il ne s'en trouve pas moins*, continue le Critique , *dans nos Auteurs François.* Qui dit le contraire ? Ce n'est pas Mr. de Vaugelas. Qu'on lise toute sa Remarque d'un bout à l'autre.

L'Auteur Critique lui impose donc manifestement , pour avoir occasion de dire en suite , *Il me seroit facile de faire voir ici par plusieurs Exemples , combien Mr. de Vaugelas se trompe.* Comment se peut-il tromper en ce qu'il n'a pas dit ? Et peut-on prendre dans un Livre ce qui y est , pour ce qui n'y est pas ? Mais , suivons.

Mr. de Vaugelas cite quatre ou cinq Exemples pour prouver ce qu'il avance , que *les Latins n'ont pas été si scrupuleux que nous en Répétitions.* L'Auteur prétend au contraire , que s'ils ont usé de ces Répétitions , ce n'est pas qu'ils fussent *moins scrupuleux que nous* ; mais , qu'il faut qu'elles passassent pour *élégantes* : & il examine celui de ces Exemples , qu'il trouve le plus favorable à sa Prétention , pour la soutenir. Le voici. *Convocato concilio*, dit César (2) , *omniumque ordinum ad id concilium adhibitis centurionibus.* Voilà le Passage : voici ce qu'en dit Mr. de Vaugelas. *César met deux fois le Mot de concilium ainsi proche l'un de l'autre. Nous avons notre Particule y en François , qui nous sauve ces sortes de Répétitions ; en quoi notre Langue a de l'Avantage sur la Latine : car nous dirions , le Conseil ayant été assemblé , & un tel y ayant été apellé , au lieu de dire comme César , & un tel*

(2) De Bello Gall. Libr. I.

258 DE LA CRITIQUE,  
tel ayant été appelé dans ce Conseil.

Voilà ce que dit Mr. de Vaugelas sur le Passage de César. Voyons ce que dit notre Auteur, pour y répondre. Il avoit à faire voir que la Répétition, que Mr. de Vaugelas remarque de ce Mot *concilium*, est *élégante*. Cela étoit curieux, & digne d'un Homme, qui promet des Remarques sur la Langue Latine. Voici comment il s'y prend.

*Il ne se peut rien de plus foible*, dit-il, *que cette Raison*. Premièrement, je ne sai ce qu'il entend par *cette Raison*, n'y ayant rien dans ce que Mr. de Vaugelas vient de dire, qui puisse s'appeler proprement une Raison. Un Critique doit parler juste. *Car*, continue-t-il, *il n'y a peut-être point de Répétitions que les Latins cherchent tant que celles-là?* (Chercher des Répétitions!) *Cicéron, César, & un grand nombre d'autres, en sont remplis: (j'aimerois bien autant en sont pleins.) Or, il n'y a pas apparence, que des Ecrivains de cette conséquence eussent voulu, tout exprès & de gayeté de cœur, gâter leurs Discours par des Répétitions, dont ils pouvoient si facilement se passer.*

Je vous demande, si ce n'est point se jouer un peu du Public, que d'écrire de la sorte, & payer d'un *il n'y a pas d'apparence*, quand il faudroit dire de bonnes Raisons? *Car, qu'apprend-on par ce Discours? Qu'il n'y a pas apparence que Cicéron & César ayent fait des Fautes? Tout le Monde en convient. Mais, quand il semble pourtant, contre toute apparence, qu'ils en ont fait, est-ce assez, pour faire voir qu'il n'en est rien, de dire froidement, qu'il n'y a pas apparence?*

*Il n'y a pas donc apparence, selon cet Auteur, que Cicéron & César eussent voulu, tout exprès & de gayeté de cœur, gêner leurs Discours, &c. Qui lui a dit qu'ils l'ayent fait tout exprès & de gayeté de cœur? Ne peuvent-ils pas l'avoir fait par Inadvertence, ou par Négligence? Quintilien, qui les estimoit bien autant que l'Auteur les estime, n'a pas laissé pour cela de dire, qu'il „ ne faut pas s'imagi-  
 „ ner, que tout ce que les grands Auteurs  
 „ ont dit soit parfait. Ils se méprennent „  
 „ dit-il, „ ils succombent sous le poids de leur  
 „ Matière, & ils se donnent carrière quelque-  
 „ fois. Ils n'ont pas toujours l'Esprit tendu,  
 „ & ils ne sont pas infatigables; puisque Ci-  
 „ céron a trouvé, que Démosthène, & Ho-  
 „ race, qu'Homère même, sommeilloient  
 „ de tems en tems. Car enfin, „ conclut-il,  
 „ pour être de grands Hommes, ils ne lais-  
 „ sent pas d'être Hommes. „ *Neque id statim*  
*legenti persuasum sit, omnia quæ magni Auto-*  
*res dixerint; utique esse perfecta. Nam, &*  
*labuntur aliquando, & oneri cedunt, & in-*  
*dulgent ingeniorum suorum voluptati, nec sem-*  
*per intendunt animum, & nonnunquam fati-*  
*gantur; cum Ciceroni dormire interim De-*  
*mosthenes, Horatio verò etiam Homerus ipse*  
*videatur. Summi enim sunt, homines ta-*  
*men (3).**

Ces grans Auteurs n'étoient donc pas infaillibles, selon Quintilien, Cicéron, & Horace, comme selon notre Critique. Il ne reste plus qu'à déterminer en quel cas ils ont failli dans cette Matière de Répétitions; & c'est

(3) Quintil. Libr. X, Cap. I.



c'est ce que le même Quintilien marque aussi clairement, que si Mr. de Vaugelas l'en avoit prié. „ La Répétition d'un même Mot, „ ou d'une même Phrase „ , dit cet Oracle de la Critique, „ peut quelquefois sembler „ vicieuse, quoique les meilleurs Auteurs n'aient pas pris fort grand soin de l'éviter ; „ jusques-là que Cicéron même y est souvent tombé, méprisant sans doute une „ Observation de si petite importance. „ *Ejusdem verbi, aut sermonis iteratio, quamquam non magnopere summis autoribus vitata, interim vitium videri potest; in quod saepe incidit etiam Cicero, securus tam parvæ observationis* (4). Je voudrois bien avoir su rendre mieux ces dernières & inestimables Paroles, *securus tam parvæ observationis*; car, je sens bien que ma Traduction est fort au dessous de l'Original : mais, les Beautés suprêmes de l'Expression ne se conservent pas facilement en traduisant.

Cet excellent Passage contredit donc formellement, comme vous voyez, ce que notre Critique prétend, en ce que Quintilien traite de *vicieuses* les Répétitions de ces Auteurs, que le Critique croit *élégantes*; & on y voit aussi formellement ce que je dis, & que Mr. de Vaugelas se contente d'insinuer avec sa Modestie ordinaire, qu'ils y sont tombez par Négligence.

Mais, ce n'est rien encor, & quand Quintilien auroit pris à tâche de confondre notre Critique, il n'auroit pas pû dire autre chose que ce qu'il ajoûte. En vérité, cet Auteur  
nou-

(4) Quintil. *Libr. VIII, Cap. III.*



nouveau est malheureux, & il y a autre chose que de la Faute dans son Fait. C'est un Exemple que Quintilien raporte de cette Négligence affectée, dont il accuse Cicéron. *Comme*, dit-il, *en cet Endroit, Non seulement donc, à mes Juges, ce Jugement n'eut rien de Jugement que le Nom.* C'est ainsi que je suis obligé de tourner ce Passage, pour lui conserver dans le François l'Agrément qu'il a dans le Latin; & je m'assûre, que tous les Connoisseurs en demeureront d'accord. Il ne faut que lire le Latin pour cela: le voici. *Sicut hoc loco: Non solum igitur illud iudicium iudicii simile, iudices, non fuit (5).*

Je vous avoue mon peu de Discernement: sans Quintilien j'y ferois pris; & il n'y a guère de Répétition de Mot dans les Anciens, que j'eusse trouvé plus excusable que celle-là, s'il ne la citoit pas pour Exemple d'une viciuse. Voyons si celles que le Critique raporte, & qu'il croit *élégantes*, sont aussi excusables. Les voici. *Iter in ea loca fecit quibus in locis Germanos esse audiebat*: c'est de César. *Nullus est dies quo die non dicam pro re*: c'est de Cicéron.

Il se peut faire, que Quintilien porte trop loin la Dêlicatesse de la Critique, choisissant pour un Exemple de Répétition viciuse le Passage qu'il cite, & que j'ai traduit: mais, cela prouve du moins, qu'à plus forte raison devoit-il trouver viciuses les Répétitions de ces deux Exemples citez par l'Auteur, dans lesquels ils convient lui même, qu'on pouvoit se passer facilement de ces Répétitions;

au

(5) Cicer. pro Cluentio.

au lieu que la Répétition ne se pouvoit éviter sans préjudice du Sens, dans l'Exemple que Quintilien rapporte, & que j'ai traduit. Cela est si vrai, qu'on ne sauroit corriger cet Exemple d'une manière qui n'intéresse point le Sens, en ôtant cette Répétition; au lieu qu'on ne sauroit traduire en François d'une manière supportable les deux autres alléguées par l'Auteur, en conservant les Répétitions qui y sont, comme j'ai, ce me semble, traduit celui de Quintilien: *Marque certaine*, que la Répétition est moins *viciense* que dans les deux autres; si tant est qu'elle le soit, comme il le faut croire, puisque Quintilien le dit. Comment soutenir après cela ce que dit l'Auteur, qu'il faut que ces Répétitions passassent pour *élégantes*, puisqu'une que Quintilien trouve *viciense* l'est incontestablement moins, que celles que l'Auteur trouve *élégantes*?

En vérité, cela me fait grand peur pour lui & pour tous ceux qui prétendent comme lui connoître les dernières Finesses des Langues mortes, même du Latin qui est la mieux connue de toutes, comme on connoit celles des Langues vivantes. Ce Jugement de Quintilien confond étrangement nos Idées sur cette Matière: il est plus naturel de le croire que nous; &, puisque notre Gout se rapporte si peu au sien dans ce Passage, c'est une forte Raison de soupçonner que nous ne sentons plus ce qu'elles avoient de plus particulier, & de plus délicat. Nous ne sommes pas Juges compétens de cette Délicatesse; c'est un Esprit de Vie qui ne se conserve point dans les Livres. Elle n'est plus reconnoissable dans  
les

les Langues, dès qu'elles ne font plus vulgaires, & le Discernement en meurt avec elles.

Vous voyez par-là, que notre Critique n'a pas raison de dire, que *Mr. de V..... savoit beaucoup mieux le François que le Latin*; qu'il n'en devoit rien au célèbre Grammairien de qui j'ai parlé plus haut, & que ce Critique relève si fort au dessus de lui; & qu'ainfi, il n'a que faire du *pardon* que notre Auteur lui accorde si aisément pour la *petite Erreur* imaginaire dont il l'accuse. Ce n'est pas toujours une nécessité d'avoir régenté les basses Classes, pour savoir parfaitement cette Langue. Il y a bien du tems inutile pour un Régent dans ce Métier, si l'on peut appeler tems inutile, quelque partie de celui qui s'emploie à une Occupation aussi noble dans le fond, que l'Instruction de la Jeunesse. Et, comme rien n'empêche ceux, qui n'en font pas Profession, de s'appliquer aux mêmes Etudes que ceux qui la font, quand ils sont aussi laborieux & éclairés, & qu'ils ont autant de Génie pour les Langues qu'en avoit Mr. de Vaugelas, c'est avoir bien mal profité de la Lecture de son merveilleux Ouvrage, que de n'y avoir pas connu, qu'il savoit aussi bien le Latin, qu'il est louable & utile de le savoir.

*Longe sequere & vestigia semper adora.*

Quoi qu'un Critique soit aussi obligé d'être modeste dans les Matieres qu'il entend le mieux, que dans celles qu'il entend le moins, il faut pourtant avouer, qu'il seroit plus excusable de ne l'être pas sur des Sujets où il

ex-

excelleroit, que sur d'autres. Vous croiriez sans doute, que notre Auteur est aussi savant en Latin qu'on le peut dire, parce qu'il a eu l'Audace de taxer d'Ignorance dans cette Langue un aussi grand Personnage que Mr. de Vaugelas. Vous en allez juger par la maniere dont il traduit Cicéron, & vous verrez si sa Capacité doit faire supporter son Immodestie. Il n'y a pas de plus certaine Marque de bien savoir deux Langues, que de bien traduire de l'une en l'autre. C'est ce qu'on attendroit plus que de personne, d'un Homme qui a écrit sur toutes deux. Voici, cependant, comment il tourne ce Passage: *Loquendi elegantia augetur legendis Oratoribus & Poëtis; sunt enim illi veteres, qui ornare nondum poterant ea quæ dicebant, omnes præ præclarè locuti* (6).

Prémièrement, il met *quia* dans sa Citation, au lieu de *qui*, quoique j'aie trouvé *qui* dans toutes les Editions que j'ai pu voir: & ce n'est pas une Faute d'Impression: car, il traduit sur *quia*, quoique le Sens y répugne, comme je le ferai voir. Voici sa Traduction: *Cicéron conseille, pour apprendre à bien parler, de lire les anciens Poëtes & les anciens Orateurs; parce, dit-il, que ne s'étant pas encore avisez des Expressions figurées, ils ont presque tous bien parlé* (7).

Secondement, Cicéron ne parle pas plus de Figures en cet Endroit, que des autres Ornaments du Discours.

Troisièmement, *nondum poterant* ne veut pas dire, *ne s'étoient pas encore avisez*. Autre chose

(6) Ciccr. de Orat. Libr. III. (7) Pag. 308.



chose est, ce me semble, *ne pouvoir faire ;*  
 autre chose, *ne se pas aviser de faire.*

Quatrièmement, Cicéron ne veut point dire, que ce soit à cause que les Anciens ne pouvoient pas encor orner leur Discours, comme le Critique traduit par *quia*, qu'ils parloient élégamment. Vous voiez bien que cela seroit ridicule ; comme si les Ornemens du Langage pouvoient empêcher de bien parler. Mais, ce qu'il veut dire, & le vrai Sens de tout le Passage est, que *la Beauté de l'Expression se perfectionne à lire les Anciens, parce qu'ils se sont presque tous exprimez excellentement, quoi qu'ils ne pussent pas encore orner le Discours, comme on a fait depuis ; le peu d'usage qu'on avoit fait jusqu'alors de l'Eloquence n'ayant pas encor donné occasion d'en inventer les Ornemens.*

Notre Auteur ne traduit pas mieux, dans sa Préface, cet excellent Passage de Quintilien. *Si ex eo quod plures faciunt consuetudo nomen accipiat, periculosissimum dabit praeceptum, non orationi modo, sed quod magis est, vitae* (8).  
 „ Si on prend pour Usage ce qui est en pratique parmi le plus de gens, les Préceptes en seront dangereux, non seulement pour le Langage, mais encor pour la Conduite de la Vie. „ Il a voulu dire *pour les Mœurs* ; car, c'est ce que Quintilien a entendu par *vita*, & non pas la Conduite de la Vie, qui est, comme tout le Monde fait, une chose différente des Mœurs.

Plus bas encor, dans le même Passage. *Consuetudinem sermonis vocabo consensum eru-*  
 Tome III. M dito-

(8) Quintil. Libr. I, Cap. V.



*ditorum*, il traduit, *J'appelle Usage de la Langue, la Maniere dont les Personnes polies ont coûtume de parler.* Cela revient bien à la Définition que Mr. de Vaugelas donne de l'Usage; mais, ce n'est pas ce que dit Quintilien, puisque *eruditorum* veut dire *habiles*, & non pas *polies*, comme l'Auteur le traduit. Or, il s'agissoit en cette occasion de traduire Quintilien, & non pas de détourner son Sentiment, pour le faire rencontrer avec Mr. de Vaugelas.

Cette Maniere de traduire est assez ordinaire à l'Auteur, & par-là il ne manque jamais d'Autoritez; car, quand elles ne disent pas ce qu'il veut, il le leur fait bien dire par force. En voici un Exemple curieux, dans la Traduction d'un Passage de César. *Ils ont des Idoles d'une Grandeur démesurée, dont ils remplissent d'Hommes vivans les parties qui les composent, lesquelles sont d'osier; & où après avoir mis le feu, les Hommes qui y sont enfermez meurent environnez de flammes.* C'est, dit-il (9), *ce que porte le Latin mot à mot.* Je le nie formellement. Le voici. *Immani magnitudine simulacra habent, quorum contexta viminibus membra vivis hominibus complent, quibus succensis, circumventi flamma exanimantur homines* (10).

Prémièrement, il n'est pas vrai que *simulacra* veuille dire *Idoles* en cet Endroit, comme l'Auteur le traduit. *Idoles*, comme tout le Monde fait, ne se dit que de Figures fabriquées pour être l'Objet d'un Culte religieux; & ce n'est pas de quoi il s'agit ici.

Se-

(9) Pag. 387. (10) César de Bello Gall. Libr. VI.

Secondement , pour traduire *mot à mot*, comme il dit qu'il fait, il faloit traduire *membra*, les membres, & non pas les parties qui les composent, comme il a traduit. Mais, il faut sçavoir, que son But est de faire voir par ce Passage, que les Anciens se servoient de *tours de paroles*, qui rendoient leurs Périodes trop longues; & afin que cela paroisse mieux, il met quatre Mots dans sa Traduction, pour un qu'il y a dans l'Original.

Troisièmement, il en ajoute encor quatre autres pour la même fin, qui ne sont pas non plus dans le Latin; car, pour rendre *mot à mot* l'*homines* de César, il faloit mettre simplement *ces hommes*, & non pas comme il a mis, *les hommes qui y sont enfermez*. Mais, c'est que quatre & quatre font huit; & huit Mots de plus dans une Période la font paroître plus longue qu'elle ne paroîtroit, s'il n'y étoient pas. Cela se peut démontrer mathématiquement.

Il n'y en a point qu'il ne fasse trouver trop longue, toutes & quantesfois il lui plaira, en la traduisant avec ces circuits de Paroles affectez. Et qu'ainsi ne soit, qu'y auroit-il de ridicule à celle-ci, pour la Longueur, s'il l'avoit traduite *mot à mot* de cette sorte? *Ils ont des Figures de Grandeur démesurée, dont ils remplissent d'Hommes vivans les Membres fait d'osier, auxquels mettant le feu ces Hommes meurent environnez de flammes.*

Cela n'est pas élégant, non plus que sa Traduction, parce que cela est traduit *mot à mot*; aussi n'est-ce pas d'Elégance qu'il s'agit entre lui & moi dans ce Passage: mais, on n'oseroit dire, qu'il y ait rien de ridicule pour

la Longueur , de cette maniere que je viens de le rendre , comme il le prétend avec raison de la maniere qu'il l'a rendu , la plus infidelle du monde , dans une occasion , où la Fidélité étoit si essentielle à ce qu'il vouloit montrer.

Je ne faurois finir cette Matière , sans remarquer encor un Contresens très remarquable dans un aussi habile Homme que lui. Après avoir établi de cette sorte , que le Latin est plus diffus que le François , il en excepte (11) *quelques Expressions Latines , si courtes , dit-il , & si serrées , qu'il est impossible de les bien exprimer en François , sans y ajouter quelque Terme.*

Tout le monde avoit trouvé jusqu'à lui , que la meilleure partie du Latin étoit d'Expressions de cette nature , & il n'y a pas un Traducteur en notre Langue qui ne s'en soit plaint. Ainsi , il n'avoit que faire d'Exemples pour le prouver , & on l'en auroit bien cru sur sa parole. Mais , puisqu'il en vouloit alléguer , pourquoi en aller chercher un dans l'Écriture , qui ne prouve rien moins que ce qu'il veut , pendant qu'il y en a un million d'autres par-tout ? *Comme par exemple , dit-il , ce Passage de Saint Paul , Ego enim delibor. Car , pour le traduire , il faut nécessairement le faire de cette sorte , „ Car pour moi , je suis „ comme une Victime , qui a déjà reçu l'As- „ persion pour être sacrifiée. „*

Se peut-il qu'il ne voye pas que ce qu'il y a de *court* & de *serré* dans cette Expression *delibor* ne vient pas d'une Énergie Grammatica-

( 11 ) Pag. 389.

ticale, comme il le suppose; mais, seulement, de l'étendue du Sens que la Chose signifiée par ce Mot renferme, & de la nature de cette Chose signifiée? Comme elle n'est point connue en France, & qu'elle ne l'y a jamais été, il est bien naturel, qu'on ne s'y soit pas avisé de faire un Mot pour la signifier, non plus que pour signifier toutes les autres Cérémonies ou Usages semblables de l'Antiquité Juive, Grecque, & Romaine, qui ne se pratiquent plus. Ainsi, si l'on veut faire entendre cette Expression en François, il faut nécessairement expliquer tout du long la Chose qu'elle signifie, comme notre Auteur a fait; comme il faudroit l'expliquer de même en la Langue de quelque autre País que ce fût, où la Cérémonie que ce Mot signifie ne seroit pas plus connue qu'en France; & comme il faudroit enfin tout de même expliquer au long en Latin plusieurs Termes François qui expriment des Coutumes ou des Cérémonies connues en France, si on vouloit faire entendre ces Termes dans un País, où l'on n'entendroit que le Latin, & où ces Cérémonies seroient inconnues.

Pour vous rendre cette Comparaison plus sensible, prenons qu'on veut traduire la Lettre de Voiture sur la Berne, dans la Langue de quelque País, où l'on ne fait ce que c'est que la Berne. Ne seroit-on pas obligé, si on vouloit se faire entendre, de traduire, *je fus berné*, par une Explication beaucoup plus ample, que celle par laquelle l'Auteur traduit *delibor*. Or, je vous demande si on seroit bien fondé là-dessus à dire que le François a des Expressions courtes & serrées, comme il



le dit du Latin sur un Fondement tout semblable? En vérité, il falloit avoir bien envie de citer Saint Paul : & ces *Mrs.*, qui ont tant affecté de le citer dans leur Logique, & ailleurs, sans nécessité, ne l'ont jamais fait si mal-à-propos.

---

### CHAPITRE VIII.

#### QUE LA CRITIQUE NE DOIT PAS ETRE FLATEUSE.

C'EST ici une espece particuliere d'Immodestie, dont j'ai cru devoir faire un Chapitre à part, au lieu de la comprendre dans le précédent. Elle consiste à louer d'un ton d'Arbitre, qui adjuge un Prix, & qui croit faire grande Faveur à ceux qu'il loue. J'appelle aussi ce Vice du nom de Flaterie, parce qu'on n'y tombe guere sans Affectation, & que c'est d'ordinaire par quelque Motif aussi mal-honnête dans le fond, que la Chose est honnête en apparence. Car, il y a quatre especes de Flaterie, dont il seroit assez difficile de dire laquelle est la plus criminelle. Les deux plus connues sont celles qui pechent contre la Vérité, en louant ceux qui ne sont pas louables; soit que la Chose dont on les loue ne soit pas véritable; ou, si elle est véritable, qu'elle ne soit pas digne de Louange. La plûpart du monde ne connoit que ces deux sortes de Flaterie: mais, il y en a deux autres, qui ne sont pas moins à blâmer; & c'est, lors qu'on loue d'une Chose véritable,

&



& vraiment digne de Louange, mais pour une mauvaise fin, comme pour corrompre ceux qu'on loue, ou pour mépriser d'autres Gens qu'on ne loue pas de même, quoiqu'on ait la même occasion de les louer.

On ne se défieroit pas qu'un Critique, aussi vain que le nôtre a paru dans le Chapitre précédent, fût Flateur de toutes ces manières. Cependant, on ne peut guere l'être d'avantage. Il ne cite jamais, qu'en approuvant, des Auteurs que tout le Monde doit éviter, suivant les Principes que j'ai posez. Il en loue incessamment d'autres, de si peu de Mérite, que ses Lecteurs les reconnoîtront facilement à cette Marque, sans que je les nomme; pendant qu'il va démêler curieusement dans les plus estimables deux ou trois Endroits, qui sont peut-être les seuls négligés, & qu'il les nomme presque toujours, soit qu'il les approuve ou les reprenne, sans les louer. Je suis forcé d'en citer quelques-uns de cette sorte, pour servir d'Exemple, de peur qu'on ne croie que je lui impose. Je n'en vois gueres, entre ceux qu'il cite, de plus généralement estimez, que les Auteurs des Mœurs des Israélites, & des dernières Traductions de la Rhétorique d'Aristote, d'Horace, & de Térence. Or, quelle Idée un Lecteur ignorant peut-il prendre de ces Livres dans le sien, quand il les y voit rarement approuvez, & souvent censurez, mais presque toujours sans Eloge; sinon, que ceux des autres, qu'il loue toujours, sont beaucoup meilleurs? Cependant, ce n'est pas à dire que ces autres soient infallibles, parce qu'il ne les reprend pas. S'il étoit juste de les punir de l'Entête-

ment qu'il a pour eux, il seroit bien facile de montrer le contraire. Tout le Monde fait, qu'il y en a, & des plus terribles, dont les Fautes ont été relevées plus d'une fois avec tant de Force, qu'ils ont trouvé à propos de le diffimuler, tout terribles qu'on s'imagine qu'ils sont.

Il n'est pas moins à blâmer, qui le croiroit?, pour ceux qu'il loue à juste titre, que pour ceux qu'il loue injustement. Le Public n'attend pas après son Jugement, pour reconnoître le Mérite des Gens excellens, & n'apprend rien de nouveau à les voir louer. Il ne fait donc rien en les louant, ni pour eux, ni pour les autres. J'ajoute encor, ni pour lui; car, il est facile de juger, que son But a été de leur faire la Cour, & d'attirer des Protecteurs à son Livre. Mais, je crains bien que cette Adresse ne lui réussisse pas, & qu'ils ne lui sachent pas assez de gré des Eloges qu'il leur donne, & que personne ne leur conteste, pour partager avec lui l'Iniquité de ses Censures, en se déclarant ses Partisans.

Quel Effet peuvent donc produire ces Louanges? Nul autre, que de faire sentir aux Ecrivains qu'il ne loue pas l'extrême Différence qu'il y a selon lui entre eux & ceux qu'il loue. Voyez dans combien d'Inconvéniens différens & inévitables on tombe en critiquant, pour satisfaire la Démangeaison ambitieuse, indiscrette, & maligne de nommer. Il semble, qu'il ne rende justice au Mérite, que pour chagriner ceux à qu'il n'en trouve pas, pour donner plus de poids à la Censure qu'il fait des uns, par le bon Discernement  
qu'il

qu'il fait voir à louer les autres. Quel horrible Détour, si cela étoit, pour affliger des Gens qui ne lui ont jamais rien fait ! Qui se défieroit d'un Artifice si malicieux, & si plausible ! Mais, à Dieu ne plaise que je le juge sur les Apparences, & que je lui attribue des Intentions criminelles, tant qu'il en peut avoir d'innocentes.

Mr. de Vaugelas s'est bien gardé qu'on le pût soupçonner de rien de semblable. N'avez-vous point remarqué, qu'il ne nomme non plus les Auteurs qu'il approuve que ceux qu'il reprend, & qu'il se contente, tout au plus, de les désigner d'une manière qui ne force personne à les connoître ? *Je nomme les Morts quand je les loue*, dit-il lui-même, afin qu'on ne crût pas qu'il en usât ainsi sans dessein ; *mais non pas les Personnes vivantes, de peur de leur attirer de l'Envie, ou de passer pour Flateur*. C'est dans son admirable Préface, que je ne me lasserois jamais de citer. Est-ce qu'il n'aimoit pas autant les bons Auteurs vivans qu'il allegue, qui étoient presque tous ses intimes Amis, que notre Critique aime ceux qu'il cite, à la plupart desquels il n'a peut-être parlé de sa vie ?

Que si Mr. de Vaugelas paroît trop scrupuleux, ou d'une Autorité trop peu considérable, on trouvera apparemment celle du Vaugelas de l'ancienne Rome de plus grand poids. Il n'est pas nécessaire d'avertir, que c'est de Quintilien que j'entens parler. Or, non content de remarquer, que Cicéron n'avoit parlé que des Morts, comme je l'ai rapporté plus haut, ayant à parler lui-même d'un Auteur

vivant de Mérite fort distingué, il le désigne d'une manière si obscure, qu'on ne sauroit juger qui c'est, quoi-qu'on connoisse assez les Illustres de son Tems. „ Nous avons „, dit-il, „ la Gloire de posséder encor un Homme „ digne des Louanges de tous les Siecles. „ On fait assez qui je veux dire : on le nommera quelque jour. „ *Supereſt adhuc & exornat ætatis noſtræ gloriam, vir ſæculorum memoria dignus; qui olim nominabitur, nunc intelligitur* (1). Et, de peur qu'on ne crût, que ce fût par Négligence, ou par Envie, qu'il en uſoit de cette ſorte, il a voulu en rendre raison, auffi bien que Mr. de Vaugelas; car, après avoir parlé de tous les Morts qui avoient bien écrit de la Rhétorique avant lui, „ Il y en a „, ajoute-t-il, „ encor plusieurs aujourd'hui non moins estimez, qui m'auroient épargné bien de la peine, s'ils avoient voulu ne rien laisser à traiter de toutes les Parties de cet Art. Mais, je ne parle point de ceux qui vivent : le tems de leur Louange viendra quelque jour; car, leur Mérite ira jusqu'à la Postérité : & l'Envie, qui ne s'attaque point aux Morts, mourra avec eux. „ *Parco nominibus viventium, veniet eorum laudi ſuum tempus; ad poſteros enim virtus durabit, non perveniet invidia* (2).

Vous voyez, que ces excellentes Paroles reviennent au noble Conseil du Sage, de *ne louer qu'après la Mort*. J'avoue, que la Pratique contraire est utile dans le Commerce du Mon-

(1) Quintil. *Libr. X, Cap. 1.*

(2) Quintil. *Libr. III, Cap. 1.*



Monde, & qu'il est peu d'Ames d'assez bonne trempe, pour résister au Poison de la Louïange; quoiqu'à dire vrai, il soit bien honteux de se laisser corrompre avec une Monnoie, dont les plus pauyres sont riches, & dont les moins gens de bien sont les plus libéraux.

Mais, à quoi nous servent nos Etudes, si elles ne nous élevent pas au dessus de cette Foiblesse? Il n'y a point de Louïanges qui doivent moins obliger, que celles que les Gens de Lettres se donnent les uns aux autres. C'est une Nation, qui ne parle jamais de personne avec indifférence: il faut toujours, ou qu'elle loue, ou qu'elle blâme; mais, si elle blâme, ce n'est guere sans Intérêt. Ils sont si connus pour avides de Gloire, qu'on a toujours sujet de croire qu'ils ne travaillent à celle des autres, que pour obliger les autres de travailler à la leur. Il se fait entre eux un Commerce continuel d'Eloges, qui ne persuade guere le Public, & qui le fait rire quelquefois. Mais, pourquoi seroient ils plus exemts que le reste des Hommes d'un Vice si général & si autorisé, dans un Siècle, où la Flaterie s'est répandue avec un Débordement qui scandalisera la dernière Postérité?





## CHAPITRE IX.

QUE LA CRITIQUE NE DOIT PAS  
ÊTRE OUTRAGEUSE.

IL s'agit ici de la plus indispensable & plus générale des Obligations d'un Critique. Il n'est pas impossible d'être modeste en critiquant, témoin Mr. de Vaugelas : il n'est pas non plus difficile de n'être pas Flateur ; mais, rien n'est plus facile que de n'être pas outrageux. La Repréhension est déjà assez odieuse d'elle-même, quelque adroitement qu'on la prépare, ou qu'on la déguise, sans la rendre encor de plus mauvais Goût par les Termes dont on l'affaïsonne ; &, de quelque Esprit qu'elle soit soutenue, elle ne sauroit jamais plaire qu'à de méchans Cœurs, quand elle est traitée de cette sorte.

Je n'aurai pas grand' peine à en trouver des Exemples dans l'Auteur qui m'en fournit, tout Flateur qu'il est ; car, on diroit à l'entendre, qu'il est le Dictateur de la République des Lettres, & que tous les autres ayant composé par son ordre, afin qu'il pût régler les Rangs entre eux, il a Autorité de leur assigner à chacun leur Place, par les Censures plus ou moins fortes qu'il en fait. Que répondroit-il, si quelqu'un d'eux lui demandoit, *Qui vous a établi Juge entre nous ?* Quand il traite l'un d'*affecté*, l'autre de *pedantesque*, celui-ci de *petit Esprit*, celui-là de *Faiseur d'Entretiens*, de *certain Auteur qui a voulu faire une Rhétorique* (1), & mille autres

(1) Pag. 366, 370, 463, 548, 551.

tres manieres méprisantes & malignes de les désigner, dont tout honnête Homme doit se garder, à plus forte raison un Dévot, tel qu'il veut paroître dans son Livre? Car, il y fait parade en toute rencontre d'une grande Dêlicatesse de Conscience : mais, la Sévérité de la Morale qu'il y étale avec tant d'Ostentation, seroit, ce me semble, bien plus chrétiennement employée à éviter ces Expressions injurieuses, qui ne sont nullement nécessaires pour établir ses Sentimens.

Qu'il y a loin de cette Maniere de critiquer à la bonne ! Voyez avec quel soin Mr. de Vaugelas, qui étoit fort dévot, mais qui n'étoit pas un Dévot de Profession, a évité cet Ecueil des Critiques; les Précautions qu'il a prises pour éloigner de lui tout soupçon de Vanité & de Malignité, pour adoucir l'Amertume qui est inséparablement attachée à la Repréhension, & que la Nature a toujours tant de peine à digérer. *Les Maîtres*, dit-il, *m'ont appris que cette façon d'écrire est vicieuse : ce n'est pas une Regle que je fasse ; je ne prétens pas avoir cette Autorité. Il me semble que ce n'est point nettement écrire ; je m'étonne que plusieurs Ecrivains ne s'en apperçoivent pas : & une infinité d'autres Tours semblables, également modestes, & obligeans.*

Un Critique, qui cherchoit tant d'Adoucissement, n'auroit pas dit, comme le nôtre, sur le Traité des Balets, que le *savant Religieux*, qui l'a fait, *y explique fort doctement ce que c'est que Capriole (2) ; & qu'il est difficile de croire qu'il ait employé à la plus grande*

M 7 de

(2) Pag. 103.

278 DE LA CRITIQUE,  
*de Gloire de Dieu tout le tems qu'il a mis à le  
composer (3).*

On peut dire d'un Auteur qui n'est pas de l'Académie, sans l'outrager beaucoup, qu'il *ne se pique pas tant d'écrire purement, que clairement*: mais, d'un Auteur qui en est, & par conséquent reconnu pour Juge compétent de la Langue, n'est-ce point l'offenser, que de dire (4), qu'il *ne se met pas beaucoup en peine des Mots; qu'il fait des Métaphores si basses & si grossières, qu'on ne sauroit les adoucir par aucun Correctif; que son Expression est fort basse, & platte; qu'il a fait une Faute grossière contre le Régime; &c ?* Et, quand même un Auteur ne feroit pas de l'Académie, n'est-ce point s'ériger en Censeur public à titre d'Office, que de prononcer sans aucune nécessité (5) qu'il *se trompe en cette rencontre, aussi-bien qu'en plusieurs autres; qu'un autre ne s'entend pas dans ce qui regarde la Délicatesse de la Langue; que le Langage de celui-ci est bien plus précieux que correct; que celui-là se trompe grossièrement, & que sa Raison est pitoyable; qu'il fait de fort méchantes Phrases; qu'on ne doit pas s'étonner de ses Fautes, qu'il ne se peut rien de plus plat, & que ses Mots font pitié; qu'un Livre n'est non plus recommandable par sa Diction, que par les Choses qu'il renferme.* Voilà un Auteur bien à son aise !

Goguenard, dit encor notre Critique quelque part (6), *n'est pas un Nom fort honorable,*  
&

(3) Pag. 211. (4) Pag. 186. 304. 305. 543.

(5) Pag. 604. 650. 677. 682. 655. (6) Pag. 242, & 289.

& *Magister s'emploie dans le Stile railleur.* Quoiqu'il ait fait bien des Décisions aussi peu nécessaires que ces deux-là, on ne laisse pas de voir, qu'il n'a parlé de ces Termes injurieux, que pour avoir prétexte de rapporter en Exemple une Application qui en a été faite.

Quand il ne traiteroit de cette maniere, que des Ecrivains vulgaires, sa Licence seroit toujours insupportable. Que seroit-ce donc s'il en avoit traité ainsi qui sont d'un Mérite distingué? Cela seul ne suffiroit-il pas pour détruire tout ce qu'il a dit contre les autres, & ôter toute croiance dans l'Esprit des honnêtes Gens à la Censure qu'il en fait? Je n'entreprends pas de défendre tous les bons Auteurs qu'il traite indignement. J'aurois trop à faire. Un ou deux suffiront, pour juger de son Discernement, ou de sa Bonne-Foi, & prouveront autant que vint contre lui.

Il est facile de sçavoir, que les *Entretiens sur les Sciences* sont d'un fort habile Homme, fameux par un grand nombre de bons Livres en différentes Matieres; quoiqu'il plaise à notre Critique de l'appeler *un Faiseur d'Entretiens*. Mais, comme il échape quelquefois à de bons Auteurs de faire des Ouvrages médiocres, quand ils écrivent beaucoup, comme celui-ci, il n'est personne qui ne crût sur cette maniere de l'appeler, que ces *Entretiens* sont quelque chose de fort chétif. *On ne peut excuser, dit le Critique (7), cette Négligence d'un Faiseur d'Entretiens, qui dit, en louant une Communauté qui est fort*

an

(7) Pag. 548.



*au dessus de ses Louanges, Ils vivent dans un grand Eloignement du Monde, & Mépris de ce qu'on y appelle grand & agréable. Cette Phrase est estropiée, &c.*

Qui croiroit que le Livre, dont il parle de la sorte, fût un des plus utiles, pour ce qu'il traite, & des plus instructifs de notre Langue; aussi estimable pour le moins, à tout prendre, que bien d'autres qu'il ne cite jamais sans Éloge? Que si cela est vrai, comme il est facile de le vérifier, n'est-il pas responsable de l'Idée injuste & désavantageuse qu'il en donne, sous prétexte de trois ou quatre légères Négligences d'Expression qu'il remarque? Et lui, qui loue quelquefois des Auteurs si médiocres, sans aucune nécessité, puisque c'est en les approuvant, ne devoit-il pas du moins marquer le Mérite de celui-ci en le reprenant, s'il n'y avoit point de Malignité dans son Fait? Je vous avoue, que quoique je ne connoisse cet Auteur que de Nom, je rends avec plaisir ce Témoignage à son Livre, parce qu'il n'a pas fait à Paris le Bruit qu'il mérite, tout plein qu'il est de bonnes choses; pendant que tant d'autres, qui ne sont dans le fond que Paroles & rien plus, y sont prônés par tant de Gens, comme par notre Critique, pour leur Politesse prétendue, toute affectée, artificielle, & qui n'a rien d'original ni de solide.

Mais, la plus *inexcusable & insupportable* de toutes ses Censures, pour me servir de ses Termes, est celle qu'il a faite (8) du  
Trai-

(8) Pag. 370.



*Traité de Morale, sur la Valeur.* S'il est vrai qu'un Malheureux est une Chose sacrée, cet Auteur est celui de tous à qui il falloit le moins toucher, tout mort qu'il est. Sa Disgrace a eu quelque chose de si pitoïable, qu'il n'y point d'Homme de Lettres sur-tout, qui ne doive frémir en s'en souvenant, bien loin de lui insulter; puisqu'il est certain, que ce pauvre Garçon n'étoit tombé dans l'état affreux où il a passé les dernières années de sa vie, que pour s'être trop appliqué. Un Homme de l'Académie Françoisé, enfermé pour avoir perdu l'Esprit, n'est pas une Aventure si ordinaire, qu'elle puisse être oubliée en parlant de ses Ouvrages. Toute la France l'a su, & il n'est pas à présumer que notre Critique l'ait ignoré.

De quelque Maniere qu'on insulte à un Malheureux de cette espece, quoique ce ne soit qu'à sa Mémoire, c'est toujours une Inhumanité. Que sera-ce donc de s'efforcer de montrer, qu'il s'étoit mis dans cet état pour faire de fort mauvais Livres, parce qu'il en a fait un qui déplait à notre Critique, parmi plusieurs autres qui ont leur Mérite, comme la Traduction de Saluste, & du Dialogue de l'Orateur de Cicéron? Pourquoi ôter à ses Parens & à ses Amis la seule Consolation qui leur reste, en décrivant, autant qu'il se peut, les Reliques, si précieuses pour eux, de sa Raison & de son Esprit?

Quand la Censure qu'en fait notre Critique seroit la plus juste du monde, il ne sauroit parler à ce Reproche. Que seroit-ce donc, s'il avoit tort? Il reprend cet Auteur d'avoir dit *le Lycée & le Portique*, pour dire *les Stoiciens* &

Et les Péripatéticiens, parce, dit-il, que c'est faire parade de certains Mots que tout le Monde n'entend pas. Mais, outre que les Mots de Stoiciens & de Péripatéticiens ne seroient pas entendus de plus de Monde que ceux de Portique & de Lycée, de quel Monde notre Critique entend-il parler ? Il ne peut entendre que le Monde à l'usage duquel un Livre de Morale peut être ; car, il importe peu que tout autre Monde que celui-là entende, ou n'entende pas, les Mots qui se trouvent dans ce Livre. Or, comment peut-on dire que le Lycée & le Portique soient des Mots, que tout le Monde, à qui il convient de lire un *Traité de Morale*, n'entende pas ?

Mais, ce n'est-là que le Prélude. Voyons ce qui suit. C'est un Exemple, tiré de ce *Traité* ; lequel, selon notre Critique, renferme seul presque tous les Défauts qui accompagnent le Stile Pédantesque. Ce Stile consiste, dit-il, outre ce que j'ai déjà rapporté, à parler toujours avec *Emphase*, à se servir sans cesse de *Termes des Sciences*, & à être bouffi de Grec & de Latin. Or il me semble, qu'il n'y a d'*Emphase* dans cet Exemple, que celle qui est naturelle au Sens qu'il renferme, & au Sujet qui y est traité ; que les *Termes de Sciences*, qui y sont, y viennent proprement, & nécessairement ; que deux Mots Grecs, & un Latin, qui s'y trouvent, ne sont pas à blâmer dans un *Traité* dogmatique sur la nature d'une Vertu ; & qu'ils ne sauroient être employés plus à propos qu'ils l'y sont.

Il ne faut pour le prouver, que rapporter simplement le Passage même, en retranchant ces trois Mots, dont je conviens, que cet Au-  
 teur

teur auroit pû, mais non pas dû, s'abstenir, vû la nature de son Ouvrage. Que si, en ôtant ces trois malheureux Mots, tout le reste de son Discours paroît bon, & même agréable, je vous demande, si ce n'est pas une Affectation ridicule de Non-Pédanterie, si j'ose m'exprimer de cette sorte, que de prétendre que ces seuls Mots fussent, pour rendre ce Discours un Modele du *Stile Pédantesque* ?

L'une des plus desagréables Sujettions des Ouvrages de Critique, comme celui-ci, est la Répétition des Passages, le plus souvent ennuyeuse, quoique nécessaire. Mais, bien que celui dont il est question ici entre nous soit assez long, il est choisi si judicieusement, que je ne crains point d'ennuyer en le rapportant. Le voici.

*Les Latins, par le Mot de Vertu, entendent singulièrement la Valeur, comme s'ils avoient pensé, que la Valeur fût la seule Vertu par excellence. D'ailleurs, quelques-uns ont estimé avec beaucoup de vraisemblance, que ce Mot tire son Origine d'un Nom qui signifie l'Homme. Une semblable Etimologie est tout-à-fait évidente dans la Langue Grecque, qui, non seulement donne le Nom général de Vertu à la Valeur, mais qui l'appelle encor d'un autre qui semble marquer, que l'Homme y trouve son véritable Caractere, & qu'il seroit indigne de porter le Nom d'Homme, s'il manquoit d'en avoir le Cœur. La Langue des Grecs, ni celle des Latins, n'ont pas tant fait d'Honneur à cette Vertu, que lui en a fait la nôtre. N'est-ce pas une chose remarquable, qu'on lui ait affecté le Nom même qu'on em-  
plove*

*ploye pour exprimer le Prix des Choses; comme si on vouloit faire entendre, que les Hommes ne valent peu, ou beaucoup, qu'à proportion de leur Courage.*

Il faut être bien prévenu contre l'Auteur de ce Discours, pour s'écrier là-dessus, *se peut-il rien voir de plus pédantesque ?* Oui, sans doute; puisqu'il ne peut être qualifié de cette sorte, que par une Injustice extrême. Si tout le Livre ressembloit à cet Endroit, peut-être y auroit-il quelque chose à redire. Mais, qu'au commencement d'un *Traité de Morale* un Auteur employe une page à examiner l'Origine du Nom de la Vertu dont il veut traiter, quand cette Origine est aussi significative que celle-ci, c'est une Délécatessè qui ne seroit pas pardonnable à un Courtisan, ni à une Femme, que de dire, que *rien n'est plus pédantesque.*

Sur quel Fondement peut-on prétendre que *l'Etimologie n'est pas une véritable Preuve* de l'Idée qu'on a eue des Choses, & qu'on en a voulu donner, en leur imposant des Noms, quand ils sont d'aussi grand Sens, que les Noms Grecs, Latins, & François, de la Vertu qui fait le Sujet de ce *Traité*? Ne font-ils pas voir clairement, qu'elle a été considérée dans ces trois Langues, comme la plus noble, & la plus virile, de toutes les Vertus? C'est tout ce que cet Auteur a voulu prouver en cet Endroit; car, que ce soit justement, ou non, qu'elle a été considérée de cette sorte, ce n'est point ce qu'il y examine. Or, je demande, s'il y a rien de plus raisonnable & de plus naturel à un Auteur, que de relever l'Excellence de son Sujet, au-  
tant



tant que la Vérité le permet ?

Notre Critique ne se plaindra de ce que je le traite de Courtifan dans cette Rencontre, où il en affecte si ouvertement le Stile & les Sentimens. *Voulant parler*, dit-il, *de la Valeur à Monseigneur le Daupin, à qui il a bien ôsé dédier son Ouvrage.* Voilà assurément une grande Insolence à un Homme de l'Académie, qui a Pension du Roi, & qui est chargé du soin de sa Bibliotheque, *d'ôser dédier un Livre de Morale* un Prince de quinze ans. Vous avez pu remarquer jusqu'ici, que je n'aime pas à m'emporter; mais, la Patience m'échape cette fois. Y a-t-il de Valet à la Cour, qui pût marquer plus grossièrement, que par cette Critique, la Frayeur basse & servile que la Canaille a des Princes; ni rien de plus indigne, je ne dis pas d'un Dévot, mais seulement d'un Homme de Lettres, que la Disposition de Cœur, d'où cette Expression doit être nécessairement partie? Comment *ôse-t-il* lui-même avancer à la vue de toute la France, que c'est une Audace blamable dans un Ecrivain de cette qualité, que d'écrire à un jeune Prince sur les Vertus les plus convenables à sa Condition? Y a-t-il quelque Loi, qui défende à ceux qui ne sont pas chargés de leur dire de bonnes choses, de traiter avec eux des *Matieres de Morale* qui les regardent, & de rendre public ce qu'on en pense? Ne semble-t-il pas qu'ils ne doivent être instruits qu'en cachette, & qu'il faut bien se garder de faire connoître au Monde, qu'ils ne savent pas toutes choses naturellement, & sans avoir rien appris?

Voilà comment les Gens de Lettres devien-



viennent de grans & magnifiques Flatteurs, pour me servir des Termes de Longin; au lieu de se conserver soigneusement dans la possession de l'honnête Liberté, & de la sage Hardiesse, qui est naturelle & si nécessaire aux bons Esprits. C'est ainsi qu'on corrompt celui des Grands, en leur faisant accroire par ces sortes d'Egards outrez & ridicules, qu'il n'est presque permis à personne de leur parler; que la Raison, que la Vérité ne doit pas avoir le même accès près d'eux, que près des autres Hommes; & qu'au lieu que les autres Hommes sont obligés de la révéler, qui que ce soit qui la leur représente, les Grands ne la doivent écouter, que quand elle est accompagnée des Titres, des Charges, & des autres Marques extérieures d'Autorité qui lui sont étrangères. En vérité, quoique notre Critique parle beaucoup de la Cour, cet Endroit de son Livre me feroit soupçonner qu'il ne la connoit guere. On est fort moqueur en ce Pais-là. Je m'assûre que s'il y a été vû, on aura ri de cette Affectation de Respect mal entendu; & qu'on aura trouvé, qu'il fait trop le Courtisan, pour être de la Cour; comme cet Ancien fut reconnu à Athènes pour Etranger, parce qu'il parloit trop bon Athénien.



## C H A P I T R E X.

QUI EST L'AUTEUR DES RÉFLÉ-  
XIONS SUR L'USAGE PRÉSENT  
DE LA LANGUE.

JE ne saurois croire, que vous n'ayés la même Curiosité que moi de savoir, quelle espece d'Homme est notre Critique, voyant l'Autorité qu'il se donne, & la Hauteur dont il traite tant de Gens. Il n'est pas naturel qu'il en use de la sorte, sans être poussé, ou soutenu, ou même assuré d'être avoüé, en cas que son Livre réussisse; & , s'il ne veut pas être connu par son Nom, puisqu'il ne l'y a pas mis, il faut bien qu'il prétende l'être par quelque'autre Endroit fort avantageux, pour ôser se donner cette Licence. Il n'est pas nécessaire d'avoir lu son Ouvrage aussi attentivement que moi, pour découvrir d'où lui vient une Audace si extraordinaire. Il y est marqué à des Caracteres qui ne trompent point, & vous les reconnoîtrez facilement. Je crois d'autant plus devoir vous faire part de la Recherche que j'en ai fait, qu'elle a beaucoup contribué à la Résolution que j'ai prise de choisir ses Fautes pour me servir d'Exemples. Si son Livre n'avoit aucun Appui, cela auroit été peu nécessaire, étant aussi peu connu que vous dites: & l'on pouroit quasi assûrer, qu'il ne le sera jamais d'avantage; car, c'est une Regle générale, qu'hors qu'un Livre soit excellent, sa Réputation va toujours en diminuant. La  
feu-

seule Exception, qu'il y a à cette Regle est, quand un Auteur est attaché à quelque Parti considérable de Lettres, qui ne l'avoue pas d'abord, soit parce qu'on ne l'estime pas assez pour cela dans ce Parti, ou que son Dessen est odieux comme celui de notre Critique, ou pour quelque autre Raïson. Alors, on l'envoie seul comme un Enfant perdu, pour voir ce qui arrivera. S'il ne fait point de mauvaise Rencontre, & qu'il ne soit pas assez connu, en ce cas le Parti ne manque point de le faire connoître, pour essayer quel Bruit il fera dans le Monde, avant que de l'avouer ouvertement. On en parle comme d'une Merveille; on trouve occasion de le citer à tout propos; on le lit, on le prête, on le donne à qui en veut, & à qui n'en veut pas. De cette sorte, bien loin de tomber dans l'Obscurité, il se relève quelquefois d'où tout autre ne releveroit jamais, & parvient à un degré de Réputation, dont il n'aprocheroit pas, s'il étoit abandonné à lui même.

Quelque peu de Bruit qu'ait fait jusqu'ici le Livre de notre Critique, il peut bien lui arriver quelque chose de semblable, à considérer les Marques qu'il porte, le Dévoûment entier qu'il y témoigne au plus fort Parti de Gens de Lettres qu'il y ait aujourd'hui en France, & l'Opinion qu'il y a bien voulu donner au Public de sa Liaison avec eux.

Il approuve sur leur seule Autorité vingt Mots, que personne n'oseroit dire qu'eux : comme *peinturer, fatuité, déchirement, in-sontradiction, invitation, inexact, incorruption,*



tion, *inexécution, intenable, inforçable* (1), & quantité d'autres pareils, dont ils ont enrichi la Langue.

Il allegue les plus méchans Endroits de leurs Ouvrages, aussi hardiment que les plus beaux; témoin cet étrange Vers, que je ne pense pas qu'autre que lui ait jamais cité; quoi qu'il dise qu'on le cite d'ordinaire,

*Dieu, dont nul de nos maux n'a les grâces bornées* (2).

Il soutient leurs Manieres de parler les plus vicieuses, telle que celle-ci, *nous renoncer nous mêmes*, parce qu'on dit bien *renoncer la Foi* (3); comme s'il y avoit rien de si ordinaire dans notre Langue, que des Verbes, qui ont un Régime devant certains Noms, qu'ils n'ont pas devant d'autres.

Si jamais un Grammairien est obligé de rendre raison de ses Décisions, c'est assurément lors qu'elles sont contre l'Usage. Cependant, notre Critique dit (4), que *Roi Prophète* est meilleur que *Prophète Roi*, qu'il avoue être *plus usité*, sans rendre d'autre raison de sa Décision, que l'Autorité de quelques *nouveaux Livres de Piété* qu'il ne nomme pas. Mais, ils sont faciles à deviner, puisqu'il ajoute, qu'ils sont *écrits avec Politesse*: & leurs Auteurs seroient aussi empêchés que lui à soutenir ce Sentiment, pendant qu'il y

Tome III.

N

a

(1) Pag. 380, 227, 156, 261, 272, 235, 262, 259.

(2) Pag. 355, Hymn.

*Audi benigne conditor.*

(3) Pag. 12.

(4) Pag. 514.

à une Raison évidente pour le contraire. C'est que David étant cité en Qualité de Prophète, & non pas de Roi, il est bien plus naturel de le désigner premièrement par la Qualité en laquelle il est cité, que par celle de Roi, qu'on n'ajoute, que pour le distinguer des autres Prophètes, qui n'étoient pas Rois comme lui. C'est encor une fois le cas, ou jamais, de raisonner sur la Langue, ainsi que Mr. de Vaugelas le déclare & le pratique, non seulement quand l'Usage est douteux, mais aussi quand il est, comme ici, d'accord avec la Raison. Mais, la Raison & l'Usage joints ensemble ne font rien pour notre Critique, en comparaison de l'Autorité de ces Messieurs.

Lors qu'il censure quelque Maniere de parler, sans nommer l'Auteur d'où il l'a tirée, c'est toujours, à coup sûr, de leurs Livres. On ne trouvera pas qu'il ait eu une seule fois, pour quelque autre Écrivain que ce soit, ce même Egard, que Mr. de Vaugelas a eu pour tous ceux qu'il a repris, jusqu'à déguiser le Passage qu'il censure, de peur qu'on n'en reconnoisse l'Auteur. J'ai déjà rapporté ailleurs cet honnête & ingénieux Artifice; mais, il y a des choses si estimables, & de si bon Exemple, qu'on ne peut trop le répéter.

Parce que tout le Monde a trouvé à redire à la Longueur exorbitante de leurs Périodes, il décide, qu'on ne reprend que celles dont la Longueur n'est pas naturelle, & ne vient que d'un Déplacement de Termes (5); comme si,  
à

(5) Pag. 384.



à ces deux Défauts près, il étoit permis d'en faire d'aussi longues qu'on veut, & qu'il n'y eut point d'autre Raïson que ces deux-là, pour n'en pas faire de trop longues.

Rien n'est plus visible que son Affectation de critiquer les Auteurs, qui ont été assez téméraires, pour ôser traiter les mêmes Matières que *ces Mrs*; comme entre autres le dernier Traducteur de l'Imitation de Jésus Christ. Il le distingue toujours soigneusement du leur, qu'il appelle *le bon* (6), de peur qu'on ne s'y méprenne; pendant qu'il dit de l'autre, qu'il est *peu exact*, qu'il *fait de fort méchantes Phrases*, & qu'on ne doit pas s'étonner de ses Fautes.

C'est dans le même Esprit de Partialité, qu'il parle des *Vers dans la Prose*, comme s'il avoit quelque chose de nouveau à dire sur cette Remarque la plus rebattue de toutes, & que le même Vaugelas a *épuisée*, s'il est permis de se servir de ce Terme que notre Critiquen'aime pas (7). Après avoir nommé un Auteur qui a fait un Vers, & avoir exagéré sa Faute, il reprend un de *ces Mrs*. qui en a fait deux tout de suite, ce qui est autrement inexcusable: &, cependant, non content de ne pas le nommer, comme il nomme l'autre, il n'a pu s'empêcher de le désigner par la qualité de *très fameux & très habile Ecrivain*. Si ce n'est pas là ce qui s'appelle Acception de Personnes, apprenez-moi de grace ce que c'est.

Mais, la plus claire Marque à laquelle je l'ai reconnu pour être de leurs Amis, & cel-

(6) Pag. 415, 354, 524, 537. (7) Pag. 701.

le, je m'affûre, qu'il defavoûroit le moins, est l'Affectation de Sévérité, qui paroît en toute occasion dans ses Sentimens sur la Morale. Y en a-t-il de plus visible, que d'avertir, comme il fait (8), qu'il ne faut pas dire que *l'Opera & la Comédie sont des Divertissemens séculiers*? S'est-on jamais avisé de les qualifier de la sorte? Et cela, pour avoir occasion de dire, à propos ou non, que *les Laïques même ne peuvent pas les prendre innocemment*.

Ce qu'il dit sur *faire galanterie* (9) ne paroît pas moins affecté. Outre que cette Maniere de parler n'est pas des plus *usitées*, quoiqu'il le dise, peut-on prétendre, comme il fait, que *ce Terme*, ni aucun autre, *en dise plus qu'on n'en devoit entendre*? Puisque les Expressions ne sont inventées que pour faire entendre ce qu'elles signifient, ou il faut ne les point employer du tout, où l'on doit entendre ce qu'elles signifient, quand on fait tant que de les employer. Il a peut-être voulu dire, que ce Terme en dit plus, qu'il n'est à propos d'en faire entendre. Voilà le seul Sens raisonnable qu'on peut donner à son *Discours*. Mais, ce n'est pas ce qu'il dit; & quand il le diroit, il faut bien nécessairement, qu'il y ait des Mots pour exprimer les Choses, même les plus honteuses, comme les plus loüables. Tout ce qu'on doit observer là-dessus, est de ne se pas servir, pour exprimer les honteuses, de Termes qui ayent d'ordinaire ailleurs un Sens loüable; parce que de semblables Termes pourroient faire soupçonner, qu'on

veut

(8) Pag. 634.

(9) Pag. 225.

veut donner une Idée loüable de ces Choses honteuses, au lieu d'en donner une blâmable. Or, il n'oseroit dire, que le Mot de *galanterie* s'employe d'ordinaire ailleurs en un Sens moralement loüable; & partant, il est difficile d'en trouver un, qui exprime, plus modestement que celui-là, la Turpitude de la Chose qu'il signifie, sans en donner une Idée loüable. S'il en fait un meilleur, *qui donne, pour le Vice* qu'il désigne, toute l'*Horreur* qu'on en doit avoir, il devoit le dire.

Il n'y a donc rien de plus mal appliqué, que ce qu'il ajoute à la fin de cette Remarque, que *les gens du monde sont bien aises de nommer les choses, comme il leur est avantageux de les feindre*. Il veut dire, comme il leur est agréable de se les représenter, les plus criminelles sous des Images innocentes; car, il faut ajouter tout cela à son Discours, pour le rendre intelligible.

L'Ambition d'étaler ses Sentimens sévères sur cette Matière l'a fait tomber ailleurs dans un Excès, qu'il ne sauroit, ni desavoüer, ni justifier. *Ces Termes couverts & déguisés*, dit-il en parlant des *Expressions amoureuses des Théâtres & des Romans, dont on enveloppe les Saletés, sont beaucoup plus infames, que ces Termes effrontés, dont se servent les Libertins grossiers* (10).

Je conviens avec lui, que l'Usage des *Termes couverts* facilite les Conversations de Matières trop libres; mais, puisqu'il faut qu'il y ait des Mots pour parler de tout, comme je l'ai déjà remarqué, ces *Termes* n'en

N 3

font

sont pas pour cela moins innocens & moins nécessaires, non plus que toutes les autres choses innocentes & nécessaires, dont on abuse dans le Monde. Ainsi, son Zèle l'a emporté trop loin cette fois, quand il lui a fait dire, qu'ils sont *plus infames*, pour dire qu'ils sont plus pernicioeux que les *Termes effrontez*; car, on voit bien par ce qu'il dit ensuite, qu'ils *corrompent l'Âme plus aisément*, que c'est ce qu'il a voulu faire entendre.

Mais, voyez combien il importe de prendre garde à ce qu'on dit, lors même qu'on croit le plus avoir raison. Car, qui prendroit son Discours au pied de la lettre, croiroit, qu'il blâmeroit moins qu'on se servît, dans l'Entretien, des Mots les plus sales, que des *Termes couverts* qui ont une Apparence honnête; puisque *ces Termes couverts sont beaucoup plus infames*, selon lui, que les franches Ordures, & qu'entre deux *Termes infames*, il est constamment mieux de se servir de celui qui l'est moins, que de celui qui l'est plus. Mais, Dieu me garde de lui attribuer ce Sentiment, quoiqu'il suive naturellement de ses Paroles.

J'ai réservé pour le dernier de ses Rafinemens pieux le plus curieux de tous. C'est vouloir étendre bien loin le Sentiment de S. Augustin, que tout ce qui est purement humain est vicieux, que de prétendre, qu'on s'y conforme dans les Manieres de parler, même les plus communes, & qu'on ne doive pas dire *humainement parlant* (II). *Ces Mrs.* ont beau faire. Quelque véritable que puisse être

(II) Pag. 249.



être leur Doctrine dans la Spéculation, ils n'empêcheront jamais le Monde de parler naturellement. Ils ne feront croire à personne, qu'*humainement* vueille dire *injustement, fausement, déraisonnablement*, comme notre Critique l'affûre; que de dire, par exemple, *humainement* parlant c'est un grand avantage d'être riche, ce soit se servir de ce Mot pour couvrir le Vice. Bien loin que ce Terme cache ce que les choses où l'on l'applique ont de faux, pour n'y voir, comme il dit, que ce qu'elles ont de conforme à la Cupidité: on peut dire, au contraire, qu'il porte naturellement l'Esprit à entendre qu'on fait abstraction de la Religion en s'en servant, & par conséquent de la Rigueur de la Vérité; & qu'ainsi, bien loin de la blesser, il marque en quelque sorte de l'égard pour elle.

Car, il est à remarquer, que cet Adverbe *humainement*, qui répond dans cette Maniere de parler à l'*humanitùs* Latin, & non pas à *humanè* ni à *humaniter*, ne s'y prend pas dans le Sens avantageux de l'Adjectif *humain*, & du Substantif *humanité*, qui se disent d'ordinaire en bonne part; mais bien plutôt dans un Sens désavantageux, qui désigne la Foiblesse & la Misere de la Nature.

Je n'impute pas à notre Critique ce Raffinement ridicule. C'est sa Prévention pour l'Auteur de qui il l'a pris, qui le lui a fait adopter sans l'examiner. Ainsi, ils ne se doivent rien; car, il a sujet d'être aussi mal obligé à cet Auteur de lui avoir inspiré un Sentiment si peu raisonnable, que cet Auteur lui doit être mal obligé de le faire remarquer en le citant; au lieu qu'il est peut-être noyé dans



le Livre d'où il est tiré, parmi un nombre infini d'autres semblables, qui l'y rendent moins remarquable.

Car, ne croyez pas que ce soit le seul de cette qualité, que notre Critique cite avec admiration : en voici d'autres, qui ne lui en doivent guere. Il est bien vrai, comme l'a dit *un sage Payen* cité par *l'un de ces fameux Ecrivains*, qu'il ne reste qu'un *Moyen à un Souverain, pour s'élever au dessus de sa Grandeur, qui est de s'abaisser, par les Témoignages de sa Bonté, vers ceux qui lui sont soumis* (12). La Raison en est, qu'un Souverain étant un Homme, sa Bonté, qui est une Vertu, est beaucoup plus estimable quand il en a, que sa Grandeur, qui n'est que Misere dans la vérité, & une Qualité étrangere à son Etre. Mais que Dieu, en qui la Grandeur & la Bonté sont également veritables, infinies, essentielles, se soit, comme le dit cet Ecrivain, relevé en quelque sorte au dessus de lui-même, en s'abaissant pour sauver les Hommes, c'est ce que personne qui pensera juste, & dans l'exacte vérité, comme on doit penser sur cette Matière plus que sur aucune autre, ne dira jamais. Il faut bien aimer Plinè, ou Trajan, pour leur faire l'honneur d'emprunter comme cela d'eux les Louanges de Dieu.

Ce même *fameux Ecrivain* n'est guere plus heureux à citer Horace que Plinè, & auroit beaucoup mieux fait de ne point sortir de son Saint Augustin. Après avoir établi avec sa Longueur ordinaire, comme quelque chose de fort nouveau & de fort difficile à prouver, qu'il faut se régler sur la Vertu, &

NON

non pas sur le Bien, dans le Choix d'un Mariage : Si cette Regle, dit-il, paroît trop spirituelle à quelques-uns, il est bon qu'ils sachent, qu'elle a été vue (quelle Maniere de parler, voir une Regle!) & représentée avec des Expressions très fortes, par les Payens même. C'est ce qui a fait dire à l'un d'eux, Si vous me demandez pourquoi notre Siecle est si fécond en toute sorte de Déréglemens & de Vices, je vous dirai que c'est parce que la Corruption regne dans la Maniere dont se font les Mariages (13). Horace dit seulement, que la Corruption du Siecle a commencé par souiller les Mariages, c'est à dire, par les Adulteres, comme il est évident pour quiconque entend le Latin.

*Fœcunda culpæ secula nuptias  
Primum inquinavère* (14).

Qui croiroit là-dessus que ce Poëte a vu la Regle de préférer la Vertu au Bien dans le Choix d'un Mariage, & qu'il l'a représentée avec des Expressions très fortes? Il faut avoir bien résolu de trouver dans un Auteur ce qu'on y cherche, pour changer si ouvertement sa Pensée.

Voilà des Exemples de la Maniere de citer de ces fameux Ecrivains, qui ne revient pas mal à celle de notre Critique, & comment l'Ambition de faire voir qu'il savent les Lettres humaines aussi bien que les divines, les fait égarer quelquesfois. En voici d'autres de leur Maniere de penser,

*L'Observation des Loix*, dit l'un de ceux

N 5

qu'il

(13) Pag. 395. (14) Horat. Ode VI Libri III.

qu'il aime le plus, ne passe plus pour honteuse, lors que les Grans en font une publique Profession (15). J'aimerois bien autant Profession publique; mais, cela n'est rien.

Je demande premièrement, avant que d'aller plus avant, en quel País du Monde c'est que l'Observation des Loix passe pour honteuse? Il veut dire, qu'on a honte de les observer; mais, cela est bien différent, comme vous voyez. Autre chose est dire, qu'on a honte de faire une Action; autre chose que cette Action passe pour honteuse. Avoir honte de faire une Action, marque le Sentiment particulier de la Personne qui a cette honte; mais, une Action qui passe pour honteuse, marque le Sentiment commun du Monde sur cette Action. Passons outre.

Et l'on fait gloire de suivre, continue cet Auteur (16), ceux que la Gloire suit toujours. Qui lui a dit, que la Gloire suit toujours les Grands? Est-ce qu'ils observent toujours les Loix? je le voudrois du meilleur de mon cœur; ou que la Gloire les suit, lors même qu'ils ne les observent pas? Qui s'attendroit à trouver, dans des Livres de Dévots outrez, un Sentiment, comme celui-là, digne des Courtisans les plus corrompus?

Si cela est mal pensé, voici qui n'est pas mieux exprimé. On suppose, dit ailleurs le même Auteur, (pour dire, on s'imagine, on se flatte,) qu'on aura quelque jour le tems de penser à la Mort; & sur cette fausse Assurance, on prend toute sa vie le parti de n'y  
son-

(15) Pag. 568.

(16) Chap. X.

*songer point* (17). Y eut-il jamais Expression, qui impliquât une Contradiction plus manifeste ? Puisqu'on ne sauroit prendre parti sur une chose qu'en y songeant, *prendre toute sa vie le parti ne pas songer à la Mort*, n'est-ce pas y songer toute sa vie ? On voit bien qu'il a voulu dire, qu'on prend le parti de n'y songer de toute sa vie ; mais, s'il vouloit dire cela, pourquoi dit-il tout le contraire ?

Qui n'admireroit encor cette Découverte du même Auteur, que notre Critique a choisie, aparemment comme une fort bonne chose, pour la rapporter, puisque c'est à un usage, auquel tout autre Passage auroit été aussi propre que celui-là ? Car, c'est pour marquer la Ponctuation. Qui croiroit, que l'Amour de la Gloire, dont le Fondement dans l'Âme de l'Homme est si connu que ce seroit être ridicule de le chercher, vint, comme cet Auteur l'a imaginé, de ce que nous avons une si grande Idée de l'Âme de l'Homme, que nous ne saurions souffrir d'en être méprisés, & de n'être pas dans l'Estime d'une Âme (18) ? Comme si on ne se soucioit de l'Estime des autres, qu'autant qu'on les estime. J'en appelle à l'Expérience. Il faut avoir le Goût bien gâté par les ridicules Subtilitez des nouveaux Systêmes, pour s'entêter de semblables Chimeres. En vérité, la Simplicité n'est guere moins effencielle à la bonne Maniere de penser, qu'à la Nature même de l'Esprit, ou, si vous aimez mieux, de la Substance qui pense.

Quand on est une fois infatué de ces mauvais

N 6

vais

(17) Pag. 366.

(18) Pag. 425.



300 DE LA CRITIQUE,  
 vais Rafinemens, les plus étranges paroissent les plus précieux. Témoin cet autre Passage, que notre Critique est allé chercher je ne sai où, comme quelque chose de fort curieux; car, j'en ignore l'Auteur: mais, je doute qu'il soit de ces Mrs; car, il le cite sans Eloge. *L'Admiration de l'Esprit est plus merveilleuse, que tout ce qu'il admire, & les Desirs de l'Homme sont quelque chose de plus noble, que tout ce qu'il desire* (19).

Je voudrois bien savoir, si lors que quelqu'un admire & desire Dieu, son *Admiration est plus merveilleuse que ce qu'il admire, & son Desir plus noble que ce qu'il desire?* Si l'Axiome des Philosophes est véritable, *Propter quod unumquodque tale, tale & illud magis*; il est clair, que n'y ayant de Noblesse de nos Desirs, qu'autant qu'il y en a dans ce que nous desirons, ce que nous desirons doit être nécessairement plus noble que nos Desirs, bien loin de l'être moins, comme dit ce Passage: &, quant à l'Admiration, puisqu'elle ne vient que d'ignorance, qui est la chose du Monde la plus naturelle à l'Homme, & par conséquent la moins merveilleuse, peut-on dire qu'elle aie quelque chose de merveilleux? La Merveille seroit à ne pas admirer, étant aussi ignorans que nous sommes.

Pour revenir à ces Messieurs, à qui, comme je l'ai déjà dit, je ne sai si ce dernier Passage appartient: si quelqu'un alloit juger d'eux par les quatre ou cinq précédens que j'ai examinez, en supposant deux choses assez



sez plausibles; l'une, que quiconque est capable de penser de cette sorte n'est guere capable de penser autrement; l'autre, que ce sont des meilleurs Endroits de leurs Ouvrages, puisque notre Critique les a choisis parmi un nombre infini d'autres, qui pouvoient lui servir au même usage; je ne sai s'ils lui seroient bien obligés de la bonne Intention qu'il a eue de leur faire Honneur en les citant. Mais, entre eux le Débat. Pour moi, il me suffit de vous faire voir, que le Respect aveugle qu'il leur porte lui fait admirer tout ce qui vient d'eux, sans aucun Discernement; quoi qu'il en fasse voir beaucoup en d'autres Endroits. Ce n'est point pour tempérer la Rigueur de ma Critique, que je lui donne cette Louange. Je le croi comme je le dis; & c'est, à le bien prendre, la plus forte Preuve de l'Attachement qu'il a pour eux.

Que si on trouve qu'elle ne suffise pas, & qu'on en veuille une plus grossiere, tout le Monde connoit leurs *on*; que c'est la Maniere dont ils se citent l'un l'autre, eux-mêmes; que personne ne s'en étoit servi avant eux; & qu'il n'y a encor guere qu'eux qui s'en servent: non seulement il ne les cite jamais autrement, *comme on a dit dans la Grammaire raisonnée, comme on l'a remarqué dans l'Art de penser, on a parlé de cela dans la Grammaire générale*; mais, il ne parle de lui-même que sous ce même Terme dans sa Préface, *en revoyant cet Ouvrage on s'est cru obligé, on a cru qu'il étoit plus à propos* (20).

J'ai oui dire à un excellent Homme, que

N 7

cet-

302 DE LA CRITIQUE,  
cette Maniere de parler de soi-même, par ce Terme d'*on*, étoit une espece de Pluriel équivalent au *nous* dont se servent Rois, & les autres Puissances. Notre Critique en convient en quelque sorte, en disant qu'au lieu d'*on*, on écrivoit autrefois *homs*, ce qui vouloit dire *hommes* (21) : de sorte, ajoute-t-il, que on dit est la même chose que hommes, ou les hommes disent.

Cet Illustre croyoit pourtant, que ces *Mrs.* ne se servoient pas de cette Maniere par Vanité : mais, que c'étoit seulement par Sincérité, pour marquer qu'ils ne faisoient rien où plusieurs n'eussent part ; & qu'ainsi, ils ne pourroient pas mettre à leurs Livres un Nom particulier d'Auteur, sans blesser l'exacte Vérité ; puisqu'il n'y en a point, qui soit entièrement l'Ouvrage d'un seul. Que de nommer aussi tous ceux qui ont travaillé, cela auroit d'autres Inconvéniens, & qu'on les évite tous également par ce mystérieux *on*, que je n'aurois jamais cru, sans cet habile Homme, qui renfermât tant de choses.

Il seroit donc inutile de demander à notre Critique qui il est, puisqu'il ne sauroit satisfaire sincèrement à cette Question, qu'en répondant comme celui qui dit dans l'Évangile, qu'il s'appelle *Légion*. Et, cela étant, j'avoue que c'est une grande Témérité à moi, que d'ôser trouver à redire à un Ouvrage qui a passé par les mains de tant d'habiles Gens. Je n'ignore pas qu'ils sont séparés de Corps pour la plupart ; mais ceux, qui savent comment la Théologie explique le Langage des An-

(21) Pag. 242.

Anges, comprennent aisément, que la Communication de leurs Esprits n'en est pas pour cela plus difficile, & que leurs Pensées ne s'en unissent pas moins, quelque éloignés les uns des autres qu'ils puissent être.

C'est donc ici en quelque sorte ce qu'on souhaitoit depuis si long-tems, un Livre exprès de *ces Mrs.* sur la Langue Françoisse: ce sont les Secrets de cet Art heureux, qui a porté à un si haut point de Pureté & de Politesse ce grand nombre d'Ouvrages qu'ils ont donnez au Public. On en avoit bien eu quelque Avant-Goût dans leur Grammaire générale, & leurs Regles de la Traduction; mais, ce n'étoient que de légers Essais. Aussi, n'auroit-il pas été juste, qu'ils eussent publié des Connoissances si rares, avant qu'elles les eussent portez au comble de Réputation où ils sont montez, & que tout le Monde eût pu se prévaloir aussi-tôt qu'eux de leurs Lumieres extraordinaires. Mais, il ne seroit pas juste non plus, qu'ils se fussent obstinez plus long-tems à les cacher, après en avoir tiré de si grans Avantages; semblables à ces Charlatans peu charitables, qui, non contens de s'être enrichis par leurs Remedes, ne sauroient se résoudre à en montrer la Composition à personne, & dont le Secret meurt malheureusement avec eux. Mais, revenons à mon Sujet.

## CHAPITRE XI.

QU'UN CRITIQUE DOIT ETRE  
IRREPRÉHENSIBLE.

JE ne doute pas qu'à présent, que vous savez l'Importance de l'Auteur qui m'a fourni des Exemples jusqu'ici, vous n'ayés quelque Impatience que nous en examinions de nouveaux, pour voir si sa Capacité est digne du Parti illustre auquel il paroît attaché. Car, de même qu'il est moins étonnant, qu'il s'érige en Censeur public, en qualité de Membre de ce Corps invisible & si autorisé, dont il ne fait presque que rapporter la Pratique & les Sentimens; de même aussi est-il obligé d'être plus irrépréhensible, que s'il ne se donnoit pas cette Autorité. C'est précisément en ce Cas, qu'a lieu cette Maxime de Cicéron, qu'il faut être sans Reproche, quand on fait métier de reprendre : *carere debet omni vitio, qui in alterum est dicere paratus.*

Il est bien vrai, que Mr. de Vaugelas déclare quelque part, qu'il ne faut pas se prendre aux Fautes qu'il peut avoir faites dans son Livre contre ses propres Remarques. Cette Indulgence lui étoit bien due, à lui qui en a usé si honnêtement envers tous les Auteurs qu'il a repris; mais, il ne seroit pas juste d'en avoir pour un Censeur aussi hautain que le nôtre, qui a exercé une Critique indulgente ou vetilleuse, immodeste ou obligeante, flatteuse ou cruelle, selon que les Auteurs  
de



de qui il parle ont ou n'ont pas trouvé grace devant ses yeux.

Cependant, quelque Droit que cette Conduite me donne de le traiter sans Miséricorde, je me retranche à ce qu'il me paroît utile d'examiner dans son Livre, & qui peut être de quelque instruction pour le Public. Je cherche bien moins à remarquer de mauvaises choses, qu'à en dire des bonnes. Je n'ai pas la Vanité de croire que j'y réussisse; mais, quand même j'y réussirois, puisque j'aurois bien pu dire ces bonnes choses sans reprendre personne, elles ne suffiroient pas pour justifier ma Critique, si la Licence scandaleuse de l'Auteur que je reprends ne la justifioit pas.

Je serois bien fâché de relever toutes les Fautes contre la Justesse & la Netteté de l'Expression : ce ne seroit pas si-tôt fait; pouvant dire avec vérité, que je n'ai guere vû de Livre, qui s'exprime moins proprement, & plus imparfaitement. C'est ce que les Connoisseurs peuvent reconnoître par plusieurs Endroits que j'en rapporte, dont je n'ai pas voulu remarquer toujours les Défauts, comme je l'ai fait quelquefois, de peur de me détourner trop du principal Sujet pour lequel je les rapporte.

Je vous demande seulement, par exemple, si *secourt* (1) est un Mot qui se dise; si *plaisante* veut dire *agréable*, *qui plait*, en bon François; & s'il n'est pas mieux de dire, *participer à une chose*, que *participer d'une chose*? Un Mot, dit-il (2), *participe de l'Infamie de*  
la

(1) Pag. 41.

(2) Pag. 317.



la chose infame qu'il signifie, lorsqu'il expose cette chose plutôt comme plaisante, que comme criminelle. Si c'est bien s'expliquer, que de dire comme il fait (3), qu'on ne prononce point la dernière consonne dans les Noms propres devant les voyelles ? Il entend, que quand on veut dire, par exemple, *Cicéron a dit*, on ne lie pas l'*n* de *Cicéron*, en la prononçant, avec l'*a* qui suit ; c'est à dire, qu'on ne prononce pas comme on feroit, si on écrivoit *Cicéron na dit*, ainsi qu'on prononce dans d'autres Mots, qui finissent comme *Cicéron* par une *n* devant une voyelle, mais qui ne sont pas des Noms propres comme *Cicéron*. Tel est par exemple *mon épée*, qu'on prononce comme si on écrivoit *mon n épée* ; *on a dit*, qui se prononce comme s'il s'écrivoit *on na dit* ; au lieu que pour bien prononcer *Cicéron a dit*, il faut, non pas aspirer l'*a*, mais le prononcer aussi détaché de l'*n* qui le précède, que si on l'aspiroit. Voilà ce qu'il entend ; mais, est-ce ce qu'il dit ? Et dire simplement, comme il fait, qu'on ne prononce point cette dernière consonne, n'est-ce pas dire qu'on prononce *Cicero*, & non pas *Cicéron* ? Or, est-ce ce qu'il veut dire ? Il faut s'expliquer plus précisément qu'il n'a coutume de faire, pour traiter une Matière si subtile, & si déliée, avec toute la Netteté nécessaire.

*Quelques-uns*, dit-il ailleurs (4), *se sont trouvez Docteurs, sans être doctes. Cela a suffi pour ravaler un Titre si beau ; car, c'est un Vice qu'on ne guérira jamais* (je n'avois pas encor ouï dire *guérir un Vice*) de juger du  
par-

(3) Pag. 458.

(4) Pag. 182.

particulier au général dans les choses desavantageses. Ne vouloit-il pas dire, de juger du général par le particulier ?

Dans ces sortes de Lieux, c'est des Collegues qu'il parle (5), on ne s'y polit point. Cet y là n'est-il pas vicieux à votre Avis; & ne faloit-il pas dire, on ne se polit point dans ces sortes de Lieux ?

Au lieu d'*impiteux* on dit *impitoyable*, qui est un Mot qu'on attribue à Ronsard (6). Ce qui ne se rapporte-t-il pas naturellement à *impitoyable* qu'il suit immédiatement ? Et, cependant, n'est-ce pas son Intention qu'il se rapporte à *impiteux* ? Car, c'est apparemment *impiteux*, qu'il entend qu'on attribue à Ronsard, & non pas *impitoyable*.

Ce sont des gens qui vous poursuivent une Proposition jusque sur les dernières Bornes de la Logique (7). Quelles Expressions, Poursuivre une Proposition, & poursuivre sur des Bornes !

Qu'il faille dire *arsenal* & non pas *arsenac*, c'en est une grande preuve qu'on dit *arsenaux* au pluriel (8). Il veut dire que c'en est une Marque, & non pas une Preuve; car, *arsenal* prouveroit bien plutôt qu'il faut dire *arsenaux*, qu'*arsenaux* ne prouve qu'il faut dire *arsenal*. Y a-t-il quelque Langue au Monde, où le Nominatif singulier se forme du pluriel ? Ce n'est pas donc là la Preuve de ce qu'il faut dire *arsenal*, & il n'en faut pas chercher d'autre, que l'Origine de ce Mot, qui vient de l'Italien *arsenale*, comme Mr. de Vaugelas l'a remarqué.

Vieux

(5) Pag. 19. (6) Pag. 258. (7) Pag. 377.

(8) Pag. 65.

*Vieux se dit pour remarquer le long-tems d'une chose, ou d'une personne (9). Ne veut-il pas dire le long-tems qu'il y a qu'une chose, ou une personne, est en nature ? Et le dit-il ?*

*Amour, dans le sens de Passion, est ordinairement féminin : hors cela, (j'aimerois bien autant dire hors de là) il est masculin ; l'Amour divin (10). Il veut dire qu'on fait toujours Amour masculin en matiere de Dévotion, Amour sacré, Amour charnel, un grand Amour-propre, &c.*

*N'est-ce point se servir d'un Terme improprement, que de dire des Prédicateurs indiscrets, qu'ils ne gardent aucune mesure dans les noms qu'ils donnent aux choses ; qu'ils disent quelquefois, à la face des Autels, ce qu'un Homme d'Honneur n'oseroit dire dans la moindre Compagnie (11). Il vouloit dire un bonnête Homme, un Homme sage, poli, modeste, si vous voulez ; car, pour Homme d'Honneur, on voit bien qu'il ne s'agit pas là d'une Affaire d'Honneur.*

*Il veut qu'Ouvrage au pluriel, s'il signifie des Ouvrages de Femme, soit féminin ; & que l'on dise voilà de belles Ouvrages (12). Mr. de Vaugelas rapporte ce mauvais Usage, comme lui ; mais, il ne l'approuve pas, comme lui. Il faut qu'il se réglât sur d'autres Femmes que lui.*

*Une Femme qui mene à la Cour une mauvaise vie (13). Ne faloit-il point dire, qui mene une mauvaise vie à la Cour ? D'autant plus, que mener une vie étant une maniere de*

(9) Pag. 50. (10) Pag. 50. (11) Pag. 315.  
 (12) Pag. 346. (13) Pag. 141.

de parler métaphorique, elle est sujette à la Règle générale, de ne jamais croiser ces Manières de parler, en jetant d'autres Mots entre ceux dont elles sont composées.

La Raïson en est fort facile à rendre. Faute de trouver immédiatement après le Verbe *mener* le cas qu'il régit dans cette Phrase métaphorique, savoir, *une mauvaise vie*, on ne prend pas ce Verbe au Sens figuré dans lequel l'intention du Discours est pourtant qu'on le prenne; mais, on le prend au contraire dans son Sens simple, comme il est naturel de prendre dans le Sens simple tout Mot qui n'est pas déterminé, par celui qui le suit immédiatement, à être pris dans le figuré. Si bien donc, que lisant tout de suite *une Femme qui mene à la Cour*, avant qu'on lise le reste, on entend naturellement, que c'est quelqu'un que cette *Femme mene à la Cour*, suivant le propre & simple Sens du Mot de *mener*. Et, quand après cela, continuant de lire, on vient à trouver, que c'est *une mauvaise vie*, & non pas une Personne, que cette *Femme mene à la Cour*, alors on reconnoit qu'on s'est trompé, ce qui n'est pas agréable; & c'est la Faute de l'Auteur, non du Lecteur. Cette Remarque est peut-être un peu trop approfondie; mais, je ne la croi pas inutile, & il ne me souvient point de l'avoir vue nulle part.

En voici une autre, que vous ne trouverez peut-être pas moins nouvelle. Notre *Puriste* prétend, qu'il ne seroit pas si bien de dire, en parlant d'un Homme, *cette Personne que vous m'avez fait si petite*, que de dire, comme Voiture, *cette Personne que vous*  
*m'a-*



*m'avez fait si petit* (14). J'ai été long-tems à chercher la Raison de ce qui me chôme dans cette Phrase de Voiture, plutôt que dans plusieurs autres semblables que Mr. de Vaugelas approuve sur ce même Mot de *Personne*; comme par exemple celle-ci, *Je ne vois personne si heureux que lui*. Mais, à la fin, j'ai trouvé que celle de Voiture seroit aussi bonne, si avant le Mot de *Personne* il n'y en avoit point d'autre dans cette Phrase, qui, d'ambigu qu'il est en quelque sorte, c'est à dire masculin & féminin tout ensemble, le déterminât au Genre féminin : mais, qu'y étant une fois déterminé, comme il y est d'abord, par le Pronom *cette*, *cette Personne que*, &c; il n'est plus libre, ce me semble, après cela, de le faire masculin dans la suite de la même Phrase, en lui donnant un Adjectif masculin, *cette Personne que vous m'avez fait si petit*; comme il est libre de le faire masculin dans la Phrase de Vaugelas, parce qu'il n'y est précédé d'aucun Mot qui l'ait déterminé à être féminin, *Je ne voi personne si heureux que lui*. Car, une fois, il faut bien que l'Adjectif s'accorde avec le Pronom, tout comme avec le Substantif : ainsi, le Pronom n'étant point ambigu comme le Substantif, c'est à ce Pronom à régler le Genre des deux autres.

Je ne croi pas non plus, comme notre Critique, que quand Mr. le Maître a dit, *Il imite ces Peuples qui habitent la Zone Torride, lesquels jettent des Flèches, &c.* (15), ç'ait été seulement pour rendre sa Phrase plus

(14) Pag. 400.

(15) Pag. 26.



plus soutenue, qu'il a mieux aimé se servir de *lesquels*, que de *qui*. Je croi que c'est simplement pour éviter de répéter le *qui*; Répétition, qui auroit fait non seulement un mauvais Effet pour l'Oreille, *Il imite ces Peuples qui habitent la Zone Torride qui, &c.*, mais encore une Equivoque pour le Sens, ce qui est bien pis : puisque rien n'auroit empêché que le dernier *qui* ne se dût rapporter à *Zone Torride* plutôt qu'à *Peuples*, qui est plus éloigné, & auquel cependant il doit se rapporter; & c'est pourquoi il a mieux aimé mettre *lesquels*, parce que *lesquels* ne sauroit se rapporter qu'à *Peuples*, & non pas à *Zone Torride* : *Il imite ces Peuples qui habitent la Zone Torride, lesquels jettent des Flèches, &c.*

La même crainte des Equivoques me fait douter, qu'il soit mieux, comme notre Critique le prétend encor, de dire, *Les Gaulois se disent descendus de Pluton, qui est une Tradition des Druides* (16), ne fût-ce que parce qu'il semble d'abord, que *qui* se rapporte à Pluton; que non pas de dire, *ce qui est une Tradition des Druides*, par où on évite ce faux Rapport. Je dis la même chose par la même Raïson de cet autre Passage, *Il faut se mépriser soi-même, qui est*; au lieu de, *ce qui est une chose difficile*. Mais, je ne veux pas dire pour cela, que *ce qui* fut mieux que *qui* dans ces autres Exemples qu'il approuve avec raison : *Il lui donne tous les ans mille francs, qui est sa rente; Le mur avoit quarante pieds, qui est la longueur, &c.*

La

(16) Pag. 525.

La Raison de cette différence, qu'il n'a pas rendue, est que les *qui* de ces deux derniers Exemples se rapportent naturellement du moins autant à ce qui les précède, qu'à ce qui les suit, ainsi que tout le monde le peut voir : *Il lui donne tous les ans mille francs, qui est sa rente*; au lieu que les *qui* des deux premiers se rapportent beaucoup plus à ce qui les suit, qu'à ce qui les précède : *Il faut se mépriser soi-même, qui est une chose difficile*. On sent cela, ce me semble. Mais, si on ne se contente pas de le sentir, & qu'on en veuille savoir la Cause, c'est que le *qui*, étant un Pronom, ne peut du moins que de se rapporter plus naturellement à des Noms, comme *mille francs & quarante pieds*, qu'à des Verbes, comme *mépriser & disent*; au lieu que *ce qui* se rapporte très naturellement à des Verbes, aussi bien qu'à des Noms, parce que *ce qui* n'est pas un simple Pronom comme *qui* : & , partant, s'agissant également dans toutes ces Phrases de lier le commencement avec la fin, de même qu'il est naturel de n'employer que *qui* pour cet effet, dans celle de ces Phrases où *qui* suffit, parce qu'il est plus court & plus simple, de même, il est nécessaire de se servir de *ce qui* pour le même effet, dans les autres de ces Phrases où *qui* ne suffit pas : *Les Gaulois se disent descendus de Pluton, ce qui est une Tradition des Druides*.

Si cette Maniere de raisonner sur la Langue vous accommode, voici encor de quoi vous contenter. Notre Auteur examine ce Passage : *Cette Troupe de Prophetes, qui prophétisoient au Son des Instrumens, transportez*  
de

*de l'Esprit de Dieu. Cela est mal rangé*, dit-il (17) : *il falloit, qui transportez de l'Esprit de Dieu prophétisoient au Son des Instrumens.* J'en conviens : mais, ce n'est pas par la Règle qu'il fait, qu'il faut toujours mettre à la fin de la Période les Mots qui marquent l'Action du Verbe ; car, s'il n'y avoit que cette Raison, la Construction de ce Passage, étant tout autrement naturelle de la Maniere qu'il est, que de la maniere qu'il le corrige, il ne faudroit pas y toucher. La Raison véritable, & tout autrement aisée à trouver que sa Règle, pourquoi il faut corriger comme il le corrige, est qu'au lieu que *transportez* se rapporte à *Prophètes*, il semble de la maniere qu'il est placé, qu'il se rapporte à *Instrumens* qui est tout contre, & avec lequel il s'accorde en genre, en nombre, & en cas : *qui prophétisoient au Son des Instrumens, transportez de l'Esprit de Dieu.* Et c'est afin que *transportez* se rapporte clairement à *Prophètes*, & qu'il ne puisse pas se rapporter à *Instrumens*, comme il semble s'y rapporter, qu'il faut corriger comme notre Critique dit, *Cette Troupe de Prophètes, qui, transportez de l'Esprit de Dieu, prophétisoient au Son des Instrumens ;* quoique cette Maniere de construire soit moins naturelle & moins aisée que l'autre, comme je l'ai dit : mais, parce que la nécessité d'éviter un faux Rapport doit l'emporter sur ce qu'il y a de plus aisé dans cette autre ; car, il vaut mieux perdre une Beauté, que tomber dans un Vice, & qu'une Phrase soit moins naturelle, que non pas qu'elle soit équivoque.

Tom. III.

○

II

(17) Pag. 55.

Il faut que notre Homme n'aime pas à raisonner sur la Langue, puisqu'ayant parlé si au long de la nécessité d'user des Répétitions pour éviter les Relatifs, ce que tout le Monde fait comme lui, il n'a pas daigné dire sur quoi elle est fondée. C'est que l'usage des Relatifs est généralement parlant désagréable, hors qu'il soit tout-à-fait nécessaire; & cela, par deux Raisons.

La première, parcequ'ils sont sujets à être équivoques, comme dans cet Exemple qu'il apporte (18), *la vue de l'Esprit a plus d'étendue que celle du Corps*. Il est visible, que *celle* est en quelque sorte équivoque à *vue* & à *étendue*, & qu'ainsi il est mieux, comme il le remarque, mais sans dire pourquoi, de répéter le Mot de *vue* au lieu de *celle*, en disant, *la vue de l'Esprit a plus d'étendue que la vue du Corps*.

L'autre Raison, pourquoi il faut tant qu'on peut éviter les Relatifs, est qu'ils fatiguent l'Esprit, en divisant son Application entre le Relatif & le Mot auquel il se raporte; en sorte que, pour entendre, il faut faire attention en même tems, & tout à la fois, au Relatif, & à cet autre Mot: ce qui est pénible; car ils sont toujours un peu éloignés l'un de l'autre.

Ainsi, quand on lit, *la vue de l'Esprit a plus d'étendue que celle du Corps*; si l'on veut entendre le Mot de *celle*, il faut nécessairement se souvenir, en le lisant, de celui de *vue*, auquel il se rapporte, & les avoir par conséquent tous deux en même instant également



tement présens à l'Esprit. Cela est indubitablement plus pénible, que s'il ne falloit faire attention qu'à un seul Mot à la fois, comme dans le reste de la Phrase, dont châque Mot est intelligible par lui-même, au lieu que le Relatif n'a de Sens que ce qu'il en reçoit d'un autre. Or, quoique cette peine ne soit pas bien sensible, parce qu'on y est accoutumé, ce n'est pas à dire pour cela qu'elle en soit moins véritable, & qu'il ne fût toujours mieux de ne la pas avoir, quand on peut l'éviter; puisqu'on ne sauroit trop épargner l'Esprit, qui a déjà assez de peine à s'appliquer suffisamment à tout ce qu'il faut qu'il s'applique, pour bien comprendre ce qu'il lit, quelque nettement qu'on écrive.

D'ailleurs, il est certain, & l'on l'éprouve en plusieurs Rencontres, que quoique l'Accoutumance à prendre de certaines peines les rende presque insensibles dans le tems qu'on les prend, elles ne laissent pas de fatiguer à la longue, sans qu'on sâche pourquoi, & l'on ne laisse pas de se sentir de les avoir prises. C'est ce qu'on peut vérifier facilement par la Lecture des meilleurs Auteurs qui se servent beaucoup de Relatifs, même sans équivoque; de Mr. Voiture, par exemple, qui semble les avoir affectez comme une Beauté du Stile, parcequ'ils lient le Discours: faute d'avoir considéré, que cet Avantage, si c'en est un, ne vaut pas la peine qu'il donne d'ailleurs au Lecteur.

Il n'y a guere de Remarques sur la Langue, qu'on ne pût creuser comme ces trois que je viens d'examiner; mais, puisque je sens moi-même, que cette nature de Raisonne-



nement applique trop, à plus forte raison en devez-vous être fatigué; vous, qui n'êtes pas soutenu, comme moi, dans cette fatigue, par le Plaisir de l'Invention, & qui avez outre cela la peine de me suivre. En voilà assez pour vous faire comprendre qu'il n'y a presque rien dans la Langue, dont on ne pût rendre raison. Cherchons quelque chose de moins abstrait, pour vous délasser.

Il étoit nécessaire de remarquer, comme a fait notre Critique (19), que *meurtrir* ne se dit plus pour *tuër*; parceque Mr. de Vaugelas, dont on ne sauroit trop considérer l'Autorité, s'en est servi dans ce Sens. Mais, il me semble, que la Raison en étant si claire, il ne falloit pas l'oublier. C'est à mon Avis, que ce Mot est équivoque, & qu'il se dit dans un autre Sens, où il est absolument nécessaire de s'en servir, parce qu'il n'y a point de synonyme qui exprime, comme ce Mot, cet autre Sens; & c'est quand on dit *meurtrir de coups*: au lieu qu'il y a plusieurs autres synonymes que *meurtrir*, pour exprimer ce qu'on entend par le Mot de *tuër*. Aussi l'Usage, qui tend toujours, même sans qu'on y songe, à éviter les Equivoques, à laissé peu à peu le Mot de *meurtrir* tout entier à cette autre Signification qui ne s'en pouvoit passer, & l'a ôté à celle de *tuër* qui s'en passe facilement. Ce qui me le fait croire davantage, est qu'on dit encor fort bien *meurtrier* pour *tueur*, parceque *meurtrier* n'est pas équivoque comme *meurtrir*.

Ce n'est pas non plus assez de remarquer,  
com-

comme notre Critique a fait (20), qu'un Ecrivain célèbre s'est trompé de croire, que le Mot d'*Armoiries* n'est bon qu'en parlant d'un Livre sur cette Matière. Il falloit, ce me semble, déterminer en même tems dans quels autres cas on s'en peut servir : & c'est quand celui d'*Armes* seroit équivoque, & pouroit par la suite du Sens signifier aussi bien des Armes offensives & defensives, que des *Armoiries*; comme dans l'Exemple même qu'il allegue, *la Noblesse a commencé à se distinguer par des Noms propres, & par des Armoiries : il est visible, dit-il, que le Mot d'Armes n'iroit point bien là; mais, il n'est guere moins visible que c'est par la Raison que je dis.*

Voilà assez de Remarques imparfaites : voyons s'il n'y en a point d'entièrement inutiles, qu'il ne soit pas inutile d'examiner. Quand il propose (21), si on peut dire *plus bon*, on entend le Mot de *bon* dans son Sens ordinaire, & celui de *plus* comme marque de Comparatif; c'est à dire qu'on entend, *si l'on peut en quelque cas, dire plus bon au lieu de meilleur.* A quel propos dire donc là-dessus, que *plus bon* se peut dire, lors qu'on dit, que *quand les fruits sont trop meurs, ils ne sont plus bons.* Personne ne doute que cela ne soit bien dit; mais, ce n'est point du tout de quoi il s'agit. Il faudroit pour cela qu'on demandât, si l'on peut dire, que *quand les fruits sont trop meurs ils ne sont meilleurs ?*

Il ne fort pas moins de la Question,  
 O 3  
 quand

(20) Pag. 421.

(21) Pag. 421.

quand il ajoute, que *plus bon* se peut encor dire, quand on dit, *Vous me trouvez bon de croire cela : mais je vous trouve bien plus bon vous, de croire que je le croye.* On fait bien que *bon* signifiant dans cet Exemple, *niais, simple, & crédule*, il ne peut pas avoir *meilleur* pour son Comparatif; puisque *meilleur* n'est le Comparatif de *bon*, que lorsque *bon* est employé dans son Sens propre, & qu'ainsi il faut dire *plus bon* dans cet Exemple, non pas *meilleur*, de même qu'on auroit dit *plus niais, plus simple, ou plus crédule*, parce que *bon* y est employé dans un Sens figuré.

Notre Critique propose donc d'examiner une Maniere de parler, que tout le Monde reconnoit pour mauvaise; aussi n'en dit-il mot, pour approuver deux autres, que personne ne doute qui ne soient bonnes. Au lieu de dire simplement, qu'on fait quelquefois une Equivoque grossiere entre la signification simple du Mot de *bon* & la figurée qu'il a quand on entend par là *niais, sot, & crédule*, en se servant indifféremment du Comparatif *meilleur* pour toutes deux, faute de considérer que leur Positif est d'un Sens tout-a-fait différent. Voilà à quoi se réduit tout ce qu'il y peut avoir d'utile dans sa Remarque.

Il étoit encor moins utile d'examiner un Mot qu'Aristote a défini avec sa Justesse ordinaire, pour n'en donner qu'une Définition très imparfaite. Si vous lisez le VI Chapitre du IV Livre des Morales de ce grand Génie (22), vous trouverez, que c'est proprement

(22) Ο δὲ μικροπρετής περὶ πάντα ἐλαίψει,  
 κ

ient de ce que nous appellons *Mesquinerie*, u'il dit qu'elle consiste, non pas simplement n *une Epargne basse & sordide*, comme notre Auteur la définit (23); mais à faire des Magnificences avec chagrin, c'est-à-dire à contre-cœur, comme les Gens naturellement avarés les font, quand ils sont forcés d'en faire: ce qui paroît, en ce qu'ils y ménagent de petites *Epargnes basses & sordides*, parmi de grandes Dépenses; en quoi consiste précisément la *Mesquinerie*. Mais, l'Historien de Dom Barthelemi des Matirs, que notre Auteur cite pour son Garant, n'y regardoit pas de si près; & ces *Messieurs* sont trop fideles Cartésiens, pour se régler en quelque chose sur Aristote.

Il étoit encor plus inutile d'examiner cette Maniere de parler, *Il a infiniment de l'Esprit* (24), sans dire ce qu'il y a le plus à reprendre. Le Grammairien, dont j'ai parlé ailleurs, en avoit plus approché que notre Auteur. Pour en dire quelque chose de plus qui fût juste, il ne faloit que copier cette Réflexion d'un Ecrivain moderne. Il dit (25) qu'il y a des Expressions, dont il ne faut user que bien rarement, parce qu'elles témoignent de l'Ignorance, & que celle-ci est de ce nombre: Que quand on fait bien le Prix des choses, on n'en est pas si libéral: Qu'ainsi, parcequ'on fait la juste Valeur du Bien,

O 4

on

ἢ τὰ μέγιστα ἀναλώσας ἐν μικρῷ τὸ καλὸν ἂπο-  
λεῖ, ἢ ὅ, τι ἂν ποιῇ, μέλλων ἢ σκοπῶν πῶς ἂν  
ελάχισον ἀναλώσῃ ἢ ταῦτ' ὀδυρόμεν. ©.

(23) Pag. 300. (24) Pag. 206. (25) Discours de l'Esprit.



on ne dit pas du plus riche Homme d'une Ville, *il a infiniment du Bien* : & Qu'on ne diroit pas non plus, que quelqu'un a *infiniment de l'Esprit*, si on favoit bien ce que c'est que l'Esprit, & quel en est le Prix.

Est-il permis à un Grammairien de dire (26) que les Antithèses sont des especes de Jeux de Mots ? Il faut donc comprendre sous ce même Genre toutes les Figures généralement, qui consistent dans un certain Arrangement de Paroles. Ne sont-ce pas deux choses différentes, qu'arranger des Mots de quelque maniere affectée, & se jouer sur les Mots ? Je n'ai besoin que des deux Exemples même que notre Auteur rapporte sur ce Sujet, comme étant de même Nature, pour en faire sentir la Différence à tout le Monde.

Un Prédicateur, louant S. Bonaventure, dit qu'il étoit *le Docteur des Séraphins, & le Séraphin des Docteurs* (27). Qu'a de semblable cet Exemple à la ridicule Pointe qui le suit ; que *les Hommes ont bâti la Tour de Babel, & les Femmes la Tour de Babil* ? Peut-on confondre deux Sottises de Genre si différent, & qui n'ont presque de commun que la Qualité de Sottise ? Ce n'est pas distinguer assez les Vices du Stile.

Notre Auteur prétend (28), que *bon Homme* se dit rarement en bonne part, comme s'il ne se prenoit pas souvent au pied de la lettre pour un Homme qui a de la Bonté, & souvent dans un Sens figuré pour un Homme fort âgé, & partant en bonne part, puisque *vieux* n'est pas une Injure. Qu'il se dise au-  
fi



si pour marquer le peu d'Esprit de celui à qui on l'applique, cela arrive quelquefois ; mais, comme ce n'est guere parmi les honnêtes Gens, il semble que ce Sens defavantageux ne méritoit pas d'être remarqué pour l'autoriser, jusqu'à dire, que *méchant Homme* ne choque pas tant que *bon Homme* : parce, dit notre Puriste, que *méchant Homme* marque un Vice de Volonté, au lieu que *bon Homme* marque un Vice d'Esprit, (il veut dire *faute d'Esprit*;) & que les Vices de l'Esprit, continue-t-il, sont sans remede, & non pas ceux de la Volonté. Cette Raïson n'est guere sûre, & peut-être que les Vices de l'Esprit ne sont pas si incurables qu'il s' imagine.

Il y a plaisir à le voir sortir des bornes de Grammairien, pour traiter des Matieres comme celle-là, qui tiennent quelque chose de la Morale. Mais, il ne l'a jamais fait si heureusement, que sur le Mot de *Rusticité* (29). Voyant qu'il ne diroit rien de nouveau, s'il ne lui donnoit que le Sens que tout le Monde lui donne, il a trouvé à propos de l'étendre si loin, que qui s'en serviroit à tous les Usages où il le met, pouroit exprimer, par ce seul Terme, tout ce qu'on a entendu jusqu'ici par vint autres des plus nécessaires de la Langue.

Qui croiroit, par exemple, sans lui, que ce fût *Rusticité* de contrefaire les Actions & les Manieres d'autrui; de tourner en ridicule les Choses saintes; vanter sa Naissance; courir au devant de ce qu'une personne veut dire,

O 5

quand

(29) Pag. 615.

322 DE LA CRITIQUE,  
 quand elle parle lentement, & lui prêter nos  
 Paroles; parler si & vite si inconsidérément,  
 qu'on se laisse pousser au delà de sa Pensée?  
 Quelle Expression! & plusieurs autres Appli-  
 cations de ce Mot, aussi peu justes, sinon  
 aussi étranges, que celles-là. Cela est si  
 vrai, que de dix pages qu'il y a employées,  
 il n'y en a pas deux qui expliquent son vrai  
 Sens. Est-il possible, qu'il n'aye pu trouver  
 dans tout son Livre d'occasion plus naturel-  
 le que celle-là, pour dire tout ce qu'il savoit  
 de meilleur sur les Défauts de la Conversa-  
 tion? Car, il y dit d'assez bonnes choses;  
 mais, il falloit qu'il eut grande envie de les  
 dire, pour les placer en cet Endroit.

*fortasse cupressum*  
*Scis simulare? quid hoc? si fractis*  
*enatat exspes*  
*Navibus, are dato qui pingitur.*

Il n'en dit pas de moins bonnes sur un autre  
 Sujet, & même elles y viennent fort à propos;  
 mais, elles ne servent qu'à faire mieux remar-  
 quer un Contresens tout particulier dont el-  
 les sont accompagnées. Tout le Monde a-  
 voit cru jusqu'ici, que la Raison pourquoi  
 on appelle du nom de *Pédanterie* les Défauts  
 qu'on entend par ce Mot-là, est que ces Dé-  
 faut sont plus ordinaires aux Pédans, qu'aux  
 autres Hommes. Il prétend au contraire,  
 qu'on n'a appelé *Pédans* les Pédans, que par-  
 ce qu'ils se sont trouvez avoir les Défauts  
 qu'on appelle *Pédanterie*; comme si ces Dé-  
 faut s'appeloient *Pédanterie* avant qu'on ap-  
 pliquât le Mot de *Pédant* à ceux qui les ont.  
 C:

Ce qui fait, dit-il, qu'on a attaché le mot de Pédanterie à un certain Emploi en particulier, c'est qu'on a cru qu'il se trouvoit en celui-là plus de Pédans que dans les autres. Je vous avoue que cela me semble également mal pensé, & mal exprimé : peut-être est-ce ma Faute.

A cela près, comme la Bonne-Foi est l'Âme de la Critique, je suis obligé de reconnoître, qu'il a très bien peint les Pédans ; c'est à lui à savoir d'où vient qu'il n'a pas si bien réüssi en tout le reste. Je connois un Homme curieux de savoir qui il est, lequel joignant cette Peinture avec les Remarques qu'il promet sur la Langue Latine (30) ; ce qu'il dit ailleurs, que les Principaux des Colleges ne sont pas des Princes, & qu'il s'en faut bien ; & en un autre Endroit, sur l'Equivoque odieuse, qui empêche qu'on ne dise *Briquant*, comme on dit *Intrigant*, que tous les Professeurs de Paris s'y opposeroient (31) ; je connois, dis-je, une Personne, qui a voulu gager sur tout cela, que quoi qu'il parle beaucoup de la Cour, il n'y a pourtant pas tant demeuré qu'à l'Université (32).

Il se pique pourtant beaucoup de savoir le Monde. Et qui en pourroit douter, après l'Avis judicieux qu'il donne ailleurs, qu'il est quelquefois à propos d'être mystérieux dans les Complimens (33) ; & que le Mot de vous n'étant pas respectueux, il faut bien se garder de dire, *Vous plait-il Monseigneur* ; mais qu'il faut dire, *Monseigneur agréeroit-il* (34) ? Je

(30) Pag. 577. (31) Pag. 449. (32) Pag. 36.  
 (33) Pag. 128. (34) Pag. 404.

croyois, que ce Tour prétendu poli étoit tourné en ridicule depuis long-tems; & que quand la Répétition du Mot d'*Altesse*, ou autre semblable, deviendroit ennuyeuse, à force d'être trop fréquente, ou même ridicule, pour se trouver jointe à des Mots d'un sens fort contraire à celui d'*Altesse*, le Mot de *vous*, qui lui est équivalent, marque plus de véritable Politesse, pourvû qu'il soit accompagné d'Expressions respectueuses.

Il est vrai, qu'il en faut excepter de certains Princes, qui croiroient qu'on leur refuse l'*Altesse*, si on manquoit une fois à leur en donner, parce qu'elle leur est contestée; & à qui on ne sauroit trop la répéter, si on se soucie de les obliger. Je ne parle pas non plus pour les Domestiques, & les autres Personnes qui sont dans quelque Dépendance particulière des Grands: car, ces sortes de Gens doivent se régler aveuglément par la Coutume des Maisons où ils sont attachés; & l'Obéissance étant un Devoir, & un Moyen de plaire plus sûr & honnête pour eux, ils doivent la préférer à la Politesse, qui n'est pas de Devoir, & qui n'a pour but que de plaire aussi, mais qui n'y va pas si droit que l'Obéissance. Je parle seulement des honnêtes Gens, qui vivent dans le Commerce du grand Monde avec Indépendance. Croyez-vous qu'une Personne de cette sorte ne parlât pas aussi poliment, en disant de tems en tems. *Vous m'avez fait l'honneur de me dire, qu'en disant vingt fois de suite Votre Altesse m'a dit?*

Notre Auteur n'est guere plus heureux à louer le Roi, qu'à parler aux Grands. Il n'est



n'est pas que vous ignoriés le Reproche, que les Ecrivains Etrangers font aux François, que dans tous les Livres qui s'impriment depuis un certain tems à Paris, il y a toujours quelque Endroit qui paye le Privilege, quelque peu de rapport que la Matiere qu'ils traitent ait avec le Roi. Je fais peut-être moins de cas que personne des Auteurs qui ont fait cette impertinente Remarque; mais, je ne laisserois pas de me garder de l'autoriser, en affectant de louer le Roi sous un Prétexte aussi grossier que celui d'expliquer les Termes de *Héros* & de *Grand-Homme*. *Alexandre étoit un Héros, César un Grand-Homme, & Louis le Grand est l'un & l'autre.*

Le Sens, que le Mot de *Héros* a dans notre Langue, est si connu, qu'il seroit aussi difficile de s'égarer en l'expliquant, que d'en dire quelque chose qui méritât d'être dit; mais, il n'en va pas de même de celui de *Grand-Homme*. Comme l'Idée qu'il donne n'est pas tout à fait si déterminée par l'Usage, c'étoit une Affaire de la fixer, & vous allez voir comment notre Auteur s'y est pris.

*Grand-Homme*, dit-il (35), *marque un grand Sens, une vaste Prévoyance, une haute Capacité, & une longue Expérience.* Rien n'est plus imparfait, que cette Description; car, c'est un habile Homme, & rien plus, qu'elle représente, & non pas un grand Homme. Or, il y a bien loin de l'un à l'autre. Comment un Dévot peut-il imaginer un *Grand-Homme*, sans faire entrer quelque Ver-



tu dans sa Composition ? Est-ce être véritablement grand, que de ne l'être que par les Qualitez de l'Esprit ? La véritable Grandeur n'est-elle pas plutôt dans l'Ame & dans le Cœur ? N'enferme-t-elle, ni Droiture, ni Bonté ?

Ce n'est pas le Sentiment de Cicéron, dans le Parallele qu'il fait de Philippe de Macédoine & d'Alexandre, où il établit si clairement en quoi cette Grandeur consiste. „ Je „ remarque, „ dit cet excellent Juge, „ qu'Alexandre fut fort au dessous de son Pere, „ par la Grandeur & la Gloire des Exploits ; „ mais, que son Pere fut beaucoup au dessus „ de lui, par la Douceur & l'Humanité des „ Mœurs. Il est donc vrai de dire, que Philippe fut toujours grand ; au lieu qu'Alexandre fut souvent très méprisable. „ *Philippum Macedonum Regem rebus gestis & gloria superatum à filio, facilitate & humanitate video superiorem fuisse. Itaque alter semper magnus, alter saepe turpissimus fuit.* Notre Critique peut, s'il veut, comparer l'Idée d'un Grand-Homme qui résulte de ce Jugement avec la sienne.

Ce que j'en dis n'est pas par Aversion pour la Louange, ni même que je croye que ce soit une Affectation vicieuse d'en glisser quelque-une dans un Ouvrage de cette nature, quand l'Expression en est juste, & qu'elle ne porte pas à faux ; quand cette Louange nait de ce que la Remarque a de plus particulier ; & qu'enfin elle en vaut la peine. Telle est celle-ci de Mr. de Vaugelas pour le Cardinal Mazarin, lorsque remarquant qu'on dit *Jules* avec un *s* à la fin, & non pas *Jule*, il

rap-

rapporte un Passage de Jules Scaliger, qui se moque de cet Usage, en disant que les François donnent une terminaison plurielle à son Nom, comme s'il étoit lui seul plusieurs Hommes. Surquoi Mr. de Vaugelas ajoute avec sa Justesse & sa Grace ordinaire, *Mais, on le pourroit bien dire avec plus de raison de cet autre Jules, qui, agissant par tout l'Univers pour la Gloire de la France, paroît tout seul plusieurs Hommes.*

Vous voyez bien, que l'Occasion qu'il prend de faire ce petit Eloge, quoique légère, si vous voulez, est, pour ainsi dire, unique; n'y ayant rien de plus particulier à un Homme, que son Nom propre. Au lieu que la Louange, que notre Grammairien donne au Roi, peut s'appliquer à tout ce qu'il y a jamais eu de grans Hommes au Monde, & qu'il y auroit la même Raison de le louer à tous les Mots qu'on examine, qui signifient quelque Qualité louable.

C H A P I T R E X I I.

DE LA PRONONCIATION.

**J**E fais un Chapitre particulier de cette Matière, parce que c'est celle que l'Auteur des *Réflexions* a traitée le plus au long, & le plus défectueusement, à ce qu'il me semble. Comme il n'y a rien dans notre Grammaire, dont on ait moins écrit, & que ceux qui l'ont fait ne l'ont pour ainsi dire qu'effleurée, il est certain qu'il auroit rendu

du un bon service au Public, s'il l'avoit bien fait, & que le Dessen seul qu'il en a eu mérite quelque Louange.

Mais, ce n'étoit pas assez, pour y réussir, d'être en garde contre la mauvaise Prononciation des Gascons, des Normans, & des Lionnois, jusqu'à se jeter, comme il fait souvent, dans l'Excès opposé au leur. Il faloit se défier encor de celle des Parisiens, plus qu'il n'a fait. Je n'entens pas du Peuple; j'entens des honnêtes Gens de Paris: puisqu'il est constant, que personne ne prononce bien à Paris, que ceux qui sont autant de la Cour que de la Ville, & les autres Gens qui se régrent sur eux.

C'est par cette Raïson, que les Comédiens sont, à tout prendre, le meilleur Modele, sur lequel ceux qui ne fréquentent pas assez la Cour se puissent régler à Paris en cette Matière; mais, notre Auteur feroit apparemment scrupule de les aller entendre, au moins à juger de lui par son Livre, comme la Charité m'y oblige.

Cependant, il auroit assez de peine à faire croire qu'il n'en a pas besoin, & que la Prononciation de la Cour lui est fort connue sans cela, comme il le prétend, quand il décide (1), que l'*e* se prononce de la même manière dans *Jupiter*, que dans *fer*, & dans la dernière Sillabe d'*enfer*; dans *hier*, que dans *tiers*; dans *cher*, & la dernière de *leger*, que dans *ouvert*; dans la seconde de *manege*, & la première de *begue*, *breche*, *tresle*, *vene*, *regle*, *cedre*, *creche*, *flesche*, *grele*, *frele*, *Grece*,

(1) Pag. 455, 428, 465, 467, 470, 473, &c.

*ce, guetre, gele, meche, regne, these & tre-  
ve*, l'e se prononce fermé, c'est-à-dire maf-  
culin, tout comme on le prononce dans *bon-  
té*; dans la dernière Sillabe de *ferez*, comme  
dans *procez*; que l'a de *collation* & de *recrea-  
tion* se prononce aussi long que celui de Ver-  
saille & le dernier de *Bataille*; celui de *mi-  
racle* & *oracle*, & le dernier de *tabernacle*,  
aussi bref que dans *glace, place, fade, cavalle*,  
& *larcin*; aussi long dans *evasion*, que dans *vase*.

Qu'il faut prononcer *heureux*, comme si on  
écrivait *bureux*; *Moise*, comme si on écri-  
voit *Mouise*; *oiseau*, comme si on écrivait  
*ouaiseau* (2).

Que *passion, action, réjoûir, & ébloûir*, ne  
sont que de deux Sillabes en Prose (3).

Qu'*Historien & Grammairien* ne sont que  
de trois, *science* que de deux, & *experience*  
que de quatre (4), & ainsi de vingt autres,  
qu'il seroit ennuyeux de rapporter.

Je sai dans quel quartier de Paris on pro-  
nonce cette sorte; mais, que ce soit ainsi  
qu'on prononce à la Cour, où la *Prononcia-  
tion*, dit notre Auteur (5), est douce & agrea-  
ble, & n'a rien d'affecté, c'est ce qu'il aura  
peine à persuader à tout autre, qu'aux Gens  
de ce même Quartier.

Ce qu'il y a de pire dans ces Décisions est  
qu'elles sont fort éloignées de la Méthode  
dont cette Maniere veut-êtré traitée. Cette  
Méthode consiste à donner des Regles les plus  
générales qu'il se puisse, & dont il y a le plus  
d'Exemples: en sorte qu'on n'ait après cela,  
qu'à

(2) Pag. 486, pag. 491. (3) Pag. 494.

(4) Pag. 495. (5) Pag. 468.



qu'à marquer les Exceptions les plus connues; sauf à remarquer les autres à loisir, à mesure qu'on les reconnoit par l'Usage. Qui ne voit que cela seroit bien plus commode, que de parcourir, comme il a fait, tout l'Alphabet, en présentant chaque Consonne l'une après l'autre à chaque Voyelle, ce qui est infini ?

La première, par exemple, & la plus générale de toutes les Regles de la Prononciation, puisqu'elle ne souffre pas une seule Exception, quoiqu'il prétende le contraire; & c'est pourquoi je commence par celle-là: cette première Regle, dis-je, est que toutes les Sillabes, où il y a une *s* qui s'écrit & qui ne se prononce pas, ou qui s'écrivoit dans la veille Orthographe & qui ne s'écrit plus à présent, que toutes ces Sillabes-là sont longues sans exception. Cette seule Regle décide de la Prononciation de plus de cent Mots qu'il rapporte l'un après l'autre, *asne, teste, coste, blesmir, crespine, desbat, flestrir, &c.*

Une autre Regle encor des plus générales, mais qui a quelques Exceptions dont je parlerai ensuite, est, que les Diphtongues rendent longue la Sillabe où elles se trouvent. La Raison en est fort naturelle. Les Voyelles étant les seules Lettres qui marquent proprement des Sons, en telle sorte qu'une suffit toute seule pour en former un, ce que dix Consonnes ensemble ne sauroient faire, il est bien naturel, que quand ces Voyelles se rencontrent deux ensemble dans une même Sillabe, elles forment un Son plus plein, & par conséquent plus fort, & plus long à prononcer, que s'il  
n'y



n'y en avoit qu'une seule : & c'est cette Rencontre de deux Voyelles ensemble dans une même Sillabe, qui est ce qu'on appelle Diphtongue, ainsi que tout le monde fait, comme dans les Mots *heureux*, *hauteur*, &c.

La principale Exception, qu'il y a à cette Regle est quand la Diphtongue se trouve avant un double *t* dont la nature est de rendre breves les Sillabes qui le précèdent. Car, alors, la Propriété de cette double Consonne l'emporte sur la Propriété de la Diphtongue, comme dans ces Mots, *faite*, *parfaite*, &c.

Cette Exception me fait souvenir d'une troisième Regle de la Prononciation à propos des doubles Consonnes. C'est qu'il y en a qui rendent toujours breve la Sillabe qui les précède, comme je viens de le remarquer du double *t*; à quoi il faut ajouter le double *b* *abbé*, le double *c* *accuser*, le double *d* *addition*, la double *f* *affin*, le double *g* *aggrégé*, la double *l* *aller*, le double *p* *appas*. Il y a au contraire d'autres doubles Consonnes, qui rendent longue la Sillabe précédente, comme la double *r* *carrosse*, la double *m* *flamme*, la double *n* *année*, la double *s* *passer*; mais, cela n'est pas si général pour ces trois dernières.

Notre Auteur dit peut-être tout cela en divers Endroits; mais, le moyen de s'en souvenir, éparpillé comme il est dans son Traité, au lieu que de la Maniere qu'il est renfermé ici dans ces trois Regles, on ne sauroit presque l'oublier.

Mais, pour revenir aux Diphtongues, il est encor à remarquer, que pour peu que l'U-  
sage

sage en soit douteux, il est toujours plus sûr de les prononcer pleinement, comme par exemple la Diphtongue *oi* dans le Mot de *croire* & autres semblables, que de la prononcer comme si on écrivoit *craire*. Cela se doit sur-tout observer dans les Monosyllabes, comme *croit*, *soit*, *froid*, & autres semblables, au lieu de les prononcer comme si on écrivoit, *crait*, *sait*, *fret*, ainsi que beaucoup de gens les prononcent.

La Raison en est, que pour rendre le Discours le plus plein, uni, & égal à l'oreille qu'il est possible, il est nécessaire d'appuyer le plus qu'il est permis sur les Monosyllabes, qui sans cela passeroient trop vite, & ne marqueroient pas assez; sur-tout, quand ces Monosyllabes sont des Parties d'Oraison aussi importantes que des Noms & des Verbes, comme *croit*, & *froid*. On ne sauroit trop les faire sentir.

Car, c'est encor un Principe dans la Prononciation, qu'elle doit toujours tendre à faire bien distinguer les Sillabes de chaque Mot, à plus forte raison les Mots mêmes. De là vient qu'on prononce, par exemple, plusieurs *e* féminins au commencement & au milieu des Mots, comme s'ils étoient masculins, parceque si on les prononçoit féminins, tels qu'ils sont, on mangeroit en quelque sorte une partie du Mot, en coupant trop court les Sillabes où ces *e* féminins se rencontrent, comme dans *generosité*, *medecin*, *esperance*, *verité*. D'où il résulte deux Regles presque générales.

L'une, que dans tous les Mots où les deux premières Sillabes ont chacune un *e* féminin,

il en faut prononcer du moins le premier, & souvent tous les deux, comme s'ils étoient masculins; *générosité*, & non pas *generosité*; *général*, & non pas *general*.

L'autre Regle est, que toutes & quante-fois que la Sillabe où il y a une *e* féminin pourroit n'en faire qu'une seule avec la suivante, si cet *e* n'y étoit pas, il faut la plupart du tems (car il y a quelques Exceptions) prononcer cet *e* féminin comme s'il étoit masculin; parce que si on le prononçoit féminin, tel qu'il est, il sembleroit presque qu'on ne le prononceroit point du tout. Si on prononçoit, par exemple, féminin l'*e* de la seconde Sillabe d'*espérance*, & de la première de *vérité*, il sembleroit quasi à l'oreille, que l'on prononceroit tout de même, que si l'on écrivoit *esprance* & *vrité*: & c'est pour éviter cet Inconvénient, qu'on fait ces deux *e* masculins dans la Prononciation, tout féminins qu'ils sont, en disant *espérance* & non pas *esperance*, *vérité* & non pas *verité*; afin de conserver à ces Mots le nombre de Sillabes, qu'ils doivent naturellement avoir.

C'est encor un Principe important en cette Matière, que la Prononciation parfaitement régulière est celle qui s'observe en parlant en Public, & que si on y change quelque chose dans l'Entretien ordinaire pour plus grande Facilité, c'est toujours une Licence, qu'il faut par conséquent prendre avec quelque discrétion. Il est à remarquer de plus, qu'entre cette Prononciation licenciée & irrégulière, que l'Usage a introduite dans l'Entretien familier, & la Prononciation des Prédicateurs

334 DE LA CRITIQUE,  
cateurs & autres Orateurs, il y en a une moyenne, qui n'est, ni tout-à-fait si licencieuse que celle de la Conversation, ni tout-à-fait si régulière que celle du Barreau & de la Chaire; & cette Prononciation moyenne est celle qu'observent les Comédiens, & ceux qui lisent bien quand ils lisent haut.

Mais, je ne prends pas garde, que j'entreprends insensiblement sur mon Auteur. En voilà assez, pour exprimer ma Pensée sur la Méthode dont cette Matière, qu'on ne sauroit trop abrégé, veut être traitée. Il est facile de vérifier, que ces quatre ou cinq Règles, que je viens d'expliquer, renferment le Sens de plus de quarante pages des soixante qu'il a employées.

---

## CHAPITRE XIII.

### DE LA PONCTUATION.

Voici encor une Louange toute particulière, que je me crois obligé de donner à l'Auteur des *Réflexions*. C'est d'avoir traité de la Ponctuation, pendant qu'aucun autre de nos Grammairiens n'a daigné en parler. C'est-là de ces sortes de choses, qu'il y a autant de Honte à ignorer, que peu de Gloire à savoir. Parce qu'il y a peu de Gloire à les savoir, ceux qui font des Livres où ils en devroient parler tiennent au dessous d'eux d'en écrire; &, parce qu'il y a de la Honte à les ignorer, bien des gens les ignorent toute leur vie, de peur de faire connoître en s'en  
in.



instruisant qu'ils ne les savent pas, & faute de Livres qui en parlent. Mais, plus cette Matière est commune & triviale, plus il est généreux d'en écrire; & si le Desir d'être utile au Public est le plus honnête Motif qui nous puisse porter à faire des Livres, on ne sauroit trop louer ceux qui traitent de semblables Sujets, puisqu'ils ne le peuvent faire que par ce Motif. *Nullam ingenii sperantes gratiam circa res etiam si necessarias procul tamen ab ostentatione positas* (1).

Je remarque seulement un petit Défaut de Netteté dans la Manière dont notre Auteur débute pour en parler. *Il y a*, dit-il (2), *quatre Distinctions qui servent à la Netteté du Discours.* Je ne sai si ce commencement fait assez connoître que c'est de la Ponctuation qu'il parle, & s'il n'auroit pas mieux fait de dire tout simplement, *Il y a quatre sortes de Ponctuations.* *La Virgule*, continue-t-il, *les deux Points, le Point, & le Point & la Virgule.* Je croi la dernière de ces Ponctuations mal nommée, & qu'il falloit dire pour se bien expliquer le *Point & Virgule*, ou, comme on dit en Latin, *punctum cum virgula*, & non pas comme il dit, *le Point & la Virgule*; ce qui est du moins équivoque, puisque cela signifie deux Ponctuations différentes & simples, au lieu qu'il en prétend signifier une composée de ces deux simples. Vous trouverez sans doute que cela ne méritoit pas de faire un Chapitre exprès sur cette Matière; mais, outre que le précédent étoit déjà trop long pour y joindre

en-

(1) Quintil. Proœm. (2) Pag. 423.



encor ceci, & que l'Esprit n'a guere moins besoin de Pauses que le Corps, il m'est revenu en mémoire quelque chose à ce propos, que je ne saurois m'empêcher de vous communiquer par forme de Digression. Comme c'est une Imagination assez extraordinaire, vous aurez du moins le plaisir de vous en môquer, si vous ne la goûtez pas; & cela vous délassera d'autant. C'est un Usage inouï, que je sache, jusqu'ici, que j'ai fait une fois de la Ponctuation, & que tout le Monde peut faire comme moi.

J'avois composé à Paris une Harangue pour un Homme de la Province, qui n'étoit guere capable de la bien réciter. Comme je la cachetois pour l'envoyer à Poste, je fus saisi d'un mouvement de Compassion paternelle, en songeant combien elle seroit défigurée par la Prononciation. Le Chagrin, que cette Pensée me donna, me fit imaginer un Moyen d'y remédier, qui ne me seroit peut-être jamais venu dans l'Esprit sans cette Occasion. Ce fut d'essayer de régler la Prononciation de mon Provincial, par la Maniere de ponctuer la Piece que je lui envoyois. Il semble d'abord, qu'il n'y a rien de nouveau à cela, parce qu'on se regle communément par la Ponctuation, pour lire bien quand on lit haut; mais, autant qu'il y a de différence entre lire haut en son particulier, & déclamer en public, autant y en a-t-il entre la Ponctuation ordinaire, & celle que j'imaginai: & je puis assurer, après l'Expérience que j'en fis, que c'est tout autre chose. Ceux, qui savent ce que c'est que de parler en Public, le comprendront facilement.

J'éta-

J'établis donc pour première Regle à mon Homme, que la Voix ne doit jamais tomber entièrement, qu'aux Points; & qu'en nul autre Endroit il ne faut faire de plus grandes Pauses qu'en ceux-là. Et c'est peut-être la seule Regle que ma Méthode a de commune avec la Ponctuation ordinaire; ce qui, comme on voit, est bien peu de chose, puisque le Point est la plus rare des Ponctuations.

Je l'avertis ensuite, que dans toutes les autres, la Voix devoit cesser d'une manière en quelque façon suspendue, qui fît sensiblement attendre quelque autre chose; & qu'enfin, la Pause devoit être moins grande dans les deux Points que dans le Point, dans le Point & Virgule, que dans les deux Points, & dans la Virgule que dans le Point & Virgule.

Cela supposé, au lieu de placer toutes ces Ponctuations selon la Disposition Grammaticale du Discours, comme il se pratique d'ordinaire, je les lui plaçai par rapport à la Respiration, selon que la Voix avoit plus ou moins besoin de Repos en des Endroits qu'en d'autres. Je les lui plaçai aussi par rapport au Sens de chaque Endroit particulier, selon que ce Sens demandoit plus ou moins de Tems pour être bien entendu. Je les lui plaçai encor par rapport aux différentes Figures du Discours, qui veulent être prononcées plus ou moins vite, selon leur nature, sans égard à la Construction. Et enfin, je les lui plaçai par rapport aux différentes Parties de l'Oraison, qui demandent la même Inégalité; comme, par exemple, l'Exorde d'être prononcé plus posément que la Peroraison,

raison, & ainsi des autres.

Tout cela produisit une Irrégularité apparente, & une Variété, si grandes & si surprenantes dans la Maniere de ponctuer, à cause de la Diversité infinie des Tems qu'il faut observer pour bien déclamer, qu'il ne se trouva presque que les Points seuls, qui fussent placés de même que dans la Maniere ordinaire, comme je l'ai déjà dit. Cela alloit jusqu'à mettre quelquefois des deux Points en des Endroits, où l'on ne met que des Virgules dans cette Maniere ordinaire; &, au contraire, à mettre quelquefois des Virgules, où l'on a coutume de mettre des deux Points, selon cette même Maniere. Il faudroit des Exemples, pour m'expliquer d'avantage; mais, ce seroit trop sortir de mon Dessen. Qu'il vous suffise que cela me réussit parfaitement. Eprouvez-le, avant que d'en juger. Revenons à mon Sujet.

---

#### CHAPITRE XIV.

QUE LA CRITIQUE NE DOIT PAS  
ETRE RIDICULE.

QUOIQUE le Ridicule soit une espece de reprehensible, j'ai cru devoir le séparer des autres, parcequ'il est tout autrement remarquable que les autres, dans un Ouvrage de la Hauteur de celui qui me fournit d'Exemples. Il étoit nécessaire de montrer d'une seule vue tout ce qu'il contient de ce genre, pour fonder les Réflexions que j'ai  
à

à faire dans le Chapitre suivant, & par lesquelles je prétens finir. Je m'assûre que celui-ci ne sera pas le moins surprenant pour vous, & que vous ne vous feriez pas défié que l'Esprit d'Orgueil & la Malignité eussent pu aveugler cet Auteur, & ses habiles Amis, jusqu'à les laisser tomber tous ensemble dans les Pauvretes que vous allez voir.

*Courtisanne* signifie, à ce qu'il dit (1), *une Femme qui mene à la Cour une mauvaise vie*; comme si tout le Monde ne savoit pas, que ce Terme ne se dit presque que des Femmes de Joie de Venise, où il n'y a point de Cour, & de celles de Rome, ou, quoiqu'il y en ait une, elles n'y font pas figure assurément.

*Il n'y a guere que le Peuple*, décide-t-il ailleurs (2), *qui dise achalander* : *il faut dire accrediter*. Comment peut-on confondre deux Termes de Signification si claire, & si différente ? Comme si les honnêtes Gens n'étoient pas obligés de dire l'un & l'autre, aussi bien que le Peuple, quand ils en ont besoin : puisque tous les deux sont également nécessaires, & usitez ? Est-ce qu'*accredité* ne veut pas dire *qui a bon crédit*, & *achalandé* qui *a bon débit*, ou qu'*avoir bon crédit*, & *avoir bon débit*, sont la même chose ? A-t-on jamais dit qu'un Marchand à bon crédit, pour dire qu'il vend beaucoup ?

Il remarque fort judicieusement (3), qu'on abuse beaucoup du Mot de *chose*, qui est une Terme fort bas, en l'employant au lieu du propre Nom des choses dont on parle, par Paresse, ou par Négligence d'apprendre ou de

P 2

cher-

(1) Pag. 141. (2) Pag. 25. (3) Pag. 118.



340 DE LA CRITIQUE,  
chercher ce Nom. Mais, qui se défieroit,  
que cette excellente Remarque dût aboutir à  
se plaindre, de ce que beaucoup de Gens,  
parlant de ces *grosses Séparations de Pierres*,  
*qui se voyent dans les Croisées des vieux Bâti-*  
*mens, ont coutume de dire, ces choses de Pier-*  
*re sont bien vilaines; ne sachant pas le Nom*  
*de Meneaux, que les Architectes y donnent.*

*Desinit in piscem mulier formosa superne.*

Se peut-il qu'il ne sache pas, que bien loin  
que ce soit une Perfection, c'est plutôt un  
Vice, dans le Langage ordinaire, que de par-  
ler trop en Termes des Arts, comme c'est  
aussi un Défaut de n'en pas employer de cer-  
tains ? Il y a donc un milieu en cela, comme  
en tout, pour éviter également l'Affectation  
de paroître trop habile en des Matieres, qu'un  
Galant Homme ne doit pas faire gloire de sa-  
voir; & pour éviter aussi l'Ignorance grossiere  
& rustique de celles, qu'il est en quelque sor-  
te honteux d'ignorer. Le Discernement qu'il  
y a à faire sur ce sujet n'est pas fort difficile.  
On fait bien qu'on n'est pas obligé, comme il  
prétend, de savoir *les Noms de tout ce qui peut*  
*tomber ordinairement sous les Sens*, comme,  
par exemple, tous les Termes de Massonne-  
rie & de Charpenterie; & qu'on est au con-  
traire obligé de savoir les plus communs, &  
les plus ordinaires de ces Termes. Mais, je  
ne pense pas, qu'autre que lui s'avise jamais  
de prétendre, que celui de *Meneaux*, qu'il  
choisit si curieusement entre un million d'au-  
tres pour appuyer son Sentiment, soit de ces  
plus communs & plus ordinaires.

Et



Et il ne sert de rien d'alléguer, comme il fait à ce propos, ce que Furetiere disoit avec beaucoup de raison, qu'un Architecte parle fort bon François, quand il parle en Termes des choses de son Art, quoique ces Termes soient peu connus. On peut même ajouter, qu'il ne parleroit pas bon François, s'il en parloit en d'autres Termes; parcequ'il est Architecte, & que ce seroit une Affectation aussi vicieuse à lui de les éviter, qu'aux autres gens de les employer. Or l'Affectation est un Défaut dans le Langage de qui que ce soit, comme en toute autre chose.

Mais, qui croiroit qu'après avoir si bien remarqué l'Abus du Mot de *chose*, il en abusât lui-même, comme il fait, en expliquant celui de *pratiquer*? *Il se prend encor*, dit-il (4), *pour ménager bien une chose; comme, j'ai pratiqué un petit Cabinet dans ma Chambre.* Il est difficile de s'exprimer plus imparfaitement, qu'en appelant un Cabinet une *chose*.

Vous direz peut-être, qu'il en est arrivé autant à Mr. de Vaugelas qu'à lui, & qu'il a fait dans son Livre les mêmes Fautes qu'il y reprend. Mais, il ne les y a pas faites, comme lui, après les avoir reprises. Il les a reprises, ou, pour mieux dire, il s'est repris lui-même aussi bien que les autres qui les font, après les avoir faites; ce qui est également raisonnable, & de bonne-foi. *Si l'on m'objecte*, dit-il, en parlant d'une Expression qu'il condamne, *que je m'en suis servi fort souvent de cette sorte, j'avoueraï franchement, que j'ai failli en cela, comme en beaucoup d'autres choses, & que je n'ai connu la Faute*

P 3

dont

(4) Pag. 144.

dont j'avertis maintenant les autres, que depuis peu. Il est fort naturel, qu'un Auteur apprenne pendant l'Impression d'un long Ouvrage quelque chose qu'il ne savoit pas auparavant; mais, il est bien rare, qu'il veuille l'avouer si naïvement.

Ce qu'il y a de plus plaisant est qu'un Homme qui croit, qu'on doit savoir tous les Termes de Bâtimens jusqu'aux moins connus, comme celui de *menaux* (5), ne sache pas la véritable Signification d'un aussi connu, que celui de *fondation*. Car il prétend, qu'il ne se dit, que pour exprimer l'Action de jeter les Fondemens, ce qu'il appelle *le jet des fondemens*. Cependant, tous les Architectes vous diront, que tant qu'ils parlent d'une Maison à bâtir, ou qu'on bâtit actuellement, ils n'appellent jamais que du Mot de *fondation* ce qu'il appellent avec tout le Monde du Mot de *fondement*, quand ils parlent d'une Maison bâtie. *Cette muraille que nous faisons*, diront-ils, *a six pieds de fondation*. Cela veut-il dire six pieds de *jet de fondemens*, comme il faudroit l'entendre selon lui?

On dit *Nonce*, décide-t-il encor (6), & non pas *Ambassadeur du Pape*. Je ne pense pas que cela apprenne rien à personne, sinon, qu'il ne fait pas qu'on appelle du même Nom les Députés des Provinces aux Diettes de Pologne; car il l'auroit dit apparemment, s'il l'avoit su.

Qui a jamais fait scrupule de dire *suivre un Exemple* (7)? Y a-t-il quelqu'un qui ait besoin

(5) Pag. 231. (6) Pag. 335. (7) Pag. 464.

soin d'être averti (8), qu'on ne dit pas *le cheval à mon frere, à raison que, accôtable, advertance, cecité, affluër, barbotter, calcitié ou chauveté, depiqué, disetteux, explorateur, immisericordieux, impieusement, immortalisation, incharitable, chandelle de cire, cieux de lit, rhetorication, plus bien au lieu de mieux, & vint autres semblables que je me lasse de rapporter ? Qui doute qu'incontinent soit un bon Mot (9) ? Peut-on employer quatre ou cinq pages à prouver, comme il a parfaitement bien fait, qu'affectionné *Serviteur* ne s'écrit qu'à un Inférieur, & non pas au Roi (10), comme Furetiere l'a fait, le moins poli de tous les Hommes ? Les ridicules Subtilitez, qu'il alléguoit pour soutenir sa Grossièreté, méritoient-elles d'y répondre si régulièrement ?*

Que ne doit-on point à notre Auteur, pour avoir appris au Monde qu'*omelette* (11) vient de deux Mots Grecs, ce qui avoit échappé à l'Illustre qui avoit traité ce Mot avant lui ? Qu'il faut user rarement de complimens (12) ? Qu'il seroit ridicule de dire, qu'il faut retenir le cheval de ses passions par la bride de sa raison ? Que l'*Acrostiche* est une chose fort méprisée ? Qu'on ne dit point *Monsieur Virgile & Monsieur Ciceron* ? Qu'on écrit JESUS-CHRIST en Lettres capitales ? Que *Visitation* ne se dit que de la Fête de Vierge qui porte ce Nom ? Qu'on ne dit point l'*Académie*

(8) Pag. 1. 16. 20. 32. 39. 85. 100. 166. 177. 223. 257. 258. 116. 114. 606. 221. (9) Pag. 293. (10) Pag. 664. (11) Pag. 127. (12) Pag. 210.

*mie du Plessis & l'Académie de Clermont : Qu'on dit le College du Plessis & le College de Clermont (13) ? Je m'étonne qu'un Homme si poli ait manqué à dire le College de Louïs le Grand.*

*Qu'un Galant-Homme veut dire autre chose qu'un Homme galant ? duquel il donne cette Définition ingénieuse, que c'est un Homme, qui a de certaines Passions qu'il ne devoit point avoir (14).*

*Que l'air signifie autre chose que les manieres, & que pour les avoir charmantes, il faut s'en faire une heureuse Habitude (15). Ne lui est-on pas bien obligé d'avoir découvert ce Secret au Public ?*

*Que la viande trop grasse se doit plutôt nommer dégoûtante, que rassasiante (16). Qu'il faut fuir ces termes communs, cela vous plait à dire, il n'y a pas de quoi, vos mépris vous servent de louanges (17). Que quand on demande à une personne qui est assise, comme elle se porte, & comment va la Maison ? il ne faut pas que cette personne réponde, qu'elle ne se porte pas, mais que c'est la Chaise qui la porte, & que la Maison est toujours en sa place (18), & mille autres choses aussi curieuses que celles-là ; mais qu'il m'ennuye de copier, & qui ne se trouvent point dans Vaugelas.*

*Vous direz peut-être, qu'il en a bien remarqué une aussi basse ; mais, il s'en excuse : ce que notre Critique ne fait point ; car, il seroit bien empêché à le faire. C'est quand Mr.*  
de

(13) Pag. 96. 22. 322. 433. 706. 19. (14) Pag. 226. (15) Pag. 293. (16) Pag. 664. (17) Pag. 127. Pag. 210.



## CHAPITRE XIV. 345

de Vaugelas traite de la Maniere de placer le Mot de *Monfieur* dans le Discours familier , pour éviter les mauvaises Equivoques que l'on y fait tous les jours. *Encore*, dit-il, *qu'elles soient déraisonnables pour l'ordinaire, & ne se puissent pas dire Equivoques, comme celle qui est si triviale, & si importune, mais que l'Exemple m'oblige d'alléguer, Voulez vous du veau, Monsieur. Si est-ce qu'il ne faut pas laisser de les éviter, & avec d'autant plus de soin qu'il y a plus de personnes déraisonnables que d'autres.* Si les Sottises que notre Critique rapporte étoient assaisonnées comme celle-là, on auroit tort de s'en plaindre.

---

## CHAPITRE XV.

### DE LA RÉPUTATION DES LIVRES EN FRANCE.

**V**ous serez sans doute surpris, qu'un Homme capable de ces Egaremens, ait osé écrire sur une Matière aussi fine & aussi délicate que la Langue, quand même il l'auroit fait avec toute la Modestie & Honnêteté imaginable. Mais, il y a lieu de l'être d'avantage, que les Ecrivains fameux, à qui il paroît dévoué, n'aient pas eu la Charité, ou le Discernement, de retrancher de son Livre tant de choses inexcusables. Cependant, il n'y a rien en cela de fort nouveau, & ils en ont fait réussir qui n'étoient pas meilleurs.

Un pauvre Particulier, qui n'est d'aucune Communauté, qui ne tient à aucune Cabale,



& qui n'a point de Protection éclatante, tremble quand il se met à écrire; sur-tout, s'il a quelque Réputation à soutenir. Il pese toutes ses Sillabes, il se défie de toutes ses Idées, il cherche de tous côtez de bonnes Critiques, il écoute toute sorte d'Avis; & se donnant ainsi le Temps & la Peine nécessaire, pour amener son Ouvrage à la Perfection, s'il ne dit pas toujours d'excellentes choses, du moins ne fait-il pas des Fautes grossières.

Mais, un Ecrivain assuré du Succès de son Livre, quel qu'il puisse être, & persuadé que personne n'oseroit s'y opposer; qui se sent porté, comme sur les Ailes des Vents, par le Crédit d'une grosse Cabale, prête à élever jusqu'aux Nues tout ce qui lui viendra au bout de la Plume, & aussi prévenue pour lui que lui-même; n'y regarde pas de si près. Comme il n'est point éclairé par la Crainte du Jugement des Hommes, il est sujet à se laisser éblouir par la première lueur de Raison & de Vérité, qui brille d'abord aux yeux de l'Esprit dans toutes les Pensées nouvelles; & il croit toutes les siennes aussi justes, & aussi solides, que l'Amour-propre les lui représente.

C'est ce qui est arrivé à quelques-uns même de *ces Messieurs*, aussi bien qu'à notre Critique. Ils firent d'abord quelques Ouvrages d'une Bonté incontestable, qui, entre autres Beautés, en avoient une toute nouvelle en ce tems-là, & d'un grand poids. C'étoit de traiter les Matières de Religion avec Politesse, au lieu que jusqu'alors presque tous les Livres François de Dévotion étoient écrits avec une Grossièreté, ou du moins une Sécheresse, à rebuter tout le Monde. Ajoutez à  
cela

cela la Retraite & l'Obscurité affectée dans laquelle ces Auteurs vivoient; la Jalouſie qu'ils donnoient, & les mauvaiſes Affaires qu'elle leur attira; l'Agrément du Miſtere, & le Mérite de la Perſécution : faut-il ſ'étonner, que toutes ces Cauſes jointes enſemble ayent produit ce Phantôme de Réputation, à l'ombre duquel tant d'autres Livres moins bons, qu'ils ont publiés depuis environ vint ans, ont quaſi ſupplanté les excellens; en forte qu'on ne parle preſque plus des excellens, & qu'on ne lit plus que les autres ?

L'Amour déréglé de la Nouveauté, qui eſt le Péché originel de notre Nation, ſuffiſoit ſeul pour cauſer ce Deſordre. On fait, que le Mérite des meilleures choſes vieillit bien vîte parmi nous. Envain les habiles Gens les reclament, & ſe récrient contre l'Oubli dans lequel elles tombent auſſi-tôt; le François n'eſt pas né pour relire. Tout ce qu'il a vû, quelque bon qu'il l'ait trouvé, devient dès lors mépriſable pour lui en comparaifon de ce qu'il n'a pas vû : ſa Légéreté naturelle l'emporte toujours ſur le Diſcernement des Connoiſſeurs; &, par cette Raiſon, on ne pourra jamais faire de fondement en France ſur les Réputations récentes, & la moindre des vieilles y eſt une Marque plus aſſurée de Mérite que la plus grande des nouvelles.

Le prompt Dégout de tout ce qu'on a vu rend donc les Nouveautez tout autrement néceſſaires, que dans les autres Païs, pour s'occuper, & remplir les Vuides de la Vie : & ce beſoin indiſpenſable où l'on en eſt fait qu'on n'y regarde pas de ſi près, de peur de ne s'en pas accommoder ſi on y regardoit; & qu'ainſi,

si, l'on s'accommode de tout, pour un tems, dans la Crainte de ne rien trouver de nouveau, qui accommode d'avantage.

Cette Vérité n'est pas bornée aux seuls Livres de ces Mrs : elle s'étend généralement à tous les Ouvrages d'Esprit, jusqu'aux Pièces de Théâtre & aux Sermons. Il peut y avoir eu en d'autres tems plus d'Ecrivains en France qu'il n'y en a; mais, il faudroit bien être de mauvais Gout, pour trouver qu'il y en ait jamais eu tant d'excellens à la fois, que nous en avons vus ensemble. On leur rend justice à tout prendre, à qui plus, à qui moins, selon que leur Mérite est plus ou moins accompagné des autres Causes qui donnent de la Réputation aux Livres; car, il est vrai de dire, que ceux mêmes de ces Livres dont le Mérite est le plus nud, & dépourvû de ces Avantages étrangers, font toujours assez de bruit pour marquer leur Valeur, sinon aussi grande qu'elle est en effet, du moins assez pour ne laisser aucun lieu d'en douter.

Il sembleroit que cette Justice, que le Public rend aux bonnes choses, dût être fatale aux mauvaises, & que le même Discernement, qui fait approuver les unes, devoit faire rejeter les autres. Point du tout. Quelque mauvaises que soient ces autres, il faudroit qu'elles le fussent étrangement, pour n'avoir pas toujours un Mérite en France, quand elles sont nouvelles : & ce Mérite, joint à celui que les Lecteurs de mauvais Gout y trouvent, quelque méchantes qu'elles puissent être; suivant cette Réflexion de Cicéron, *Tanta fex est in urbe, ut nihil sit tam invenustum, quod non alicui venustum esse videatur.*

*videatur* (1) : ces deux Mérites joints ensemble donnent souvent assez de vogue à de fort chétifs Ouvrages , pour leur faire faire pendant un tems , autant de bruit que les meilleurs en ayent jamais fait.

Cette Vogue ne trompe guere les Connoisseurs , qui sont pour la plupart rassemblez à Paris , où est le Siege du Discernement ; & , s'ils vouloient être bien unis , & sinceres , elle ne dureroit pas , & ne seroit jamais si grande qu'elle est quelquefois. Mais , la Jalousie qu'ils ont les uns des autres fait , qu'au lieu de se rendre justice mutuellement , ils gardent un Silence religieux sur le Mérite des Livres qu'ils estiment le plus dans l'Ame , quand les Auteurs ne sont pas de leur Cabale ; pendant qu'ils louent hautement , contre leur Conscience , de méchans Ecrivains , qui ne leur font point d'ombrage , & qui flatent leur Vanité par des Eloges dont cette sorte de Gens n'est pas avare. Il arrive de là , que le Commun du Monde , qui ne juge pas de ces choses par soi-même avec pleine assurance , ne fait plus que penser , quand il voit des Auteurs comme ceux-là , qu'il estime nécessairement & qui sont souvent des plus estimables , ne faire aucun cas d'autres , qui semblent aussi estimables qu'eux , & en estimer , au contraire , qu'on trouveroit , si on ôsoit , fort méprisables : il arrive , dis-je , de là , que le Vulgaire ne fait à quoi s'en tenir , & que les Provinciaux & les Etrangers , qui sont éloignés de la Source du Discernement , confondent quelquefois , sur la Foi du Public , les Ouvra-  
P 7 ges

(1) Cicer , ad Famil. *Libr. VII, Epist. LII.*



ges les plus merveilleux avec les plus impertinens qui font du bruit; car, rien n'est si facile à un Ecrivain, que d'en faire quelque tems à Paris, quelque impertinent qu'il puisse être.

Louër tous les Auteurs en face, mais jamais en présence l'un de l'autre; approuver par un Geste, ou par un Sourire, le Mal qu'ils disent des Absens; rendre Visite régulièrement toutes les Semaines, à cinq ou six Précieuses, ou Femmes savantes, à qui on ne laisse pas de dire quelques Douceurs, fussent-elles plus laides que des Guenons, ou plus vieilles que les Fées; aller du moins une fois le Mois faire la Cour aux Auteurs importants, qui tiennent avec raison le haut bout; & vivre familièrement avec les Libraires les plus achalandez; y a-t-il rien de si facile que tout cela? Cependant, c'en est assez pour tirer un Livre de l'Obscurité, fut-il plus mauvais que les *Fanfanes de Roger Bon-Tems*; & tel, qui n'en a fait de guere meilleurs, est parvenu par cette Voie où des Gens inestimables ne parviendront jamais.

Que si cela arrive à Paris, dans le Centre des Lumieres & de la Délicatesse, faut-il s'étonner des Eloges que les Etrangers donnent quelquefois aux plus méprisables Ecrivains, dont ils voyent les Ouvrages aussi vantez & aussi recherchés que les meilleurs Livres; que ces Illustres à fausses Enseignes soient traités d'égal, par exemple, dans les Journaux d'Hollande, avec des Auteurs dont ils ne sont pas dignes d'être les Copistes? Cependant, quel Honneur pour un Homme, qui après avoir lu, écrit, conféré, & médité, trente

ou



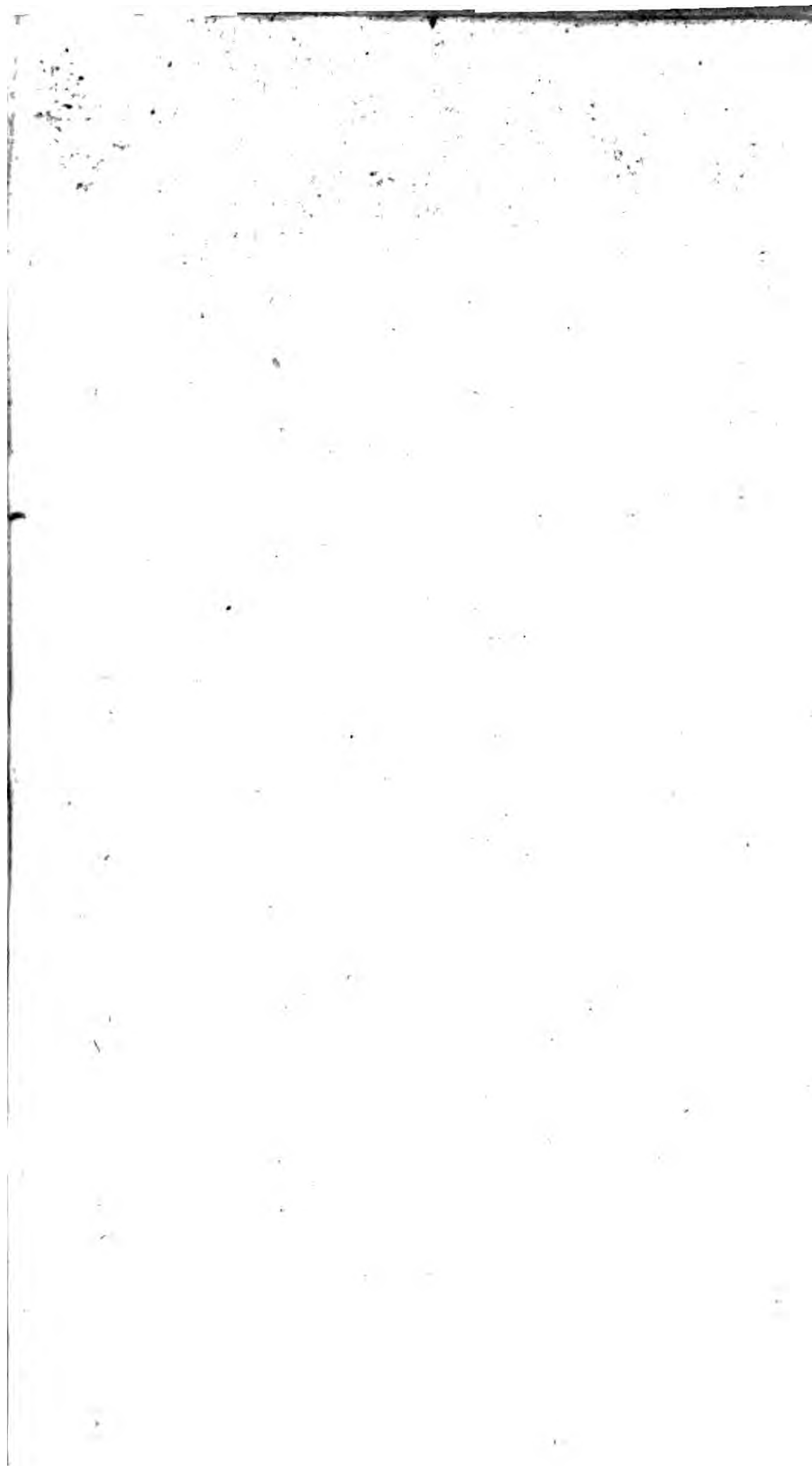
ou quarante ans, s'est épuisé à digérer & réduire, dans le moindre Volume qu'il a pu, le Fruit d'un si long Travail; mais, en récompense, ou le Bon-Sens, l'Erudition utile, & la véritable Politesse, brillent de toutes parts: Quel honneur, dis-je, pour un Auteur de cette Classe, que de partager les mêmes Louanges avec des Ecrivains, qui ne peuvent pas quelquefois se dire vrais Auteurs de quatre pages, entre quatre cens dont leur Livre est composé? Avec de prétendus spirituels, qui ne sont dans le fond que chimériques? Des Fanatiques, qui s'imaginent de voir plus clair dans l'Avenir, qu'on ne voit la plûpart du tems dans le Passé? Des Spéculatifs égarez, qui abusent de leur Esprit & de leur Loisir, à se forger des Idées obscures des choses les plus connues, ou à vouloir expliquer les plus inexplicables? Des Critiques implacables, qui s'imaginent que le Public ne se lasse, non plus qu'eux, d'examiner sans aucune Utilité les Fautes de leurs Adversaires? Des Curieux sans Discernement, qui, supposant que tout ce qui n'est pas su mérite de l'être, traitent à fond de choses si inutiles qu'un Homme sage souhaiteroit de les oublier s'il les savoit? Des Ecumeurs de Ruëllles, qui, sous prétexte de parler de choses propres à la Pratique du Monde, ne disent rien que tout le Monde ne sache, & que tous les Gens de bon Goût ne s'ennuyassent d'écouter, bien loin de prendre la peine de le lire? Des Déclamateurs grossiers & passionnez sur les Affaires du Tems, dont les Engagemens & les Intérêts personnels sont l'unique Regle dans tout ce qu'ils disent sur la Religion & l'Etat? De pitoyables Traduc-

teurs

teurs d'excellens Livres, qu'ils ne font pas dignes de lire? Enfin, de mauvais Compilateurs, qui, à la Honte du Siecle, & au Scandale de toute l'Europe, ont honoré impunément, du vénérable Nom d'Histoire, de misérables Rapsodies, également dépourvues de Bonne-Foi, de Politesse, & de Bon-Sens? *Neminem nomino; quare irasci mihi nemo poterit, nisi qui ante de se voluerit consiteri* (2).

(3) Cicer. pro Lege Maniliâ.





920072



